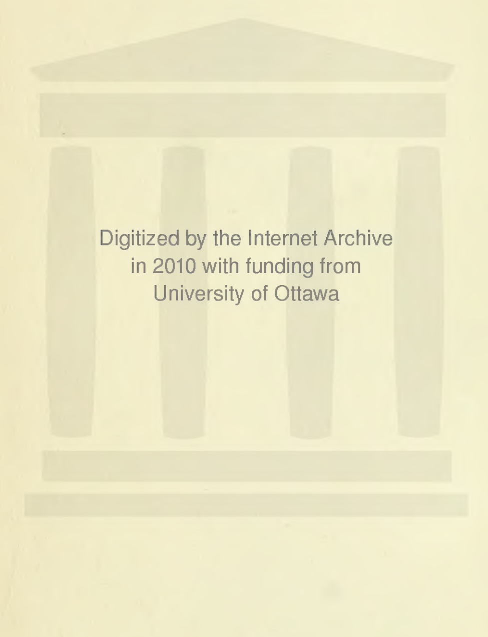



VELUT
ARBOR
ÆVO



ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
DE GENEVE.

AVEC FIGURES.

TOME VINGT-DEUXIEME.

ŒUVRES POSTHUMES DE J. J. ROUSSEAU.

TOME QUATRIEME.

CONTENANT le premier Livre de la traduction de l'Hiſtoire de Tacite; Traduction de l'Apocolokintoſis de Seneque, ſur la mort de l'Empereur Claude : Le Lévite d'Ephraïm : Lettres à Sara : L'Engagement téméraire, Comédie en trois actes : Les Muſes Galantes, Ballet.



Traduction

A PARIS,
Chez DEFER DE MAISONNEUVE, Libraire, rue du Foin.

1791.

AVERTISSEMENT.

QUAND j'eus le malheur de vouloir parler au Public, je sentis le besoin d'apprendre à écrire, & j'osai m'essayer sur Tacite. Dans cette vue, entendant médiocrement le latin, & souvent n'entendant point mon Auteur, j'ai dû faire bien des contre-sens particuliers sur ses pensées ; mais si je n'en ai point fait un général sur son esprit, j'ai rempli mon but ; car je ne cherchois pas à rendre les phrases de Tacite, mais son style, ni de dire ce qu'il a dit en latin, mais ce qu'il eût dit en françois.

Ce n'est donc ici qu'un travail d'Ecolier, j'en conviens, & je ne le donne que pour tel : ce n'est de plus qu'un simple fragment, un essai, j'en conviens encore ; un si rude joûteur m'a bientôt lassé. Mais ici les essais peuvent être admis en attendant mieux, & avant que d'avoir une bonne traduction complete, il faut supporter encore bien des thêmes. C'est une grande entreprise qu'une pareille traduction : quiconque en sent assez la difficulté pour pouvoir la vaincre, persévérera difficilement. Tout homme en état de suivre Tacite est bientôt tenté d'aller seul.

C. CORNELII TACITI HISTORIARUM

LIBER I.

INitium mihi operis Ser. Galba iterum, T. Vinius consules erunt. Nam post conditam urbem D C C. & X X. prioris ævi annos multi auctores retulerunt; dum res populi Romani memorabantur, pari eloquentiâ ac libertate. Postquam bellatum apud Actium, atque omnem potestatem ad unum conferri pacis interfuit; magna illa ingenia cessere. Simul veritas pluribus modis infracta; primùm inscitiâ Reipublicæ ut alienæ, mox libidine assentandi, aut rursus odio adversus dominantes. Ita neutris cura posteritatis, inter infensos vel obnoxios. Sed ambitionem scriptoris facilè adverseris: obtrectatio & livor pronis auribus accipiuntur; quippe adulationi fœdum crimen servi-

TRADUCTION

DU PREMIER LIVRE

DE L'HISTOIRE DE TACITE

JE commencerai cet ouvrage par le ſecond Conſulat de Galba & l'unique de Vinius. Les 720 premieres années de Rome ont été décrites par divers Auteurs avec l'éloquence & la liberté dont elles étoient dignes. Mais après la bataille d'Actium, qu'il fallut ſe donner un maître pour avoir la paix, ces grands génies diſparurent. L'ignorance des affaires d'une République devenue étrangere à ſes Citoyens, le goût effréné de la flatterie, la haine contre les chefs, altérerent la vérité de mille manieres; tout fut loué ou blâmé par paſſion, ſans égard pour la poſtérité : mais en démêlant les vues de ces Ecrivains, elle ſe prêtera plus volontiers aux traits de l'envie & de

tutis, malignitati falſa ſpecies libertatis ineſt. Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti. Dignitatem noſtram à Veſpaſiano inchoatam, à Tito auctam, à Domitiano longiùs provectam non abnuerim; ſed incorruptam fidem profeſſis, nec amore quiſquam, & ſine odio dicendus eſt. Quôd ſi vita ſuppeditet, principatum divi Nervæ, & imperium Trajani, uberiorem ſecurioremque materiam ſenectuti ſepoſui: rarâ temporum felicitate, ubi ſentire quæ velis, & quæ ſentias dicere licet.

Opus aggredior opimum caſibus, atrox prœliis, diſcors ſeditionibus, ipsâ etiam pace ſævum. Quatuor principes ferro interempti. Tria bella civilia, plura externa, ac plerumque permixta; proſperæ, in Oriente; adverſæ, in Occidente res. Turbatum Illyricum, Galliæ nutantes, perdomita Britannia, & ſtatim amiſſa; coortæ Sarmatarum ac Suevorum gentes, nobilitatus cladibus mutuis Dacus. Mota etiam propè Parthorum arma falſi Neronis ludibrio. Jam verò Italia novis cladibus, vel poſt longam ſæculorum ſeriem repe-

la satyre qui flatte la malignité par un faux air d'indépendance, qu'à la basse adulation qui marque la servitude & rebute par sa lâcheté. Quant à moi, Galba, Vitellius, Othon ne m'ont fait ni bien ni mal : Vespasien commença ma fortune, Tite l'augmenta, Domitien l'acheva, j'en conviens ; mais un historien qui se consacre à la vérité doit parler sans amour & sans haine. Que s'il me reste assez de vie, je réserve pour ma vieillesse la riche & paisible matiere des regnes de Nerva & de Trajan ; rares & heureux tems où l'on peut penser librement, & dire ce que l'on pense !

J'entreprends une histoire pleine de catastrophes, de combats, de séditions, terrible même durant la paix. Quatre Empereurs égorgés, trois guerres civiles, plusieurs étrangeres & la plupart mixtes. Des succès en Orient, des revers en Occident, des troubles en Illyrie ; la Gaule ébranlée, l'Angleterre conquise & d'abord abandonnée ; les Sarmates & les Sueves commençant à se montrer ; les Daces illustrés par de mutuelles défaites ; les Parthes joués par un faux Néron, tout prêts à prendre les armes ; l'Italie,

titis, afflicta. Haustæ aut obrutæ urbes fecundissimæ Campaniæ oræ. Urbs incendiis vastata, nonsumptis antiquissimis delubris, ipso Capitolio civium manibus incenso. Pollutæ ceremoniæ; magna adulteria; plenum exsiliis mare; infecti cædibus scopuli, atrocius in urbe sævitum. Nobilitas, opes, omissi gestique honores pro crimine, & ob virtutes certissimum exitium. Nec minus præmia delatorum invisa quàm scelera: cùm alii sacerdotia & consulatus ut spolia adepti, procurationes alii & interiorem potentiam, agerent, verterent cuncta odio & terrore. Corrupti in dominos servi, in patronos liberti: & quibus deerat inimicus, per amicos oppressi.

Non tamen adeò virtutum sterile sæculum, ut non & bona exempla prodiderit. Comitatæ profugos liberos ma-

après les malheurs de tant de ſiecles, en proie à de nouveaux déſaſtres dans celui-ci; des Villes écraſées ou conſumées dans les fertiles régions de la Campanie; Rome dévaſtée par le feu, les plus anciens temples brûlés, le Capitole même livré aux flammes par les mains des Citoyens, le culte profané, des adulteres publics, les mers couvertes d'exilés, les Iſles pleines de meurtres; des cruautés plus atroces dans la capitale où les biens, le rang, la vie privée ou publique, tout étoit également imputé à crime, & où le plus irrémiſſible étoit la vertu. Les délateurs, non moins odieux par leurs fortunes que par leurs forfaits; les uns faiſoient trophée du Sacerdoce & du Conſulat, dépouilles de leurs victimes; d'autres tout-puiſſans tant au-dedans qu'au-déhors, portant par-tout le trouble, la haine & l'effroi: les maítres trahis par leurs eſclaves, les patrons par leurs affranchis; & pour comble, enfin, ceux qui manquoient d'ennemis, opprimés par leurs amis mêmes.

Ce ſiecle ſi fertile en crimes ne fut pourtant pas ſans vertus. On vit des meres accompagner leurs enfans

tres, ſe cutæ maritos in exſilia conjuges, propinqui audentes, conſtantes generi, contumax etiam adverſus tormenta ſervorum fides. Supremæ clarorum virorum neceſſitates, ipſa neceſſitas fortiter tolerata, & laudatis antiquorum mortibus pares exitus. Præter multiplices rerum humanarum caſus, cælo terrâque prodigia, & fulminum monitus, & futurorum præſagia, læta, triſtia, ambigua, manifeſta. Nec enim unquam atrocioribus populi Romani cladibus, magiſve juſtis judiciis approbatum eſt, non eſſe curæ deis ſecuritatem noſtram, eſſe ultionem.

Ceterùm antequam deſtinata componam, repetendum videtur, qualis ſtatus urbis, quæ mens exercituum, quis habitus provinciarum, quid in toto terrarum orbe validum, quid ægrum fuerit: ut non modò caſus eventuſque rerum, qui plerumque, fortuiti ſunt, ſed ratio etiam cauſſæque noſcantur.

Finis Neronis, ut lætus primo gaudentium impetu fuerat, ita varios motus animorum, non modò in urbe

dans leur fuite, des femmes ſuivre leurs maris en exil, des parens intrépides, des gendres inébranlables, des eſclaves même à l'épreuve des tourmens. On vit de grands hommes, fermes dans toutes les adverſités, porter & quitter la vie avec une conſtance digne de nos peres. A ces multitudes d'événemens humains ſe joignirent les prodiges du Ciel & de la Terre, les ſignes tirés de la foudre, les préſages de toute eſpece, obſcurs ou manifeſtes, ſiniſtres ou favorables. Jamais les plus triſtes calamités du Peuple Romain, jamais les plus juſtes jugemens du Ciel ne montrerent avec tant d'évidence que ſi les Dieux ſongent à nous, c'eſt moins pour nous conſerver que pour nous punir.

Mais avant que d'entrer en matiere, pour développer les cauſes des événemens qui ſemblent ſouvent l'effet du hazard, il convient d'expoſer l'état de Rome, le génie des armées, les mœurs des provinces, & ce qu'il y avoit de ſain & de corrompu dans toutes les régions du monde.

Après les premiers tranſports excités par la mort de Néron, il s'étoit élevé des mouvemens divers non-ſeulement

apud patres, aut populum, aut urbanum militem ſed omnes legiones duceſque, conciverat. Evulgato imperii arcano, poſſe principem alibi quàm Romæ fieri. Sed patres læti, uſurpatâ ſtatim libertate, licentiùs ut erga principem novum & abſentem; primores equitum proximi gaudio patrum; pars populi integra, & magnis domibus annexi clientes libertique damnatorum & exulum, in ſpem erecti. Plebs ſordida & circo ac theatris ſueta, ſimul deterrimi ſervorum, aut qui adeſis bonis, per dedecus Neronis alebantur, mæſti & rumorum avidi.

Miles urbanus longo Cæſarum ſacramento imbutus, & ad deſtituendum Neronem arte magis & impulſu, quam ſuo ingenio traductus, poſtquam neque dari donativum ſub nomine Galbæ promiſſum, neque magnis meritis ac præmiis eundem in pace qui in bello locum, præventamque gratiam intelligit, apud principem à legioni-

au Sénat, parmi le Peuble & les Bandes prétoriennes, mais entre tout les Chefs & dans toutes les Légions. Le ſecret de l'Empire étoit enfin dévoilé, & l'on voyoit que le Prince pouvoit s'élire ailleurs que dans la capitale. Mais le Sénat ivre de joie ſe preſſoit, ſous un nouveau Prince encore éloigné, d'abuſer de la liberté qu'il venoit d'uſurper. Les principaux de l'ordre équeſtre n'étoient gueres moins contens. La plus ſaine partie du peuple qui tenoit aux grandes Maiſons, les cliens, les affranchis des proſcrits & des exilés ſe livroient à l'eſpérance. La vile populace qui ne bougeoit du Cirque & des Théâtres, les eſclaves perfides, ou ceux qui à la honte de Néron vivoient des dépouilles des gens de bien, s'affligeoient & ne cherchoient que des troubles.

La milice de Rome de tout tems attachée aux Céſars, & qui s'étoit laiſſée porter à dépoſer Néron plus à force d'art & de ſollicitations que de ſon bon gré, ne recevant point le donatif promis au nom de Galba, jugeant, de plus, que les ſervices & les récompenſes militaires auroient moins lieu durant la paix, & ſe voyant

bus factum; pronus ad novas res, ſcelere inſuper Nymphidii Sabini Præfecti imperium ſibi molientis agitatur. Et Nymphidius quidem in ipſo conatu oppreſſus. Sed quamvis capite defectionis ablato; manebat pleriſque militum conſcientia; nec deerant ſermones, ſenium atque avaritiam Galbæ increpantium. Laudata olim & militari famâ celebrata ſeveritas ejus, angebat coaſpernantes veterem diſciplinam, atque ita XIIII. annis à Nerone aſſuefactos, ut haud minus vitia principum amarent, quàm olim virtutes verebantur. Acceſſit Galbæ vox pro Republica honeſta, ipſi anceps legi à ſe militem, non emi. Nec enim ad hanc formam cetera erant.

Invalidum ſenem T. Vinius & Cornelius Laco, alter deterrimus mortalium, alter ignaviſſimus, odio flagitiorum oneratum, contemptu inertiæ deſtruebant. Tardum Galbæ iter & cruentum, interfectis Cingonio Varrone conſule deſignato, & Petronio Turpiliano conſulari; ille ut Nymphidii ſocius, hic ut dux Neronis, inau-

prévenue dans la faveur du Prince par les Légions qui l'avoient élu, se livroit à son penchant pour les nouveautés, excitée par la trahison de son Préfet Nymphidius qui aspiroit à l'empire. Nymphidius périt dans cette entreprise; mais après avoir perdu le chef de la sédition, ses complices ne l'avoient pas oublié, & glosoient sur la vieillesse & l'avarice de Galba. Le bruit de sa sévérité militaire, autrefois si louée, alarmoit ceux qui ne pouvoient souffrir l'ancienne discipline, & quatorze ans de relâchement sous Néron leur faisoient autant aimer les vices de leurs Princes, que jadis ils respectoient leurs vertus. On répandoit aussi ce mot de Galba, qui eût fait honneur à un Prince plus libéral, mais qu'on interprétoit par son humeur. Je sais choisir mes soldats & non les acheter.

Vinius & Lacon, l'un le plus vil & l'autre le plus méchant des hommes, le décrioient par leur conduite, & la haine de leurs forfaits retomboit sur son indolence. Cependant Galba venoit lentement & ensanglantoit sa route. Il fit mourir Varron, Consul désigné, comme complice de Nymphidius, & Turpilien Consulaire, comme Général de

diti atque indefenſi, tamquam innocentes perierant, introitus in urbem, trucidatis tot millibus inermium militum, infauſtus omine, atque ipſis etiam qui occiderant, formidoloſus. Inductâ legione Hiſpanâ, remanente eâ quam è claſſe Nero conſcripſerat, plena urbs exercitu inſolito; multi adhoc numeri è Germaniâ ac Britanniâ & Illyrico; quos idem Nero electos prœmiſſoſque ad clauſtra Caſpiarum, & bellum quod in Albanos parabat, opprimendis Vindicis cœptis revocaverat: ingens novis rebus materia, ut non in unum aliquem prono favore, ita audenti parata.

Forte congruerat, ut Clodii Macri & Fonteii Capitonis cedes nuntiarentur. Macrum in Africâ haud dubiè turbantem, Trebonius Garucianus procurator, juſſu Galbæ: Capitonem in Germaniâ, cùm ſimilia cœptaret, Cornelius Aquinus & Fabius Valens legati legionum interfecerant, antequam juberentur. Fuere qui crederent, Capitonem, ut avaritiâ & libidine fœdum ac maculoſum, ita cogitatione rerum

Néron. Tout deux, exécutés ſans avoir été entendus & ſans forme de procès, paſſerent pour innocens. A ſon arrivée, il fit égorger par milliers les ſoldats déſarmés ; préſage funeſte pour ſon regne & de mauvais augure même aux meurtriers. La Légion qu'il amenoit d'Eſpagne, jointe à celle que Néron avoit levée, remplirent la Ville de nouvelles troupes qu'augmentoient encore les nombreux détachemens d'Allemagne, d'Angleterre & d'Illyrie, choiſis & envoyés par Néron aux portes Caſpiennes où il préparoit la guerre d'Albanie, & qu'il avoit rappellés pour réprimer les mouvemens de Vindex. Tous gens à beaucoup entreprendre, ſans chef encore, mais prêts à ſervir le premier audacieux.

Par haſard, on apprit dans ce même tems les meurtres de Macer & de Capiton. Galba fit mettre à mort le premier par l'Intendant Garucianus, ſur l'avis certain de ſes mouvemens en Afrique, & l'autre commençant auſſi à remuer en Allemagne, fut traité de même avant l'ordre du Prince par Aquinus & Valens Lieutenans-généraux. Pluſieurs crurent que Capiton, quoique décrié pour ſon avarice & pour ſa

novarum abſtinuiſſe : ſed à legatis bellum ſuadentibus, poſtquam impellere nequiverint, crimen ac dolum compoſitum ultrò : & Galbam mobilitate ingenii, an ne altiùs ſcrutaretur, quoquo modo acta, quia mutari non poterant, comprobaſſe. Ceterùm utraque cædes ſiniſtrè accepta : & inviſo ſemel principe, ſeu benè ſeu malé facta premunt. Jam afferebant venalia cuncta præpotentes liberti. Servorum manus ſubitis avidæ, & tamquam apud ſenem feſtinantes; eademque novæ aulæ mala, æquè gravia, non æquè excuſata. Ipſa ætas Galbæ, & irriſui & faſtidio erat, aſſuetis juventæ Neronis, & imperatores formâ ac decore corporis (ut eſt mos vulgi) comparantibus.

Et hic quidem Romæ, tamquam in tantâ multitudine; habitus animorum fuit. E provinciis, Hiſpaniæ præerat Cluvius Rufus, vir facundus, &, pacis artibus, belli inexpertus. Galliæ, ſuper memoriam Vindicis, obligatæ

débauche, étoit innocent des trames qu'on lui imputoit, mais que ses Lieutenans s'étant vainement efforcés de l'exciter à la guerre, avoit ainsi couvert leur crime, & que Galba, soit par légéreté, soit de peur d'en trop apprendre, prit le parti d'approuver une conduite qu'il ne pouvoit plus réparer. Quoiqu'il en soit, ces assassinats firent un mauvais effet; car, sous un Prince une fois odieux, tout ce qu'il fait, bien ou mal, lui attire le même blâme. Les affranchis, tout-puissans à la Cour, y vendoient tout; les esclaves ardens à profiter d'une occasion passagere, se hâtoient sous un vieillard d'assouvir leur avidité. On éprouvoit toutes les calamités du regne précédent sans les excuser de même : il n'y avoit pas jusqu'à l'âge de Galba qui n'excitât la risée & le mépris du peuple, accoutumé à la jeunesse de Néron, & à ne juger des Princes que sur la figure.

Telle étoit à Rome la disposition d'esprit la plus générale chez une si grande multitude. Dans les Provinces, Rufus, beau parleur, & bon chef en tems de paix, mais sans expérience militaire, commandoit en Espagne. Les

recenti dono Romanæ civitatis, & in poſterum tributi levamento. Proximæ tamen Germanis exercitibus Galliarum civitates, non eodem honore habitæ, quædam etiam finibus ademptis, pari dolore commoda aliena ac ſuas injurias metiebantur. Germanici exercitus, quod periculoſiſſimum in tantis viribus, ſoliciti & irati ſuperbiâ recentis victoriæ, & metu, tamquam alias partes foviſſent. Tardè à Nerone deſciverant: nec ſtatim pro Galbâ Verginius; an imperare voluiſſet dubium: delatum ei à milite imperium conveniebat. Fonteium Capitonem occiſum, etiam qui queri non poterant, tamen indignabantur. Dux deerat, abducto Verginio per ſimulationem amicitiæ: quem non remitti, atque etiam reum eſſe, tamquam ſuum crimen accipiebant.

Superior exercitus legatum Hordeo-

Gaules conſervoient le ſouvenir de Vindex & des faveurs de Galba, qui venoit de leur accorder le droit de Bourgeoiſie Romaine, & de plus, la ſuppreſſion des impôts. On excepta pourtant de cet honneur les villes voiſines des armées d'Allemagne, & l'on en priva même pluſieurs de leur territoire ; ce qui leur fit ſupporter avec un double dépit leurs propres pertes & les graces faites à autrui. Mais où le danger étoit grand à proportion des forces, c'étoit dans les armées d'Allemagne, fières de leur récente victoire, & craignant le blâme d'avoir favoriſé d'autres partis ; car elles n'avoient abandonné Néron qu'avec peine ; Verginius ne s'étoit pas d'abord déclaré pour Galba, & s'il étoit douteux qu'il eut aſpiré à l'Empire, il étoit ſûr que l'armée le lui avoit offert : ceux même qui ne prenoient aucun intérêt à Capiton, ne laiſſoient pas de murmurer de ſa mort. Enfin Verginius ayant été rappellé ſous un faux-ſemblant d'amitié, les troupes privées de leur Chef, le voyant retenu & accuſé, s'en offenſoient comme d'une accuſation tacite contre elles-mêmes.

Dans la haute Allemagne, Flaccus,

nium Flaccum ſpernebat, ſenectâ ac debilitate pedum invalidum, ſine conſtantiâ, ſine auctoritate : ne quieto quidem milite, regimen; adeò furentes infirmitate retinentis ultró etiam accendebantur. Inferioris Germaniæ legiones diutiùs ſine conſulari fuere : donec, miſſu Galbæ, Vitellius aderat, cenſoris Vitellii ac ter conſulis filius. Id ſatis videbatur. In Britannico exercitu nihil irarum. Non ſanè aliæ legiones per omnes civilium bellorum motus, innocentiùs egerunt : ſeu quia procul, & Oceano diviſæ; ſeu, crebis expeditionibus, doctæ hoſtem potiùs odiſſe. Quies & Illyrico : quamquam excitæ à Nerone legiones, dum in Italiâ cunctantur, Verginium legationibus adiſſent. Sed longis ſpatiis diſcreti exercitus, quod ſaluberrimum eſt ad continendam militarem fidem, nec vitis nec viribus miſcebantur.

Oriens adhuc immotus. Syriam & quatuor legiones obtinebat Licinius Mu-

vieillard infirme, qui pouvoit à peine ſe ſoutenir, & qui n'avoit ni autorité, ni fermeté, étoit mépriſé de l'armée qu'il commandoit; & ſes ſoldats, qu'il ne pouvoit contenir même en plein repos, animés par ſa foibleſſe, ne connoiſſoient plus de frein. Les Légions de la baſſe Allemagne reſterent long-tems ſans Chef conſulaire; enfin Galba leur donna Vitellius dont le pere avoit été Cenſeur & trois fois Conſul; ce qui parut ſuffiſant. Le calme regnoit dans l'armée d'Angleterre, & parmi tous ces mouvemens de guerres civiles, les Légions qui la compoſoient furent celles qui ſe comporterent le mieux, ſoit à cauſe de leur éloignement & de la mer qui les enfermoit, ſoit que leurs fréquentes expéditions leur appriſſent à ne haïr que l'ennemi. L'Illyrie n'étoit pas moins paiſible, quoique ſes Légions appellées par Néron euſſent, durant leur ſéjour en Italie, envoyé des députés à Verginius. Mais ces armées, trop ſéparées pour unir leurs forces & mêler leurs vices, furent, par ce ſalutaire moyen, maintenues dans leur devoir.

Rien ne remuoit encore en Orient. Mucianus, homme également célébre

cianus, vir ſecundis adverſiſque juxtà famoſus. Inſignes amicitias juvenis ambitioſè coluerat; mox atteritis opibus, lubrico ſtatu, ſuſpectâ etiam Claudii iracundiâ in ſecretum Aſiæ repoſitus, tam propè ab exſule fuit, quàm poſtea à principe. Luxuriâ, induſtriâ, comitate, arrogantiâ, malis boniſque artibus mixtus; nimiæ voluptates, cùm vacaret: quoties expedierat, magnæ virtutes. Palàm laudares, ſecreta malè audiebant. Sed apud ſubjectos, apud proximos, apud collegas, variis illecebris potens: & cui expeditius fuerit tradere imperium, quàm obtinere. Bellum Judaicum Flavius Veſpaſianus (ducem eum Nero delegerat) tribus legionibus adminiſtrabat. Nec Veſpaſiano adverſus Galbam votum, aut animus. Quippe T. filium ad venerationem cultumque ejus miſerat, ut ſuo loco memorabimus. Occultâ lege fati, & oſtentis ac reſponſis deſtinatum Veſpaſiano liberiſque ejus imperium, poſt fortunam credidimus.

Ægyptum copiaſque quibus coërceretur, jam inde à divo Auguſto, equi-

dans les ſuccès & dans les revers, tenoit la Syrie avec quatre Légions. Ambitieux dès ſa jeuneſſe, il s'étoit lié aux grands; mais bientôt voyant ſa fortune diſſipée, ſa perſonne en danger, & ſuſpectant la colere du Prince, il s'alla cacher en Aſie, auſſi près de l'exil qu'il fut enſuite du rang ſuprême. Uniſſant la molleſſe à l'activité, la douceur & l'arrogance, les talens bons & mauvais, outrant la débauche dans l'oiſiveté, mais ferme & courageux dans l'occaſion; eſtimable en public, blâmé dans ſa vie privée; enfin ſi ſéduiſant, que ſes inférieurs, ſes proches ni ſes égaux ne pouvoient lui réſiſter; il lui étoit plus aiſé de donner l'Empire que de l'uſurper. Veſpaſien choiſi par Néron, faiſoit la guerre en Judée avec trois Légions, & ſe montra ſi peu contraire à Galba, qu'il lui envoya Tite ſon fils pour lui rendre hommage & cultiver ſes bonnes graces, comme nous dirons ci-après. Mais leur deſtin ſe cachoit encore, & ce n'eſt qu'après l'événement qu'on a remarqué les ſignes & les oracles qui promettoient l'empire à Veſpaſien & à ſes enfans.

En Egypte, c'étoit aux Chevaliers Romains, au lieu des Rois, qu'Auguſte

tes Romani obtinent loco regum. Ita viſum expedire, provinciam aditu difficilem, annonæ fecundam ſuperſtitione, ac laſciviâ diſcordem & mobilem, inſciam legum, ignaram magiſtratuum, domi retinere. Regebat tum Tiberius Alexander ejuſdem nationis. Africa, ac legiones in eâ, interfecto Clodio Macro, contenta qualicumque principe, poſt experimentum domini minoris. Duæ Mauretaniæ, Rhætia, Noricum, Thracia, & quæ aliæ procuratoribus cohibentur, ut cuique exercitui vicinæ, ita in favorem aut odium contactu valentiorum agebantur. Inermes provinciæ, atque ipſa in primis Italia, cuicumque ſervitio expoſitæ, in pretium belli ceſſuræ erant. Hic fuit rerum Romanarum ſtatus, cùm Ser. Galba iterum, Titus Vinius conſules, inchoavere annum ſibi ultimum, Reipublicæ propè ſupremum.

Paucis poſt Kalendas Januarias diebus, Pompeii Propinqui procuratoris, ê Belgicâ litteræ afferuntur, ſuperioris Germaniæ legiones, ruptâ ſacra-

avoit

avoit confié le commandement de la province & des troupes ; précaution qui parut nécessaire dans un pays abondant en bled, d'un abord difficile, & dont le peuple changeant & superstitieux ne respecte ni magistrats ni loix. Alexandre, Egyptien, gouvernoit alors ce Royaume. L'Afrique & ses Légions, après la mort de Macer, ayant souffert la domination particuliere, étoient prêtes à se donner au premier venu. Les deux Mauritanies, la Rhétie, la Norique, la Thrace, & toutes les Nations qui n'obéissoient qu'à des Intendans, se tournoient pour ou contre selon le voisinage des armées & l'impulsion des plus puissans. Les Provinces sans défense, & sur-tout l'Italie, n'avoient pas même le choix de leurs fers & n'étoient que le prix des vainqueurs. Tel étoit l'état de l'Empire Romain, quand Galba, Consul pour la deuxieme fois, & Vinius son collegue, commencerent leur derniere année & presque celle de la République.

Au commencement de Janvier, on reçut avis de Propinquus, Intendant de la Belgique, que les Légions de la Germanie supérieure, sans respect

menti reverentiâ imperatorem alium flagitare, & Senatui ac Populo Romano arbitrium eligendi permittere, quo seditio mollius acciperetur. Maturavit ea res consilium Galbæ, jam pridem de adoptione secum & cum proximis agitantis. Non sanè crebrior totâ civitate sermo per illos menses fuerat; primùm licentiâ ac libidine talia loquenti, dein fessâ jam ætate Galbæ. Paucis judicium, aut Reipublicæ amor: multi occultâ spe; prout quis amicus vel cliens, hunc vel illum ambitiosis rumoribus destinabant, etiam in T. Vinii odium; qui in dies quanto potentior, eodem actu invisior erat. Quippe hiantes in magnâ fortunâ amicorum cupiditates, ipsa Galbæ facilitas intendebat: cùm apud infirmum & credulum minore metu, & majore præmio peccaretur.

Potentia principatus divisa in T. Vinium consulem, & Cornelium Laconem prætorii præfectum. Nec minor gratia Icelo Galbæ liberto, quem an-

pour leur ferment, demandoient un autre Empereur, & que pour rendre leur révolte moins odieufe, elles consentoient qu'il fût élu par le Sénat & le Peuple Romain. Ces nouvelles accélérerent l'adoption dont Galba délibéroit anparavant en lui-même & avec fes amis, & dont le bruit étoit grand depuis quelque tems dans toute la ville, tant par la licence des nouvelliftes, qu'à caufe de l'âge avancé de Galba. La raifon, l'amour de la patrie dictoient les vœux du petit nombre; mais la multitude paffionnée nommant tantôt l'un, tantôt l'autre, chacun fon protecteur ou fon ami, confultoit uniquement fes defirs fecrets ou fa haine pour Vinius, qui, devenant de jour en jour plus puiffant, devenoit plus odieux en même mefure, car, comme fous un maître infirme & crédule, les fraudes font plus profitables & moins dangereufes, la facilité de Galba augmentoient l'avidité des parvenus, qui mefuroient leur ambition fur leur fortune.

Le pouvoir du Prince étoit partagé entre le Conful Vinius & Lacon, Préfet du Prétoire. Mais Icelus, affranchi de Galba, & qui ayant reçu

nulis donatum equeſtri nomine Martianum vocitabant. Hi diſcordes, & rebus minoribus ſibi quiſque tendentes, circa conſilium eligendi ſucceſſoris in duas factiones ſcindebantur. Vinius pro Othone, Laco atque Icelus conſenſu non tam unum aliquem fovebant, quàm alium. Neque erat Galbæ ignota Othonis ac T. Vinii amicitia, ex rumoribus nihil ſilentio tranſmittentium: quia Vinio vidua filia, cælebs Otho, gener ac ſocer deſtinabantur. Credo & Reipublicæ curam ſubiſſe, fruſtra à Nerone tranſlatæ, ſi apud Othonem relinqueretur; namque Otho pueritiam incurioſè, adoleſcentiam petulanter egerat, gratus Nero in æmulatione luxus. Eoque jam Poppæam Sabinam principale ſcortum, ut apud conſcium libidinum depoſuerat, donec Octaviam uxorem amoliretur. Mox ſuſpectum in eâdem Poppæâ in provinciam Luſitaniam ſpecie legationis ſepoſuit. Otho, comiter adminiſtratâ provinciâ, primus in partes tranſgreſſus, nec ſegnis, & donec bellum fuit, inter præſentes ſplendidiſſimus, ſpem adoptionis ſtatim conceptam, acrius in dies rapiebat: faventibus pleriſque militum, pronâ in eum aulâ Neronis ut ſimilem.

l'anneau dans l'ordre équeſtre, portoit le nom de Marcian, ne leur cédoit point en crédit. Ces favoris, toujours en diſcorde, & juſques dans les moindres choſes, ne conſultant chacun que ſon intérêt, formoient deux factions pour le choix du ſucceſſeur à l'Empire. Vinius étoit pour Othon. Icelus & Lacon s'uniſſoient pour le rejetter, ſans en préférer un autre. Le Public, qui ne ſait rien taire, ne laiſſoit pas ignorer à Galba l'amitié d'Othon & de Vinius, ni l'alliance qu'ils projettoient entr'eux par le mariage de la fille de Vinius & d'Othon, l'une veuve & l'autre garçon; mais je crois qu'occupé du bien de l'Etat, Galba jugeoit qu'autant eût valu laiſſer à Néron l'Empire, que de le donner à Othon. En effet, Othon négligé dans ſon enfance, emporté dans ſa jeuneſſe, ſe rendit ſi agréable à Néron par l'imitation de ſon luxe, que ce fut à lui, comme aſſocié à ſes débauches, qu'il confia Poppée, la principale de ſes courtiſanes, juſqu'à ce qu'il ſe fût défait de ſa femme Octavie; mais le ſoupçonnant d'abuſer de ſon dépôt, il le relégua en Luſitanie, ſous le nom de Gouverneur. Othon ayant adminiſtré ſa Province

Sed Galba, poſt nuntios Germanicæ ſeditionis, quamquam nihil adhuc de Vitellio certum, anxius quònam exercituum vis erumperet, ne urbano quidem militi confiſus, quod remedium unicum rebatur, comitia imperii tranſigit. Adhibitoque ſuper Vinium, ac Laconem, Mario Celſo conſule deſignato, ac Ducennio Gemino præfecto urbis, pauca præfatus de ſua ſenectute, Piſonem Licinianum accerſiri jubet: ſeu propriâ dilectione, ſive, ut quidam tradiderunt, Lacone inſtante; cui apud Rubellium Plautum exercita cum Piſone amicitia: ſed callidè ut ignotum fovebat, & proſpera de Piſone fama conſilio ejus fidem addiderat. Piſo M. Craſſo & Scriboniâ genitus, nobilis utrimque, vultu habituque moris antiqui, & æſtimatione rectâ ſeve-

avec douceur, paſſa des premiers dans le parti contraire, y montra de l'activité; & tant que la guerre dura, s'étant diſtingué par ſa magnificence, il conçut tout d'un coup l'eſpoir de ſe faire adopter; eſpoir qui devenoit chaque jour plus ardent, tant par la faveur des Gens de guerre, que par celle de la Cour de Néron, qui comptoit le retrouver en lui.

Mais ſur les premieres nouvelles de la ſédition d'Allemagne, & avant que d'avoir rien d'aſſuré du côté de Vitellius, l'incertitude de Galba ſur les lieux où tomberoit l'effort des armées & la défiance des troupes mêmes qui étoient à Rome, le déterminerent à ſe donner un collegue à l'Empire, comme à l'unique parti qu'il crût lui reſter à prendre. Ayant donc aſſemblé avec Vinius & Lacon, Celſus, Conſul déſigné, & Germinus, Préfet de Rome, après quelques diſcours ſur ſa vieilleſſe, il fit appeller Piſon, ſoit de ſon propre mouvement, ſoit ſelon quelques-uns, à l'inſtigation de Lacon, qui par le moyen de Plautus, avoit lié amitié avec Piſon; & le portant adroitement ſans paroître y prendre intérêt, étoit ſecondé par la bonne

rus, deterius interpretantibus triſtior habetur. Ea pars morum ejus, quo ſuſpectior ſolicitis, adoptanti placebat.

Igitur Galba apprehenſâ Piſonis manu, in hunc modum locutus fertur. *Si te privatus, lege curiata apud Pontifices, ut moris eſt, adoptarem; & mihi egregium erat tunc, Pompeii & M. Craſſi ſobolem in penates meos adſciſcere, & tibi inſigne, Sulpiciæ ac Lutatiæ decora, nobilitati tuæ adjeciſſe. Nunc me deorum hominumque conſenſu ad imperium vocatum, præclara indoles tua, & amor patriæ impulit ut principatum, de quo majores noſtri armis certabant, bello adeptus, quieſcenti offeram; exemplo divi Auguſti, qui, ſororis filium Marcellum, dein generum Agrippam, mox nepotes ſuos, poſtremò Tiberium Neronem privignum, in proximo ſibi faſtigio collocavit. Sed Auguſtus in domo ſucceſſorem quæſivit; ego, in Republicâ. Non quia propinquos aut ſocios belli non habeam: ſed neque ipſe imperium ambitione accepi & judicii mei*

opinion publique. Piſon, fils de Craſſus & de Scribonia, tous deux d'illuſtres maiſons, ſuivoient les mœurs antiques; homme auſtere à le juger équitablement, triſte & dur ſelon ceux qui tournent tout en mal, & dont l'adoption plaiſoit à Galba, par le côté même qui choquoit les autres.

Prenant donc Piſon par la main, Galba lui parla, dit-on, de cette maniere : « Si, comme particulier, je » vous adoptois, ſelon l'uſage, par-« devant les Pontifes, il nous ſeroit » honorable, à moi, d'admettre dans » ma famille un deſcendant de Pom-» pée & de Craſſus; à vous, d'ajouter » à votre nobleſſe celle des maiſons » Lutatienne & Sulpicienne. Mainte-» nant, appellé à l'Empire, du con-» ſentement des Dieux & des hom-» mes, l'amour de la Patrie & votre » heureux naturel me porte à vous » offrir au ſein de la paix ce pouvoir » ſuprême que la guerre m'a donné, » & que nos ancêtres ſe ſont diſputés » par les armes. C'eſt ainſi que le » grand Auguſte mit au premier rang » après lui, d'abord ſon neveu Mar-» cellus, enſuite Agrippa ſon gendre, » puis ſes petits-fils, & enfin Tibere

documentum sint, non meæ tantùm necessitudines, quas tibi post posui, sed & tuæ. Est tibi frater pari nobilitate, natu major, dignus hac fortunâ, nisi tu potior esses. Ea ætas tua, quæ cupiditates adolescentiæ jam effugerit; ea vita, in quâ nihil præteritum excusandum habeas. Fortunam adhuc tantùm adversam tulisti. Secundæ res acrioribus stimulis animos explorant: quia miseriæ tolerantur felicitate corrumpimur. Fidem libertatem, amicitiam, præcipua humani animi bona, tu quidem eâdem constantiâ retinebis: sed alii per obsequium imminuent. Irrumpet adulatio, blanditiæ pessimum veri affectus venenum, sua quique utilitas. Etiam ego ac tu simplicissimè inter nos hodiè loquimur; ceteri, libentiùs cum fortunâ nostrâ, quam nobiscum. Nam suadere principi quod oporteat, multi laboris: assentatio erga principem quemcumque sine affectu peragitur.

» fils de sa femme : mais Auguste choisit
» son successeur dans sa maison ; je
» choisis le mien dans la République ;
» non que je manque de proches ou
« de compagnons d'armes, mais je
» n'ai point moi-même brigué l'Em-
» pire ; & vous préférer à mes parens
» & aux vôtres, c'est montrer assez
» mes vrais sentimens. Vous avez un
» frere illustre, ainsi que vous, votre
» aîné, & digne du rang où vous
» montez, si vous ne l'étiez encore
» plus. Vous avez passé sans repro-
» che l'âge de la jeunesse & des pas-
» sions. Mais vous n'avez soutenu jus-
» qu'ici que la mauvaise fortune ; il
» vous reste une épreuve plus dange-
» reuse à faire en résistant à la bonne :
» car l'adversité déchire l'ame ; mais
» le bonheur la corrompt. Vous aurez
» beau cultiver toujours avec la même
« constance l'amitié, la foi, la liberté,
» qui sont les premiers biens de l'hom-
» me ; un vain respect les écartera
» malgré vous. Les flatteurs vous ac-
» cableront de leurs fausses caresses,
» poison de la vraie amitié, & cha-
» cun ne songera qu'à son intérêt. Vous
» & moi, nous parlons aujourd'hui
» l'un à l'autre avec simplicité ; mais

Si immenſum imperii corpus ſtare ac librari ſine rectore poſſet, dignus eram, à quo Reſpublica inciperet Nunc eò neceſſitatis jampridem ventum eſt, ut nec mea ſenectus conferre plus Populo Romano poſſit, quàm ſucceſſorem, nec tua plus juventa, quàm bonum principem. Sub Tiberio, & Caio, & Claudio, unius familiæ quaſi hereditas fuimus: loco libertatis erit, quod eligi cœpimus. Et finitâ Juliorum Claudiorumque domo, optimum quemque adoptio inveniet. Nam generari & naſci à principibus, fortuitum, nec ultrà æſtimatur: adoptanti judicium integrum; & ſi velis eligere, conſenſu monſtratur. Sit ante oculos Nero, quem longâ Cæſarum ſerie tumentem, non Vindex cum inermi provinciâ, aut ego cum unâ legione; ſed ſua immanitas, ſua luxuria cervicibus publicis depulere. Neque erat adhuc damnati principis exemplum. Nos bello, & ab æſtimantibus aſciti, cum invidiâ quamvis, egregii erimus. Ne tamen territus fueris, ſi duœ egiones in hoc concuſſi orbis motu non-

» tous s'adresseront à notre fortune
» plutôt qu'à nous ; car on risque beau-
» coup à montrer leur devoir aux Prin-
» ces, & rien à leur persuader qu'ils
» le sont.

» Si la masse immense de cet em-
» pire eût pu garder d'elles-mêmes
» son équilibre, j'étois digne de rétablir
» la République ; mais depuis long-tems
» les choses en sont à tel point, que
» tout ce qui reste à faire en faveur
» du Peuple Romain, c'est, pour moi,
» d'employer mes derniers jours à lui
» choisir un bon maître, & pour vous,
» d'être tel durant tout le cours des
» vôtres. Sous les Empereurs précé-
» cédens l'Etat n'étoit l'héritage que
» d'une seule famille ; par nous le
» choix de ses chefs lui tiendra lieu de
» liberté : après l'extinction des Jules
» & des Claudes l'adoption reste ou-
» verte au plus digne. Le droit du
» sang & de la naissance ne mérite au-
» cune estime & fait un Prince au ha-
» zard : mais l'adoption permet le choix
» & la voix publique l'indique. Ayez
» toujours sous les yeux le sort de Né-
» ron, fier d'une longue suite de Cé-
» sars ; ce n'est ni le pays défamé de
» Vindex, ni l'unique Légion de Gal-

dum quiescunt. Ne ipse quidem ad securas res accessi : & auditâ adoptione, desinam videri senex, quod nunc mihi unum objicitur. Nero à pessimo quoque semper desiderabitur : mihi ac tibi providendum est, ne etiam à bonis desideretur. Monere diutius, neque temporis hujus, & impletum est omne consilium, si te bene elegi. Utilissimusque idem ac brevissimus bonarum malarumque rerum delectus est, cogitare quid aut volueris sub alio principe, aut nolueris. Neque enim hîc, ut in ceteris gentibus quæ regnantur, certa dominorum domus, & ceteri servi : sed imperaturus es hominibus, qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem. Et Galba quidem, hæc ac talia, tamquam principem faceret, ceteri tamquam cum facto loquebantur.

» ba, mais ſon luxe & ſes cruautés
» qui nous ont délivrés de ſon joug,
» quoiqu'un Empereur proſcrit fût
» alors un événement ſans exemple.
» Pour nous que la guerre & l'eſtime
» publique ont élevés, ſans mériter
» d'ennemis, n'eſpérons pas n'en point
» avoir: mais après ces grands mou-
» vemens de tout l'Univers, deux Lé-
» gions émues doivent peu vous ef-
» frayer. Ma propre élévation ne fut
» pas tranquille, & ma vieilleſſe, la
» ſeule choſe qu'on me reproche, diſ-
» paroîtra devant celui qu'on a choiſi
» pour la ſoutenir. Je ſais que Néron
» ſera toujours regretté des méchans,
» c'eſt à vous & à moi d'empêcher
» qu'il ne le ſoit auſſi des gens de bien.
» Il n'eſt pas tems d'en dire ici da-
» vantage, & cela ſeroit ſuperflu ſi
» j'ai fait en vous un bon choix. La
» plus ſimple & la meilleure regle à
» ſuivre dans votre conduite, c'eſt de
» chercher ce que vous auriez approu-
» vé ou blâmé ſous un autre Prince.
» Songez qu'il n'en eſt pas ici comme
» des Monarchies où une ſeule famille
» commande & tout le reſte obéit, &
» que vous allez gouverner un Peuple
» qui ne peut ſupporter ni une ſervi-

Pisonem ferunt statim intuentibus, & mox conjectis in eum omnium oculis, nullum turbati, aut exsultantis animi motum prodidisse. Sermo erga patrem imperatoremque reverens, de se moderatus, nihil in vultu habituque mutatum: quasi imperare posset magis, quàm vellet. Consultatum inde, pro rostris; an in senatu, an in castris adoptio nuncuparetur. Iri in castra placuit: honorificum id militibus fore, quorum favorem ut largitione & ambitu malè acquiri, ita per bonas artes haud spernendum. Circumsteterat interim palatium publica exspectatio magni secreti impatiens, & malè coërcitam famam supprimentes augebant.

Quartum Idus Januarias fœdum imbribus diem, tonitrua & fulgura & cœ-

» tude extrême ni une entiere liberté ».
Ainsi parloit Galba en homme qui fait un souverain, tandis que tous les autres prenoient d'avance le ton qu'on prend avec un souverain déjà fait.

On dit que de toute l'assemblée qui tourna les yeux sur Pison, même de ceux qui l'observoient à dessein, nul ne put remarquer en lui la moindre émotion de plaisir ou de trouble. Sa réponse fut respectueuse envers son Empereur & son pere, modeste à l'égard de lui-même; rien ne parut changé dans son air & dans ses manieres; on y voyoit plutôt le pouvoir que la volonté de commander. On délibéra ensuite si la cérémonie de l'adoption se feroit devant le Peuple, au Sénat, ou dans le Camp. On préféra le Camp pour faire honneur aux troupes, comme ne voulant point acheter leur faveur par la flatterie ou à prix d'argent, ni dédaigner de l'acquérir par les moyens honnêtes. Cependant le Peuple environnoit le Palais, impatient d'apprendre l'importante affaire qui s'y traitoit en secret, & dont les vains efforts qu'on faisoit pour l'étouffer.

Le dix de Janvier le jour fut obscurci par des grandes pluies accompagnées

leſtes minæ ultra ſolitum turbaverant. Obſervatum id antiquitus comitiis dirimendis, non terruit Galbam quo minus in caſtra pergeret : contemptorem talium ut fortuitorum, ſeu quæ fato manent, quamvis ſignificata, non vitantur. Apud frequentem militum concionem, imperatoriâ brevitate, adoptari à ſe Piſonem, more divi Auguſti, & exemplo militari, quo vir virum legeret, pronunciat : ac ne diſſimulata ſeditio in majus crederetur, ultrò aſſeverat, quartam & duo viceſimam legiones, paucis ſeditionis auctoribus, non ultra verba ac voces erraſſe, & brevi in officio fore. Nec ullum orationi aut lenocinium addit, aut pretium. Tribuni tamen centurioneſque, & proximi militum, grata auditu reſpondent ; per ceteros mæſtitia ac ſilentium, tamquam uſurpatam etiam in pace donativi neceſſitatem, bello perdidiſſent. Conſtat potuiſſe conciliari animos quantulâcumque parci ſenis liberalitate. Nocuit antiquus rigor & nimia ſeveritas, cui jam pares non ſumus.

d'éclairs, de tonnerres & de ſignes extraordinaire du couroux céleſte. Ces préſages, qui jadis euſſent rompu les Commices ne détournerent point Galba d'aller au Camp. Soit qu'il les mépriſât comme des choſes fortuites, ſoit que les prenant pour des ſignes réels il en jugeât l'événement inévitable. Les gens de guerre étant donc aſſemblés en grand nombre, il leur dit dans un diſcours grave & concis, qu'il adoptoit Piſon à l'exemple d'Auguſte, & ſuivant l'uſage militaire qui laiſſe aux Généraux le choix de leurs Lieutenans. Puis, de peur que ſon ſilence au ſujet de la ſédition ne la fît croire plus dangereuſe, il aſſura fort que n'ayant été formée dans la quatrieme & la dix-huitieme Légion que par un petit nombre de gens, elle s'étoit bornée à des murmures & des paroles, & que dans peu tout ſeroit pacifié. Il ne mêla dans ſon diſcours ni flatteries ni promeſſes. Les Tribuns, les Centurions & quelques ſoldats voiſins applaudirent, mais tout le reſte gardoit un morne ſilence, ſe voyant privés dans la guerre du donatif qu'ils avoient même exigé durant la paix. Il paroît que la moindre libéralité arrachée à l'auſtere parſimonie de

Inde apud ſenatum non comptior Galbæ, non longior quàm apud milites ſermo : Piſonis comis oratio. Et patrum favor aderat, multi voluntate effuſius, qui noluerant mediè, ac plurimi obvio obſequio privatas ſpes agitantes, ſine publicâ curâ. Nec aliud ſequenti quatriduo (quod medium inter adoptionem & cædem fuit) dictum à Piſone in publico, factumve.

Crebrioribus in dies Germanicæ defectionis nuntiis, & facili civitate ad accipienda credendaque omnia nova, cùm triſtia ſunt; cenſuerant patres mittendos ad Germanicum exercitum legatos, agitatum ſecreto, num & Piſo proficiſceretur, majore prætextu : illi auctoritatem ſenatus, hic dignationem Cæſaris laturus. Placebat & Laconem prætorii præfectum ſimul mitti. Is conſilio interceſſit. Legati quoque (nam ſenatus electionem Galbæ permiſerat) fœdâ inconſtantiâ nominati, excuſati,

ce vieillard eût put lui concilier les eſprits. Sa perte vint de cette antique roideur, & de cet excès de ſévérité qui ne convient plus à notre foiblеſſe.

De-là s'étant rendu au Sénat, il n'y parla ni moins ſimplement, ni plus longuement qu'aux ſoldats. La harangue de Piſon fut gracieuſe & bien reçue ; pluſieurs le félicitoient de bon cœur ; ceux qui l'aimoient le moins, avec plus d'affectation, & le plus grand nombre par inrérêt pour eux-mêmes, ſans aucun ſouci de celui de l'Etat. Durant les quatre jours ſuivans qui furent l'intervalle entre l'adoption & la mort de Piſon, il ne fit ni ne dit plus rien en public.

Cependant les fréquens avis du progrès de la défection en Allemagne, & la facilité avec laquelle les mauvaiſes nouvelles s'accréditoient à Rome, engagerent le Sénat à envoyer une députation aux Légions révoltées ; & il fut mis ſecrétement en délibération, ſi Piſon ne s'y joindroit point lui-même pour lui donner plus de poids, en ajoutant la majeſté impériale à l'autorité du Sénat. On vouloit que Lacon ; Préfet du Prétoire, fût auſſi du voyage ; mais il s'en excuſa. Quant aux Députés, le

ſubſtituti, ambitu remanendi aut eundi, ut quemque metus vel ſpes impulerat.

Proxima pecuniæ cura. Et cuncta ſcrutantibus juſtiſſimum viſum eſt inde repeti, ubi inopiæ cauſſa erat. Bis & vicies mille ſeſtertium donationibus Nero effuderat. Appellari ſingulos juſſit, decumâ parte liberalitatis apud quemque eorum relictà. At illis vix decumæ ſuper portiones erant: iiſdem erga aliena ſumptibus, quibus ſua prodegerant, cùm rapaciſſimo cuique ac perditiſſimo, non agri, aut fœnus, ſed ſola inſtrumenta vitiorum manerent. Exactioni XXX. equites Romani prœpoſiti, novum officii genus, & ambitu ac numero oneroſum: ubique haſta, & ſector, & inquieta urbs auctionibus. Attamen grande gaudium, quòd tam pauperes forent quibus donaſſet Nero, quàm quibus abſtuliſſet. Exauctorati per eos dies tribuni, è prætorio Antonius Taurus, & Antonius Naſo: ex urbanis cohortibus: Æmilius Pacenſis: è vigiliis, Julius Fronto. Nec remedium in ceteros fuit, ſed metus initium: tamquam

Sénat en ayant laiſſé le choix à Galba, on vit, par la plus honteuſe inconſtance, des nominations, des refus, des ſubſtitutions, des brigues pour aller ou pour demeurer, ſelon l'eſpoir ou la crainte dont chacun étoit agité.

Enſuite il fallut chercher de l'argent; &, tout bien peſé, il parut très-juſte que l'Etat eut recours à ceux qui l'avoient appauvri. Les dons verſés par Néron montoient à plus de ſoixante millions. Il fit donc citer tous les donataires, leur redemandant les neuf dixiemes de ce qu'ils avoient reçu, & dont à peine leur reſtoit-il l'autre dixieme partie: car, également avides & diſſipateurs, & non moins prodigues du bien d'autrui que du leur, ils n'avoient conſervé, au lieu de terres & de revenus, que les inſtrumens ou les vices qui avoient acquis & conſumé tout cela. Trente Chevaliers Romains furent prépoſés au recouvrement; nouvelle magiſtrature, onéreuſe par les brigues & par le nombre. On ne voyoit que ventes, huiſſiers; & le peuple, tourmenté par ces vexations, ne laiſſoit pas de ſe réjouir de voir ceux que Néron avoit enrichis auſſi pauvres que ceux qu'il avoit dépouillés. En ce même

per artem & formidinem ſinguli pellerentur, omnibus ſuſpectis.

Interea Othonem, cui compoſitis rebus nulla ſpes, omne in turbino conſilium, multa ſimul exſtimulabant; luxuria etiam principi oneroſa, inopia vix privato toleranda, in Galbam ira, in Piſonem invidia, Fingebat & metum, quo magis concupiſceret. *Prægravem ſe Neroni fuiſſe; nec Luſitaniam rurſus aut alterius exſilii honorem expectandum: ſuſpectum ſemper inviſumque dominantibus, qui proximus deſtinaretur. Nocuiſſe id ſibi apud ſenem principem: magis nociturum apud juvenem, ingenio trucem, & longo exſilio efferatum. Occidi Othonem poſſe; proin agendum audendumque, dum Galbæ auctoritas fluxa, Piſonis nondum coaluiſſet. Opportunos magnis conatibus tranſitus rerum: nec cunctationis opus, ubi pernicioſior ſit quies, quàm temeritas. Mortem omnibus ex naturâ æqualem, oblivione apud poſteros, vel gloriâ diſtingui. Ac ſi nocentem inno-*
temꝫ

tems, Taurus & Nason Tribuns prétoriens, Pacensis Tribun des milices bourgeoises & Fronto Tribun du guet ayant été cassés, cet exemple servit moins à contenir les Officiers qu'à les effrayer, & leur fit craindre qu'étant tous suspects, on ne voulût les chasser l'un après l'autre.

Cependant Othon, qui n'attendoit rien d'un Gouvernement tranquille, ne cherchoit que de nouveaux troubles. Son indigence, qui eût été à charge même à des particuliers, son luxe qui l'eût été, même à des Princes, son ressentiment contre Galba, sa haine pour Pison, tout l'excitoit à remuer. Il se forgeoit même des craintes pour irriter ses desirs. N'avoit-il pas été suspect à Néron lui-même? Falloit-il attendre encore l'honneur d'un second exil en Lusitanie ou ailleurs? Les Souverains ne voient-ils pas toujours avec défiance & de mauvais œil ceux qui peuvent leur succéder? Si cette idée lui avoit nui près d'un vieux Prince, combien plus lui nuiroit-elle auprès d'un jeune homme naturellement cruel, aigri par un long exil! Que s'ils étoient tentés de se défaire de lui, pourquoi ne les préviendroit-il pas, tandis que

centemque idem exitus maneat, acrioris viri esse, meritò perire.

Non erat Othonis mollis & corpori similis animus. Et intimi libertorum servorumque corruptiùs, quàm in privatà domo habiti, aulam Neronis, & luxus, adulteria, matrimonia ceterasque regnorum libidines, avidum talium, si auderet, ut sua ostentantes; quiescenti ut aliena exprobrabant: urgentibus etiam mathematicis, dum novos motus, & clarum Othoni annum observatione siderum affirmant, genus hominum protentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostrâ & vetabitur semper, & retinebitur. Multos secreta Poppææ mathematicos, pessimum principalis matrimonii instrumentum, habuerant: è quibus Ptolomæus Othoni in Hispaniâ comes,

Galba chanceloit encore, & avant que Pison fût affermi ? Les tems de crise sont ceux où conviennent les grands efforts, & c'est une erreur de temporiser quand les délais sont plus dangereux que l'audace. Tous les hommes meurent également, c'est la loi de la nature; mais la postérité les distingue par la gloire ou l'oubli. Que si le même sort attend l'innocent & le coupable, il est plus digne d'un homme de courage de ne pas périr sans sujet.

Othon avoit le cœur moins efféminé que le corps. Ses plus familiers esclaves & affranchis, accoutumés à une vie trop licencieuse pour une maison privée, en rappellant la magnificence du Palais de Néron, les adulteres, les fêtes nuptiales, & toutes les débauches des Princes, à un homme ardent après tout cela, le lui montroient en proie à d'autres par son indolence, & à lui s'il osoit s'en emparer. Les Astrologues l'animoient encore en publiant que d'extraordinaires mouvemens dans les Cieux lui annonçoient une année glorieuse. Genre d'hommes faits pour leurrer les Grands, abuser les simples; qu'on chassera sans cesse de notre ville, & qui s'y maintiendra toujours. Pop-

cùm ſuperfuturum eum Neroni promiſiſſet, poſtquam ex eventu fides, conjecturâ jam & rumore, ſenium Galbæ, & juventam Othonis computantium, perſuaſerat fore, ut imperium aſciſceretur. Sed Otho tamquam peritiâ, & monitu fatorum prædicta accipiebat, cupidine ingenii humani libentiùs obſcura credi. Nec deerat Ptolomæus, jam & ſceleris inſtinctor, ad quod facillimè ab ejuſmodi voto tranſitur.

Sed ſceleris cogitatio incertum an repens, ſtudia militum jam pridem ſpe ſucceſſionis, aut paratu facinoris affectaverat. In itinere, in agmine, in ſtationibus, vetuſtiſſimum quemque militum nomine vocans, ac memoriâ Neroniani comitatus, contubernales appellando, alios agnoſcere, quoſdam requirere, & pecuniâ aut gratiâ juvare: inſerendo ſæpiùs querelas, & ambiguos de Galbâ ſermones quæque alia turbamenta vulgi. Labores itinerum, inopia commeatuum, duritia imperii,

pée en avoit ſecrétement employé plu-ſieurs qui furent l'inſtrument funeſte de ſon mariage avec l'Empereur. Ptolomée, un d'entre eux, qui avoit accompagné Othon, lui avoit promis qu'il ſurvivroit à Néron, & l'événement, joint à la vieilleſſe de Galba, à la jeuneſſe d'Othon, aux conjectures & aux bruits publics, lui fit ajouter qu'il parviendroit à l'Empire. Othon, ſuivant le penchant qu'a l'eſprit humain de s'affectionner aux opinions par leur obſcurité même, prenoit tout cela pour de la ſcience & pour des avis du deſtin, & Ptolomée ne manqua pas, ſelon la coutume, d'être l'inſtigateur du crime dont il avoit été le Prophète.

Soit qu'Othon eût ou non formé ce projet, il eſt certain qu'il cultivoit depuis long tems les gens de guerre, comme eſpérant ſuccéder à l'Empire ou l'uſurper. En route, en bataille, au camp, nommant les vieux ſoldats par leur nom, &, comme ayant ſervi avec eux ſous Néron, les appellant *Camarades*, il reconnoiſſoit les uns, s'informoit des autres, & les aidoit tous de ſa bourſe ou de ſon crédit. Il entremêloit tout cela de fréquentes plaintes, de diſcours équivoques ſur

atrociùs accipiebantur : cùm Campaniæ lacus & Achaiæ urbes classibus adire soliti, Pyrenæum & Alpes, & immensa viarum spatia, ægrè sub armis eniterentur.

Flagrantibus jam militum animis, velut faces addiderat Mevius Pudens, è proximis Tigellini ; is mobilissimum quemque ingenio, aut pecuniæ indigum, & in novas cupiditates præcipitem alliciendo, eò paulatim progressus est, ut per speciem convivii, quoties Galba apud Othonem epularetur, cohorti excubias agenti, viritim centenos nummos divideret ; quam velut publicam largitionem, Otho, secretioribus apud singulos præmiis, intendebat ; adeò animosus corruptor, ut Cocceio Proculo speculatori de parte finium cum vicino ambigenti, universum vicini agrum suâ pecuniâ emptum dono dederit, per socordiam præfecti, quem nota pariter & oculta fallebant.

Sed tum è libertis Onomastum futuro

Galba, & de ce qu'il y a de plus propre à émouvoir le peuple. Les fatigues des marches, la rareté des vivres, la dureté du commandement, il envenimoit tout, comparant les anciennes & agréables navigations de la Campanie & des Villes Grecques avec les longs & rudes trajets des Pyrénées & des Alpes, où l'on pouvoit à peine ſoutenir le poids de ſes armes.

Pudens, un des confidens de Tigellinus, ſéduiſant diverſement les plus remuans, les plus obérés, les plus crédules, achevoit d'allumer les eſprits déjà échauffés des ſoldats. Il en vint au point que chaque fois que Galba mangeoit chez Othon, l'on diſtribuoit cent ſeſterces par tête à la cohorte qui étoit de garde, comme pour ſa part du feſtin; diſtribution que, ſous l'air d'une largeſſe publique, Othon ſoutenoit encore par d'autres dons particuliers. Il étoit même ſi ardent à les corrompre, & la ſtupidité du Préfet qu'on trompoit juſques ſous ſes yeux, fut ſi grande, que ſur une diſpute de Proculus, lancier de la garde, avec un voiſin pour quelque borne commune, Othon acheta tout le champ du voiſin & le donna à Proculus.

Enſuite il choiſit pour chef de l'en-

ſceleri præfecit, à quo Barbium Proculum Teſſerarium ſpeculatorum, & Veturium Optionem eorumdem perductos, poſtquam vario ſermone callidos, audaceſque cognovit, pretio & promiſſis onerat, datá pecuniâ ad pertentandos plurium animos. Suſcepère duo manipulares imperium Populi Romani transferendum, & tranſtulerunt. In conſcientiam facinoris pauci aſciti, ſuſpenſos ceterorum animos, diverſis artibus ſtimulant; primores militum, per beneficia Nymphidii ut ſuſpectos: vulgus & ceteros, ira & deſperatione dilati toties donativi; erant quos memoria Neronis, ac deſiderium prioris licentiæ accenderet; in commune omnes metu mutandæ militiæ exterrebantur.

Infecit ea tabes legionum quoque & auxiliorum motas jam mentes, poſtquam vulgatum erat labare Germanici exercitus fidem. Adeoque parata apud malos ſeditio, etiam apud integros diſſimulatio fuit, ut poſtero Iduum die, redeuntem à cœnâ Othonem rapturi fuerint, niſi incerta noctis, & totâ urbe ſparſa militum caſtra, nec facilem inter

treprise qu'il mèditoit Onomastus un de ses affranchis, qui, lui ayant amené Barbius & Veturius, tous deux bas-officiers des gardes, après les avoir trouvés à l'examen rusés & courageux, il les chargea de dons, de promesses, d'argent pour en gagner d'autres, & l'on vit ainsi deux manipulaires entreprendre & venir à bout de disposer de l'Empire Romain. Ils mirent peu de gens dans le secret, & tenant les autres en suspens, ils les excitoient par divers moyens; les chefs comme suspects par les bienfaits de Nymphidius, les soldats par le dépit de se voir frustrés du donatif si long-tems attendu: rappellant à quelques-uns le souvenir de Néron, ils rallumoient en eux le desir de l'ancienne licence: enfin ils les effrayoient tous par la peur d'un changement dans la milice.

Si-tot qu'on sut la défection de l'armée d'Allemagne, le venin gagna les esprits déjà émus des Légions & des Auxiliaires. Bientôt les mal-intentionnés se trouverent si disposés à la sédition, & les bons si tièdes à la réprimer, que le quatorze de Janvier, Othon revenant de souper eût été enlevé, si l'on n'eût craint les erreurs de la nuit, les

tumulentos consensum timuissent: non Reipublicæ curâ, quam fœdare principis sui sanguine sobrii parabant, sed ne per tenebras, ut quisque Pannonici vel Germanici exercitus militibus oblatus esset, ignorantibus plerisque pro Othone destinaretur. Multa erumpentis seditionis indicia per conscios oppressa; quædam apud Galbæ aures præfectus Laco elusit, ignarus militarium animorum, consiliique quamvis egregii, quod non ipse afferret, inimicus, & adversus peritos pervicax.

XVIII. Kalend. Febr. sacrificanti pro æde Appollinis Galbæ: haruspex Umbricius tristia exta, & instantes insidias, ac domesticum hostem prædicit: audiente Othone (nam proximus astiterat) idque ut lætum è contrario, & suis cogitationibus prosperum interpretante. Nec multo post libertus Onomastus nuntiat, exspectari eum ab architecto & redemptoribus; quæ significatio coeuntium jam militum, & paratæ

troupes cantonnées par toute la ville, & le peu d'accord qui regne dans la chaleur du vin. Ce ne fut pas l'intérêt de l'Etat qui retint ceux qui méditoient à jeûn de souiller leurs mains dans le sang de leur Prince, mais le danger qu'un autre ne fût pris dans l'obscurité pour Othon par les soldats des armées de Hongrie & d'Allemagne qui ne le connoissoient pas. Les conjurés étoufferent plusieurs indices de la sédition naissante; & ce qu'il en parvint aux oreilles de Galba fut éludé par Lacon, homme incapable de lire dans l'esprit des soldats, ennemi de tout bon conseil qu'il n'avoit pas donné, & toujours résistant à l'avis des Sages.

Le quinze de Janvier, comme Galba sacrifioit au Temple d'Apollon, l'Aruspice Umbricius, sur le triste aspect des entrailles, lui dénonça d'actuelles embûches & un ennemi domestique, tandis qu'Othon, qui étoit présent, se réjouissoit de ces funestes augures & les interprétoit favorablement pour ses desseins. Un moment après, Onomastus vint lui dire que l'Architecte & les Experts l'attendoient; mot convenu pour lui annoncer l'assemblée des soldats & les apprêts

conjurationis convenerat. Otho, cauſſam digreſſus requirentibus, cùm emi ſibi prædia vetuſtate ſuſpecta, eoque priùs exploranda finxiſſet, innixus liberto, per Tiberianam domum in Velabrum, inde ad miliarum aureum, ſub ædem Saturni pergit. Ibi tres & viginti ſpeculatores conſalutatum imperatorem, ac paucitate ſalutantium trepidum, & ſellæ feſtinanter impoſitum, ſtrictis mucronibus rapiunt. Totidem fermè milites in itinere aggregantur, alii conſcientiâ, plerique miraculo: pars clamore & gladiis, pars ſilentio, animum ex eventu ſumpturi.

Stationem in caſtris agebat Julius Martialis tribunus. Is magnitudine ſubiti ſceleris, ac corrupta latiùs caſtra, ac ſi contra tenderet, exitium metuens, præbuit pleriſque ſuſpicionem conſcientiæ. Antepoſuere ceteri quoque tribuni centurioneſque præſentia dubiis & honeſtis. Iſque habitus animorum fuit, ut peſſimum facinus auderent pauci, plures vellent, omnes paterentur.

de la conjuration. Othon fit croire à ceux qui demandoient où il alloit, que, prêt d'acheter une vieille maison de campagne, il vouloit auparavant la faire examiner; puis, suivant l'affranchi à travers le Palais de Tibere au Vélabre, & de-là vers la colonne dorée sous le Temple de Saturne, il fut saluer l'Empereur par vingt-trois soldats, qui le placèrent aussi-tôt sur une chaire curule tout consterné de leur petit nombre, & l'environnerent l'épée à la main. Chemin faisant, ils furent joints par un nombre à-peu-près égal de leurs camarades. Les uns instruits du complot, l'accompagnoient à grands cris avec leurs armes, d'autres frappés du spectacle se disposoient en silence à prendre conseil de l'événement.

Le Tribun Martialis qui étoit de garde au camp, effrayé d'une si prompte & si grande entreprise, ou craignant que la sédition n'eût gagné ses soldats & qu'il ne fût tué en s'y opposant, fut soupçonné par plusieurs d'en être complice. Tous les autres Tribuns & Centurions préférèrent aussi le parti le plus sûr au plus honnête. Enfin, tel fut l'état des esprits, qu'un petit nombre ayant entrepris un forfait détestable,

Ignarus interim Galba & ſacris intentus, fatigabat alieni jam imperii deos, cùm affertur rumor rapi in caſtra, incertum quem ſenatorem, mox Othonem eſſe qui raperetur. Simul ex totâ urbe, ut quiſque obvius fuerat, alii formidinem augentes, quidam minora verò, ne tum quidem obliti adulationis. Igitur conſultantibus placuit pertentari animum cohortis, quæ in palatio ſtationem agebat, nec per ipſum Galbam, cujus integra auctoritas majoribus remediis ſervabatur : Piſo pro gradibus domus vocatos, in hunc modum allocutus eſt. *Sextus dies agitur, commilitones, ex quo ignarus futuri, & ſive optandum hoc nomen ſive timendum erat, Cæſar aſcitus ſum : quo domus noſtræ aut Reipublicæ fato, in veſtrâ manu poſitum eſt; non quia; meo nomine, triſtiorem caſum paveam, ut quid adverſa expertus cum maximè, ducam ne ſecunda quidem minus diſcriminis habere : patris & ſenatus & ipſius imperii vicem doleo, ſi nobis aut perire hodie neceſſe eſt; aut, quod æquè apud bonos miſerum eſt, occidere. Solatium proximi motus habebamus, incruentam urbem & res ſine diſcordiâ tranſ-*

plusieurs l'approuvèrent & tous le souffrirent.

Cependant Galba, tranquillement occupé de son sacrifice, importunoit les Dieux pour un Empire qui n'étoit plus à lui, quand tout à coup un bruit s'éleva que les troupes enlevoient un Sénateur qu'on ne nommoit pas, mais qu'on sut ensuite être Othon. Aussi-tôt on vit accourir des gens de tous les quartiers, à mesure qu'on les rencontroit, plusieurs augmentoient le mal & d'autres l'exténuoient, ne pouvant en cet instant même renoncer à la flatterie. On tint conseil, & il fut résolu que Pison sonderoit la disposition de la cohorte qui étoit de garde au Palais, réservant l'autorité encore entiere de Galba pour de plus pressans besoins. Ayant donc assemblé les soldats devant les degrés du Palais, Pison leur parla ainsi : « Compagnons, il y a six jours » que je fus nommé César sans prévoir » l'avenir & sans savoir si ce choix me » seroit utile ou funeste. C'est à vous » d'en fixer le sort pour la République » & pour nous ; ce n'est pas que je » craigne pour moi-même, trop instruit » par mes malheurs à ne point compter » sur la prospérité. Mais je plains mon

latas. Provisum adoptione videbatur, ut ne post Galbam quidem bello locus esset.

Nihil arrogabo mihi nobilitatis aut modestiæ; neque enim relatu virtutum, in comparatione Othonis, opus est. Vitia, quibus solis gloriatur, evertêre imperium, etiam cùm amicum imperatoris ageret. Habitudine & incessu; an illo muliebrit ornatu, mereretur imperium? Falluntur, quibus luxuria specie liberalitatis imponit. Perdere iste sciet, donare nesciet. Stupra nunc, & comessationes, & feminarum cœtus, voluit animo; hæc principatus præmia putat, quorum libido ac voluptas, penes ipsum sit; rubor ac dedecus, penes omnes. Nemo enim unquam imperium flagitio quæsitum bonis artibus exercuit. Galbam consensus generis humani; me Galba, consentientibus vobis, Cæsarem dixit. Si Respublica, & senatus, & populus, vana nomina sunt: vestrâ, commilitones, interest, ne imperatorem pessimi faciant.

» Pere, le Sénat & l'Empire, en nous
» voyant réduits à recevoir la mort
» ou à la donner ; extrémité non moins
» cruelle pour des gens de bien, tandis
» qu'après les derniers mouvemens on
» se félicitoit que Rome eût été exempte
» de violence & de meurtres, & qu'on
» espéroit avoir pourvu par l'adoption
» à prévenir toute cause de guerre après
» la mort de Galba.

» Je ne vous parlerai ni de mon
» nom ni de mes mœurs ; on a peu be-
» soin de vertus pour se comparer à
» Othon. Ses vices, dont il fait toute
» sa gloire, ont ruiné l'Etat quand il
» étoit ami du Prince. Est-ce par son air,
» par sa démarche, par sa parure effé-
» minée qu'il se croit digne de l'Em-
» pire ? On se trompe beaucoup, si l'on
» prend son luxe pour de la libéralité.
» Plus il sçaura perdre, moins il sçaura
» donner. Débauches, festins, attrou-
» pemens de femmes, voilà les projets
» qu'il médite, &, selon lui, les droits
» de l'Empire, dont la volupté sera
» pour lui seul, la honte & le des-
» honneur pour tous ; car jamais sou-
» verain pouvoir acquis par le crime
» ne fut vertueusement exercé. Galba
» fut nommé César par le genre - hu-

Legionum ſeditio adverſum duces ſuos audita eſt aliquando : veſtra fides famaque illæſa ad hunc diem manſit ; & Nero quoque vos deſtituit , non vos Neronem. Minus XXX. *transſugæ & deſertores , quos centurionem aut tribunum ſibi eligentes nemo ferret imperium aſſignabunt? Admittitis exemplum? & quieſcendo commune crimen facitis ! Tranſcendet hæc licentia in provincias? & ad nos ſcelerum exitus , bellorum ad vos pertinebunt. Nec eſt plus quod pro cæde principis , quàm quod innocentibus datur ; ſed proinde à nobis donativum ob fidem , quàm ab aliis pro facinore accipietis.*

» main, & je l'ai été par Galba de » votre consentement : Compagnons, » j'ignore s'il vous est indifférent que » la République, le Sénat & le Peu- » ple ne soient que de vains noms, mais » je sais au moins qu'il vous importe » que des scélérats ne vous donnent » pas un Chef.

» On a vu quelquefois des Légions » se révolter contre leurs Tribuns. Jus- » qu'ici votre gloire & votre fidélité « n'ont reçu nulle atteinte, & Néron » lui-même vous abandonna plutôt » qu'il ne fut abandonné de vous. » Quoi ! verrons-nous une trentaine » au plus de déserteurs & de transfuges » à qui l'on ne permettroit pas de choi- » sir seulement un Officier, faire un » Empereur ? Si vous souffrez un tel » exemple, si vous partagez le crime » en le laissant commettre, cette licence » passera dans les provinces ; nous pé- » rirons par les meurtres & vous par » les combats, sans que la solde en » soit plus grande pour avoir égorgé son » Prince, que pour avoir fait son de- » voir : mais le donatif n'en vaudra pas » moins reçu de nous pour le prix de » la fidélité, que d'un autre pour le » prix de la trahison ».

Dilapſis ſpeculatoribus, cetera cohors non aſpernata concionantem, ut turbidis rebus evenit, forte magis, & nonnullo adhuc conſilio, parat ſigna, quod poſtea creditum eſt, inſidiis & ſimulatione. Miſſus & Celſus Marius ad electos Illirici exercitus, Vipſanii in porticu tendentes. Præceptum Amulio Sereno & Domitio Sabino primipilaribus, ut Germanicos milites è Libertatis atrio accerſerent. Legioni claſſicæ diffidebat infeſtæ ob cædem commilitonum, quos primo ſtatim introitu trucidaverat Galba. Pergunt etiam in caſtra prætorianorum tribuni Cerius Severus, Subrius Dexter Pompeius Longinus, ſi incipiens adhuc & nondum adulta ſeditio melioribus conſiliis flecteretur. Tribunorum Subrium & Cerium milites adorti minis, Longinum manibus coercent, exarmantque: quia non ordine militiæ, ſed è Galbæ amicis, fidus principi ſuo, & deſciſcentibus ſuſpectior erat. Legio claſſica nihil cunctata prætorianis adjungitur. Illyrici exercitus electi, Celſum infeſtis pilis proturbant. Germanica vexilla diu nutavere, invalidis adhuc corporibus, & placatis animi, quòd eos à Nerone Alexandriam præmiſſos, atque inde

Les Lanciers de la garde ayant disparu, le reste de la cohorte, sans paroître mépriser le discours de Pison se mit en devoir de préparer ses Enseignes plutôt par hazard, &, comme il arrive en ces momens de trouble, sans trop savoir ce qu'on faisoit, que par une feinte insidieuse comme on l'a cru dans la suite. Celsus fut envoyé au détachement de l'armée d'Illyrie vers le Portique de Vipsanius. On ordonna aux Primipilaires Serenus & Sabinus d'amener les soldats Germains du Temple de la liberté. On se défioit de la Légion marine, aigrie par le meurtre de ses soldats que Galba avoit fait tuer à son arrivée. Les Tribuns Cerius, Subrinus & Longinus, allerent au Camp Prétorien pour tâcher d'étouffer la sédition naissante, avant qu'elle eût éclaté. Les soldats menacerent les deux premiers; mais Longin fut maltraité & désarmé, parce qu'il n'avoit pas passé par les grades militaires & qu'étant dans la confiance de Galba, il en étoit plus suspect aux rebelles. La Légion de mer ne balança pas à se joindre aux Prétoriens. Ceux du détachement d'Illyrie présentant à Celsus la pointe des armes, ne voulurent point l'écouter. Mais les trou-

rursus longâ navigatione ægros, impensiore curâ Galba resovebat. Universa jam plebs palatium implebat, mixtis servitiis, & dissono clamore, cædem Othonis & conjuratorum exilium poscentium, ut si in circo ac theatro ludicrum aliquod postularent. Neque illis judicium aut veritas : quippe eodem die diversa pari certamine postulaturis : sed tradito more, quemcumque principem adulandi, licentiâ acclamationum, & studiis inanibus.

Interim Galbam duæ sententiæ distinebant. Titus Vinius *manendum intra domum, opponenda servitia, firmandos aditus, non eumdem ad iratos censebat : daret malorum penitentiæ, daret bonorum consensui spatium ; scelera impetu, bona consilia morâ valescere. Denique eundi ultrò si ratio sit, eamdem mox facultatem : regressus, si pœniteat, in alienâ potestate.*

pes d'Allemagne héſiterent long-tems, n'ayant pas encore recouvré leurs forces & ayant perdu toute mauvaiſe volonté, depuis que revenues malades de la longue navigation d'Alexandrie, où Néron les avoit envoyées, Galba n'épargnoit ni ſoin, ni dépenſe pour les rétablir. La foule du Peuple & des Eſclaves qui durant ce tems rempliſſoient le Palais, demandoit à cris perçans la mort d'Othon & l'exil des conjurés, comme ils auroient demandé quelque ſcene dans les jeux publics; non que le jugement ou le zele excitât des clameurs, qui changerent d'objet dès le même jour, mais par l'uſage établi d'enivrer chaque Prince d'acclamations effrénées & de vaines flatteries.

Cependant Galba flottoit entre deux avis: celui de Vinius étoit qu'il falloit armer les Eſclaves, reſter dans le Palais, & en barricader les avenues; qu'au lieu de s'offrir à des gens échauffés, on devoit laiſſer le tems aux révoltés de ſe repentir & aux fideles de ſe raſſurer; que ſi la promptitude convient aux forfaits, le tems favoriſe les bons deſſeins, qu'efinn l'on auroit toujours la même liberté d'aller s'il étoit néceſſaire,

Feſtinandum ceteris videbatur, antequam creſceret invalida adhuc conjuratio paucorum. *Trepidaturum etiam Othonem, qui furtim digreſſus, ad ignaros illatus, cunctatione nunc & ſegnitia terentium tempus, imitari Principem diſcat. Non exſpectandum, ut compoſitis caſtris, forum invadat, & proſpectante Galbâ Capitolium adeat: dum egregius imperator; cum fortibus amicis, januâ, ac limine tenus domum cludit, obſidionem nimirum toleraturus. Et præclarum in ſervis auxilium, ſi conſenſus tantæ multitudinis, & quæ plurimum valet, prima indignatio langueſcat. Proinde intuta, quæ indecora: vel ſi cadere neceſſe ſi, occurrendum diſcrimini. Id Othoni invidioſius, & ipſis honeſtum.* Repugnantem huic ſententiæ Vinium, Laco minaciter invaſit, ſtimulante Icelo, privati odii pertinaciâ, in publicum exitium.

mais

mais qu'on n'étoit pas ſûr d'avoir celle du retour au beſoin.

Les autres jugeoient qu'en ſe hâtant de prévenir le progrès d'une ſédition foible encore & peu nombreuſe, on épouvanteroit Othon même, qui, s'étant livré furtivement à des inconnus, profiteroit, pour apprendre à repréſenter de tout le tems qu'on perdroit dans une lâche indolence. Falloit-il attendre qu'ayant pacifié le camp il vînt s'emparer de la place & monter au Capitole aux yeux même de Galba, tandis qu'un ſi grand capitaine & ſes braves amis renfermés dans les portes & le ſeuil du Palais, l'inviteroient, pour ainſi dire, à les aſſiéger? Quel ſecours pouvoit-on ſe promettre des eſclaves, ſi on laiſſoit refroidir la faveur de la multitude & ſa premiere indignation, plus puiſſante que tout le reſte? D'ailleurs, diſoient-ils, le parti le moins honnête eſt auſſi le moins ſûr, & dût-on ſuccomber au péril, il vaut encore mieux l'aller chercher, Othon en ſera plus odieux & nous en aurons plus d'honneur. Vinius réſiſtant à cet avis fut menacé par Lacon à l'inſtigation d'Icelus, toujours prêt à ſervir ſa haine particuliere aux dépens de l'Etat.

Nec diutiùs Galba cunctatus ſpecioſiora ſuadentibus acceſſit. Præmiſſus tamen in caſtra Piſo, ut juvenis magno nomine, recenti favore, & infenſus T. Vinio, ſeu quia erat, ſeu quia irati ita volebant. Et faciliùs de odio creditur. Vix dum egreſſo Piſone, occiſum in caſtris Othonem, vagus primùm & incertus rumor, mox ut in magnis mendaciis, interfuiſſe ſe quidam, & vidiſſe affirmabant; credula fama, inter gaudentes, & incurioſos. Multi arbitrabantur compoſitum auctumque rumorem, mixtis jam Othonianis, qui ad evocandum Galbam, læta falſò vulgaverint.

Tum verò non populus tantùm & imperita plebs in plauſus & immodica ſtudia, ſed equitum plerique ac ſenatorum, poſito metu incauti, refractis palatii foribus ruere intus, ac ſe Galbæ oſtentare, præreptam ſibi ultionem querentes. Ignaviſſimus quiſque, (& ut res docuit) in periculo non auſurus, nimii verbis, linguæ feroces: nemo

Galba, ſans héſiter plus long-tems, choiſit le parti le plus ſpécieux. On envoya Piſon le premier au camp, appuyé du crédit que devoient lui donner ſa naiſſance, le rang auquel il venoit de monter & ſa colère contre Vinius, véritable ou ſuppoſée telle par ceux dont Vinius étoit haï & que leur haine rendoit crédules. A peine Piſon fut parti, qu'il s'éleva un bruit, d'abord vague & incertain, qu'Othon avoit été tué dans le camp. Puis, comme il arrive aux menſonges importans, il ſe trouva bientôt des témoins occulaires du fait, qui perſuaderent aiſément tous ceux qui s'en réjouiſſoient ou qui s'en ſoucioient peu. Mais pluſieurs crurent que ce bruit étoit répandu & fomenté par les amis d'Othon, pour attirer Galba par le leurre d'une bonne nouvelle.

Ce fut alors que les applaudiſſemens & l'empreſſement outré gagnant plus haut qu'une Populace imprudente, la plupart des Chevaliers & des Sénateurs, raſſurés & ſans précaution, forcerent les portes du Palais & courant au devant de Galba, ſe plaignoient que l'honneur de le venger leur eût été ravi. Les plus lâches, & comme l'effet le

ſcire, & omnes affirmare ; donec inopiâ veri, & conſenſu errantium victus, ſumpto thorace Galba, irruenti turbæ neque ætatæ neque corpore ſiſtens, ellâ levaretur. Obvius in palatio Julius Atticus ſpeculator, cruentum gladium oſtentans, occiſum à ſe Othonem exclamavit : & Galba, *commilito*, inquit, *quis juſſit?* inſigni animo ad coërcendam militarem licentiam, minantibus intrepidus, adverſus blandientes incorruptus.

Haud dubiæ jam in caſtris omnium mentes, tantuſque ardor, ut non contenti agmine & corporibus, in ſuggeſtu, in quo paulo antè aurea Galbæ ſtatua fuerat, medium inter ſigna Othonem vexillis circumdarent. Nec tribunis aut centurionibus adeundi locus : gregarius miles caveri inſuper præpoſitos jubebat. Strepere cuncta clamoribus, & tumultu, & exhortatione mutuâ, non tamquam in populo ac plebe, variis ſegni adulatione vocibus, ſed ut

prouva, les moins capables d'affronter le danger, téméraires en paroles & braves de la langue, affirmoient tellement ce qu'ils ſavoient le moins, que, faute d'avis certains, & vaincu par ces clameurs, Galba prit une cuiraſſe, & n'étant ni d'âge, ni de force à ſoutenir le choc de la foule, ſe fit porter dans ſa chaiſe. Il rencontra ſortant du Palais un gendarme nommé Julius Atticus, qui montrant ſon glaive tout ſanglant, s'écria qu'il avoit tué Othon. *Camarade*, lui dit Galba, *qui vous l'a commandé?* Vigueur ſinguliere d'un homme attentif à réprimer la licence militaire, & qui ne ſe laiſſoit pas plus amorcer par les flatteries, qu'effrayer par les menaces!

Dans le camp les ſentimens n'étoient plus douteux ni partagés, & le zele des ſoldats étoit tel que, non contens d'environner Othon de leurs corps & de leurs bataillons, ils le placerent au milieu des enſeignes & des drapeaux dans l'enceinte où étoit peu auparavant la ſtatue d'or de Galba. Ni Tribuns, ni Centurions, ne pouvoient approcher, & les ſimples ſoldats crioient qu'on prît garde aux Officiers. On n'entendoit que clameurs, tumulte, exhortations mu-

quemque affluentium militum aſpexerant, prehenſare manibus complecti armis, collocare juxta, præire ſacramentum, modò imperatorem militibus, modò imperatori milites commendare. Nec deerat Otho protendens manus, adorare vulgum, jacere oſcula, & omnia ſerviliter pro dominatione.

Poſtquam univerſa claſſiariorum legio ſacramentum ejus accepit, fidens viribus, & quos adhuc ſingulos exſtimulaverat, accendendos in commune ratus, pro vallo caſtrorum ita cœpit.

Quis ad vos proceſſerim, commilitones, dicere non poſſum: quia nec privatum me vocare ſuſtineo, princeps à vobis nominatus; nec principem, alio imperante. Veſtrum quoque nomen in incerto erit, donec dubitabitur imperatorem populi Romani in caſtris, an hoſtem habeatis. Auditiſne, ut pœna mea & ſupplicium veſtrum ſimul poſtulentur? adeò manifeſtum eſt, neque perire nos, neque ſalvos eſſe, niſi unà, poſſe. Et cujus livitatis eſt

tuelles. Ce n'étoient pas les tièdes & les discordantes acclamations d'une populace qui flatte son maître ; mais tous les soldats qu'on voyoit accourir en foule étoient pris par la main, embrassés tout armés, amenés devant lui & après leur avoir dicté le serment, ils recommandoient l'Empereur aux troupes & les troupes à l'Empereur. Othon de son côté, tendant les bras, saluant la multitude, envoyant des baisers, n'omettoir rien de servile pour commander.

Enfin après que toute la Légion de mer lui eût prêté le serment, se confiant en ses forces, & voulant animer en commun tous ceux qu'il avoit excités en particulier, il monta sur le rempart du camp & leur tint ce discours.

« Compagnons, j'ai peine à dire » sous quel titre je me présente en ce » lieu : car élevé par vous à l'Empire, » je ne puis me regarder comme parti- » culier, ni comme Empereur tandis » qu'un autre commande, & l'on ne » peut savoir quel nom vous convient » à vous-mêmes, qu'en décidant, si » celui que vous protégez est le chef, » ou l'ennemi du peuple Romain. Vous » entendez que nul ne demande ma

Galba, tam fortaſſe promiſit : ut qui nullo expoſcente, tot millia innocentiſſimorum militum trucidaverit. Horror animum ſubit, quoties recordor feralem introitum, & hanc ſolam Galbæ victoriam, cùm in oculis urbis decumari deditos juberet, quos deprecantes in fidem acceperat. His auſpiciis urbem ingreſſus, quam gloriam ad principatum attulit, niſi occiſi Obultronii Sabini, & Cornelii Marcelli in Hiſpaniâ, Bervichilonis in Galliâ, Fontei Capitonis in Germaniâ, Clodii Macri in Africâ, Cingonii in viâ, Turpiliani in urbe, Nymphidii in caſtris ? Quæ uſque provincia, quæ caſtra ſunt, niſi cruenta & maculata? aut, ut ipſe prædicat, emendata & correcta? Nam quæ alii ſcelera, hic remedia vocat : dum falſis nominibus, ſeveritatem pro ſævitiâ, parſimoniam pro avaritiâ, ſupplicia & contumelias veſtras, diſciplinam appellat. Septem à Neronis fine menſes ſunt, & jam plus rapuit Icelus, quàm quod Polycleti, & Vatinii, & Elii, paraverunt. Minore avaritiâ ac licentià graſſatus eſſet T. Vinius, ſi ipſe imperaſſet ; nunc & ſubjectos nos habuit tamquam ſuos, & viles ut alienos. Una illa domus ſufficit donativo, quod vobis numquam datur, & quotidie exprobratur.

» punition, qui ne demande aussi la » vôtre, tant il est certain que nous ne » pouvons nous sauver ou périr qu'en- » semble, & vous devez juger de la » facilité avec laquelle le clément Galba » a peut-être déjà promis votre mort, » par le meurtre de tant de milliers de » soldats innocens, que personne ne » lui demandoit. Je frémis en me rap- » pellant l'horreur de son entrée & de » son unique victoire, lorsqu'aux yeux » de toute la ville, il fit décimer les » prisonniers supplians qu'il avoit reçus » en grace. Entré dans Rome sous de » tels auspices, quelle gloire a-t-il » acquise dans le gouvernement, si ce » n'est d'avoir fait mourir Sabinus & » Marcellus en Espagne, Chilon dans » les Gaules, Capiton en Allemagne, » Macer en Afrique, Cingonius en » route, Turpilien dans Rome, & » Nymphidius au camp? Quelle armée » ou quelle province si reculée, sa » cruauté n'a-t-elle point souillée & » déshonorée, ou selon lui, lavée & » purifiée avec du sang? Car traitant » les crimes de remedes & donnant » de faux noms aux choses, il appelle » la barbarie la sévérité, l'avarice éco- » nomie, & discipline tous les maux

Ac ne qua saltem in successore Galbæ spes esset, accessit ab exilio, quem tristitiâ & avaritiâ sui simillimum judicabat. Vidistis, commilitones, notabili tempestate, etiam deos infaustam adoptionem aversantes. Idem senatus, idem populi Romani animus est. Vestra virtus expectatur, apud quos omne honestis consiliis robur; & sine quibus, quamvis egregia invalida sunt. Non ad bellum vos, nec ad periculum voco: omnium militum arma nobiscum sunt. Nec una cohors togata defendit nunc Galbam, sed detinet. Cùm vos aspexerit, cùm signum meum acceperit, hoc solum erit certamen, quis mihi plurimum imputet. Nullus cunctationi locus est in eo consilio, quod non potest laudari, nisi peractum.

» qu'il vous fait souffrir. Il n'y a pas sept » mois que Néron est mort, & Icelus » a déjà plus volé que n'ont fait Elius, » Polyclete, & Vatinius. Si Vinius lui-» même eût été Empereur, il eût gou-» verné avec moins d'avarice & de li-» cence, mais il nous commande com-» me à ses sujets & nous dédaigne » comme ceux d'un autre. Ses richesses » seules suffisent pour ce donatif qu'on » nous vante sans cesse & qu'on ne » vous donne jamais.

» Afin de ne pas même laisser d'es-» poir à son successeur, Galba a rap-» pellé d'exil un homme qu'il jugeoit » avare & dur comme lui. Les Dieux » vous ont avertis par les signes les plus » évidens, qu'ils désapprouvoient cette » élection : le Sénat & le Peuple Ro-» main, ne lui sont pas plus favorables; » mais leur confiance est toute en votre » courage, car vous avez la force en » main pour exécuter les choses hon-» nêtes, & sans vous les meilleurs des-» seins ne peuvent avoir d'effet. Ne » croyez pas qu'il soit ici question de » guerres ni de périls, puisque toutes » les troupes sont pour nous, que Galba » n'a qu'une cohorte en toge, dont il » n'est pas le chef mais le prisonnier,

Aperiri deinde armamentarium juſſit, rapta ſtatim arma, ſine more & ordine militiæ, ut prætorianus, aut legionarius inſignibus ſuis diſtingueretur. Miſcentur auxiliaribus, galeis ſcutisque. Nullo tribunorum centurionumve adhortante, ſibi quiſque dux & inſtigator; & præcipuum peſſimorum incitamentum, quod boni mœrebant.

Jam exterritus Piſo fremitu crebeſcentis ſeditionis; & vocibus in urbem uſque reſonantibus, egreſſum interim Galbam, & foro appropinquantem aſſecutus erat; jam Marius Celſus haud læta retulerat: cùm alii in Palatium redire, alii Capitolium petere; plerique roſtra occupanda cenſerent, plures tantùm ſententiis aliorum contradicerent; utque evenit in conſiliis infelicibus, optima viderentur, quorum tempus effugerat. Agitaſſe Laco, ignaro Galbâ, de occidendo T. Vinio dicitur, ſive ut pœnâ ejus animos militum mulceret,

» & dont le ſeul combat à votre aſpect
» & à mon premier ſigne, va être à qui
» m'aura le plutôt reconnu. Enfin ce
» n'eſt pas le cas de temporiſer dans
» une entrepriſe qu'on ne peut louer
» qu'après l'exécution ».

Auſſi-tôt ayant fait ouvrir l'arſenal, tous coururent aux armes ſans ordre, ſans regle, ſans diſtinction des Enſeignes prétoriennes & des légionnaires, de l'écu des auxiliaires & du bouclier romain. Et ſans que ni Tribun, ni Centurion s'en mêlât, chaque ſoldat, devenu ſon propre Officier, s'animoit & s'excitoit lui-même à mal faire, par le plaiſir d'affliger les gens de bien.

Déjà Piſon, effrayé du frémiſſement de la ſédition croiſſante & du bruit des clameurs qui retentiſſoit juſques dans la ville, s'étoit mis à la ſuite de Galba qui s'acheminoit vers la place. Dejà, ſur les mauvaiſes nouvelles apportées par Celſus, les uns parloient de retourner au Palais, d'autres d'aller au Capitole; le plus grand nombre d'occuper les roſtres. Pluſieurs ſe contentoient de contredire l'avis des autres; & comme il arrive dans les mauvais ſuccès, le parti qu'il n'étoit plus tems de prendre, ſembloit alors le meilleur. On dit que

ſeu conſcium Othonis credebat, ad poſtremum vel odio. Hæſitationem attulit tempus aç locus, quia initio cædis orto, difficilis modus; & turbavere conſilium trepidi nuntii, ac proximorum diffugia, languentibus omnium ſtudiis, qui primò alacres fidem atque animum oſtentaverant.

Agebatur hùc illùc Galba, vario turbæ fluctuantis impulſu, completis undique baſilicis ac templis, lugubri proſpectu, neque Populi aut Plebis ulla vox, ſed attoniti vultus, & converſæ ad omnia aures; non tumultus, non quies, quale magni metus, & magnæ iræ ſilentium eſt. Othoni tamen armari plebem nuntiabatur. Ire præcipites, & occupare pericula jubet. Igitur milites Romani, quaſi Vologeſen, aut Pacorum, avito Arſacidarum ſolio depulſuri, ac non Imperatorem ſuum inermem, & ſenem trucidare pergerent, diſjectâ plebe, proculcato Senatu, truces armis, rapidis equis forum irrumpunt. Nec illos Capitolii aſpectus, &

Lacon méditoit à l'insçu de Galba de faire tuer Vinius ; soit qu'il espérât d'adoucir les soldats par ce châtiment, soit qu'il le crût complice d'Othon, soit enfin par un mouvement de haine. Mais le tems & le lieu l'ayant fait balancer par la crainte de ne pouvoir plus arrêter le sang après avoir commencé d'en répandre, l'effroi des survenans, la dispersion du cortége, & le trouble de ceux qui s'étoient d'abord montrés si pleins de zèle & d'ardeur, achevèrent de l'en détourner.

Cependant, entraîné çà & là, Galba cédoit à l'impulsion des flots de la multitude qui, remplissant de toutes parts les Temples & les Basiliques, n'offroit qu'un aspect lugubre. Le Peuple & les Citoyens, l'air morne & l'oreille attentive, ne poussoient point de cris ; il ne régnoit ni tranquillité ni tumulte, mais un silence qui marquoit à-la-fois la frayeur & l'indignation. On dit pourtant à Othon que le Peuple prenoit les armes ; sur quoi il ordonna de forcer les passages & d'occuper les postes importans. Alors, comme s'il eût été question, non de massacrer dans leur Prince un vieillard désarmé, mais de renverser Pacore ou Vologese du trône

imminentium templorum religio, & priores & futuri Principes terruere, quo minus facerent ſcelus, cujus ultor eſt quiſquis ſucceſſit.

Viſo cominùs armatorum agmine, vexillarius comitantis Galbam cohortis (Atilium Vergilionem fuiſſe tradunt) dereptam Galbæ imaginem ſolo afflixit. Eo ſigno manifeſta in Othonem omnium militum ſtudia, deſertum fugâ populi forum, diſtricta adverſùs dubitantes tela. Juxtà Curtium lacum, trepidatione ferentium Galba projectus è ſellà, ac provolutus eſt. Extremam ejus vocem, ut cuique odium aut admiratio fuit, variè prodidere. Alii ſuppliciter interrogaſſe, quid mali meruiſſet, paucos dies exſolvendo donativo deprecatum. Plures obtuliſſe ultrò percuſſoribus jugulum, agerent ac ferirent, ſi ità è Republicâ videretur; non interfuit occidentium quid diceret. De percuſſore non ſatis conſtat: quidam Terentium evocatum, alii Lecanium, crebrior fama tradidit Camurium XV. le-

des Arſacides, on vit les ſoldats romains écrâſant le Peuple, foulant aux pieds les Sénateurs, pénétrer dans la place à la courſe de leurs chevaux & à la pointe de leurs armes, ſans reſpecter le Capitole, ni les temples des Dieux, ſans craindre les Princes préſens & à venir, vengeurs de ceux qui les ont précédés.

A peine apperçut-on les troupes d'Othon, que l'Enſeigne de l'eſcorte de Galba, appellé, dit-on, Vergelio, arracha l'image de l'Empereur, & la jetta par terre. A l'inſtant, tous les ſoldats ſe déclarent, le peuple fuit; quiconque héſite voit le fer prêt à le percer. Près du lac de Curtius, Galba tomba de ſa chaiſe par l'effroi de ceux qui le portoient, & fut d'abord enveloppé. On a rapporté diverſement ſes dernières paroles, ſelon la haine ou l'admiration qu'on avoit pour lui. Quelques-uns diſent qu'il demanda d'un ton ſuppliant quel mal il avoit fait, priant qu'on lui laiſſât quelques jours pour payer le donatif: mais pluſieurs aſſurent que, préſentant hardiment la gorge aux ſoldats, il leur dit de frapper, s'ils croyoient ſa mort utile à l'État. Les meurtriers écoutèrent peu ce qu'il pouvoit dire. On

gionis militem, impreſſo gladio, jugulum ejus hauſiſſe. Ceteri crura brachiaque (nam pectus tegebatur) fœdè laniavere; pleraque vulnera, feritate & ſœvitiâ trunco jam corpori adjecta.

Titum inde Vinium invaſere; de quo & ipſo ambigitur, conſumpſerit ne vocem ejus inſtans metus, an proclamaverit, non eſſe ab Othone mandatum ut occideretur. Quod ſeu finxit formidine, ſeu conſcientià conjurationis confeſſus eſt; huc potius ejus vita famaque inclinat, ut conſcius ſceleris fuerit, cujus cauſſa erat; ante ædem divi Julii jacuit, primo ictu in poplitem, mox ab Julio Caro legionario milite in utrumque latus tranſverberatus.

Inſignem illâ die virum Sempronium Denſum ætas noſtra vidit. Centurio is prætoriæ cohortis à Galbâ cuſtodiæ Piſonis additus, ſtricto pugione occurrens armatis, & ſcelus exprobrans, ac modò manu, modò voce, vertendo in ſe percuſſores, quamquam vulnerato Piſoni effugium dedit. Piſo in ædem Veſtæ

n'a pas bien ſçu qui l'avoit tué : les uns nommant Terentius, d'autres Lecanius ; mais le bruit commun eſt que Camurius, ſoldat de la quinzième légion, lui coupa la gorge. Les autres lui déchiquetèrent cruellement les bras & les jambes, car la cuiraſſe couvroit la poitrine, & leur barbare férocité chargeoit encore de bleſſures un corps déjà mutilé.

On vint enſuite à Vinius, dont il eſt pareillement douteux ſi le ſubit effroi lui coupa la voix, ou il s'écria qu'Othon n'avoit point ordonné ſa mort ; paroles qui pouvoient être l'effet de ſa crainte, ou plutôt l'aveu de ſa trahiſon, ſa vie & ſa réputation portant à le croire complice d'un crime dont il étoit cauſe.

On vit ce jour-là dans Sempronius Denſus un exemple mémorable pour notre tems. C'étoit un Centurion de la cohorte prétorienne, chargé par Galba de la garde de Piſon. Il ſe jetta le poignard à la main au devant des ſoldats, en leur reprochant leur crime, & du geſte & de la voix attirant les coups ſur

pervaſit, exceptusque miſericordiâ publici ſervi, & contubernio ejus additus, non religione, nec cærimoniis, ſed latebrâ imminens exitium differebat; cùm advenere, miſſu Othonis, nominatim in cædem ejus ardentes, Sulpicius Florus è Britannicis cohortibus; nuper à Galbâ civitate donatus, & Stacius Murcus ſpeculator; à quibus protactus Piſo, in foribus templi trucidatur.

Nullam cædem Otho majore lætitiâ excepiſſe, nullum caput tam inſatiabilibus oculis perluſtraſſe dicitur: ſeu tùm primùm levata omni ſolicitudine mens, vacare gaudio cœperat, ſeu recordatio majeſtatis in Galbâ, amicitiæ in T. Vinio, quamvis immitem animum imagine triſti confuderat. Piſonis ut inimici & æmuli, cæde lætari, jus fasque credebat. Præfixa contis capita geſtabantur, inter ſigna cohortium juxta Aquilam legionis, certatim oſtentantibus cruentas manus qui occiderant, qui interfuerant, qui verè, qui falſò, ut pulchrum & memorabile facinus jactabant.

lui ſeul, il donna le tems à Piſon de s'échapper, quoique bleſſé. Piſon ſe ſauva dans le temple de Veſta, où il reçut aſyle par la piété d'un eſclave qui le cacha dans ſa chambre; précaution plus propre à différer ſa mort, que la religion ni le reſpect des autels. Mais Florus, ſoldat des cohortes Britanniques, qui depuis long-tems avoit été fait Citoyen par Galba, & Statius Murcus, lancier de la garde, tous deux particulièrement altérés du ſang de Piſon, vinrent de la part d'Othon le tirer de ſon aſyle, & le tuèrent à la porte du temple.

Cette mort fut celle qui fit le plus de plaiſir à Othon, & l'on dit que ſes regards avides ne pouvoient ſe laſſer de conſidérer cette tête; ſoit que, délivré de toute inquiétude, il commençât alors à ſe livrer à la joie, ſoit que ſon ancien reſpect pour Galba & ſon amitié pour Vinius, mêlant à ſa cruauté quelque image de triſteſſe, il ſe crut plus permis de prendre plaiſir à la mort d'un concurrent & d'un ennemi. Les têtes furent miſes chacune au bout d'une pique, & portées parmi les Enſeignes des Cohortes, & autour de l'aigle de la légion. C'étoit à qui feroit parade de

Plures quàm CXX. libellos præmia exposcentium, ob aliquam notabilem illâ die operam, Vitellius postea invenit; omnesque conquiri & interfici jussit, non honore Galbæ, sed tradito Principibus more, munimentum ad præsens; in posterum, ultionem.

Alium crederes Senatum, alium populum. Ruere cuncti in castra, anteire proximos, certare cùm præcurrentibus, increpare Galbam, laudare militum judicium, exosculari Othonis manum: quantoque magis falsa erant quæ fiebant, tanto plura facere. Nec aspernabatur singulos Otho, avidum & minacem militum animum, voce vultuque temperans. Marium Celsum, Consulem designatum, & Galbæ usque in extremas res amicum fidumque, ad supplicium expostulabant, industriæ ejus, innocentiæque quasi malis artibus infensi. Cædis & prædarum initium, & optimo cuique perniciem quæri apparebat, sed Othoni nondùm auctoritas inerat ad prohibendum scelus, jubere jam pote-

ſes mains ſanglantes, à qui, fauſſement ou non, ſe vanteroit d'avoir commis ou vu ces aſſaſſinats, comme d'exploits glorieux & mémorables. Vitellius trouva dans la ſuite plus de cent-vingt placets de gens qui demandoient récompenſe pour quelque fait notable de ce jour-là. Il les fit tous chercher & mettre à mort, non pour honorer Galba, mais ſelon la maxime des Princes, de pourvoir à leur ſûreté préſente, par la crainte des châtimens futurs.

Vous euſſiez cru voir un autre Sénat & un autre Peuple. Tout accouroit au camp ; chacun s'empreſſoit à devancer les autres, à maudire Galba, à vanter le bon choix des troupes, à baiſer les mains d'Othon. Moins le zèle étoit ſincère, plus on affectoit d'en montrer. Othon, de ſon côté, ne rebutoit perſonne, mais des yeux & de la voix tâchoit d'adoucir l'avide férocité des ſoldats. Ils ne ceſſoient de demander le ſupplice de Celſus, Conſul déſigné, & juſqu'à l'extrémité fidèle ami de Galba. Son innocence & ſes ſervices étoient des crimes qui les irritoient. On voyoit qu'ils ne cherchoient qu'à faire périr tout homme de bien, & commencer les meurtres & le pillage. Mais Othon

rat. Ita simulatione iræ, vinciri jussum, & majores pœnas daturum affirmans, præsenti exitio subtraxit.

Omnia deinde arbitrio militum acta. Prætorii præfectos sibi ipsi legere: Plotium Firmum è manipularibus quondam, tùm vigilibus præpositum, & incolumi adhuc Galbâ partes Othonis secutum. Adjungitur Licinius Proculus, intimâ familiaritate Othonis, suspectus consilia ejus fovisse. Ubi Flavium Sabinum præfecere, judicium Neronis secuti, sub quo eamdem curam obtinuerat, plerisque Vespasianum fratrem in eo respicientibus. Flagitatum, ut vacationes præstari Centurionibus solitæ remitterentur. Namque gregarius miles, ut tributum annuum pendebat. Pars manipulis, pars per comeatus, aut in ipsis castris vaga, dùm mercedem Centurioni exsolveret, neque modum oneris quisquam, neque genus questûs pensi habebat. Per latrocinia & raptus, aut servilibus ministeriis, militare otium redimebant. Tùm locupletissimus quisque miles, labore ac sævitiâ fatigari, donec vacationem emeret. Ubi sump-
qui

qui pouvoit commander des aſſaſſinats, n'avoit pas encore aſſez d'autorité pour les défendre. Il fit donc lier Celſus, affectant une grande colère, & le ſauva d'une mort préſente, en feignant de le réſerver à des tourmens plus cruels.

Alors tout ſe fit au gré des ſoldats. Les Prétoriens ſe choiſirent eux-mêmes leurs Préfets. A Firmus, jadis Manipulaire, puis Commandant du Guet, & qui, du vivant même de Galba, s'étoit attaché à Othon, ils joignirent Licinius Proculus, que ſon étroite familiarité avec Othon fit ſoupçonner d'avoir favoriſé ſes deſſeins. En donnant à Sabinus la préfecture de Rome, ils ſuivirent le ſentiment de Néron ſous lequel il avoit eu le même emploi; mais le plus grand nombre ne voyoit en lui que Veſpaſien ſon frère. Ils ſollicitèrent l'affranchiſſement des tributs annuels que, ſous le nom de congé à tems, les ſimples ſoldats payoient aux Centurions. Le quart des Manipulaires étoit aux vivres, ou diſperſés dans le camp; & pourvu que le droit du centurion ne fût pas oublié, il n'y avoit ſorte de vexation dont ils s'abſtinſſent, ni ſorte de métier dont ils rougiſſent. Du profit de leurs voleries & des plus ſerviles emplois, ils

tibus exhauſtus, ſocordiâ inſuper elanguerat, inops pro locuplete, & iners pro ſtrenuo, in manipulum redibat; ac rurſùs alius atque alius, eâdem egeſtate ac licentià corrupti, ad ſeditionem & diſcordias, & ad extremum bella civilia ruebant. Sed Otho, ne vulgi largitione, Centurionum animos averteret, ex fiſco ſuo vacationes annuas exſoluturum promiſit; rem haud dubiè utilem, & à bonis poſtea Principibus, perpetuitate diſciplinæ, firmatam. Laco præfectus, tamquam in inſulam ſeponeretur, ab Evocato, quem ad cædem ejus Otho præmiſerat, confoſſus. In Martianum Icelum, ut in libertum, palàm animadverſum.

Exacto per ſcelera die, noviſſimum malorum fuit lætitia. Vocat Senatum Prætor urbanus; certant adulationibus ceteri Magiſtratus. Accurrunt Patres, decernitur Othoni tribunicia poteſtas, & nomen Auguſti, & omnes Principum

payoient l'exemption du ſervice militaire ; & quand ils s'étoient enrichi, les Officiers les accablant de travaux & de peine, les forçoient d'acheter de nouveaux congés. Enfin, épuiſés de dépenſe & perdus de molleſſe, ils revenoient au manipule pauvres & fainéans, de laborieux qu'ils en étoient partis, & de riches qu'ils y devoient retourner. Voilà comment, également corrompus tour-à-tour par la licence & par la miſère, ils ne cherchoient que mutineries, révoltes & guerres civiles. De peur d'irriter les Centurions en gratifiant les ſoldats à leurs dépens, Othon promit de payer du fiſc les congés annuels ; établiſſement utile, & depuis confirmé par tous les bons Princes, pour le maintien de la diſcipline. Le Préfet Lacon, qu'on feignit de reléguer dans une iſle, fut tué par un garde, envoyé pour cela par Othon. Icelus fut puni publiquement en qualité d'affranchi.

Le comble des maux dans un jour ſi rempli de crimes, fut l'allégreſſe qui le termina. Le Préteur de Rome convoqua le Sénat ; & tandis que les autres Magiſtrats outroient à l'envi l'adulation, les Sénateurs accourent, décernent à

honores, annitentibus cunctis abolere convicia ac probra, quæ promiscuè jacta hæsisse animo ejus nemo sensit. Omisisset offensas, an distulisset, brevitate imperii in incerto fuit.

Otho, cruento adhuc foro, per strages jacentium, in Capitolium atque inde in Palatium vectus, concedi corpora sepulturæ, cremari que permisit. Pisonem Verania uxor ac frater Scribonianus, T. Vinium Crispina filia composuere, quæsitis redemptisque capitibus, quæ venalia interfectores servaverant.

Piso unum & tricesimum ætatis annum explebat, famâ meliore quàm fortunâ. Fratres ejus Magnum Claudius, Crassum Nero interfecerant. Ipse diù exul, quatriduo Cæsar properatâ adoptione, ad hoc tantum majori fratri prælatus est, ut prior occideretur. T. Vinius XLVII. annos variis moribus egit. Pater illi è prætoriâ familiâ, maternus avus è proscriptis. Primâ militiâ infamis, Legatum Calvisium Sabinum habuerat: cujus uxor, malâ cupidine vi-

Othon la puiſſance tribunicienne, le nom d'Auguſte, & tous les honneurs des Empereurs précédens, tâchant d'effacer ainſi les injures dont ils venoient de le charger, & auxquelles il ne parut point ſenſible. Que ce fut clémence ou délai de ſa part, c'eſt ce que le peu de tems qu'il a régné n'a pas permis de ſçavoir.

S'étant fait conduire au Capitole, puis au Palais, il trouva la place enſanglantée des morts qui y étoient encore étendus, & permit qu'ils fuſſent brûlés & enterrés. Verania, femme de Piſon, Scribonianus, ſon frère, & Criſpine, fille de Vinius, recueillirent leurs corps; & ayant cherché les têtes, les rachetèrent des meurtriers, qui les avoient gardées pour les vendre.

Piſon finit ainſi la trente-unième année d'une vie, paſſée avec moins de bonheur que d'honneur. Deux de ſes frères avoient été mis à mort, Magnus par Claude, & Craſſus par Neron. Lui-même, après un long exil, fut ſix jours Céſar; & par une adoption précipitée, ſembla n'avoir été préféré à ſon aîné, que pour être mis à mort avant lui. Vinius vécut quarante-ſept ans, avec des mœurs inconſtantes. Son père étoit de famille prétorienne; ſon ayeul ma-

ſendi ſitum caſtrorum, per noctem militari habitu ingreſſa, cùm vigilias & cetera militiæ munia eâdem laſciviâ tentaſſet, in ipſis principiis ſtuprum auſa, & criminis hujus reus T. Vinius arguebatur. Igitur juſſu C. Cæſaris oneratus catenis; mox mutatione temporum dimiſſus, curſu honorum inoffenſo, legioni poſt præturam præpoſitus, probatusque; ſervili deinceps probro reſperſus eſt; tamquàm ſcyphum aureum in convivio Claudii furatus. Et Claudius poſterâ die ſoli omnium Vinio fictilibus miniſtrari juſſit. Sed Vinius, proconſulatu, Galliam Narbonenſem ſeverè integrèque rexit. Mox Galbæ amicitia in abruptum tractus, audax, callidus, promptus, & prout animum attendiſſet, pravus aut induſtrius, eâdem vi. Teſtamentum T. Vinii magnitudine opum irritum: Piſonis ſupremam voluntatem paupertas firmavit.

ternel fut au nombre des profcrits. Il fit avec infamie fes premières armes fous Calvifius Sabinus, Lieutenant-Général, dont la femme, indécemment curieufe de voir l'ordre du camp, y entra de nuit en habit d'homme, & avec la même impudence parcourut les gardes & tous les poftes, après avoir commencé par fouiller le lit conjugal; crime dont on taxa Vinius d'être complice. Il fut donc chargé de chaînes par ordre de Caligula: mais bientôt les révolutions des tems l'ayant fait délivrer, il monta fans reproche de grade en grade. Après fa préture, il obtint avec applaudiffement le commandement d'une légion; mais fe deshonorant derechef, par la plus fervile baffeffe, il vola une coupe d'or dans un feftin de Claude qui ordonna le lendemain que de tous les convives, on fervît le feul Vinius en vaiffelle de terre. Il ne laiffa pas de gouverner enfuite la Gaule Narbonnoife, en qualité de Proconful avec la plus févère intégrité. Enfin, devenu tout-à-coup ami de Galba, il fe montra prompt, hardi, rufé, méchant, habile felon fes deffeins, & toujours avec la même vigueur. On n'eut point d'égard à fon teftament, à caufe de fes grandes richeffes; mais la pau-

Galbæ corpus diù neglectum, & licentia tenebrarum plurimis ludibriis vexatum, dispensator Argius, è prioribus servis, humili sepulturâ in privatis ejus hortis contexit. Caput per lixas calonesque suffixum, laceratumque ante Patrobii tumulum (libertus is Neronis punitus à Galbâ fuerat) posterâ demùm die repertum, & cremato jam corpori admixtum est. Hunc exitum habuit Ser. Galba tribus & septuaginta annis; quinque Principes prospera fortuna emensus, & alieno imperio felicior, quàm suo. Vetus in familiâ nobilitas, magnæ opes; ipsi medium ingenium, magis extra vitia, quàm cum virtutibus. Famæ nec incuriosus, nec venditator. Pecuniæ alienæ non appetens, suæ parcus, publicæ avarus. Amicorum, libertorumque, ubi in bonos incidisset, sine reprehensione patiens: si mali forent, usque ad culpam ignarus. Sed claritas natalium, & metus temporum obtentui, ut quod segnitia erat, sapientia vocaretur. Dùm vigebat ætas, militari laude apud Germanias floruit: Proconsul Africam moderatè; jam senior, citeriorem Hispaniam pari justitiâ conti-

vreté de Pison fit respecter ses dernières volontés.

Le corps de Galba, négligé longtems & chargé de mille outrages dans la licence des ténèbres, reçut une humble sépulture dans ses jardins particuliers, par les soins d'Argius, son Intendant, & l'un de ses plus anciens Domestiques. Sa tête plantée au bout d'une lance, & défigurée par les valets & goujats, fut trouvée le jour suivant, devant le tombeau de Patrobe, affranchi de Néron qu'il avoit fait punir, & mise avec son corps déjà brûlé. Telle fut la fin de Sergius Galba, après soixante & treize ans de vie & de prospérité sous cinq Princes, & plus heureux sujet que souverain. Sa noblesse étoit ancienne & sa fortune immense. Il avoit un génie médiocre, point de vices & peu de vertus. Il ne fuyoit ni ne cherchoit la réputation; sans convoiter les richesses d'autrui, il étoit ménagé des siennes, avare de celles de l'État. Subjugué par ses amis & ses affranchis, & juste ou méchant par leur caractère, il laissoit faire également le bien & le mal, approuvant l'un & ignorant l'autre: mais un grand nom & le malheur des tems, lui faisoient imputer à vertu ce qui n'étoit

nuit, major privato visus, dum privatus fuit, & omnium consensu capax imperii, nisi imperasset.

Trepidam urbem, ac simul atrocitatem recentis sceleris, simul veteres Othonis mores paventem, novus insuper de Vitellio nuntius exterruit, ante cædem Galbæ suppressus, ut tantùm superioris Germaniæ exercitum descivisse crederetur. Tùm duos omnium mortalium impudicitiâ, ignaviâ, luxuriâ deterrimos, velut ad perdendum imperium fataliter electos, non Senatus modò & eques, quîs aliqua pars & cura Reipublicæ, sed vulgus quoque palàm mærere. Nec jam recentia sævæ pacis exempla, sed repetitâ bellorum civilium memoriâ, captam toties suis exercitibus urbem, vastitatem Italiæ, direptiones provinciarum, Pharsaliam, Philippos, & Perusiam ac Mutinam, nota publicarum cladium nomina, loquebantur. *Propè eversum orbem, etiam cùm de principatu inter bonos certaretur, sed mansisse C.*

qu'indolence. Il avoit servi dans sa jeunesse en Germanie avec honneur, & s'étoit bien comporté dans le Proconsulat d'Afrique : devenu vieux, il gouverna l'Espagne citérieure avec la même équité. En un mot, tant qu'il fut homme privé, il parut au-dessus de son état, & tout le monde l'eût jugé digne de l'Empire, s'il n'y fût jamais parvenu.

A la consternation que jetta dans Rome l'atrocité de ces récentes exécutions, & la crainte qu'y causoient les anciennes mœurs d'Othon, se joignit un nouvel effroi par la défection de Vitellius, qu'on avoit cachée du vivant de Galba, en laissant croire qu'il n'y avoit de révolte que dans l'armée de la haute Allemagne. C'est alors qu'avec le Sénat & l'ordre équestre, qui prenoient quelque part aux affaires publiques, le Peuple même déploroit ouvertement la fatalité du sort qui sembloit avoir suscité pour la perte de l'Empire deux hommes, les plus corrompus des mortels, par la mollesse, la débauche, l'impudicité. On ne voyoit pas seulement renaître les cruautés commises durant la paix, mais l'horreur des guerres civiles où Rome avoit été si souvent prise par ses propres troupes, l'Italie dévastée, les Provinces rui-

Julio, mansisse Cæsare Augusto victore, imperium: mansuram fuisse, sub Pompeio Brutoque Rempublicam. Nunc prò Othone, an prò Vitellio, in templa ituros? Utrasque impias preces, utraque detestanda vota, inter duos, quorum bello solum id scires, deteriorem fore qui vicisset. Erant qui Vespasianum & arma Orientis augurarentur; &, ut potior utroque Vespasianus, ita bellum aliud, atque alias clades horrebant. Et ambigua de Vespasiano fama: solusque omnium ante se principum, in melius mutatus est.

Nunc initia caussasque motus Vitelliani expediam. Cæso cum omnibus copiis Julio Vindice, ferox prædà gloriàque exercitûs, ut cui sine labore ac pe-

nées. Pharſale, Philippes, Perouſe & Modène, ces noms célèbres par la déſolation publique revenoient ſans ceſſe à la bouche. Le monde avoit été preſque bouleverſé, quand des hommes dignes du ſouverain pouvoir ſe le diſputèrent. Jules & Auguſte, vainqueurs, avoient ſoutenu l'Empire; Pompée & Brutus euſſent relevé la République; mais étoit-ce pour Vitellius ou pour Othon qu'il falloit invoquer les Dieux, & quelque parti qu'on prît entre de tels compétiteurs, comment éviter de faire des vœux impies & des prières ſacriléges, quand l'événement de la guerre ne pouvoit dans le vainqueur montrer que le plus méchant? Il y en avoit qui ſongeoient à Veſpaſien & à l'armée d'Orient; mais quoiqu'ils préféraſſent Veſpaſien aux deux autres, ils ne laiſſoient pas de craindre cette nouvelle guerre comme une ſource de nouveaux malheurs; outre que la réputation de Veſpaſien étoit encore équivoque; car il eſt le ſeul parmi tant de Princes que le rang ſuprême ait changé en mieux.

Il faut maintenant expoſer l'origine & les cauſes des mouvemens de Vitellius. Après la défaite & la mort de Vindex, l'armée, qu'une victoire ſans dan-

riculo, ditiſſimi belli victoria eveniſſet, expeditionem & aciem, præmia quàm ſtipendia malebat: diùque infructuoſam & aſperam militiam toleraverat, ingenio loci cœlique, & ſeveritate diſciplinæ, quàm in pace inexorabilem diſcordiæ civium reſolvunt: paratis utrimque corruptoribus, & perfidiâ impunitâ. Viri, arma, equi, ad uſum & ad decus ſupererant. Sed ante bellum, centurias tantùm ſuas turmaſque noverant: exercitus finibus Provinciarum diſcernebantur. Tùm adverſùs Vindicem contractæ legiones, ſeque & Gallias expertæ, quærere rurſùs arma, novaſque diſcordias: nec ſocios, ut olim, ſed hoſtes & victos vocabant. Nec deerat pars Galliarum quæ Rhenum accolit, eaſdem partes ſecuta, ac tùm acerrima inſtigatrix adverſùs Galbianos; hoc enim nomen faſtidito Vindice indiderant. Igitur Sequanis Æduiſque, ac deinde prout opulentia civitatibus erat, infenſi, expugnationes urbium, populationes agrorum, raptus Penatium hauſerunt animo, ſuper avaritiam & arrogantiam præcipua validiorum vitia, contumaciâ Gallorum irritati, qui remiſſam ſibi à Galbâ quartam tributorum partem, & publicè donatos in ignominiam exercitus jactabant.

ger & ſans peine venoit d'enrichir, fière de ſa gloire & de ſon butin, & préférant le pillage à la paye, ne cherchoit que guerres & que combats. Long-tems le ſervice avoit été infructueux & dur, ſoit par la rigueur du climat & des ſaiſons, ſoit par la ſévérité de la diſcipline, toujours inflexible durant la paix, mais que les flatteries des ſéducteurs, & l'impunité des traîtres énervent dans les guerres civiles. Hommes, armes, chevaux, tout s'offroit à qui ſçauroit s'en ſervir & s'en illuſtrer; &, au lieu qu'avant la guerre les armées étant éparſes ſur les frontières, chacun ne connoiſſoit que ſa compagnie & ſon bataillon, alors les légions raſſemblées contre Vindex ayant comparé leur force à celle des Gaules, n'attendoient qu'un nouveau prétexte pour chercher querelle à des Peuples qu'elles ne traitoient plus d'amis & de compagnons, mais de rebelles & de vaincus. Elles comptoient ſur la partie des Gaules qui confine au Rhin, & dont les habitans, ayant pris le même parti, les excitoient alors puiſſamment contre les Galbiens; nom que par mépris pour Vindex ils avoient donné à ſes partiſans; le ſoldat animé contre les Eduens & les

Accessit callidè vulgatum, temerè creditum, decumari legiones, & promptissimum quemque Centurionum dimitti: undique atroces nuntii, sinistra ex urbe fama, infensa Lugdunensis colonia, & pertinaci pro Nerone fide fecunda rumoribus. Sed plurima ad fingendum credendumque materies in ipsis castris, odio, metu, &, ubi vires suas respexerant, securitate.

Sub ipsas superioris anni Kal. Decemb. Aulus Vitellius inferiorem Germaniam ingressus, hiberna legionum cum curâ adierat, redditi plerisque ordines, remissa ignominia, allevatæ notæ: plura ambitione, quædam judicio:

Séquanois, & mesurant sa colère sur leur opulence, dévoroit déjà dans son cœur le pillage des villes & des champs & les dépouilles des citoyens; son arrogance & son avidité, vices communs à qui se sent le plus fort, s'irritoient encore par les bravades des Gaulois, qui pour faire dépit aux troupes, se vantoient de la remise du quart des tributs, & du droit qu'ils avoient reçu de Galba.

A tout cela se joignoit un bruit adroitement répandu, & inconsidérément adopté, que les légions seroient décimées, & les plus braves Centurions cassés. De toutes parts venoient des nouvelles fâcheuses: rien de Rome que de sinistre; la mauvaise volonté de la colonie Lyonnoise, & son opiniâtre attachement pour Néron, étoit la source de mille faux bruits. Mais la haine & la crainte particulière, jointe à la sécurité générale qu'inspiroient tant de forces réunies, fournissoient dans le camp un assez ample matière au mensonge & à la crédulité.

Au commencement de Décembre, Vitellius arrivé dans la Germanie inférieure, visita soigneusement les quartiers, où quelquefois avec prudence & plus souvent par ambition, il effaçoit l'ignominie, adoucissoit les châtimens,

in quibus ſordem & avaritiam Fonteii Capitonis, adimendis aſſignandiſve militiæ ordinibus, integrè mutaverat. Nec conſularis legati menſura, ſed in majus omnia accipiebantur. Et Vitellius apud ſeveros humilis. Ita comitatem bonitatemque faventes vocabant, quòd ſine modo, ſine judicio, donaret ſua, largiretur aliena. Simul aviditate imperandi, ipſa vitia pro virtutibus interpretabantur. Multi in utroque exercitu ſicut modeſti quietique, ita mali & ſtrenui. Sed profuſâ cupidine, & inſigni temeritate, legati legionum, Alienus Cæcina, & Fabius Valens: è quibus Valens infenſus Galbæ, tamquam detectam à ſe Verginii cunctationem, oppreſſa Capitonis conſilia ingratè tuliſſet, inſtigare Vitellium, ardorem militum oſtentans. *Ipſum celebri ubique famâ: nullam in Flacco Hordeonio moram, affore Britanniam, ſecutura Germanorum auxilia, malè-fidas Provincias, precarium ſeni imperium, brevi tranſiturum: panderet modo ſinum, & venienti fortunæ occurreret. Meritò dubitaſſe Verginium equeſtri familiæ, ignoto patre: imparem ſi recepiſſet imperium, tutum ſi recuſaſſet. Vitellio tres patris conſulatus, cenſuram, collegium Cæſaris, & imponere jampri-*

& rétabliſſoit chacun dans ſon rang ou dans ſon honneur. Il répara ſur-tout avec beaucoup d'équité les injuſtices que l'avarice & la corruption avoient fait commettre à Capiton, en avançant ou déplaçant les gens de guerre. On lui obéiſſoit plutôt comme à un Souverain que comme à un Proconſul; mais il étoit ſouple avec les hommes fermes. Libéral de ſon bien, prodigue de celui d'autrui, il étoit d'une profuſion ſans meſure, que ſes amis changeant par l'ardeur de commander, ſes vertus en vices, appelloient douceur & bonté. Pluſieurs dans le camp cachoient ſous un air modeſte & tranquille, beaucoup de vigueur à mal faire : mais Valens & Cecina, Lieutenans-Généraux, ſe diſtinguoient par une avidité ſans bornes, qui n'en laiſſoit point à leur audace. Valens, ſurtout, après avoir étouffé les projets de Capiton, & prévenu l'incertitude de Verginius, outré de l'ingratitude de Galba, ne ceſſoit d'exciter Vitellius, en lui vantant le zèle des troupes. Il lui diſoit que ſur ſa réputation, Hordéonius ne balanceroit pas un moment; que l'Angleterre ſeroit pour lui; qu'il auroit des ſecours de l'Allemagne; que toutes les Provinces flottoient ſous le

dem Imperatoris dignationem, & auferre privati securitatem. Quatiebatur his segne ingenium, ut concupisceret magis, quàm ut speraret.

At in superiore Germaniâ, Cæcina decorâ juventâ, corpore ingens, animi immodicus, cito sermone, erecto incessu, studia militum inlexerat. Hunc juvenem Galba, Quæstorem in Bæticâ, impigrè in partes suas transgressum, legioni præposuit. Mox compertum publicam pecuniam avertisse, ut peculatorem flagitari jussit. Cæcina ægrè passus, miscere cuncta, & privata vulnera, Reipublicæ malis operire statuit. Nec deerant in exercitu semina discordiæ, quòd & bello adversùs Vindicem universus affuerat, nec nisi occiso Nerone translatus in Galbam, atque in eo ipso

gouvernement précaire & paſſager d'un vieillard; qu'il n'avoit qu'à tendre les bras à la fortune, & courir au-devant d'elle, que les doutes convenoient à Verginius, ſimple Chevalier Romain, fils d'un père inconnu, & qui, trop au-deſſous du rang ſuprême, pouvoit le refuſer ſans riſque. Mais quant à lui, dont le père avoit eu trois Conſulats, la Cenſure, & Céſar pour Collègue, que plus il avoit de titres pour aſpirer à l'Empire, plus il lui étoit dangereux de vivre en homme privé. Ces diſcours agitant Vitellius, portoient dans ſon eſprit indolent plus de deſirs que d'eſpoir.

Cependant Cecina, grand, jeune, d'une démarche impoſante, ambitieux, parlant bien, flattoit & gagnoit les ſoldats de l'Allemagne ſupérieure. Queſteur en Bétique, il avoit pris des premiers le parti de Galba qui lui donna le commandement d'une légion; mais ayant reconnu qu'il détournoit les deniers publics, il le fit accuſer de péculat; ce que Cecina ſupportant impatiemment, il s'efforça de tout brouiller, & d'enſevelir ſes fautes ſous les ruines de la République. Il y avoit déjà dans l'armée aſſez de penchant à la révolte; car elle avoit de concert pris parti contre

ſacramento vexillis inferioris Germaniæ præventus erat. Et Treveri ac Lingones, quaſque alias civitates atrocibus edictis, aut damno finium Galba perculerat, hibernis legionum propiùs miſcentur. Unde ſeditioſa colloquia, & inter Paganos corruptior miles, & in Verginium favor cuicumque alii profuturus. Miſerat civitas Lingonum, vetere inſtituto, dona legionibus, dextras hoſpitii inſigne. Legati eorum in ſqualorem mæſtitiamque compoſiti, per principia, per contubernia, modò ſuas injurias, modò civitatum vicinarum præmia; & ubi pronis militum auribus accipiebantur, ipſius exercitùs pericula & contumelias, conquirentes, accendebant animos.

Nec procul ſeditione aberant, cùm Hordeonius Flaccus abire legatos; utque occultior digreſſus eſſet, nocte caſtris excedere jubet. Inde atrox rumor, affirmantibus pleriſque interfectos, ac

Vindex ; & ce ne fut qu'après la mort de Néron qu'elle ſe déclara pour Galba, en quoi même elle ſe laiſſa prévenir par les cohortes de la Germanie inférieure. De plus, les peuples de Trêves, de Langres & de toutes les villes dont Galba avoit diminué le territoire, & qu'il avoit maltraités par de rigoureux édits, mêlés dans les quartiers des légions, les excitoient par des diſcours ſéditieux ; & les ſoldats corrompus par les habitans, n'attendoient qu'un homme qui voulût profiter de l'offre qu'ils avoient faite à Verginius. La cité de Langres avoit, ſelon l'ancien uſage, envoyé aux légions le préſent des mains enlacées, en ſigne d'hoſpitalité. Les députés, affectant une contenance affligée, commencèrent à raconter de chambrée en chambrée les injures qu'ils recevoient, & les graces qu'on faiſoit aux cités voiſines ; puis ſe voyant écoutés, ils échauffoient les eſprits par l'énumération des mécontentemens donnés à l'armée, & de ceux qu'elle avoit encore à craindre.

Enfin, tout ſe préparant à la ſédition, Hordéonius renvoya les députés, & les fit ſortir de nuit pour cacher leur départ. Mais cette précaution réuſſit mal, pluſieurs aſſurant qu'ils avoient été

ni sibi consulerent, fore ut acerrimi militum & præsentiæ conquesti, per tenebras & inscitiam ceterorum occiderentur. Obstringuntur inter se tacito fœdere legiones. Asciscitur auxiliorum miles, primo suspectus, tamquam circumdatis cohortibus alisque, impetus in legiones pararetur; mox eadem acriùs volens, faciliore inter malos consensu ad bellum, quàm in pace ad concordiam.

Inferioris tamen Germaniæ legiones solemni Kalend. Januariarum sacramento pro Galbâ adactæ, multâ cunctatione, & raris primorum ordinum vocibus: ceteri silentio, proximi cujusque audaciam exspectantes, insitâ mortalibus naturâ prosperè sequi, quæ piget inchoare. Sed ipsis legionibus inerat diversitas animorum: primani quintanique turbidi; adeò ut quidam saxa in Galbæ imagines jecerint: quinta decima ac sexta decima legiones, nihil ultrà fremitum & minas ausæ, initium erumpendi circumspectabant. At in superiori exercitu, quarta ac duodevicesima legiones iisdem hibernis tendentes, ipso Kalend. Januariarum

massacrés;

maſſacrés; & que, ſi l'on ne prenoit garde à ſoi, les plus braves ſoldats qui avoient oſé murmurer de ce qui ſe paſſoit, ſeroient ainſi tués de nuit à l'inſçu des autres. Là-deſſus les légions s'étant liguées par un engagement ſecret, on fit venir les auxiliaires, qui d'abord donnèrent de l'inquiétude aux cohortes & à la cavalerie qu'ils environnoient, & qui craignirent d'en être attaqués. Mais bientôt tous avec la même ardeur prirent le même parti; mutins plus d'accord dans la révolte qu'ils ne furent dans leur devoir.

Cependant, le premier Janvier, les légions de la Germanie inférieure prêtèrent ſolemnellement le ſerment de fidélité à Galba, mais à contre-cœur, & ſeulement par la voix de quelques-uns dans les premiers rangs; tous les autres gardoient le ſilence, chacun n'attendant que l'exemple de ſon voiſin, ſelon la diſpoſition naturelle aux hommes de ſeconder avec courage les entrepriſes qu'ils n'oſent commencer. Mais l'émotion n'étoit pas la même dans toutes les légions. Il régnoit un ſi grand trouble dans la première & dans la cinquième, que quelques-uns jettèrent des pierres aux images de Galba;

die dirumpunt imagines Galbæ: quarta legio promptiùs, duodevicesima cunctanter, mox consensu. Ac ne reverentiam imperii exuere viderentur, in S. P. Q. R. oblitterata jam nomina, sacramenta advocabant; nullo Legatorum Tribunorumve pro Galbâ nitente, quibusdam, ut in tumultu, notabiliùs turbantibus. Non tamen quisquam in modum concionis, aut suggestu locutus; neque enim erat adhuc cui imputaretur.

Spectator flagitii Hordeonius Flaccus consularis legatus aderat, non compescere ruentes, non retinere dubios, non cohortari bonos ausus, sed segnis, pavidus, & socordiâ innocens. Quatuor Centuriones duodevicesimæ legionis, Nonius Receptus, Donatius Valens, Romilius Marcellus, Calpurnius Repentinus, cùm protegerent Galbæ ima-

La quinzième & la ſeizième, ſans aller au-delà du murmure & des menaces, cherchoient le moment de commencer la révolte. Dans l'armée ſupérieure, la quatrième & la vingt-deuxième légion allant occuper les mêmes quartiers, briſèrent les images de Galba : ce même premier de Janvier, la quatrième ſans balancer; la vingt-deuxième ayant d'abord héſité, ſe détermina de même : mais pour ne pas paroître avilir la majeſté de l'Empire; elles jurèrent au nom du Sénat & du Peuple Romain, mots ſuranés depuis long-tems. On ne vit ni Généraux, ni Officiers faire le moindre mouvement en faveur de Galba; pluſieurs même, dans le tumulte, cherchoient à l'augmenter, quoique jamais de deſſus le Tribunal, ni par de publiques harangues; de ſorte que juſques-là on n'auroit ſçu à qui s'en prendre.

Le Pronconſul Hordéonius, ſimple ſpectateur de la révolte, n'oſa faire le moindre effort pour réprimer les ſéditieux, contenir ceux qui flottoient, ou ranimer les fidèles : négligent & craintif, il fut clément par lâcheté. Nonius Receptus, Donatius Valens, Romilius Marcellus, Calpurnius Repentinus, tous quatre Centu-

gines, impetu militum abrepti, vinctique. Nec cuiquam ultrà fides, aut memoria prioris sacramenti; sed, quod in seditionibus accidit, unde plures erant, omnes fuere. Nocte quœ Kalendas Januarias secuta est, in coloniam Agrippinensem Aquilifer quartæ legionis epulonti Vitellio nuntiat, quartam & duodevisesimam legiones, projectis Galbæ imaginibus, in Senatus & Populi Romani verba jurasse. Id sacramentum inane visum; occupari mutantem fortunam, & offerri Principem placuit. Missi à Vitellio ad legiones legatosque, qui descivisse à Galbâ superiorem exercitum nuntiarent: proinde aut bellandum adversùs desciscentes, aut si concordia & pax placeat, faciendum Imperatorem; & minore discrimine sumi Principem, quàm quæri.

Proxima legionis primæ hiberna erant, & promptissimus è legatis Fabius Valens. Is die postero coloniam Agrippinensem cum equitibus legionis, auxiliorumque ingressus, Imperatorem Vitellium consalutavit. Secutæ ingenti certamine ejusdem provinciæ legiones;

rions de la vingt-deuxième légion, ayant voulu défendre les images de Galba, les ſoldats ſe jettèrent ſur eux, & les lièrent. Après cela, il ne fut plus queſtion de la foi promiſe, ni du ſerment prêté ; & comme il arrive dans les ſéditions, tout fut bientôt du côté du plus grand nombre. La même nuit, Vitellius étant à table à Cologne, l'Enſeigne de la quatrième légion le vint avertir que les deux légions, après avoir renverſé les images de Galba, avoient juré fidélité au Sénat & au Peuple Romain, ſerment qui fut trouvé ridicule. Vitellius, voyant l'occaſion favorable, & réſolu de s'offrir pour Chef, envoya des Députés annoncer aux légions que l'armée ſupérieure s'étoit révoltée contre Galba, qu'il falloit ſe préparer à faire la guerre aux rebelles ; ou, ſi l'on aimoit mieux la paix, à reconnoître un autre Empereur, & qu'ils couroient moins de riſque à l'élire qu'à l'attendre.

Les quartiers de la première légion étoient les plus voiſins. Fabius Valens, Lieutenant Général, fut plus diligent, & vint le lendemain à la tête de la cavalerie de la légion & des auxiliaires ſaluer Vitellius, Empereur. Auſſi-tôt ce fut parmi les légions de la province

& ſuperior exercitus, ſpecioſis Senatûs Populique Romani nominibus relictis, III. Non. Januarias Vitellio acceſſit, ſcires illum priore biduo non penes Rempublicam fuiſſe. Ardorem exercituum Agrippinenſes, Treveri, Lingones æquabant, auxilia, equos, arma, pecunias offerentes, ut quiſque corpore, opibus, ingenio valibus. Nec Principes modò coloniarum aut caſtrorum, quibus præſentia ex affluenti, & partâ victoriâ magnæ ſpes: ſed manipuli quoque & gregarius miles, viatica, & balteos, phaleraſque, inſignia armorum, argento decora, loco pecuniæ tradebant: inſtinctu, & impetu & avaritiâ.

Igitur laudatâ militum alacritate, Vitellius, miniſteria principatûs per libertos agi ſolita, in Equites Romanos diſponit. Vacationes Centurionibus ex fiſco numerat. Sævitiam militum pleroſque ad pœnam expoſcentium ſæpiùs approbat, partim ſimulatione vinculorum fruſtratur. Pompeius Propinquus, Procurator Belgicæ, ſtatim interfectus. Julium Burdonem Germanicæ claſſis præ-

à qui préviendroit les autres ; & l'armée ſupérieure laiſſant ces mots ſpécieux de Sénat & de Peuple Romain, reconnut auſſi Vitellius le trois de Janvier, après s'être jouée durant deux jours du nom de la République. Ceux de Trêves, de Langres & de Cologne, non moins ardens que les gens de guerre, offroient à l'envi, ſelon leurs moyens, troupes, chevaux, armes, argent. Ce zèle ne ſe bornoit pas aux Chefs des colonies & des quartiers, animés par le concours préſent, & par les avantages que leur promettoit la victoire ; mais les manipules, & même les ſimples ſoldats tranſportés par inſtinct, & prodigues par avarice, venoient, faute d'autres biens, offrir leur paye, leur équipage, & juſqu'aux ornemens d'argent dont leurs armes étoient garnies.

Vitellius, ayant remercié les troupes de leur zèle, commit aux Chevaliers Romains le ſervice auprès du Prince que les affranchis faiſoient auparavant. Il acquita du fiſc les droits dûs aux Centurions par les Manipulaires. Il abandonna beaucoup de gens à la fureur des ſoldats, & en ſauva quelques-uns en feignant de les envoyer en priſon. Propinquus, Intendant de la Belgique, fut

fectum aſtu ſubtraxit. Exarſerat in eum iracundia exercitûs, tamquam crimen, ac mox inſidias, Fonteio Capitoni ſtruxiſſet, grata erat memoria Capitonis, & apud ſævientes occidere palàm, ignoſcere non niſi fallendo dicebat. Ita in cuſtodiâ habitus; & poſt victoriam demùm, ſtratis jam militum odiis, demiſſus eſt. Interim ut piaculum objicitur Centurio Criſpinus, qui ſe ſanguine Capitonis cruentaverat; eoque & poſtulantibus manifeſtior, & punienti vilior fuit. Julius deinde Civilis periculo exemptus, præpotens inter Batavos, ne ſupplicio ejus ferox gens alienaretur. Et erant in civitate Lingonum VIII. Batavorum cohortes, quartæ decimæ legionis auxilia, tùm diſcordia temporum à legione digreſſæ: prout inclinaſſent, grande momentum, ſociæ aut adverſæ. Nomium, Donatium, Romilium, Calpurnium, Centuriones, de quibus ſuprà retulimus, occidi juſſit, damnatos fidei crimine, graviſſimo inter deſciſcentes. Acceſſere partibus Valerius Aſiaticus, Belgicæ provinciæ legatus, quem mox Vitellius generum aſcivit; & Junius Blæſus Lugdunenſis Galliæ Rector, cum Italicâ legione, & alâ Taurinâ, Lugduni tendentibus.

tué sur le champ: mais Vitellius fit adroitement soustraire aux troupes irritées Julius Burdo, Commandant de l'armée navale, taxé d'avoir intenté des accusations, & ensuite tendu des piéges à Fonteius Capiton. Capiton étoit regretté; & parmi ces furieux, on pouvoit tuer impunément, mais non pas épargner sans ruse. Burdo fut donc mis en prison, & relâché bientôt après la victoire, quand les soldats furent appaisés. Quant au Centurion Crispinus qui s'étoit souillé du sang de Capiton, & dont le crime n'étoit pas équivoque à leurs yeux, ni la personne regrétable à ceux de Vitellius, il fut livré pour victime à leur vengeance. Julius Civilis, puissant chez les Bataves, échappa au péril par la crainte qu'on eut que son supplice n'aliénât un peuple si féroce; d'autant plus qu'il y avoit dans Langres huit cohortes Bataves auxiliaires de la quatorzième légion, lesquelles s'en étoient séparées par l'esprit de discorde qui régnoit en ce tems-là, & qui pouvoient produire un grand effet, en se déclarant pour ou contre. Les Centurions Nonius, Donatius, Romilius, Calpurnius dont nous avons parlé, furent tués par l'ordre de Vitellius, comme

Nec in Rhæticis copiis mora, quò minus ſtatim adjungerentur.

Ne in Britanniâ quidem dubitatum. Præerat Trebellius Maximus, per avaritiam ac ſordes contemptus exercitui inviſuſque. Accendebat odium ejus Roſcius Cælius, legatus viceſimæ legionis olim diſcors, ſed occaſione civilium armorum atrociùs proruperant. Trebellius ſeditionem & confuſum ordinem diſciplinæ Cælio: ſpoliatas & inopes legiones Cælius Trebellio objectabat, cum interim fœdis legatorum certaminibus; modeſtia exercitùs corrupta, eoque diſcordiæ ventum, ut auxiliarium quoque militum convitiis proturbatus, & aggregantibus ſe Cælio cohortibus aliſque, deſertus Tribellius ad Vitellium perfugerit; quies provinciæ, quamquam remoto Conſulari, manſit. Rexere legati legionum, pares jure, Cælius audendo potentior.

coupables de fidélité, crime irrémiſſible chez des rebelles. Valerius Aſiaticus, Commandant de la Belgique, & dont peu après Vitellius épouſa la fille, ſe joignit à lui. Junius Blæſus, Gouverneur du Lyonnois, en fit de même avec les troupes qui venoient à Lyon, ſçavoir, la légion d'Italie & l'eſcadron de Turin: celles de la Rhétique ne tardèrent point à ſuivre cet exemple.

Il n'y eut pas plus d'incertitude en Angleterre. Trebellius Maximus qui y commandoit s'étoit fait haïr & mépriſer de l'armée par ſes vices & ſon avarice; haine que fomentoit Roſcius Cælius, Commandant de la vingtième légion, brouillé depuis long-tems avec lui; mais, à l'occaſion des guerres civiles, devenu ſon ennemi déclaré. Trébellius traitoit Cælius de ſéditieux, de perturbateur de la diſcipline: Cælius l'accuſoit à ſon tour de piller & ruiner les légions. Tandis que les Généraux ſe déshonoroient par ces opprobres mutuels, les troupes perdant tout reſpect, en vinrent à tel excès de licence que les cohortes & la cavalerie ſe joignirent à Cælius; & que Trébellius, abandonné de tous, & chargé d'injures, fut contraint de ſe réfugier auprès de Vitellius.

Adjuncto Britannico exercitu, ingens viribus opibusque Vitellius, duos duces, duo itinera bello destinavit. Fabius Valens allicere, vel si abnuerint, vastare Gallias, & Cotianis Alpibus Italiam Irrumpere : Cæcina propiore transitu, Peninis jugis degredi jussus. Valenti inferioris exercitûs electi cum aquilâ quintæ legionis, & cohortibus alisque ad XL. millia armatorum data. XXX. millia Cæcina è superiore Germaniâ ducebat, quorum robur legio una, prima & vicesima fuit ; addita utrique Germanorum auxilia, è quibus Vitellius suas quoque copias supplevit, totâ mole belli secuturus.

Mira inter exercitum Imperatoremque diversitas. Instare miles, arma pos-

Cependant, ſans Chef Conſulaire, la province ne laiſſa pas de reſter tranquille, gouvernée par les Commandans des légions, que le droit rendoit tous égaux, mais que l'audace de Cælius tenoit en reſpect.

Après l'acceſſion de l'armée Britannique, Vitellius, bien pourvu d'armes & d'argent, réſolut de faire marcher ſes troupes par deux chemins & ſous deux Généraux. Il chargea Fabius Valens d'attirer à ſon parti les Gaules, ou ſur leur refus, de les ravager, & de déboucher en Italie par les Alpes Cottiennes. Il ordonna à Cécina de gagner la crête des Pennines par le plus court chemin. Valens eut l'élite de l'armée inférieure avec l'aigle de la cinquième légion, & aſſez de cohortes & de cavalerie pour lui faire une armée de quarante-mille hommes. Cécina en conduiſit trente-mille de l'armée ſupérieure, dont la vingt-unième légion faiſoit la principale force. On joignit à l'une & à l'autre armée des Germains auxiliaires dont Vitellius recruta auſſi la ſienne, avec laquelle il ſe préparoit à ſuivre le ſort de la guerre.

Il y avoit entre l'armée & l'Empereur une oppoſition bien étrange. Les ſoldats

cere, dùm Galliæ trepident, dùm Hispaniæ cunctentur; non obstare hiemem, neque ignavæ pacis moras: invadendam Italiam, occupandam urbem; nihil in discordiis civilibus festinatione tutius, ubi facto magis quàm consulto opus esset. Torpebat Vitellius, & fortunam Principatûs inerti luxu ac prodigis epulis præsumebat, medio diei temulentus, & sagina gravis; cum tamen ardor & vis militum ultrò Ducis munia implebat, ut si adesset Imperator, & strenuis vel ignavis spem metumque adderet.

Instructi intentique signum profectionis exposcunt: nomine Germanici, Vitellio statim addito. Cæsarem se appellari, etiam victor prohibuit. Lætum augurium Fabio Valenti exercituique, quem in bellum agebat, ipso profectionis die, aquila leni meatu, prout agmen incederet, velut dux viæ prævolavit; longumque per spatium, is gaudentium militum clamor, ea quies interritæ alitis fuit, ut haud dubium magnæ & prosperæ rei omen acciperetur.

pleins d'ardeur, ſans ſe ſoucier de l'hiver, ni d'une paix prolongée par indolence, ne demandoient qu'à combattre, & perſuadés que la diligence eſt ſur-tout eſſentielle dans les guerres civiles, où il eſt plus queſtion d'agir que de conſulter, ils vouloient profiter de l'effroi des Gaules & des lenteurs de l'Eſpagne, pour envahir l'Italie, & marcher à Rome. Vitellius, engourdi, & dès le milieu du jour, ſurchargé d'indigeſtion & de vin, conſumoit d'avance les revenus de l'Empire dans un vain luxe & des feſtins immenſes; tandis que le zèle & l'activité des troupes ſuppléoient au devoir du Chef; comme ſi, préſent lui-même, il eût encouragé les braves, & menacé les lâches.

Tout étant prêt pour le départ, elles en demandèrent l'ordre, & ſur-le-champ donnèrent à Vitellius le ſurnom de Germanique: mais même après la victoire, il défendit qu'on le nommât Céſar. Valens & ſon armée eurent un favorable augure pour la guerre qu'ils alloient faire: car le jour même du départ, un aigle planant doucement à la tête des bataillons, ſembla leur ſervir de guide; & durant un long eſpace les ſoldats pouſſèrent tant de cris de joie; & l'aigle

Et Treveros quidem ut ſocios ſecuri adiere. Divoduri (Mediomatricorum id opidum eſt) quamquam omni comitate exceptos, ſubitus pavor exterruit, raptis repentè armis, ad cædem innoxiæ civitatis, non ob prædam, aut ſpoliandi cupidinem, ſed furore & rabie, & cauſſis incertis, eoque difficilioribus remediis, donec precibus Ducis mitigati, ab excidio civitatis temperavere. Cæſa tamen ad quatuor millia hominum. Iſque terror Gallias invaſit, ut venienti mox agmini univerſæ civitates, cum Magiſtratibus & precibus, occurrerent, ſtratis per vias pueris feminiſque, quæque alia placamenta hoſtilis iræ, non quidem in bello, ſed pro pace tendebantur.

Nuntium de cæde Galbæ & imperio Othonis, Fabius Valens in civitate Leucorum accepit. Nec militum animus in gaudium, aut formidinem permotus, bellum volvebat Gallis cunctatio exemta, & in Othonem ac Vitellium odium

s'en effraya si peu, qu'on ne douta pas sur ces présages, d'un grand & heureux succès.

L'armée vint à Trêves en toute sécurité comme chez des alliés. Mais, quoiqu'elle reçût toutes sortes de bons traitemens à Divolure, ville de la Province de Metz, une terreur panique fit prendre sans sujet les armes aux soldats pour la détruire. Ce n'étoit point l'ardeur du pillage qui les animoit, mais une fureur, une rage d'autant plus difficile à calmer qu'on en ignoroit la cause. Enfin, après bien des prières, & le meurtre de quatre-mille hommes, le Général sauva le reste de la ville. Cela répandit une telle terreur dans les Gaules, que de toutes les provinces où passoit l'armée, on voyoit accourir le peuple & les Magistrats supplians, les chemins se couvrir de femmes, d'enfans, de tous les objets les plus propres à fléchir un ennemi même, & qui, sans avoir de guerre, imploroient la paix.

A Toul, Valens apprit la mort de Galba, & l'élection d'Othon. Cette nouvelle, sans effrayer ni réjouir les troupes, ne changea rien à leurs desseins, mais elle détermina les Gaulois qui, haïssant également Othon & Vi-

par, ex Vitellio & metus. Proxima Lingonum civitas erat, fida partibus; benignè excepti, modestiâ certavere. Sed brevis lætitia fuit, cohortium intemperie, quas à legione quartadecimâ, ut suprà memoravimus, digressas exercitui suo Fabius Valens adjunxerat. Jurgia primùm, mox rixa inter Batavos & legionarios. Dùm his aut illis studia militum aggregantur; propè in prælium exarsere; ni Valens animadversione paucorum, oblitos jam Batavos imperii admonuisset. Frustrà adversùs Æduos quæsita belli caussa. Jussi pecuniam atque arma deferre, gratuitos insuper commeatus præbuere; quòd Ædui formidine, Lugdunenses gaudio fecere. Sed legio Italica & ala Taurina aductæ. Cohortem duodevicesimam Lugduni, solitis sibi hibernis, relinqui placuit. Manlius Valens, legatus Italicæ legionis, quamquam benè de partibus meritus, nullo apud Vitellium honore fuit. Secretis eum criminationibus infamaverat Fabius ignarum, & quò incautior deciperetur, palàm laudatum.

tellius, craignoient de plus celui-ci. On vint enſuite à Langres, province voiſine, & du parti de l'armée; elle y fut bien reçue, & s'y comporta honnêtement. Mais cette tranquilité fut troublée par les excès des cohortes détachées de la quatorzième légion, dont j'ai parlé ci-devant, & que Valens avoit jointes à ſon armée. Une querelle qui devint émeute s'éleva entre les Bataves & les Légionnaires; & les uns & les autres ayant ameuté leurs camarades, on étoit ſur le point d'en venir aux mains, ſi, par le châtiment de quelques Bataves, Valens n'eût rappellé les autres à leur devoir. On s'en prit mal-à-propos aux Eduens du ſujet de la querelle. Il leur fut ordonné de fournir de l'argent, des armes & des vivres gratuitement. Ce que les Eduens firent par force, les Lyonnois le firent volontiers: auſſi furent-ils délivrés de la legion Italique & de l'eſcadron de Turin qu'on emmenoit, & on ne laiſſa que la dix-huitième cohorte à Lyon, ſon quartier ordinaire. Quoique Manlius Valens, Commandant de la légion Italique, eût bien mérité de Vitellius, il n'en reçut aucun honneur. Fabius l'avoit deſſervi ſecrettement; & pour mieux le

Veterem inter Lugdunenſes Viennenſeſque diſcordiam, proximum bellum accenderat; multæ invicem clades, crebriùs infeſtiùſque, quam ut tantùm propter Neronem Galbamque pugnaretur. Et Galba reditus Lugdunenſium, occaſione iræ, in fiſcum verterat. Multus contrà in Viennenſes honor. Unde æmulatio & invidia, & uno amne diſcretis connexum odium. Igitur Lugdunenſes extimulare ſingulos militum, & in everſionem Viennenſium impellere, obſeſſam ab illis coloniam ſuam, adjutos Vindicis conatus, conſcriptas nuper legiones in præſidium Galbæ referendo. Et ubi cauſſas odiorum prætenderant, magnitudinem prædæ oſtendebant. Nec jam ſecreta exhortatio, ſed publicæ preces: *Irent ultores, exſcinderent ſedem Gallici belli; cuncta illìc externa & hoſtilia, ſe coloniam Romanam & partem exercitûs, & proſperarum adverſarumque rerum ſocios; ſi fortuna contrà daret, iratis ne relinquerentur.* His & pluribus in eumdem modum, perpulerant, ut nec legati quidem ac duces partium reſtingui poſſe iracundiam exercitûs arbitrarentur: cùm ignari haud diſcriminis ſui

tromper, il affectoit de le louer en public.

Il régnoit entre Vienne & Lyon d'anciennes diſcordes que la dernière guerre avoit ranimées : il y avoit eu beaucoup de ſang verſé de part & d'autre, & des combats plus fréquens & plus opiniâtres, que s'il n'eût été queſtion que des intérêts de Galba ou de Néron. Les revenus publics de la province de Lyon avoient été confiſqués par Galba ſous le nom d'amende. Il fit, au contraire, toutes ſortes d'honneurs aux Viennois, ajoutant ainſi l'envie à la haine de ces deux Peuples, ſéparés ſeulement par un fleuve qui n'arrêtoit pas leur animoſité. Les Lyonnois aimant donc le ſoldat, l'excitoient à détruire Vienne qu'ils accuſoient de tenir leur colonie aſſiégée, de s'être déclarée pour Vindex, & d'avoir ci-devant fourni des troupes pour le ſervice de Galba. En leur montrant enſuite la grandeur du butin, ils animoient la colère par la convoitiſe ; & non-contens de les exciter en ſecret : « Soyez, leur diſoient-ils hautement, » nos vengeurs & les vôtres, en détruiſant la ſource de toutes les guerres » des Gaules. Là, tout vous eſt étranger ou ennemi ; ici, vous voyez une

Viennenſes, velamenta & infulas præferentes, ubi agmen inceſſerat, arma, genua, veſtigia prehenſando, flexere militum animos. Addidit Valens trecenos ſingulis militibus ſeſtertios. Tùm vetuſtas dignitaſque coloniæ valuit. Et verba Fabii ſalutem incolumitatemque Viennenſium commendantis, æquis auribus accepta. Publicè tamen armis mulctati, privatis & promiſcuis copiis juvere militem. Sed fama conſtans fuit, ipſum Valentem magnâ pecuniâ emptum. Is diù ſordidus, repentè dives, mutationem fortunæ malè tegebat, accenſis egeſtate longâ cupidinibus, immoderatus, & inopi juventâ, ſenex prodigus.

» colonie Romaine & une portion de l'armée toujours fidelle à partager avec » vous les bons & les mauvais ſuccès : » la fortune peut nous être contraire ; » ne nous abandonnez pas à des ennemis irrités ». Par de ſemblables diſcours, ils échauffèrent tellement l'eſprit des ſoldats, que les Officiers & les Généraux déſeſpéroient de les contenir. Les Viennois qui n'ignoroient pas le péril, vinrent au-devant de l'armée avec des voiles & des bandelettes; & ſe proſternant devant les ſoldats, baiſant leurs pas, embraſſant leurs genoux & leurs armes, ils calmèrent leur fureur. Alors Valens leur ayant fait diſtribuer trois-cent ſeſterces par tête, on eut égard à l'ancienneté & à la dignité de la colonie, & ce qu'il dit pour le ſalut & la conſervation des habitans, fut écouté favorablement. On déſarma pourtant la province, & les particuliers furent obligés de fournir à diſcrétion des vivres au ſoldat : mais on ne douta point qu'ils n'euſſent à grand prix acheté le Général. Enrichi tout à coup après avoir long tems ſordidement vécu, il cachoit mal le changement de ſa fortune; & ſe livrant ſans meſure à tous ſes deſirs irrités par une longue abſti-

Lento deinde agmine, per fines Allobrogum & Vocontiorum ductus exercitus: ipsa itinerum spatia, & stativorum mutationes venditante duce, fœdis pactionibus adversùs possessores agrorum, & Magistratus civitatum, adeò minaciter, ut Luco (municipium id Vocontiorum est) faces admoverit, donec pecuniâ mitigaretur; quoties pecuniæ materia deesset, stupris & adulteriis exorabatur. Sic ad Alpes perventum.

Plùs prædæ ac sanguinis Cæcina hausit. Irritaverant turbidum ingenium Helvetii, Gallica gens, olim armis virisque mox memoriâ nominis clara, de cæde Galbæ ignari, & Vitellii Imperium abnuentes. Initium bello fuit avaritia ac festinatio unæ & vicesimæ legionis. Rapuerant pecuniam missam in stipendium castelli, quod olim Helvetii suis militibus ac stipendiis tuebantur; ægrè id passi Helvetii, interceptis epistolis, quæ nomine Germanici exercitûs ad Pannonicas legiones ferebantur, centurionem & quosdam militum in custodiâ

nence,

nence, il devint un vieillard prodigue d'un jeune homme indigent qu'il avoit été.

En poursuivant lentement sa route, il conduisit l'armée sur les confins des Allobroges & des Voconces; & par le plus infâme commerce, il régloit les séjours & les marches sur l'argent qu'on lui payoit pour s'en délivrer. Il imposoit les propriétaires des terres & les Magistrats des villes, avec une telle dureté, qu'il fut prêt à mettre le feu au Luc, ville des Voconces, qui l'adoucirent avec de l'argent. Ceux qui n'en avoient point, l'appaisoient en lui livrant leurs femmes & leurs filles. C'est ainsi qu'il marcha jusqu'aux Alpes.

Cécina fut plus sanguinaire & plus âpre au butin. Les Suisses, nation Gauloise, illustre autrefois par ses armes & ses soldats, & maintenant par ses ancêtres, ne sçachant rien de la mort de Galba, & refusant d'obéir à Vitellius, irritèrent l'esprit brouillon de son Général. La vingt-unième légion ayant enlevé la paye destinée à la garnison d'un fort où les Suisses entretenoient depuis long-tems des milices du pays, fut cause par sa pétulance & son avarice du commencement de la guerre. Les

retinebant. Cæcina belli avidus, proximam quamque culpam antequàm pœniteret, ultum ibat. Mota properè castra. Vastati agri. Direptus, longâ pace in modum municipii exstructus, locus, amœno salubrium aquarum usu frequens. Missi ad Rhætica auxilia nuntii, ut versos in legionem Helvetios à tergo aggrederentur. Illi ante discrimen feroces, in periculo pavidi, quamquam primo tumultu Claudium Severum ducem legerant, non arma noscere, non ordines sequi, non in unum consulere, exitiosum adversùs veteranos prælium, intuta obsidio, dilapsis vetustate mœnibus; hinc Cæcina cum valido exercitu, inde Rhæticæ alæ cohortesque & ipsorum Rhætorum juventus sueta armis, & more militiæ exercita; undique populatio & cædes. Ipsi in medio vagi abjectis armis, magna pars saucii aut palantes, in montem Vocetium perfugere. Ac statim immissâ cohorte Thracum depulsi, & consectantibus Germanis Rhætisque, per sylvas atque in ipsis latebris trucidati. Multa hominum millia cæsa, multa sub coronâ venumdata. Cumque direptis omnibus, Aventicum gentis caput justo agmine peteretur; missi qui dederent, civitatem, & deditio accepta. In Ju-

Suiſſes irrités, interceptèrent des lettres que l'armée d'Allemagne écrivoit à celle de Hongrie, & retinrent priſonniers un Centurion & quelques ſoldats. Cécina qui ne cherchoit que la guerre, & prévenoit toujours la réparation par la vengeance, lève auſſi-tôt ſon camp, & dévaſte le pays. Il détruiſit un lieu que ſes eaux minérales faiſoient fréquenter, & qui durant une longue paix, s'étoit embelli comme une ville. Il envoya ordre aux auxiliaires de la Rhétique de charger en queue les Suiſſes, qui faiſoient face à la légion. Ceux-ci, féroces; loin du péril, & lâches devant l'ennemi, élurent bien au premier tumulte Claude Sévere pour leur Général; mais ne ſçachant ni s'accorder dans leurs délibérations, ni garder leurs rangs, ni ſe ſervir de leurs armes, ils ſe laiſſoient défaire, tuer par nos vieux ſoldats, & forcer dans leurs places, dont tous les murs tomboient en ruines. Cécina, d'un côté, avec une bonne armée, de l'autre, les eſcadrons & les cohortes Rhétiques, compoſées d'une jeuneſſe exercée aux armes & bien diſciplinée, mettoient tout à feu & à ſang. Les Suiſſes, diſperſés entre deux, jettant leurs armes & la plûpart épars ou bleſſés, ſe réfu-

lium Alpinum è Principibus, ut concitorem belli, Cæcina animadvertit: ceteros veniæ vel ſævitiæ Vitellii reliquit.

Haud facile dictu eſt, legati Helvetiorum minus placabilem Imperatorem, an militem invenerint. Civitatis excidium poſcunt, tela ac manus in ora legatorum intentant. Ne Vitellius quidem minis ac verbis temperabat: cùm Claudius Coſſus, unus ex legatis, notæ facundiæ, ſed dicendi artem aptâ trepidatione occultans, atque eo validior, militis animum mitigavit: ut eſt mos vulgo, mutabili ſubitis, & tam prono in miſericordiam, quàm immodicum ſævitiâ fuerat; effuſis lacrymis, & meliora conſtantiùs poſtulando, impunitatem ſalutemque civitati impetravere.

gièrent ſur les montagnes, d'où chaſſés par une cohorte Thrace, qu'on détacha après eux, & pourſuivis par l'armée des Rhétiens, on les maſſacroit dans les forêts & juſques dans leurs cavernes. On en tua par milliers, & l'on en vendit un grand nombre. Quand on eut fait le dégât, on marcha en bataille à Avanche, Capitale du pays. Ils envoyèrent des députés pour ſe rendre, & furent reçus à diſcrétion. Cécina fit punir Julius Alpinus, un de leurs Chef, comme auteur de la guerre, laiſſant au jugement de Vitellius la grace, ou le châtiment des autres.

On auroit peine à dire, qui du ſoldat ou de l'Empereur, ſe montra le plus implacable aux députés Helvétiens. Tous les menaçant des armes & de la main, crioient qu'il falloit détruire leur ville, & Vitellius même ne pouvoit modérer ſa fureur. Cependant Claudius Coſſus, un des députés, connu par ſon éloquence, ſçut l'employer avec tant de force, & la cacher avec tant d'adreſſe ſous un air d'effroi, qu'il adoucit l'eſprit des ſoldats, & ſelon l'inconſtance ordinaire au Peuple, les rendit auſſi portés à la clémence qu'ils l'étoient d'abord à la cruauté. De ſorte qu'après

Cæcina paucos in Helvetiis moratus dies, dùm ſententiæ Vitellii certior fieret, ſimul tranſitum Alpium parans, lætum ex Italiâ nuntium accipit, alam Syllanam circà Padum agentem, ſacramento Vitellii acceſſiſſe. Proconſulem Vitellium Syllani in Africâ habuerant: mox à Nerone, ut in Ægyptum præmitterentur exciti, & ob bellum Vindicis remorati, ac tùm in Italiâ manentes, inſtinctu Decurionum qui Othonis ignari, Vitellio obſtricti, robur adventantium legionum & famam Germanici exercitùs attollebant, tranſiere in partes; & ut donum aliquod novo Principi; firmiſſima Tranſpadanæ regionis municipia, Mediolanum, ac Novariam, & Eporediam, ac Vercellas, adjunxere. Id Cæcinæ per ipſos compertum. Et quia præſidio alæ unius latiſſima pars Italiæ defendi nequibat, præmiſſis Gallorum, Luſitanorum Britannorumque cohortibus, & Germanorum vexillis, in alpe Graiâ ipſe paululùm cunctatus, nùm Rhæticis jugis in Noricum flecteret, adverſùs Petronium urbis Procuratorem, qui concitis auxiliis, & in-

beaucoup de pleurs, ayant imploré grace d'un ton plus rassis, ils obtinrent le salut & l'impunité de leur ville.

Cécina s'étant arrêté quelques jours en Suisse, pour attendre les ordres de Vitellius, & se préparer au passage des Alpes, y reçut l'agréable nouvelle que la cavalerie Syllanienne, qui bordoit le Pô, s'étoit soumise à Vitellius. Elle avoit servi sous lui dans son Proconsulat d'Afrique; puis Néron l'ayant rappellée, pour l'envoyer en Egypte, la retint pour la guerre de Vindex. Elle étoit ainsi demeurée en Italie, où ses Décurions, à qui Othon étoit inconnu, & qui se trouvoient liés à Vitellius, vantant la force des légions qui s'approchoient, & ne parlant que des armées d'Allemagne, l'attirèrent dans son parti. Pour ne point s'offrir les mains vuides, ces troupes déclarèrent à Cécina qu'elles joignoient aux possessions de leur nouveau Prince, les forteresses d'au-delà du Pô, sçavoir: Milan, Novarre, Yvrée & Verceil; & comme une seule brigade de cavalerie ne suffisoit pas pour garder une si grande partie de l'Italie, il y envoya les cohortes des Gaules, de Lusitanie & de Bretagne, auxquelles il joignit les enseignes Allemandes & l'es-

terruptis fluminum pontibus , fidus Othoni putabatur. Sed metu ne admitteret præmissas jam cohortes alasque, simul reputans plùs gloriæ retentâ Italiâ, & ubicumque certatum foret, Noricos in cetera victoriæ præmia cessuros, Penino subsignanum militem itinere, & grave legionum agmen, hibernis adhuc Alpibus traduxit.

Otho interim, contra spem omnium, non deliciis, neque desidiâ torpescere; dilatæ voluptates, dissimulata luxuria, & cuncta ad decorem Imperii composita. Eoque plus formidinis afferebant falsæ virtutes, & vitia reditura. Marium Celsum, Consulem designatum, per speciem vinculorum, sævitiæ militum subtractum, acciri in Capitolium jubet. Clementiæ titulus, è viro claro & partibus inviso, petebatur. Celsus constanter servatæ erga Galbam fidei crimen confessus, exemplum ultrò imputavit.

cadron de Sicile. Quant à lui, il hésita quelques tems s'il ne traverseroit point les monts Rhétiens, pour marcher dans la Norique contre l'Intendant Petronius, qui, ayant rassemblé les auxiliaires & fait couper les ponts, sembloit vouloir être fidèle à Othon. Mais craignant de perdre les troupes qu'il avoit envoyées devant lui, trouvant aussi plus de gloire à conserver l'Italie, & jugeant qu'en quelque lieu que l'on combattît, la Norique ne pouvoit échapper au Vainqueur, il fit passer les troupes des alliés, & même les pesans bataillons légionnaires par les Alpes Pennines, quoiqu'elles fussent encore couvertes de neige.

Cependant. au lieu de s'abandonner aux plaisirs & à la mollesse, Othon renvoyant à d'autres tems le luxe & la volupté, surprit tout le monde en s'appliquant à rétablir la gloire de l'Empire. Mais ces fausses vertus ne faisoient prévoir qu'avec plus d'effroi le moment où ses vices reprendroient le dessus. Il fit conduire au Capitole Marius Celsus, Consul désigné qu'il avoit feint de mettre aux fers pour le sauver de la fureur des soldats, & voulut se donner une réputation de clémence, en dérobant à

Nec Otho quasi ignosceret, sed ne hostis metum reconciliationis adhiberet, statim intrà intimos amicos habuit, & mox bello inter duces delegit. Mansitque Celso, velut fataliter etiam pro Othone fides, integra & infelix. Læta primoribus civitatis, celebrata in vulgus Celsi salus, ne militibus quidem ingrata fuit, eamdem virtutem admirantibus, cui irascebantur.

Par inde exsultatio, disparibus caussis consecuta, impetrato Tigellini exitio. Sophonius Tigellinus, obscuris parentibus, fœdâ pueritiâ, impudicâ senectâ, Præfecturam vigilum & Prætorii, & alia præmia virtutum, quia velocius erat vitiis adeptus, crudelitatem mox, deinde avaritiam, & virilia scelera exercuit: corrupto ad omne facinus Nerone, quædam ignaro ausus, ac postremò ejusdem desertor ac proditor. Unde non alium pertinaciùs ad pœnam flagitavere, diverso affectu, quibus

la haine des siens une tête illustre. Celsus, par l'exemple de sa fidélité pour Galba, dont il faisoit gloire, montroit à son successeur ce qu'il en pouvoit attendre à son tour. Othon, ne jugeant pas qu'il eût besoin de pardon, & voulant ôter toute défiance à un ennemi réconcilié, l'admit au nombre de ses plus intimes amis, & dans la guerre qui suivit bientôt, en fit l'un de ses Généraux. Celsus, de son côté, s'attacha sincérement à Othon, comme si c'eût été son sort d'être toujours fidèle au parti malheureux. Sa conservation fut agréable aux Grands, louée du Peuple, & ne déplut pas même aux soldats, forcés d'admirer une vertu qu'ils haïssoient.

Le châtiment de Tigellinus ne fut pas moins applaudi, par une cause toute différente. Sophonius Tigellinus, né de parens obscurs, souillé dès son enfance, & débauché dans sa vieillesse, avoit à force de vices obtenu les Préfectures de la Police, du Prétoire, & d'autres emplois dûs à la vertu, dans lesquels il montra d'abord sa cruauté, puis son avarice, & tous les crimes d'un méchant homme. Non content de corrompre Néron, & de l'exciter à mille forfaits, il osoit même en commettre à son insçu,

odium Neronis inerat, & quibus desiderium. Apud Galbam T. Vinii potentiâ defensus, prætexentis servatam ab eo filiam; & haud dubiè servaverat, non clementiâ (quippe tot interfectis) sed effugio in futurum; quia pessimus quisque, diffidentiâ præsentium mutationem pavens, adversùs publicum odium, privatam gratiam præparat: unde nulla innocentiæ cura, sed vitæ impunitatis. Eo infensior populus, additâ ad vetus Tigellini odium recenti T. Vinii invidiâ, concurrere è totâ urbe in palatium ac fora; & ubi plurima vulgi licentia, in circum ac theatra effusi, seditiosis vocibus obstrepere: donec Tigellinus, accepto apud Sinuessanas aquas supremæ necessitatis nuntio, inter stupra concubinarum, & oscula, & deformes moras, sectis novacula faucibus, infamem vitam fœdavit, etiam exitu sero & inhonesto.

& finit par l'abandonner & le trahir. Auſſi nulle punition ne fut-elle plus ardemment pourſuivie, mais par divers motifs, de ceux qui déteſtoient Néron, & de ceux qui les regrettoient. Il avoit été protégé près de Galba par Vinius dont il avoit ſauvé la fille, moins par pitié, lui qui commit tant d'autres meurtres, que pour s'étayer du père au beſoin. Car les ſcélérats, toujours en crainte des révolutions, ſe ménagent de loin des amis particuliers qui puiſſent les garantir de la haine publique, & ſans s'abſtenir du crime, s'aſſurent ainſi de l'impunité. Mais cette reſſource ne rendit Tigellinus que plus odieux, en ajoutant à l'ancienne averſion qu'on avoit pour lui celle que Vinius venoit de s'attirer. On accouroit de tous les quartiers, dans la place & dans le palais: le cirque ſur-tout & les théâtres, lieux où la licence du peuple eſt plus grande, retentiſſoient de clameurs ſéditieuſes. Enfin Tigellinus ayant reçu aux eaux de Sinueſſe l'ordre de mourir, après de honteux délais cherchés dans les bras des femmes, ſe coupa la gorge avec un raſoir, terminant ainſi une vie infâme par une mort tardive & déshonnête.

Per idem tempus expoſtulata ad ſupplicium Galvia Criſpinilla, variis fruſtrationibus, & adverſa diſſimulantis Principis fama, periculo exempta eſt: magiſtra libidinum Neronis, tranſgreſſa in Africam ad inſtigandum in arma Clodium Macrum, famem Populi Romani haud obſcurè molita, totius poſteà civitatis gratiam obtinuit conſulari matrimonio innixa, & apud Galbam, Othonem, Vitellium illæſa: mox potens pecuniâ & orbitate, quæ bonis maliſque temporibus juxtà valent.

Crebræ interim, & muliebribus blandimentis infectæ, ab Othone ad Vitellium epiſtolæ, offerebant pecuniam & gratiam, & quemcumque quietis locum prodigæ vitæ legiſſet. Paria Vitellius oſtendebat, primò molliùs, ſtultâ utrimque & indecorâ ſimulatione: mox quaſi rixantes ſtupra, & flagitia invicem objectavere neuter falſò. Otho, revocatis quos Galba miſerat legatis, rurſùs ad utrumque Germanicum exercitum, & ad legionem Italicam, eaſque quæ Lugduni agebant copias, ſpecie Senatùs miſit. Legati apud Vitellium remanſere, promptiùs quàm ut retenti viderentur.

Dans ce même tems, on follicitoit la punition de Galvia Crifpinilla; mais elle fe tira d'affaire à force de défaites, & par une connivence qui ne fit pas honneur au Prince. Elle avoit eu Néron pour élève de débauche : enfuite ayant paffé en Afrique pour exciter Macer à prendre les armes, elle tâcha tout ouvertement d'affamer Rome. Rentrée en grace à la faveur d'un mariage confulaire, & échappée aux règnes de Galba, d'Othon & de Vitellius, elle refta fort riche & fans enfans; deux grands moyens de crédit dans tous les tems, bons & mauvais.

Cependant Othon écrivoit à Vitellius lettres fur lettres qu'il fouilloit de cajoleries de femmes, lui offrant argent, graces, & tel afyle qu'il voudroit choifir pour y vivre dans les plaifirs. Vitellius lui répondoit fur le même ton; mais ces offres mutuelles, d'abord fobrement ménagées & couvertes des deux côtés d'une fotte & honteufe diffimulation, dégénérèrent bientôt en querelles, chacun reprochant à l'autre avec la même vérité fes vices & fa débauche. Othon rappella les députés de Galba, & en envoya d'autres au nom du Sénat aux deux armées d'Allemagne,

Prætoriani, quos per ſimulationem officii legatis Otho adjunxerat, remiſſi, antequàm legionibus miſcerentur. Addit epiſtolas Fabius Valens, nomine Germanici exercitûs, ad prætorias & urbanas cohortes, de viribus partium magnificas, & concordiam offerentes. Increpabant ultrò, quòd tanto ante traditum Vitellio Imperium, ad Othonem vertiſſent. Ita promiſſis ſimul, ac minis tentabantur: ut bello impares, in pace nihil amiſſuri. Neque ideò prætorianorum fides mutata.

Sed inſidiatores ab Othone in Germaniam, à Vitellio in urbem miſſi. Utriſque fruſtrà fuit: Vitellianis impunè, per tantam hominum multitudinem, mutuâ ignorantiâ fallentibus: Othoniani, novitate vultus, omnibus invicem gnaris; prodebantur. Vitellius litteras ad Titianum fratrem Othonis compoſuit, exi-

aux troupes qui étoient à Lyon & à la légion d'Italie. Les députés restèrent auprès de Vitellius, mais trop aisément pour qu'on crût que c'étoit par force. Quant aux Prétoriens qu'Othon avoit joints comme par honneur à ces députés, on se hâta de les renvoyer avant qu'ils se mêlassent parmi les légions. Fabius Valens leur remit des lettres au nom des armées d'Allemagne pour les cohortes de la ville & du prétoire, par lesquelles, parlant pompeusement du parti de Vitellius, on les pressoit de s'y réunir. On leur reprochoit vivement d'avoir transféré à Othon l'Empire décerné long-tems auparavant à Vitellius. Enfin usant pour les gagner de promesses & de menaces, on leur parloit comme à des gens à qui la paix n'ôtoit rien, & qui ne pouvoient soutenir la guerre: mais tout cela n'ébranla point la fidélité des Prétoriens.

Alors Othon & Vitellius prirent le parti d'envoyer des assassins, l'un en Allemagne & l'autre à Rome, tous deux inutilement. Ceux de Vitellius, mêlés dans une si grande multitude d'hommes inconnus l'un à l'autre, ne furent pas découverts; mais ceux d'Othon furent bientôt trahis par la nouveauté de leurs

tium ipſi filioque ejus minitans, ni incolumes ſibi mater ac liberi ſervarentur. Et ſtetit domus utraque, ſub Othone, incertum an metu: Vitellius victor, clementiæ gloriam tulit.

Primus Othoni fiduciam addidit ex Illyrico nuntius, juraſſe in eum Dalmatiæ, ac Pannoniæ, & Mœſiæ, legiones. Idem ex Hiſpaniâ allatum: laudatuſque per edictum Cluvius Rufus; & ſtatim cognitum eſt, converſam ad Vitellium Hiſpaniam. Nec Aquitania quidem, quamquam à Julio Cordo in verba Othonis obſtricta, diù manſit. Nuſquàm fides aut amor, metu ac neceſſitate hùc illùc mutabantur. Eadem formido provinciam Narbonenſem ad Vitellium vertit, facili tranſitu ad proximos & validiores. Longinquæ provinciæ, & quidquid armorum mari dirimitur, penes Othonem manebant, non partium ſtudio, ſed erat grande momentum in nomine urbis ac prætextu Senatûs. Et occupaverat animos prior auditus. Judaicum exercitum Veſpaſianus, Syriæ legiones Mucianus ſacramento Othonis

viſages parmi des gens qui ſe connoiſſoient tous. Vitellius écrivit à Titien, frère d'Othon, que ſa vie & celle de ſes fils lui répondroïent de ſa mère & de ſes enfans. L'une & l'autre famille fut conſervée. On douta du motif de la clémence d'Othon ; mais Vitellius, vainqueur, eut tout l'honneur de la ſienne.

La première nouvelle qui donna de la confiance à Othon lui vint d'Illyrie, d'où il apprit que les légions de Dalmatie, de Pannonie & de la Mœſie avoient prêté ſerment en ſon nom. Il reçut d'Eſpagne un ſemblable avis, & donna par édit des louanges à Cluvius Rufus; mais on ſçut bientôt après que l'Eſpagne s'étoit retournée du côté de Vitellius. L'Aquitaine, que Julius Cordus avoit auſſi fait déclarer pour Othon, ne lui reſta pas plus fidelle. Comme il n'étoit pas queſtion de foi ni d'attachement, chacun ſe laiſſoit entraîner çà & là ſelon ſa crainte ou ſes eſpérances. L'effroi fit déclarer de même la province Narbonnoiſe en faveur de Vitellius qui, le plus proche & le plus puiſſant, parut aiſément le plus légitime. Les provinces les plus éloignées, & celles que la mer ſéparoit des troupes reſtèrent à

adegere. Simul Ægyptus, omnesque versæ in Othonem provinciæ, nomine ejus tenebantur. Idem Africæ obsequium, initio à Carthagine orto. Neque exspectatâ Vipsanii Aproniani Proconsulis auctoritate, crescens Neronis libertus (nam & hi malis temporibus partem se reipublicæ faciunt) epulum plebi, ob lætitiam recentis imperii, obtulerat: & populus pleraque sine modo festinavit. Carthaginem ceteræ civitates secutæ. Sic distractis exercitibus ac provinciis, Vitellio quidem ad capessendam Principatûs fortunam bello opus erat.

Othon; moins pour l'amour de lui, qu'à cause du grand poids que donnoit à son parti le nom de Rome & l'autorité du Sénat, outre qu'on penchoit naturellement pour le premier reconnu (*). L'armée de Judée, par les soins de Vespasien, & les légions de Syrie par ceux de Mucianus, prêtèrent serment à Othon. L'Egypte & toutes les provinces d'Orient reconnoissoient son autorité. L'Afrique lui rendoit la même obéissance, à l'exemple de Carthage, où, sans attendre les ordres du Proconsul Vipsanius Apronianius, Crescens, affranchi de Néron, se mêlant, comme ses pareils, des affaires de la République dans les tems de calamités, avoit en réjouissance de la nouvelle élection, donné des fêtes au peuple qui se livroit étourdiment à tout. Les autres villes imitèrent Carthage. Ainsi les armées & les provinces se trouvoient tellement partagées, que Vitellius avoit besoin des succès de la guerre pour se mettre en possession de l'Empire.

(*) L'élection de Vitellius avoit précédée celle d'Othon: mais au-delà des mers le bruit de celle-ci avoit prévenu le bruit de l'autre: ainsi Othon étoit dans ces régions le premier reconnu.

Otho, ut in multà pace, munia imperii obibat: quædam ex dignitate, Reipublicæ; pleraque, contrà decus, ex præſenti uſu properando. Conſul cum Titiano fratre in Kalendas Martias ipſe, proximos menſes Verginio deſtinat, ut aliquod exercitui Germanico delinimentum. Jungitur Verginio Poppæus Vopiſcus, prætextu veteris amicitiæ, plerique Viennenſium honori datum interpretabantur. Ceteri conſulatus ex deſtinatione Neronis, aut Galbæ, manſere. Cælio ac Flavio Sabinis, in Julias; Ario Antonino & Mario Celſo, in Septembres: quorum honori ne Vitellius quidem victor interceſſit. Sed Otho, pontificatus auguratuſque honoratis jam ſenibus cumulum dignitate addidit; & recens ab exilio reverſos nobiles adoleſcentulos, avitis ac paternis ſacerdotiis in ſolatium recoluit. Redditus Cadio Rufo, Pedio Blæſo, Sevino Promptino ſenatorius locus, qui repetundarum criminibus ſub Claudio ac Nerone ceciderant. Placuit ignoſcentibus, verſo nomine: quod avaritia fuerat, videri majeſtatem: cujus tùm odio, etiam bonæ leges peribant.

Pour Othon, il faisoit comme en pleine paix les fonctions d'Empereur, quelquefois soutenant la dignité de la République, mais plus souvent l'avilissant en se hâtant de régner. Il désigna son frère Titianus Consul avec lui jusqu'au premier de Mars; & cherchant à se concilier l'armée d'Allemagne, il destina les deux mois suivans à Verginius, auquel il donna Poppæus Vopiscus pour Collègue, sous prétexte d'une ancienne amitié, mais plutôt, selon plusieurs, pour faire honneur aux Viennois. Il n'y eut rien de changé pour les autres Consulats aux nominations de Néron & de Galba. Deux Sabinus, Cælius & Flave, restèrent désignés pour Mai & Juin; Arius Antonius, & Marius Celsus pour Juillet & Août; honneur dont Vitellius même ne les priva pas après sa victoire. Othon mit le comble aux dignités des plus illustres vieillards, en y ajoutant celles d'Augures & de Pontifes, & consola la jeune noblesse récemment rappellée d'exil, en lui rendant le sacerdoce dont avoient joui ses ancêtres. Il rétablit dans le Sénat Cadius Rufus, Pedius Blæsus & Sevinus Promptinus, qui en avoient été chassés sous Claude pour crime de concussion.

Eâdem largitione, civitatum quoque ac provinciarum animos aggreſſus, Hiſpalienſibus, & Emeritenſibus familiarum adjectiones. Lingonibus univerſis civitatem Romanam, Provinciæ Bæticæ Maurorum civitates dono dedit. Nova jura Cappadociæ, nova Africæ, oſtentui magis quàm manſura. Inter quæ neceſſitate præſentium rerum & inſtantibus curis excuſata, ne tùm quidem immemor amorum, ſtatuas Poppææ per Senatuſconſultum repoſuit. Creditus eſt etiam de celebrandâ Neronis memoriâ agitaviſſe, ſpe vulgum alliciendi. Et fuere qui imagines Neronis proponerent: atque etiam Othoni, quibuſdam diebus populus & miles, tamquàm nobilitatem ac decus aſtruerent, NERONI-OTHONI acclamavit. Ipſe in ſuſpenſo tenuit, vetandi metu, vel agnoſcendi pudore.

Converſis ad civile bellum animis, externa ſine curâ habebantur. Eò audentius, Rhoxolani, Sarmatica gens,

L'on

L'on s'avisa, pour leur pardonner, de changer le mot de *rapine* en celui de *Lèze-Majesté*, mot odieux en ces tems-là, & dont l'abus faisoit tort aux meilleures loix.

Il étendit aussi ses graces sur les villes & les provinces. Il ajouta de nouvelles familles aux colonies d'Hispalis & d'Emerita: il donna le droit de bourgeoisie Romaine à toute la province de Langres, à celle de la Bétique les villes de la Mauritanie, à celles d'Afrique & de Cappadoce de nouveaux droits trop brillans pour être durables. Tous ces soins, & les besoins pressans qui les exigeoient, ne lui firent point oublier ses amours, & il fit rétablir par décret du Sénat les statues de Poppée. Quelques-uns relevèrent aussi celles de Néron; l'on dit même qu'il délibéra s'il ne lui feroit point une oraison funèbre pour plaire à la populace. Enfin le peuple & les soldats croyant bien lui faire honneur, crièrent durant quelques jours: *Vive Néron-Othon !* Acclamations qu'il feignit d'ignorer, n'osant les défendre, & rougissant de les permettre.

Cependant, uniquement occupés de leurs guerres civiles, les Romains abandonnoient les affaires de dehors. Cette

priore hieme cæſis duabus cohortibus, magnâ ſpe ad Mœſiam irruperant, novem millia equitum, ex ferociâ & ſucceſſu, prædæ magis quàm pugnæ intenta. Igitur vagos & incurioſos, tertia legio adjunctis auxiliis, repentè invaſit. Apud Romanos omnia prælio apta. Sarmatæ diſperſi, aut cupidine prædæ graves onere ſarcinarum, & lubrico itinerum ademptâ equorum pernicitate, velut vincti cædebantur. Namque mirum dictu ut ſit omnis Sarmatarum virtus, velut extrà ipſos, nihil ad pedeſtrem pugnam tam ignavum; ubi per turmas advenere, vix ulla acies obſtiterit. Sed tùm humido die, & ſoluto gelu, neque conti, neque gladii, quos prælongos utrâque manu regunt, uſui, lapſantibus equis, & cataphractarum pondere (id Principibus & nobiliſſimo cuique tegmen, ferreis laminis, aut præduro corio conſertum; ut adverſùs ictus impenetrabile, ita impetu hoſtium provolutis inhabile ad reſurgendum) ſimul altitudine, & mollitiâ nivis, hauriebantur. Romanus miles facili loricâ, & miſſili pilo, aut lanceis aſſultans, ubi res poſceret, levi gladio inermem Sarmatam (neque enim defendi ſcuto mos eſt) comminus fodiebat; donec pauci,

négligence inspira tant d'audace aux Roxolans, peuple Sarmate, que dès l'hyver précédent, après avoir défait deux cohortes, ils firent avec beaucoup de confiance une irruption dans la Mœsie au nombre de neuf mille chevaux. Le succès joint à leur avidité, leur faisant plutôt songer à piller qu'à combattre, la troisième légion jointe aux auxiliaires, les surprit épars & sans discipline. Attaqués par les Romains en bataille, les Sarmates dispersés au pillage, ou déjà chargés de butin, & ne pouvant dans les chemins glissans s'aider de la vîtesse de leurs chevaux, se laissoient tuer sans résistance. Tel est le caractère de ces étranges Peuples, que leur valeur semble n'être pas en eux. S'ils donnent en escadrons, à peine une armée peut-elle soutenir leur choc; s'ils combattent à pied, c'est la lâcheté même. Le dégel & l'humidité qui faisoient alors glisser & tomber leurs chevaux, leur ôtoient l'usage de leurs piques & de leurs longues épées à deux mains. Le poids des cataphractes, sorte d'armure faite de lames de fer, ou d'un cuir très-dur qui rend les Chefs & les Officiers impénétrables aux coups, les empêchoient de se relever, quand le choc

qui prælio ſuperfuerant, paludibus abderentur. Ibi ſævitiâ, hic miſeriâ vulnerum abſumpti. Poſtquam id Romæ compertum, M. Aponius Mœſiam obtinens, triumphali ſtatua, Fulvius Aurelius, & Julianus Titius, ac Numiſius Lupus, legati legionum, conſularibus ornamentis donantur: læto Othone, & gloriam in ſe trahente, tamquam & ipſe felix bello, & ſuis Ducibus ſuiſque exercitibus Rempublicam auxiſſet.

Parvo interim initio, unde nihil timebatur, orta ſeditio, propè urbi excidio fuit. Septimam decimam cohortem, è coloniâ Hoſtienſi, in urbem acciri Otho juſſerat. Armandæ ejus cura, Vario Criſpino, Tribuno è prætorianis, data. Is quo magis vacuus, quietis caſtris, juſſa exſequeretur; vehicula cohortis, incipiente nocte, onerari aperto

des ennemis les avoient renversés, & ils étoient étouffés dans la neige qui étoit molle & haute. Les soldats Romains, couverts d'une cuirasse légère, les renversoient à coups de traits ou de lance selon l'occasion, & les perçoient d'autant plus aisément de leurs courtes épées, qu'ils n'ont point la défense du bouclier. Un petit nombre échappèrent & se sauvèrent dans les marais où la rigueur de l'hyver, & leurs blessures les firent périr. Sur ces nouvelles, on donna à Rome une statue triomphale à Marcus Apronianus qui commandoit en Mœsie & les ornemens consulaires à Fulvius Aurelius, Julianus Titius, & Numisius Lupus, Colonels des légions. Othon fut charmé d'un succès dont il s'attribuoit l'honneur, comme d'une guerre conduite sous ses auspices & par ses Officiers, au profit de l'État.

Tout-à-coup il s'éleva sur le plus léger sujet, & du côté dont on se défioit le moins, une sédition qui mit Rome à deux doigts de sa ruine. Othon ayant ordonné qu'on fît venir dans la ville, la dix-septième cohorte qui étoit à Ostie, avoit chargé Varius Crispinus, Tribun prétorien, du soin de la faire armer. Crispinus, pour prévenir l'embar-

armamentario jubet. Tempus, in suspicionem; caussa, in crimen; affectatio quietis, in tumultum evaluit. Et visa inter temulentos arma, cupidinem sui movere. Fremit miles, & Tribunos Centurionesque proditionis arguit, tamquam familiæ Senatorum ad perniciem Othonis armarentur. Pars ignari & vino graves, pessimus quisque in occasionem prædarum, vulgus, ut mos est, cujusque motûs novi cupidum, & obsequia meliorum nox abstulerat. Resistentem seditioni Tribunum, & severissimos Centurionum obtruncant; rapta arma, nudati gladii, insidentes equis, urbem ac palatium petunt.

Erat Othoni celebre convivium, primoribus feminis virisque, qui trepidi, fortuitusne militum furor, an dolus Imperatoris, manere ac deprehendi, an

ras, choisit le tems où le camp étoit tranquille & le soldat retiré; & ayant fait ouvrir l'arsénal, commença dès l'entrée de la nuit à faire charger les fourgons de la cohorte. L'heure rendit le motif suspect, & ce qu'on avoit fait pour empêcher le désordre en produisit un très-grand. La vue des armes donna à des gens pris de vin la tentation de s'en servir. Les soldats s'emportent, & traitant de traitres leurs Officiers & Tribuns, les accusent de vouloir armer le Sénat contre Othon. Les uns déjà ivres, ne sçavoient ce qu'ils faisoient; les plus méchans ne cherchoient que l'occasion de piller: la foule se laissoit entraîner par son goût ordinaire pour les nouveautés, & la nuit empêchoit qu'on ne pût tirer parti de l'obéissance des sages. Le Tribun voulant réprimer la sédition, fut tué, de même que les plus sévères Centurions; après quoi, s'étant saisis des armes, ces emportés montèrent à cheval; &, l'épée à la main, prirent le chemin de la ville & du palais.

Othon donnoit un festin ce jour-là, à ce qu'il y avoit de plus grand à Rome dans les deux sexes. Les convives redoutant également la fureur des soldats

ſugere & diſpergi, periculoſius foret; modò conſtantiam ſimulare, modò formidine detegi, ſimul Othonis vultum intueri. Utque evenit inclinatis ad ſuſpicionem mentibus, cùm timeret Otho, timebatur. Sed haud ſecùs diſcrimine Senatûs quam ſuo territus; & Præfectos prætorii ad mitigandas militum iras ſtatim miſerat, & abire properè omnes è convivio juſſit. Tùm verò paſſim Magiſtratus, projectis inſignibus, vitatâ comitum & ſervorum frequentiâ, ſenes feminæque per tenebras, diverſa urbis itinera, rari domos, plurimi amicorum tecta, & ut cuique humillimus cliens, incertas latebras petivere.

Militum impetus ne foribus quidem palatii coërcitus, quo minus convivium irrumperent, oſtendi ſibi Othonem expoſtulantes: vulnerato Julio Martiale, Tribuno, Vitellio Saturnino, Præfecto legionis, dùm ruentibus obſiſtunt. Undique arma & minæ, modò in Centuriones Tribunoſque, modò in Senatum

& la trahiſon de l'Empereur, ne ſçavoient ce qu'ils devoient craindre le plus, d'être pris s'ils demeuroient, ou d'être pourſuivis dans leur fuite; tantôt affectant de la fermeté, tantôt décelant leur effroi, tous obſervoient le viſage d'Othon; & comme on étoit porté à la défiance, la crainte qu'il témoignoit, augmentoit celle qu'on avoit de lui. Non moins effrayé du péril du Sénat, que du ſien propre, Othon chargea d'abord les Préfets du prétoire d'aller appaiſer les ſoldats, & ſe hâta de renvoyer tout le monde. Les Magiſtrats fuyoient çà & là, jettant les marques de leurs dignités; les vieillards & les femmes diſperſés par les rues dans les ténèbres, ſe déroboient aux gens de leur ſuite. Peu rentrèrent dans leurs maiſons, preſque tous cherchèrent chez leurs amis, & les plus pauvres de leurs cliens des retraites mal aſſurées.

Les ſoldats arrivèrent avec une telle impétuoſité, qu'ayant forcé l'entrée du Palais, ils bleſſèrent le Tribun Julius Martialis & Vitellius Saturninus qui tâchoient de les retenir, & pénétrèrent juſques dans la ſalle du feſtin, demandant à voir Othon. Par-tout ils menaçoient des armes & de la voix, tantôt

universum : lymphatis cæco pavore animis, & quia neminem unum destinare iræ poterant, licentiam in omnes poscentibus ; donec Otho, contrà decus imperii thoro insistens, precibus & lacrymis ægrè cohibuit. Redieruntque in castra inviti, neque innocentes. Posterâ die, velut captâ urbe, clausæ domus, rarus per vias populus, mæsta plebs, dejecti in terram militum vultus, ac plùs tristitiæ quàm pœnitentiæ. Manipulatim allocuti sunt Licinius Proculus, & Plotius Firmus, Præfecti : ex suo quisque ingenio, mitiùs aut horridiùs. Finis sermonis in eo, ut quina millia nummùm singulis militibus numerarentur. Tùm Otho ingredi castra ausus. Atque illum Tribuni Centurionesque circumsistunt, abjectis militiæ insignibus, otium & salutem flagitantes. Sensit invidiam miles, & compositus in obsequium, auctores seditionis ad supplicium ultrò postulabat.

Otho, quamquam turbidis rebus, & diversis militum animis, cùm optimus

leurs Tribuns & Centurions, tantôt le Corps entier du Sénat: furieux & troublés d'une aveugle terreur, faute de sçavoir à qui s'en prendre, ils en vouloient à tout le monde. Il fallut qu'Othon, sans égard pour la majesté de son rang, montât sur un sopha, d'où, à force de larmes & de prières, les ayant contenus avec peine, il les renvoya au camp coupables & mal appaisés. Le lendemain les maisons étoient fermées, les rues désertes, le peuple consterné comme dans une ville prise, & les soldats baissoient les yeux moins de repentir que de honte. Les deux Préfets Proculus & Firmus, parlant avec douceur ou dureté, chacun selon son génie, firent à chaque manipule des exhortations, qu'ils conclurent par annoncer une distribution de cinq mille sesterces par tête. Alors Othon ayant hasardé d'entrer dans le camp, fut environné des Tribuns & des Centurions qui, jettant leurs ornemens militaires, lui demandoient congé & sureté. Les soldats sentirent le reproche; & rentrant dans leur devoir, crioient qu'on menât au supplice les auteurs de la révolte.

Au milieu de tous ces troubles & de ces mouvemens divers, Othon voyoit

quiſque remedium præſentis licentiæ poſceret : vulgus & plures, ſeditionibus & ambitioſo imperio læti, per turbas & raptus faciliùs ad civile bellum impellerentur : ſimul reputans non poſſe Principatum ſcelere quæſitum, ſubitâ modeſtiâ, & priſcâ gravitate retineri, ſed diſcrimine urbis & periculo Senatûs anxius, poſtremò ita diſſeruit.

Neque ut affectus veſtros in amorem mei accenderem, commilitones; neque ut animum ad virtutem cohortarer (utraque enim egregiè ſuperſunt:) ſed veni poſtulaturus à vobis temperamentum veſtræ fortitudinis, & ergà me modum caritatis. Tumultus proximi initium, non cupiditate vel odio, quæ multos exercitus in diſcordiam egere) ac ne detrectatione quidem aut formidine periculorum, nimia pietas veſtra acriùs quàm conſideratiùs excitavit. Nam ſæpè honeſtas rerum cauſſas, ni judicium adhibeas, pernicioſi exitus conſequuntur. Imus ad bellum; nunc omnes nuntios palàm audiri, omnia conſilia cunctis præſentibus tractari, ratio rerum, aut occaſionum velocitas patitur? Tam neſcire quædam milites, quàm ſcire oportet. Ita ſe Ducum auctoritas, ſic rigor diſciplinæ

bien que tout homme ſage deſiroit un frein à tant de licence ; il n'ignoroit pas non plus que les attroupemens & les rapines mènent aiſément à la guerre civile une multitude avide des ſéditions, qui forcent le gouvernement à la flatter. Alarmé du danger où il voyoit Rome & le Sénat ; mais jugeant impoſſible d'exercer tout-d'un coup avec la dignité convenable, un pouvoir acquis par le crime, il tint enfin le diſcours ſuivant.

« Compagnons, je ne viens ici ni ranimer votre zèle en ma faveur, ni réchauffer votre courage ; je ſçais que l'un & l'autre ont toujours la même vigueur ; je viens vous exhorter, au contraire, à les contenir dans de juſtes bornes. Ce n'eſt ni l'avarice ou la haine, cauſes de tant de troubles dans les armées, ni la calomnie ou quelque vaine terreur, c'eſt l'excès ſeul de votre affection pour moi qui a produit avec plus de chaleur que de raiſon le tumulte de la nuit dernière : mais avec les motifs les plus honnêtes, une conduite inconſidérée peut avoir les plus funeſtes effets. Dans la guerre que nous allons commencer, eſt-ce le tems de communiquer à tous chaque avis qu'on reçoit ; & faut-il délibérer de

habet, ut multa etiam Centuriones Tribunoſque tantùm juberi expediat. Si ubi jubeantur, quærere ſingulis liceat: pereunte obſequio, etiam Imperium intercidit. An & illìc nocte intempeſtâ rapientur arma? Unus alterve perditus ac temulentus (neque enim plures conſternatione proximâ inſaniſſe crediderim) Centurionis ac Tribuni ſanguine manus imbuet? Imperatoris ſui tentorium irrumpet.

Vos quidem iſtuc pro me, ſed in diſcurſu ac tenebris, & rerum omnium confuſione, patefieri occaſio etiam adverſùs me poteſt. Si Vitellio & ſatellitibus ejus eligendi facultas detur, quem nobis animum, quas mentes imprecentur? quid aliud quàm ſeditionem & diſcordiam optabunt? ne miles Centurioni, ne Centurio

» chaque chose devant tout le monde?
» L'ordre des affaires, ni la rapidité de
» l'occasion ne le permettroient pas; &
» comme il y a des choses que le soldat
» doit sçavoir, il y en a d'autres qu'il
» doit ignorer. L'autorité des Chefs &
» la rigueur de la discipline, demandent
» qu'en plusieurs occasions les Centu-
» rions & les Tribuns eux-mêmes ne
» sçachent qu'obéir. Si chacun veut
» qu'on lui rende raison des ordres qu'il
» reçoit, c'est en fait de l'obéissance,
» & par conséquent de l'Empire. Que
» sera-ce lorsqu'on osera courir aux ar-
» mes, dans le tems de la retraite & de
» la nuit? Lorsqu'un ou deux hommes
» perdus & pris de vin (car je ne puis
» croire qu'une telle frénésie en ait saisi
» davantage, tremperont leurs mains
» dans le sang de leurs Officiers? Lors-
» qu'ils oseront forcer l'appartement de
» leur Empereur.

» Vous agissiez pour moi, j'en con-
» viens; mais combien l'affluence dans
» les ténèbres & la confusion de toutes
» choses, fournissoient-elles une occa-
» sion facile de s'en prévaloir contre
» moi-même! S'il étoit au pouvoir de
» Vitellius & de ses satellites de diriger
» nos inclinations & nos esprits, que

Tribuno obſequatur : hinc confuſi pedites equiteſque in exitium ruamus. Parendo potiùs , commilitones , quàm imperia Ducum ſciſcitando res militares continentur. Et fortiſſimus in ipſo diſcrimine exercitus eſt , qui ante diſcrimen quietiſſimus. Vobis arma & animus ſit ; mihi conſilium & virtutis veſtræ regimen relinquite. Paucorum culpa fuit , duorum pœna erit. Ceteri abolete memoriam fœdiſſimæ noctis. Nec illas adverſùs Senatum voces ullus unquam exercitus audiat. Caput imperii, & decora omnium provinciarum , ad pœnam vocare , non hercle illi , quos cùm maximè Vitellius in nos ciet , Germani audeant. Ulli ne Italiæ alumni , & Romana verè juventus , ad ſanguinem & cædem depoſcerent ordinem , cujus ſplendore & gloriâ , ſordes & obſcuritatem Vitellianarum partium perſtringimus ? Nationes aliquas occupavit Vitellius , imaginem quamdam exercitus habet : Senatus nobiſcum eſt. Sic fit , ut hinc Reſpublica inde hoſtes Reipublicæ conſtiterint. Quid? vos pulcherrimam hanc urbem , domibus & tectis , & congeſtu lapidum , ſtare creditis ? Muta iſta & inanima intercidere ac reparari promiſcuè poſſunt : æternitas rerum , & pax gentium , & mea cum veſtrâ ſalus , incolumitate Senatûs firmatur.

» voudroient ils de plus, que de nous
» inſpirer la diſcorde & la ſédition,
» qu'exciter à la révolte le ſoldat contre
» le Centurion, le Centurion contre le
» Tribun, &, gens de cheval & de
» pied, nous entraîner ainſi tous pêle-
» mêle à notre perte? Compagnons,
» c'eſt en exécutant les ordres des Chefs
» & non en les contrôlant qu'on fait heu-
» reuſement la guerre; & les troupes
» les plus terribles dans la mêlée, ſont
» les plus tranquilles hors du combat.
» Les armes & la valeur ſont votre par-
» tage; laiſſez-moi le ſoin de les diriger.
» Que deux coupables ſeulement ex-
» pient le crime d'un petit nombre. Que
» les autres s'efforcent d'enſevelir dans
» un éternel oubli la honte de cette nuit,
» & que de pareils diſcours contre le
» Sénat, ne s'entendent jamais dans au-
» cune armée. Non, les Germains même,
» que Vitellius s'efforce d'exciter contre
» nous, n'oſeroient menacer ce Corps
» reſpectable, le Chef & l'ornement de
» l'Empire. Quels ſeroient donc les vrais
» enfans de Rome ou de l'Italie qui
» voudroient le ſang & la mort des
» membres de cet ordre, dont la ſplen-
» deur & la gloire montrent & redou-
» blent l'opprobre & l'obſcurité du parti

Hunc auſpicato à parente & conditore urbis noſtræ inſtitutum, & à Regibus uſque ad Principes continuum & immortalem, ſicut à majoribus accepimus, ſic poſteris tradamus. Nam ut ex vobis Senatores, ita ex Senatoribus Principes naſcuntur.

Et oratio ad perſtringendos mulcendoſque militum animos, & ſeveritatis modus (neque enim in plures quàm in duos animadverti juſſerat) gratè accepta, compoſitique ad præſens, qui coërceri non poterant.

» de Vitellius ? S'il occupe quelques » provinces, s'il traîne après lui quel- » que ſimulacre d'armée, le Sénat eſt » avec nous ; c'eſt par lui que nous ſom- » mes la République, & que nos enne- » mis le ſont auſſi de l'Etat. Penſez vous » que la majeſté de cette ville conſiſte » dans des amas de pierres & de maiſons, » monumens ſans ame & ſans voix, qu'on » peut detruire ou rétablir à ſon gré ? » L'Éternité de l'Empire, la paix des » Nations, mon ſalut & le vôtre, tout » dépend de la conſervation du Sénat. » Inſtitué ſolemnellement par le premier » père & fondateur de cette ville, pour » être immortel comme elle, & conti- » nué ſans interruption depuis les Rois » juſqu'aux Empereurs, l'intérêt com- » mun veut que nous le tranſmettions » à nos deſcendans, tels que nous l'a- » vons reçu de nos ayeux : car c'eſt du » Sénat que naiſſent les ſucceſſeurs à » l'Empire, comme de vous les Séna- » teurs ».

Ayant ainſi tâché d'adoucir & contenir la fougue des ſoldats, Othon ſe contenta d'en faire punir deux : ſévérité tempé- rée, qui n'ôta rien au bon effet du diſ- cours. C'eſt ainſi qu'il appaiſa pour le moment ceux qu'il ne pouvoit réprimer.

Non tamen quies urbi redierat ; ſtrepitus telorum, & facies belli erat : militibus, ut nihil in commune turbantibus, ita ſparſis per domos, occulto habitu, & malignâ curâ in omnes, quos nobilitas, aut opes, aut aliqua inſignis claritudo rumoribus objecerat. Vitellianos quoque milites veniſſe in urbem ad ſtudia partium noſcenda, plerique credebant. Unde plena omnia ſuſpicionum, & vix ſecreta domuum ſine formidine ; ſed plurimum trepidationis in publico, ut quemque nuntium fama attuliſſet, animum vultumque converſi, ne diffidere dubiis, ac parum gaudere proſperis viderentur. Coacto verò in curiam Senatu, arduus rerum omnium modus, nec contumax ſilentium, ne ſuſpecta libertas. Et privato Othoni nuper, atque eadem dicenti, nota adulatio. Igitur verſare ſententias, & hùc atque illùc torquere, hoſtem & parricidam Vitellium vocantes. Providentiſſimus quiſque, vulgaribus conviciis : quidam, vera probra jacere, in clamore tamen, & ubi plurimæ voces, aut tumultu verborum ſibi ipſi obſtrepentes.

Mais le calme n'étoit pas pour cela rétabli dans la ville. Le bruit des armes y retentiſſoit encore, & l'on y voyoit l'image de la guerre. Les ſoldats n'étoient pas attroupés en tumulte, mais déguiſés & diſperſés par les maiſons: ils épioient avec une attention maligne tous ceux que leurs rangs, leur richeſſe ou leur gloire expoſoit aux diſcours publics. On crut même qu'il s'étoit gliſſé dans Rome des ſoldats de Vitellius pour ſonder les diſpoſitions des eſprits. Ainſi la défiance étoit univerſelle, & l'on ſe croyoit à peine en ſureté renfermé chez ſoi: mais c'étoit encore pis en public, où chacun craignant de paroître incertain dans les nouvelles douteuſes, ou peu joyeux dans les favorables, couroit avec une avidité marquée au-devant de tous les bruits. Le Sénat aſſemblé ne ſçavoit que faire, & trouvoit par-tout des difficultés: ſe taire étoit d'un rebelle, parler étoit d'un flatteur, & le manége de l'adulation n'étoit pas ignoré d'Othon, qui s'en étoit ſervi ſi longtems. Ainſi flottant d'avis en avis, ſans s'arrêter à aucun, l'on ne s'accordoit qu'à traiter Vitellius de parricide, & d'ennemi de l'Etat. Les plus prévoyans ſe contentoient de l'accabler d'injures

Prodigia inſuper terrebant, diverſis auctoribus vulgata. In veſtibulo Capitolii omiſſas habenas bigæ, cui victoria inſtiterat; erupiſſe cellâ Junonis, majorem humanâ ſpeciem; ſtatuam divi Julii, in inſulâ Tiberini amnis, ſereno & immoto die, ab occidente in orientem converſam; prolocutum in Etruriâ bovem; inſolitos animalium partus; & plura alia, rudibus ſæculis, etiam in pace obſervata, quæ nunc tantùm in metu audiuntur. Sed præcipuus, & cùm præſenti exitio, etiam futuri pavor, ſubitâ inundatione Tiberis: qui immenſo auctu, prorupto ponte Sublicio, ac ſtrage obſtantis molis refuſus, non modò jacentia & plana urbis loca, ſed ſecuta hujuſmodi caſuum implevit. Rapti è publico plerique, plures in tabernis & cubilibus intercepti. Fames in vulgus, inopiâ quæſtûs, & penuriâ alimentorum; corrupta ſtagnantibus aquis inſularum fundamenta, dein remeante flumine dilapſa. Utque primùm vacuus à periculo animus fuit, id ipſum, quod

ſans conſéquence, tandis que d'autres n'épargnoient pas ſes vérités, mais à grands cris, & dans une telle confuſion de voix, que chacun profitoit du bruit pour l'augmenter ſans être entendu.

Des prodiges atteſtés par divers témoins augmentoient encore l'épouvante. Dans le veſtibule du Capitole les rênes du char de la Victoire diſparurent. Un ſpectre de grandeur giganteſque fut vu dans la chapelle de Junon. La ſtatue de Jules-Céſar dans l'iſle du Tibre ſe tourna par un tems calme & ſerein d'occident en orient. Un bœuf parla dans l'Etrurie ; pluſieurs bêtes firent des monſtres ; enfin l'on remarqua mille autres pareils phénomènes qu'on obſervoit en plaine paix dans les ſiècles groſſiers, & qu'on ne voit plus aujourd'hui que quand on a peur. Mais ce qui joignit la déſolation préſente à l'effroi pour l'avenir, fut une ſubite inondation du Tibre, qui crût à tel point, qu'ayant rompu le pont Sublicius, les débris dont ſon lit fut rempli, le firent refluer par toute la ville, même dans les lieux que leur hauteur ſembloit garantir d'un pareil danger. Pluſieurs furent ſurpris dans les rues, d'autres dans les boutiques & dans les chambres. A ce déſaſtre ſe

paranti expeditionem Othoni, campus Martius & via Flaminia iter belli esset obstructum, à fortuitis vel naturalibus caussis, in prodigium & omen imminentium cladium vertebatur.

Otho, lustratâ urbe, & expensis belli consiliis, quando Peninæ Cottiæque Alpes, & ceteri Galliarum aditus Vitellianis exercitibus claudebantur, Narbonensem Galliam aggredi statuit, classe validâ & partibus fidâ; quòd reliquos cæsorum ad pontem Milvium, & sævitiâ Galbæ in custodiam habitos, in numeros legionis composuerat; facta & ceteris spes honoratioris in posterum militiæ. Addidit classi urbanas cohortes & plerosque è prætorianis, vires & robur exercitûs, atque ipsis ducibus consilium & custodes. Summa expeditionis Antonio Novello, Suedio Clementi primipilaribus, Æmilio Pacensi, cui ademptum à Galbâ Tribunatum reddiderat, joignit

joignit la famine chez le peuple par la disette des vivres & le défaut d'argent. Enfin le Tibre en reprenant son cours, emporta des isles dont le séjour des eaux avoit ruiné les fondemens. Mais à peine le péril passé, laissa-t-il songer à d'autres choses, qu'on remarqua que la voie flaminienne & le champ de Mars, par où devoit passer Othon, étoient comblés. Aussi-tôt, sans songer si la cause en étoit fortuite ou naturelle, ce fut un nouveau prodige qui présageoit tous les malheurs dont on étoit menacé.

Ayant purifié la ville, Othon se livra aux soins de la guerre; & voyant que les Alpes Pennines, les Cottiennes & toutes les autres avenues des Gaules étoient bouchées par les troupes de Vitellius, il résolut d'attaquer la Gaule Narbonnoise avec une bonne flotte dont il étoit sûr: car il avoit rétabli en légion ceux qui avoient échappé au massacre du Pont Milvius, & que Galba avoit fait emprisonner, & il promit aux autres légionnaires de les avancer dans la suite. Il joignit à la même flotte, avec des cohortes urbaines, plusieurs Prétoriens, l'élite des troupes, lesquels servoient en même tems de conseil & de garde aux Chefs, il donna le commandement de

permiſſa. Curam navium Oſcus libertus retinebat, ad obſervandam honeſtiorum fidem invitatus. Peditum equitumque copiis Suetonius Paullinus, Marius Celſus, Annius Gallus, Rectores deſtinati. Sed plurima fides Licinio Proculo Prætorii Præfecto. Is urbanæ militiæ impiger, bellorum inſolens, auctoritatem Paullini, vigorem Celſi, maturitatem Galli, ut cuique erat, criminando, quod facillimum factu eſt, pravus & callidus, bonos & modeſtos anteibat.

Sepoſitus per eos dies Cornelius Dolabella in coloniam Aquinatem, neque arctâ cuſtodiâ, neque obſcurâ: nullum ob crimen, ſed vetuſto nomine, & propinquitate Galbæ monſtratus. Multos è Magiſtratibus, magnam Conſularium partem, Otho, non participes aut miniſtros bello, ſed comitum ſpecie, ſecum expediri jubet. In quîs & L. Vitellium, eodem quo ceteros cultu, nec ut

cette expédition aux Primipilaires Antonius Novellus & Suedius Clemens, auxquels il joignit Emilius Pacensis, en lui rendant le Tribunat que Galba lui avoit ôté. La flotte fut laissée aux soins d'Oscus affranchi, qu'Othon chargea d'avoir l'œil sur la fidélité des Généraux. A l'égard des troupes de terre, il mit à leur tête Suetonius Paulinus, Marius Celsus, & Annius Gallus. Mais il donna sa plus grande confiance à Licinius Proculus, Préfet du prétoire. Cet homme, Officier vigilant dans Rome, mais sans expérience à la guerre, blâmant l'autorité de Paulin, la vigueur de Celsus, la maturité de Gallus, tournoit en mal tous les caractères, &, ce qui n'est pas fort surprenant, l'emportoit ainsi par son adroite méchanceté sur des gens meilleurs & plus modestes que lui.

Environ ce tems-là, Cornelius Dolabella fut relégué dans la ville d'Aquin & gardé moins rigoureusement que surement, sans qu'on eût autre chose à lui reprocher qu'une illustre naissance & l'amitié de Galba. Plusieurs Magistrats & la plupart des Consulaires suivirent Othon par son ordre, plutôt sous le prétexte de l'accompagner que pour partager les soins de la guerre. De ce

Imperatoris fratrem, nec ut hoſtis. Igitur motæ urbis curæ, nullus ordo metu aut periculo vacuus. Primores Senatûs ætate invalidi, & longâ pace deſides; ſegnis & oblita bellorum nobilitas; ignarus militiæ Eques: quanto magis occultare ac abdere pavorem nitebantur, manifeſtiùs pavidi. Nec deerant è contrario, qui ambitione ſtolidâ, conſpicua arma, inſignes equos, quidam luxurioſos apparatus conviviorum & irritamenta libidinum, ut inſtrumenta belli mercarentur. Sapientibus quietis & Reipublicæ curâ: leviſſimus quiſque, & futuri improvidus, ſpe vanâ tumens. Multis afflicta fides in pace, ac turbatis rebus alacres, & per incerta tutiſſimi.

Sed vulgus & magnitudine nimiâ communium curarum expers populus, ſentire paulatim belli mala, converſâ in militum uſum omni pecuniâ, intentis alimentorum pretiis: quæ motu Vindi-

nombre étoit Lucius Vitellius qui ne fut diſtingué ni comme ennemi, ni comme frère d'un Empereur. C'eſt alors que les ſoucis changeant d'objet, nul ordre ne fut exempt de péril ou de crainte. Les premiers du Sénat, chargés d'années & amollis par une longue paix, une nobleſſe énervée & qui avoit oublié l'uſage des armes, des Chevaliers mal exercés, ne faiſoient tous que mieux déceler leur frayeur par leurs efforts pour la cacher. Pluſieurs, cependant, guerriers à prix d'argent, & braves de leurs richeſſes, étaloient, par une imbécille vanité, des armes brillantes, de ſuperbes chevaux, de pompeux équipages, & tous les apprêts du luxe & de la volupté pour ceux de la guerre. Tandis que les ſages veilloient au repos de la République, mille étourdis ſans prévoyance s'enorgueilliſſoient d'un vain eſpoir; pluſieurs qui s'étoient mal conduits durant la paix, ſe réjouiſſoient de tout ce déſordre, & tiroient du danger préſent leur ſûreté perſonnelle.

Cependant le peuple, dont tant de ſoins paſſoient la portée, voyant augmenter le prix des denrées & tout l'argent ſervir à l'entretien des troupes, commença de ſentir les maux qu'il n'a-

cis haud perindè plebem attriverant, ſecurâ tum urbe, & provinciali bello, quod inter legiones Galliaſque velut externum fuit. Nam, ex quo divus Auguſtus res Cæſarum compoſuit, procul & in unius ſollicitudinem aut decus, populus Romanus bellaverat. Sub Tiberio & Caio, tantùm pacis adverſa pertimuere. Scriboniani contrà Claudium incepta, ſimul audita & coërcita. Nero, nuntiis magis & rumoribus, quàm armis depulſus. Tum legiones claſſeſque, & quod raro aliàs, prætorianus urbanuſque miles, in aciem deducti, Oriens Occidenſque & quidquid utrimque virium eſt à tergo: ſi ducibus aliis bellatum foret, longo bello materia. Fuere, qui proficiſcenti Othoni moras religionemque nondum conditorum ancilium afferrent. Aſpernatus omnem cunctationem, ut Neroni quoque exitioſam; & Cæcina, jam Alpes tranſgreſſus, exſtimulabat.

voit fait que craindre après la révolte de Vindex, tems où la guerre allumée entre les Gaules & les légions, laissant Rome & l'Italie en paix, pouvoit passer pour externe. Car depuis qu'Auguste eût assuré l'Empire aux Césars, le Peuple Romain avoit toujours porté ses armes au loin, & seulement pour la gloire & l'intérêt d'un seul. Les règnes de Tibère & de Caligula n'avoient été que menacés de guerres civiles. Sous Claude les premiers mouvemens de Scribonianus furent aussi-tôt réprimés que connus; & Néron même fut expulsé par des rumeurs & des bruits, plutôt que par la force des armes. Mais ici l'on avoit sous les yeux des légions, des flottes; & ce qui étoit plus rare encore, les Milices de Rome & les Prétoriens en armes. L'Orient & l'Occident, avec toutes les forces qu'on laissoit derrière soi, eussent fourni l'aliment d'une longue guerre à de meilleurs Généraux. Plusieurs s'amusant aux présages, vouloient qu'Othon différât son départ jusqu'à ce que les boucliers sacrés fussent prêts. Mais excité par la diligence de Cécina qui avoit déjà passé les Alpes, il méprisa de vains délais dont Néron s'étoit mal trouvé.

Pridiè Idus Martii commendatâ patribus Republicâ, reliquias Neronianarum seditionum nondum in fiscum conversas, revocatis ab exsilio concessit: justissimum donum, & in speciem magnificum, sed festinatâ exactione, usu sterile. Mox vocatâ concione, majestatem urbis, & consensum populi ac Senatûs pro se attollens, adversùm Vitellianas partes modestè disseruit; inscitiam potiùs legionum, quàm audaciam increpans, nullâ Vitellii mentione; sive ipsius ea moderatio, seu scriptor orationis sibi metuens, contumeliis in Vitellium abstinuit: quando, ut in consiliis militiæ Suetonio Paullino & Mario Celso, ita in rebus urbanis Galerii Trachali ingenio Othonem uti credebatur; & erant qui genus ipsum orandi noscerent, crebro fori usu celebre, & ad implendas populi aures, latum & sonans. Clamor vocesque vulgi, ex more adulandi, nimiæ & falsæ, quasi Dictatorem Cæsarem, aut Imperatorem Augustum prosequerentur, ita studiis votisque certabant; nec metu aut amore, sed ex libidine servitii, ut in familiis, privata cuique stimulatio, & vile jam

Le quatorze de Mars, il chargea le Sénat du ſoin de la République, & rendit aux Proſcrits rappellés tout ce qui n'avoit point encore été dénaturé de leurs biens confiſqués par Néron. Don très-juſte & très-magnifique en apparence, mais qui ſe réduiſoit preſque à rien par la promptitude qu'on avoit miſe à tout vendre. Enſuite, dans une harangue publique, il fit valoir en ſa faveur la majeſté de Rome, le conſentement du Peuple & du Sénat, & parla modeſtement du parti contraire, accuſant plutôt les légions d'erreur que d'audace, ſans faire aucune mention de Vitellius, ſoit ménagement de ſa part, ſoit précaution de la part de l'auteur du diſcours : car comme Othon conſultoit Suetone, Paulin & Marius Celſus ſur la guerre, on crut qu'il ſe ſervoit de Galerius Trachalus dans les affaires civiles. Quelques-uns démêlèrent même le genre de cet Orateur, connu par ſes fréquens plaidoyers & par ſon ſtyle empoulé propre à remplir les oreilles du peuple. La harangue fut reçue avec ces cris, ces applaudiſſemens faux & outrés qui ſont l'adulation de la multitude.

decus publicum. Profectus Otho, quietem urbis curasque imperii, Salvio Titiano fratri permisit.



Tous s'efforçoient à l'envi d'étaler un zèlé & des vœux dignes de la Dictature de Céſar ou de l'Empire d'Auguſte ; ils ne ſuivoient même en cela ni l'amour, ni la crainte, mais un penchant bas & ſervile, & comme il n'étoit plus queſtion d'honnêteté publique, les Citoyens n'étoient que de vils eſclaves flattant leur maître par intérêt. Othon en partant remit à Salvius Titianus, ſon frère, le Gouvernement de Rome & le ſoin de l'Empire.





L. A. SENECÆ

CLAUDII CÆSARIS

APOKOLOKINTOSIS.

QUID actum ſit in cœlo ante diem tertium eidus Octobris, Aſinio Marcello, Acilio Aviola Coſſ. anno novo, initio ſæculi feliciſſimi, volo memoriæ tradere. Nihil offenſæ vel gratiæ dabitur. Hæc ita vera ſi quis quæſierit unde ſciam: primum ſi noluero, non reſpondebo. Quis coacturus eſt? Ego ſcio me liberum factum, ex quo ſuum diem obiit ille, qui verum proverbium fecerat, aut regem aut fatuum naſci oportere.



TRADUCTION DE L'APOCOLOKINTOSIS DE SENEQUE,

Sur la mort de l'Empereur Claude.

JE veux raconter aux hommes ce qui s'eſt paſſé dans les cieux le treize Octobre ſous le Conſulat d'Aſinius Marcellus & d'Acilius Aviola, dans la nouvelle année qui commence cet heureux ſiècle (1). Je ne ferai ni tort ni grace;

(1) Quoique les jeux ſéculaires euſſent été célébrés par Auguſte, Claude prétendant qu'il avoit mal calculé, les fit célébrer auſſi : ce qui donnoit à rire au Peuple, quand le crieur public annonça dans la forme ordinaire, des jeux que nul homme vivant n'avoit vu ni ne reverroit: car non-ſeulement pluſieurs perſonnes encore vivantes avoient vu ceux d'Auguſte, mais même il y eut des Hiſtrions qui jouèrent aux uns & autres ; & Vitellius n'avoit pas honte de dire à Claude malgré la proclamation : *ſæpe facias*,

Si libuerit reſpondere, dicam quod mihi in buccam venerit. Quis unquam ab hiſtorico jurato res exegit? Tamen ſi neceſſe fuerit auctorem producere, quærite ab eo qui Druſillam euntem in cœlum vidit. Idem Claudium vidiſſe ſe dicet iter facientem, non paſſibus æquis. Velit, nolit, neceſſe eſt, illi omnia videre, quæ in cœlo agantur. Appiæ viæ curator eſt: qua ſcis & divum Auguſtum, & Tiberium Cæſarem, ad Deos iſſe. Hunc ſi interrogaveris, ſoli narrabit: coram pluribus nunquam verbum faciet. Nam ex quo in Senatu juravit ſe Druſillam vidiſſe cœlum aſcendentem, & illi pro tam bono nuntio nemo credidit quid viderit, verbis conceptis adfirmavit, ſe non indicaturum etiamſi in medio foro hominem vidiſſet occiſum. Ab hoc ego quæcunque audivi, certè clara affero, ita illum ſalvum & felicem habeam.

mais ſi l'on demande comment je ſuis ſi bien inſtruit? Premièrement je ne répondrai rien, s'il me plaît; car qui m'y pourra contraindre? Ne ſçais-je pas que me voilà devenu libre par la mort de ce galant homme qui avoit très-bien vérifié le proverbe, qu'il faut naître ou Monarque ou ſot?

Que ſi je veux répondre, je dirai comme un autre tout ce qui me viendra dans la tête Demanda-t-on jamais caution à un Hiſtorien juré? Cependant, ſi j'en voulois une, je n'ai qu'à citer celui qui a vu Druſille monter au Ciel; il vous dira qu'il a vu Claude y monter auſſi tout clochant. Ne faut-il pas que cet homme voye, bon gré mal gré, tout ce qui ſe fait là-haut? N'eſt-il pas inſpecteur de la Voie Appienne par laquelle on ſçait qu'Auguſte & Tibère ſont allés ſe faire Dieux? Mais ne l'interrogez que tête-à-tête, il ne dira rien en public; car après avoir juré dans le Sénat qu'il avoit vu l'aſcenſion de Druſille, indigné qu'au mépris d'une ſi bonne nouvelle perſonne ne voulût croire à ce qu'il avoit vu, il proteſta en bonne forme qu'il verroit tuer un homme en pleine rue qu'il n'en diroit rien. Pour moi, je peux jurer par le bien que je

Jam Phœbus breviore viâ contraxerat ortum
Lucis, & obſcuri creſcebant tempora ſomni.
Jamque ſuum victrix augebat Cynthia regnum:
Et deformis hiems gratos carpebat honores
Divitis autumni, viſoque ſeneſcere Baccho.
Carpebat raras ſerus vindemitor uvas.

Puto magis intelligi ſi dixero, menſis erat October, dies tertius eidus Octobris. Horam non poſſum tibi certam dicere: faciliùs inter Philoſophos quàm inter horologia conveniet. Tamen inter ſextam & ſeptimam erat. Nimiùs ruſticè acquieſcunt oneri Poetæ, non contenti ortus & occaſus deſcribere, ut etiam medium diem inquietent. Tu ſic tranſibis horam tam bonam?

lui ſouhaite qu'il m'a dit ce que je vais publier. Déjà

Par un plus court chemin l'aſtre qui nous éclaire
Dirigeoit à nos yeux ſa courſe journalière;
Le Dieu fantaſque & brun qui préſide au repos,
A de plus longues nuits prodiguoit ſes pavots.
La blafarde Cynthie aux dépens de ſon frère,
De ſa triſte lueur éclairoit l'hémiſphère,
Et le difforme hyver obtenoit les honneurs
De la ſaiſon des fruits & du Dieu des buveurs.
Le vendangeur tardif, d'une main engourdie,
Otoit encor du cep quelque grappe flétrie.

Mais peut-être parlerai-je auſſi clairement en diſant que c'étoit le treizième d'Octobre. A l'égard de l'heure, je ne puis vous la dire exactement, mais il eſt à croire que là-deſſus les Philoſophes s'accorderont mieux que les horloges (1). Quoiqu'il en ſoit, ſuppoſons qu'il étoit entre ſix & ſept; & puiſque non-contens d'écrire le commencement & la fin du jour, les Poëtes, plus actifs que des

(1) La mort de Claude fut long-tems cachée au Peuple, juſqu'à ce qu'Agrippine eût pris ſes meſures pour ôter l'Empire à Britannicus & l'aſſurer à Néron. Ce qui fit que le Public n'en ſçavoit exactement ni le jour ni l'heure.

Jam medium curſu Phœbus diviſerat orbem,
Et propior nocti feſſas quatiebat habenas,
Oblico feſſam deducens tramite lucem.

Claudius animam agere cœpit, nec invenire exitum poterat. Tum Mercurius, qui ſemper ingenio ejus delectatus eſſet, unam de tribus Parcis educit, & ait: Quid fœmina crudeliſſima hominem miſerum torqueri pateris, nec unquam meritum, ut tamdiù cruciaretur? Annus ſexageſimus & quartus eſt, ex quo cum animâ luctatur. Quid huic invides? Patere Mathematicos aliquando verum dicere, qui illum ex quo Princeps factus eſt, omnibus menſibus efferunt. Et tamen non eſt mirum ſi errant; horam ejus nemo novit. Nemo enim illum unquam natum putavit. Fac quod faciendum eſt.

Dede neci: melior vacuâ ſine regnet in aulâ.

manœuvres, ne peuvent laiſſer en paix le milieu; voici comment dans leur langue, j'exprimerois cette heure fortunée.

Déjà du haut des Cieux le Dieu de la lumière
Avoit en deux moitiés partagé l'hémiſphère ;
Et preſſant de la main ſes courſiers déjà las,
Vers l'heſpérique bord accéléroit leurs pas.

Quand Mercure que la folie de Claude avoit toujours amuſé, voyant ſon ame obſtruée de toutes parts, chercher vainement une iſſue, prit à part une des trois Parques, & lui dit: comment une femme a-t-elle aſſez de cruauté pour voir un miſérable dans des tourmens ſi longs & ſi peu merités? Voilà bientôt ſoixante-quatre ans qu'il eſt en querelle avec ſon ame. Qu'attends-tu donc encore? Souffre que les aſtrologues, qui depuis ſon avénement annoncent tous les ans & tous les mois ſon trépas, diſent vrai du moins une fois. Ce n'eſt pas merveille, j'en conviens, s'ils ſe trompent en cette occaſion : car qui trouva jamais ſon heure, & qui ſçait comment il peut rendre l'eſprit? Mais n'importe; fais toujours ta charge, qu'il meure & cède l'Empire au plus digne.

Sed Clotho: Ego mehercule, inquit, pusillum temporis adjicere illi volebam, dum hos pauculos qui supersunt, civitate donaret. Constituerat enim omnes Græcos, Gallos, Hispanos, Britannos, togatos videre. Sed quoniam placet aliquos peregrinos in semen relinqui, & tu ita jubes fieri, fiat. Aperit tum capsulam & tres fusos profert. Unus erat Augurini, alter Babæ, tertius Claudii. Hos, inquit, tres uno anno exiguis temporum intervallis divisos, mori jubebo: nec illum incomitatum dimittam. Non oportet enim eum, qui modo se tot millia hominum sequentia videbat, tot præcedentia, tot circumfusa, subitò solum destitui. Contentus erit his interim convictoribus.

Hæc ait, & turpi convolvens stamina fuso
Abrupit stolidæ regalia tempora vitæ.
At Lachesis redimita comas, ornata capillos,
Pieria crinem lauro frontemque coronans,
Candida de niveo subtemina vellere sumit,
Felici moderanda manu: quæ ducta colorem
Assumpsere novum: mirantur pensa sorores,
Mutatur vilis pretioso lana metallo:

Vraiment, répondit Clotho, je voulois lui laiſſer quelques jours pour faire Citoyens Romains ce peu de gens qui ſont encore à l'être, puiſque c'étoit ſon plaiſir de voir Grecs, Gaulois, Eſpagnols, Bretons, & tout le monde en toge. Cependant, comme il eſt bon de laiſſer quelques étrangers pour graine, ſoit fait ſelon votre volonté. Alors elle ouvre une boëte & en tire trois fuſeaux: l'un pour Augurinus, l'autre pour Babe, & le troiſième pour Claude: ce ſont, dit-elle, trois perſonnages que j'expédierai dans l'eſpace d'un an à peu d'intervalle entr'eux, afin que celui-ci n'aille pas tout ſeul. Sortant de ſe voir environné de tant de milliers d'hommes, que deviendroit-il abandonné tout d'un coup à lui-même? Mais ces deux camarades lui ſuffiront.

Elle dit; & d'un tour fait ſur un vil fuſeau,
Du ſtupide mortel abrégeant l'agonie,
Elle tranche le cours de ſa royale vie.
A l'inſtant Lachéſis, une de ſes deux ſœurs,
Dans un habit paré de feſtons & de fleurs,
Et le front couronné des lauriers du Permeſſe,
D'une toiſon d'argent prend une blanche treſſe
Dont ſon adroite main forme un fil délicat.

Aurea formoſo deſcendunt ſœcula filo.
Nec modus eſt illis, felicia vellera ducunt,
Et gaudent implere manus, ſunt dulcia penſa
Sponte ſuâ feſtinat opus, nulloque labore
Mollia contorto deſcendunt ſtamina fuſo.
Vincunt Tithoni, vincunt & Neſtoris annos.
Phœbus adeſt cantuque juvat, gaudetque futuris:
Et lætus nunc plectra movet, nunc penſa miniſtrat.
Detinet intentas cantu, fallitque laborem.
Dumque nimis cytharam, fraternaque carmina laudant.
Plus ſolito nevere manus, humanaque fata
Laudatum tranſcendit opus. Ne demite Parcæ,
Phœbus ait: vincat mortalis tempora vitæ,
Ille mihi ſimilis vultu, ſimiliſque decore,
Nec cantu, nec voce minor: felicia laſſis
Sæcula præſtabit, legumque ſilentia rumpet.
Qualis diſcutiens fugientia lucifer aſtra;
Aut qualis ſurgit redeuntibus heſperus aſtris:
Qualis cum primum tenebris aurora ſolutis
Induxit rubicunda diem, ſol adſpicit orbem
Lucidus, & primos è carcere concitat axes.
Talis Cæſar adeſt, talem jam Roma Neronem
Auſpexit, flagrat nitidus fulgore remiſſo
Vultus, & attuſo cervix formoſa capillo.

Le fil ſur le fuſeau prend un nouvel éclat;
De ſa rare beauté les ſœurs ſont étonnées;
Et toutes à l'envi de guirlandes ornées,
Voyant briller leur laine & s'enrichir encor,
Avec un fil doré filent le ſiècle d'or:
De la blanche toiſon la laine détachée
Et de leurs doigts légers rapidement touchée,
Coule à l'inſtant ſans peine, & file & s'embellit,
De mille & mille tours le fuſeau ſe remplit.
Qu'il paſſe les longs jours & la trame fertile
Du rival de Céphale & du vieux Roi de Pyle.
Phœbus, d'un chant de joie annonçant l'avenir
Des fuſeaux toujours neufs s'empreſſe à les ſervir,
Et cherchant ſur ſa lyre un ton qui les ſéduiſe,
Les trompe heureuſement ſur le tems qui s'épuiſe.
Puiſſe un ſi doux travail, dit-il, être éternel!
Les jours que vous filez ne ſont pas d'un mortel?
Il me ſera ſemblable & d'air & de viſage,
De la voix & des chants il aura l'avantage.
Des ſiècles plus heureux renaîtront à ſa voix;
Sa loi fera ceſſer le ſilence des loix.
Comme on voit du matin l'étoile radieuſe
Annoncer le départ de la nuit ténébreuſe;
Ou tel que le ſoleil diſſipant les vapeurs,
Rend la lumière au monde & l'allégreſſe aux cœurs;

Hæc Apollo. At Lacheſis, quæ & ipſa homini fortiſſimo faveret, fecit, & plena orditur manu, & Neroni multos annos de ſuo donat. Claudium autem jubent omnes χαίροντας, εὐφημοῦντας ἐκπέμπειν δόμων. Et ille quidem animam ebulliit, & eo deſiit vivere videri. Expiravit autem dum comœdos audit, ut ſcias me non ſine causâ illos timere. Ultima vox ejus inter homines audita eſt, cum majorem ſonitum emiſiſſet illâ parte, quâ faciliùs loquebatur: Væ me, puto, concacavi me. Quid autem fecerit, neſcio: omnia certè concacavit.

Quæ in terris poſteà ſint acta, ſupervacuum eſt referre. Scitis enim optime nec periculum eſt, ne excidant, quæ memoriæ publicum gaudium impreſſerunt. Nemo felicitatis ſuæ obliviſcitur. In cælo quæ acta ſint audite: fides penes auctorem erit. Nunciatur Jovi veniſſe quemdam bonæ ſtaturæ, bene canum, neſcio quid illum minari: aſſiduè enim caput movere, pedem dextrum trahere. Quæſiſſe ſe, cujus nationis eſſet? Reſpondiſſe, neſcio quid pertur-

Tel

Tel César va paroître; & la terre éblouie,
A ses premiers rayons est déjà réjouie.

Ainsi dit Apollon, & la parque honorant la grande ame de Néron, ajoute encore de son chef plusieurs années à celles qu'elle lui file à pleines mains. Pour Claude, tout ayant opiné que sa trame pourrie fût coupée, aussi-tôt il cracha son ame, & cessa de paroître en vie. Au moment qu'il expira, il écoutoit des Comédiens; par où l'on voit que si je les crains, ce n'est pas sans cause. Après un son fort bruyant de l'organe dont il parloit le plus aisément, son dernier mot fut: *Foin! je me suis embrené.* Je ne sçais au vrai ce qu'il fit de lui; mais ainsi faisoit-il toutes choses.

Il seroit superflu de dire ce qui s'est passé depuis sur la terre. Vous le sçavez tous, & il n'est pas à craindre que le public en perde la mémoire. Oublia-t-on jamais son bonheur? Quant à ce qui s'est passé au Ciel, je vais vous le rapporter, & vous devez, s'il vous plaît, m'en croire. D'abord on annonça à Jupiter un Quidam d'assez bonne taille, blanc comme une chèvre, branlant la tête, & traînant le pied droit d'un air fort extravagant. Interrogé d'où il étoit,

diſſe, neſcio quid perturbato ſono, & voce confuſâ, non intelligere ſe linguam ejus: nec Græcum eſſe, nec Romanum, nec ullius gentis notæ.

Tum Jupiter Herculem, quia totum orbem terrarum pererraverat, & noſſe videbatur omnes nationes, jubet ire & explorare, quorum hominum eſſet. Tum Hercules primo adſpectu ſanè perturbatus eſt, ut qui etiam non omnia monſtra timuerit: ut vidit novi generis faciem, inſolitum inceſſum, vocem nullius terreſtris animalis, ſed (qualis eſſe marinis belluis ſolet) raucam & implicatam, putavit ſibi tertium decimum laborem veniſſe. Diligentiùs intuenti, viſus eſt quaſi homo. Acceſſit itaque, & quod facillimum fuit Græculo, ait:

Τίς πόθεν εἶς ἀνδρῶν πόταιτοί πτολις.

Ubi hæc Claudius, gaudet eſſe illic philologos homines, ſperat futurum aliquem hiſtoriis ſuis locum. Itaque & ipſe Homerico verſu Cæſarem ſe eſſe ſignificans, ait:

Ἰλιόθεν με Φέρων ἄνεμος Κικόνεσσι πέλασσεν.

il avoit murmuré entre ses dents, je ne sçais quoi, qu'on ne put entendre, & qui n'étoit ni grec ni latin, ni dans aucune langue connue.

Alors Jupiter s'adressant à Hercule qui ayant couru toute la terre en devoit connoître tous les peuples, le chargea d'aller examiner de quel pays étoit cet homme. Hercule, aguerri contre tant de monstres, ne laissa pas de se troubler en abordant celui-ci: frappé de cette étrange face, de ce marcher inusité, de ce beuglement rauque & sourd, moins semblable à la voix d'un animal terrestre qu'au mugissement d'un monstre marin. Ah! dit-il, voici mon treizième travail! Cependant en regardant mieux, il crut démêler quelques traits d'un homme. Il l'arrête, & lui dit aisément en grec bien tourné.

D'où viens-tu, quel es-tu, de quel pays es-tu?

A ce mot, Claude voyant qu'il y avoit là des beaux esprits, espéra que l'un d'eux écriroit son histoire; & s'annonçant pour César par un vers d'Homère, il dit:

Les vents m'ont amené des rivages Troyens.

Erat autem ſequens verſus verior, æque Homericus:

ἔνθα δ' ἐγὼν πόλιν ἔπραθον, ὤλεσα δ' αὐτούς.

Et impoſuerat Herculi homini minimè vafro, niſi fuiſſet illic Febris, quæ fano ſuo relicto ſola cum illo venerat: ceteros omnes deos Romæ reliquerat. Iſte, inquit, mera mendacia narrat. Ego tibi dico; quæ cum ipſo tot annos vixi, Lugduni natus eſt: Marci municipem vides: quod tibi narro, ad ſextum decimum lapidem à Viennâ natus eſt, Gallus Germanus. Itaque quod Gallum facere oportebat, Romam cœpit. Hunc ego tibi recipio Lugduni natum, ubi Licinius multos annos regnavit. Tu autem qui plura loco calcaſti, quam ullus mulio perpetuarius, Lugdunenſes ſcire debes, & multa millia inter Xantum & Rhodanum intereſſe.

Excandeſcit hoc loco Claudius, & quanto poteſt murmure iraſcitur. Quid diceret, nemo intelligebat. Ille autem Febrim duci jubebat, illo geſtu ſolutæ manus, & ad hoc unum ſatis firmæ, quo decollare homines ſolebat. Juſſerat illi collum præcidi. Putares omnes illius eſſe libertos, adeò illum nemo curabat.

mais le vers ſuivant eût été plus vrai :

Dont j'ai détruit les murs, tué les Citoyens.

Cependant il en auroit impoſé à Hercule qui eſt un aſſez bon homme de Dieu, ſans la Fièvre qui laiſſant toutes les autres Divinités à Rome, ſeule avoit quitté ſon Temple pour le ſuivre. Apprenez, lui dit-elle, qu'il ne fait que mentir; je puis le ſçavoir, moi qui ai demeuré tant d'années avec lui : c'eſt un Bourgeois de Lyon; il eſt né dans les Gaules à dix-ſept mille de Vienne; il n'eſt pas Romain, vous dis-je, c'eſt un franc Gaulois, & il a traité Rome à la Gauloiſe. C'eſt un fait qu'il eſt de Lyon où Licinius a commandé ſi longtems. Vous qui avez couru plus de pays qu'un vieux muletier, devez ſçavoir ce que c'eſt que Lyon, & qu'il y a loin du Rhône au Xante.

Ici Claude enflammé de colère ſe mit à grogner le plus haut qu'il put. Voyant qu'on ne l'entendoit point, il fit ſigne qu'on arrêtât la Fièvre, & du geſte dont il faiſoit décoller les gens; (ſeul mouvement que ſes deux mains ſuſſent faire) ordonna qu'on lui coupât la tête. Mais

Tum Hercules: Audi me, inquit, tu, & desine fatuari: venisti huc, ubi mures ferrum rodunt. Citiùs mihi verum, ne tibi alogias excutiam. Ex quo terribilior esset: tragicus fit, & ait:

Exprome propere, sede quâ genitus cluas,
Hoc ne peremptus stipite, ad terram accidas.
Hæc clava reges sæpe mactavit feros,
Quid nunc profatu vocis incerto sonas?
Quæ patria, quæ gens mobile eduxit caput,
Edissere: equidem regna tergemini petens
Longinqua regis, unde ab Hesperio mari
Inachiam ad urbem nobile advexi pecus.
Vidi duobus imminens fluviis jugum
Quod Phœbus ortu semper obverso videt:
Ubi Rhodanus ingens amne prærapido fluit,
Ararque dubitans quo suos cursus agat,
Tacitus quietis alluit ripas vadis.
Est ne illa tellus spiritus altrix tui?

il n'étoit non plus écouté que s'il eût parlé encore à ſes affranchis (1).

Oh! oh! l'ami, lui dit Hercule, ne va pas faire ici le ſot. Te voici dans un ſéjour où les rats rongent le fer; déclare promptement la vérité avant que je te l'arrache; puis prenant un ton tragique pour lui en mieux impoſer, il continua ainſi:

Nomme à l'inſtant les lieux où tu reçus le jour,
Où ta race avec toi va périr ſans retour.
De grands Rois ont ſenti cette double maſſue,
Et ma main dans ſes coups ne s'eſt jamais déçue;
Tremble de l'éprouver encor à tes dépens.
Quel murmure confus entends-je entre tes dents?
Parle, & ne me tiens pas plus long-tems en attente:
Quels climats ont produit cette tête branlante?
Jadis dans l'Heſpérie au triple Géryon
J'allai porter la guerre; & par occaſion,
De ſes nobles troupeaux ravis dans ſon étable;

(1) On ſçait combien cet imbécille avoit peu de conſidération dans ſa maiſon: à peine le Maître du monde avoit-il un valet qui lui daignât obéir. Il eſt étonnant que Seneque ait oſé dire tout cela, lui qui étoit ſi courtiſan; mais Agrippine avoit beſoin de lui, & il le ſçavoit bien.

Hæc ſatis animoſè & fortiter. Nihilominus mentis ſuæ non eſt, & timet μωροῦ πληγήν. Claudius ut vidit virum valentem oblitus nugarum, intellexit neminem parem ſibi Romæ fuiſſe: illic non habere ſe idem gratiæ: Gallum in ſuo ſterquilinio plurimum poſſe. Itaque quantum intelligi potuit, hæc viſus eſt dicere.

Ego te fortiſſime deorum Hercules, ſperavi me affuturum apud alios; & ſi quis à me notorem petiiſſet: te fui nominaturus, qui me optimè noſti. Nam ſi memoria repetis, ego eram, qui tibi ante templum tuum jus dicebam totis diebus menſe Julio & Auguſto. Tu ſcis quantum illic miſeriarum pertulerim, cum cauſidicos audirem, & diem & noctem: in quos ſi incidiſſes, valdè fortis licet, maluiſſes cloacas Augiæ purgare:

Ramenai dans Argos le trophée honorable.
En route, au pied d'un mont doré par l'orient,
Je vis ſe réunir dans un ſéjour riant,
Le rapide courant de l'impétueux Rhône,
Et le cours incertain de la paiſible Saône:
Eſt-ce là le pays où tu reçus le jour?

Hercule, en parlant de la ſorte, affectoit plus d'intrépidité qu'il n'en avoit dans l'ame, & ne laiſſoit pas de craindre la main d'un fou. Mais Claude lui voyant l'air d'un homme réſolu qui n'entendoit pas raillerie, jugea qu'il n'étoit pas là comme à Rome, où nul n'oſoit s'égaler à lui, & que par-tout le coq eſt maître ſur ſon fumier. Il ſe remit donc à grogner; & autant qu'on put l'entendre, il ſembla parler ainſi.

J'eſpérois, ô le plus fort de tous les Dieux! que vous me protégeriez auprès des autres, & que ſi j'avois eu à me renommer de quelqu'un, c'eût été de vous qui me connoiſſez ſi bien. Car ſouvenez vous-en, s'il vous plaît, quel autre que moi tenoit audience devant votre temple durant les mois de Juillet & d'Août? Vous ſçavez ce que j'ai ſouffert là de miſères, jour & nuit à la merci des Avocats. Soyez ſûr, tout robuſte

multo plus ego ſtercoris exhauſi. Sed quoniam volo, non mirum quod impetum in curiam feciſti: nihil tibi cluſi eſt.

Modò dic nobis, qualem deum iſtum fieri velis: ἐπικούρειος Θεος non poteſt eſſe: οὔτε αὐτὸς πρᾶγμα ἔχει, οὔτε ἄλλοις παρέχει. Stoicus? quomodo poteſt rotundus eſſe (ut ait Varo) ſine capite, ſine præputio? Eſt aliquid in eo Stoici Dei: jam video, nec cor nec caput habet. Si mehercules à Saturno petiiſſet hoc beneficium, cujus menſem toto anno celebravit ſaturnalia ejus, Princeps non tuliſſet. Illum Deum à Jove, quem quantum quidem in illo fuit, damnavit inceſti. L. Syllanum enim generum ſuum occidit. Oro per quod ſororem ſuam, feſtiviſſimam omnium puellarum, quam omnes Venerem vocarent, maluit Junonem vocare. Quare, inquit, quæro enim, ſororem ſuam ſtultè ſtudere; Athenis dimidium licet, Alexandriæ totum? Quia Romæ, inquit, mures molas lingunt, hic nobis curva corrigit. Quid in cubiculo ſuo faciat, neſcio: etiam cœli ſcrutatur plagas, deus fieri vult. Parum eſt quod templum in Britanniâ habet; quod hunc barbari colunt, & ut deum orant. Αλώρου Φιλάτου χῖιν.

que vous êtes, qu'il vous a mieux valu purger les étables d'Augias, que d'essuyer leurs criailleries, vous avez avalé moins d'ordures (1).

Or dites-nous quel Dieu nous ferons de cet homme-ci? En ferons-nous un Dieu d'Epicure, parce qu'il ne se soucie de personne, ni personne de lui? Un Dieu Stoïcien qui, dit Varron, ne pense ni n'engendre? N'ayant ni cœur ni tête, il semble assez propre à le devenir. Eh Messieurs! s'il eût demandé cet honneur à Saturne même, dont, présidant à ses jeux, il fit durer le mois toute l'année, il ne l'eût pas obtenu. L'obtiendra-t-il de Jupiter qu'il a condamné pour cause d'inceste autant qu'il étoit en lui, en faisant mourir Silanus son gendre; & cela pourquoi? Parce qu'ayant une sœur d'une humeur charmante, & que tout le monde appelloit Vénus, il aima mieux l'appeller Junon. Quel si grand crime est-ce donc, direz-vous, de fêter discrétement sa sœur? La loi ne le permet-elle pas à demi dans Athènes, & dans l'Egypte en plein (2)?..... A Rome.....

(1) Il y a ici très-évidemment une lacune que je ne vois pourtant marquée dans aucune édition

(2) On sçait qu'il étoit permis en Egypte

Tandem Jovi venit in mentem, privatis intra curiam morantibus ſententiam dicere, nec diſputare. Ego, inquit, P. C. interrogare vobis permiſeram, vos mera mapalia feciſtis. Volo ſervetis diſciplinam curiæ. Hic qualiſcumque eſt, quid de nobis exiſtimabit?

Illo dimiſſo, primus interrogatur ſententiam Janus pater: is deſignatus erat in Kal. Julias poſtmeridianus Coſ. homo quantumvis vafer, qui ſemper videt ἅμα πρόσσω καὶ ὀπίσσω Is multa diſerte, quod in foro vivat, dixit, quæ notarius perſequi non potuit: & ideo non refero: ne aliis verbis ponam, quæ ab illo dicta ſunt. Multa dixit de magnitudine deorum: non debere hunc vulgo dari honorem. Olim, inquit, magna res erat, Deum fieri: jam fama nimium feciſti. Itaque ne videar in perſonam, non in

Oh! à Rome, ignorez-vous que les rats mangent le fer? Notre ſage bouleverſe tout. Quant à lui, j'ignore ce qu'il faiſoit dans ſa chambre; mais le voilà maintenant furetant le ciel pour ſe faire Dieu, non content d'avoir en Angleterre un temple où les barbares le ſervent comme tel.

A la fin, Jupiter s'aviſa qu'il falloit arrêter les longues diſputes, & faire opiner chacun à ſon rang. Pères Conſcripts, dit-il à ſes Collègues; au lieu des interrogations que je vous avois permiſes, vous ne faites que battre la campagne; j'entends que la Cour reprenne ſes formes ordinaires: que penſeroit de nous ce poſtulant tel qu'il ſoit?

L'ayant donc fait ſortir, il alla aux voix, en commençant par le père Janus. Celui-ci Conſul d'un après-dîner, déſigné le premier Juillet, ne laiſſoit pas d'être homme à deux envers, regardant à-la fois devant & derrière: en vrai pilier de barreau il ſe mit à debiter fort diſertement beaucoup de belles choſes que

---

d'épouſer ſa ſœur de père & de mère; & cela étoit auſſi permis à Athènes, mais pour la ſœur de mère ſeulement. Le mariage d'Elpinice & de Cimon en fournit un exemple.

rem ſententiam dicere, cenſeo ne quis poſt hunc diem Deus fiat ex his qui ἀρού-ρης καρπὸν ἔδουσιν: aut ex his, quos alit ζείδωρος ἄρουρα. Qui contra hoc S. C. deus factus, fictus, pictuſve erit, eum dedi larvis, & proximo munere inter novos auctoratos, ferulis vapulare placet.

Proximus interrogatur ſententiam Dieſpiter Vicæ Potæ filius, & ipſe deſignatus Coſ. nummulariolus. Hic quæſtu ſe ſuſtinebat, vendere civitatulas ſolebat. Ad huncce bellè acceſſit Hercules, & auriculam ei tetigit. Itaque in hæc verba cenſet. Cum Divus Claudius Divum Auguſtum ſanguine contingat, nec minus Divam Auguſtam, aviam ſuam, quam ipſe Deam eſſe juſſit, longèque

le ſcribe ne put ſuivre, & que je ne répéterai pas de peur de prendre un mot pour l'autre. Il s'étendit ſur la grandeur des Dieux, ſoutint qu'ils ne devoient pas s'aſſocier des faquins. Autrefois, dit-il, c'étoit une grande affaire que d'être fait Dieu, aujourd'hui ce n'eſt plus rien (1). Vous n'avez déjà rendu cet homme-ci que trop célèbre. Mais de peur qu'on ne m'accuſe d'opiner ſur la perſonne & non ſur la choſe, mon avis eſt que déſormais on ne déifie plus aucun de ceux qui broutent l'herbe des champs ou qui vivent des fruits de la terre. Que ſi malgré ce Sénatuſconſulte quelqu'un d'eux s'ingère à l'avenir de trancher du Dieu, ſoit de fait, ſoit en peinture, je le dévoue aux larves, & j'opine qu'à la première foire ſa déité reçoive les étrivières, & ſoit miſe en vente avec les nouveaux eſclaves.

Après cela vint le tour du devin fils de Vica-Pota, déſigné Conſul grippe-

(1) Je ne ſçaurois me perſuader qu'il n'y ait pas encore une lacune entre ces mots: *Olim, inquit, magna res erat Deum fieri:* & ceux-ci, *jam fama nimium feciſti.* Je n'y vois ni liaiſon, ni tranſition, ni aucune eſpèce de ſens à les lire ainſi de ſuite.

omnes mortales sapientia antecellat, sitque è Republicâ esse aliquem, qui cum Romulo possit:

. . . . . Ferventia rapa vorare:

censeo ut D. Claudius ex hac die Deus fiat, ita uti ante eum quis optimo jure factus sit: eamque rem ad μεταμορφώσεις Ovidii adjiciendam.

Variæ erant sententiæ, & videbatur Claudius sententia vincere. Hercules enim, qui videret ferrum suum in igne esse, modo huc, modo illuc cursabat, & aiebat: Noli me invidere, mea res agitur: deinde si quid volueris, invicem faciam. Manus manum lavat.

Tunc Divus Augustus surrexit sententiæ suæ dicendæ, & summa facundia disseruit. P. C. vos testes habeo, ex quo deus factus sum, nullum verbum me fecisse. Semper meum negotium ago. Sed non possum amplius dissimulare, & dolorem quem graviorem pudor facit, continere. In hoc terra marique pacem

ſou, & qui gagnoit ſa vie à grimeliner & vendre les petites villes. Hercule paſſant donc à celui-ci, lui toucha galamment l'oreille, & il opina dans ces termes: Attendu que le divin Claude eſt du ſang du divin Auguſte, & du ſang de la divine Livie ſon ayeule, à laquelle il a même confirmé ſon brevet de Déeſſe; qu'il eſt d'ailleurs un prodige de ſcience, & que le bien public exige un adjoint à l'écot de Romulus; j'opine qu'il ſoit dès ce jour créé & proclamé Dieu en auſſi bonne forme qu'il s'en ſoit jamais fait, & que cet événement ſoit ajouté aux Métamorphoſes d'Ovide.

Quoiqu'il y eut divers avis, il paroiſſoit que Claude l'emporteroit, & Hercule qui ſçait battre le fer, tandis qu'il eſt chaud, couroit de côté & d'autre, criant: Meſſieurs, un peu de faveur; cette affaire-ci m'intéreſſe; dans une autre occaſion vous diſpoſerez auſſi de ma voix: il faut bien qu'une main lave l'autre.

Alors le divin Auguſte s'étant levé, pérora fort pompeuſement & dit: Pères Conſcripts, je vous prends à témoin que depuis que je ſuis Dieu, je n'ai pas dit un ſeul mot; car je ne me mêle que de mes affaires; mais comment me taire en cette occaſion? Comment diſſimuler

peperi? Ideò civilia bella compescui? Ideò legibus urbem fundavi, operibus ornavi? Et quid dicam P. C. non invenio: omnia infra indignationem verba sunt. Confugiendum est itaque à me ad Messalæ Corvini disertissimi viri illam sententiam: Præcidit jus imperii. Hic P. C. qui nobis non posse videtur muscam excitare, tam facile homines occidebat, quam canis exta edit. Sed quid ego de tot acribus viris dicam? Non vacat deflere publicas clades intuenti domestica mala. Itaque illa omittam, hæc referam. Etiamsi Phormea Græcè nescit ego scio. ΕΝΤΙΚΟΝΤΟΝΥΚΗΔΙΗΞ senescit. Iste quem videtis, per tot annos sub meo nomine latens, hanc mihi gratiam retulit, ut duas Julias, proneptes meas, occideret, alteram ferro, alteram fame: unum abnepotem L. Syllanum. Videris Jupiter, an in caussa mala certe in tua, si hic inter nos futurus est. Dic mihi, Dive Claudi, quare quemquam ex his, quos, quasque occidisti, antequam de caussa cognosceres, antequam audires, damnasti? Hoc fieri solet? in cœlo non fit. Ecce Jupiter qui tot annos regnat, uni Vulcano crus fregit, quem

ῥίψε ποδὸς τεταγὼν ἀπὸ βηλοῦ θεσπεσίοιο.

ma douleur que le dépit aigrit encore? C'eſt donc pour la gloire de ce miſérable que j'ai rétabli la paix ſur mer & ſur terre, que j'ai étouffé les guerres civiles; que Rome eſt affermie par les loix, & orné par mes ouvrages? O Pères Conſcripts! je ne puis m'exprimer, ma vive indignation ne trouve point de termes; je ne puis que redire après l'éloquent Meſſala, l'Etat eſt perdu! Cet imbécille qui paroît ne pas ſçavoir troubler l'eau, tuoit les hommes comme des mouches. Mais que dire de tant d'illuſtres victimes? Les déſaſtres de ma famille me laiſſent-ils des larmes pour les malheurs publics? Je n'ai que trop à parler des miens (1). Ce galant homme que vous voyez protégé par mon nom durant tant d'années, me marqua ſa reconnoiſſance en faiſant mourir Lucius Silanus, un de mes arrières-petits neveux, & deux Julies, mes arrières-petites nièces, l'une par le fer, l'autre par la faim. Grand Jupiter! ſi vous l'admettez parmi nous,

(1) Je n'ai point traduit ces mots. *Etiamſi Phormea Græcè neſcit, ego ſcio* ΕΝΓΙΚΟΝΤΟΝΥΚΗΝΔΙΗΣ *Seneſcit*, ou *ſe neſcit*, parce que je n'y entends rien du tout. Peut-être aurois-je trouvé quelque éclairciſſement dans les adages d'Eraſme; mais je ne ſuis pas à portée de les conſulter.

& iratus fuit uxori, & suspendit illam, num quid occidit? Tu Messalinam, cujus æquè avunculus major eram, quam tuus, occidisti. Nescio, inquis? Dii tibi malefaciant: adeo istud turpius est, quod nescis, quam quod occidisti.

Iste C. Cæsarem non desiit mortuum prosequi. Occiderat ille socerum: hic & generum. Caius Cæsar Crassi filium vetuit Magnum vocari: hic nomen illi reddidit, caput tulit. Occidit in una domo Crassum Magnum, Scriboniam, Tristioniam, Assarionem, nobiles tamen, Crassum vero tam fatuum, ut etiam regnare posset. Cogitate P. C. quale portentum in numerum deorum se recipi cupiat. Hunc nunc deum facere vultis? Videte corpus ejus, diis iratis natum. Ad summam tria verba citò dicat, & servum me ducat. Hunc deum

à tort ou non, ce ſera ſûrement à votre blâme. Car, dis-moi, je te prie, ô divin Claude! pourquoi tu fis tant tuer de gens ſans les entendre, ſans même t'informer de leurs crimes? C'étoit ma coutume. Ta coutume? On ne la connoît pas ici. Jupiter qui règne depuis tant d'années, a-t-il jamais rien fait de ſemblable? Quand il eſtropia ſon fils, le tua-t-il? Quand il pendit ſa femme, l'étrangla-t-il? Mais toi, n'as-tu pas mis à mort Meſſaline, dont j'étois le grand oncle ainſi que le tien (1)? Je l'ignore, dis-tu? Miſérable! ne ſçais-tu pas qu'il t'eſt plus honteux de l'ignorer que de l'avoir fait?

Enfin Caïus Caligula s'eſt reſſuſcité dans ſon ſucceſſeur. L'un fait tuer ſon beau-père (2), & l'autre ſon gendre (3). L'un défend qu'on donne au fils de Craſſus le ſurnom de Grand; l'autre le lui rend, & lui fait couper la tête. Sans reſpect pour un ſang illuſtre, il fait périr dans une même maiſon Scribonie,

(1) Par l'adoption de Druſus, Auguſte étoit l'ayeul de Claude; mais il étoit auſſi ſon grand oncle par la jeune Antonia, mère de Claude & nièce d'Auguſte.

(2) M. Syllanus.

(3) Pompeius Magnus.

quis colet? Quis credet? Denique dum tales deos facitis, nemo vos deos esse credet. Summa rei, P. C. si honestè inter vos gessi, si nulli duriùs respondi, vindicate injurias meas. Ego pro sententia mea hoc censeo. Atque ita ex tabellâ recitavit.

Quando quidem divus Claudius occidit socerum suum Appium Syllanum; generos duos, Pompeium Magnum & L. Syllanum; socerum filiæ suæ Crassum, frugi hominem, tam similem sibi, quam ovo ovum; Scriboniam, socrum filiæ suæ; Messalinam, uxorem suam, & ceteros, quorum numerus iniri non potuit: placet mihi in eum severè animadverti, nec illi rerum judicandarum vocationem dari, eumque quàm primum exportari, & cœlo intra dies XXX excedere, olympo intra diem tertium.

Tristonie, Assarion, & même Crassus le Grand, ce pauvre Crassus si complettement sot qu'il eût mérité de régner: Songez, Pères Conscripts, quel monstre ose aspirer à siéger parmi nous! Voyez, comment déifier une telle figure, vil ouvrage des Dieux irrités! A quel culte, à quelle foi pourra-t-li prétendre? Qu'il réponde, & je me rends. Messieurs, Messieurs, si vous donnez la divinité à telles gens, qui diable reconnoîtra la vôtre? En un mot, Pères Conscripts, je vous demande pour prix de ma complaisance & de ma discrétion de venger mes injures. Voilà mes raisons, & voici mon avis.

Comme ainsi soit que le divin Claude a tué son beau-père Appius Silanus, ses deux gendres, Pompeius Magnus & Lucius Silanus; Crassus, beau-père de sa fille, cet homme si sobre (1), & en tout si semblable à lui; Scribonie, belle-

(1) Je n'ai guères besoin, je crois, d'avertir que ce mot est pris ironiquement. Suétone, après avoir dit qu'en tout tems, en tout lieu, Claude étoit toujours prêt à manger & boire, ajoute qu'un jour ayant senti de son tribunal l'odeur du dîner des Saliens, il planta-là toute l'audience, & courut se mettre à table avec eux.

Pedibus in hanc ſententiam itum eſt. Nec mora, Cyllenius illum collo obtorto trahit ad inferos,

Illùc undè negant redire quemquam.

Dum deſcendunt per viam ſacram, interrogat Mercurius, quid ſibi velit ille concurſus hominum, num Claudii funus eſſet? Et erat omnium formoſiſſimum, & impenſa cura plenum, ut ſcires deum efferri, tibicinum, cornicinum omniſque generis æneatorum tanta turba, tantus conventus, ut etiam Claudius audire poſſet. Omnes læti, hilares P. Rom. ambulabat tamquam liber. Agatho & pauci cauſidici plorabant, ſed planè ex animo. Juriſconſulti è tenebris procedebant, pallidi, graciles, vix habentes animam, tamquam qui cum maximè reviviſcerent. Et his unus cum vidiſſet capita conferentes, & fortunas ſuas deplorantes cauſidicos, accedit,

mère

mère de ſa fille; Meſſaline, ſa propre femme, & mille autres dont les noms ne finiroient point; j'opine qu'il ſoit ſévèrement puni, qu'on ne lui permette plus de ſiéger en juſtice; qu'enfin banni ſans retard, il ait à vuider l'Olympe en trois jours, & le Ciel en un mois.

Cet avis fut ſuivi tout d'une voix. A l'inſtant, le Cyllénien (1) lui tordant le col, le tire au ſéjour,

D'où nul, dit-on, ne retourna jamais.

En deſcendant par la voix ſacrée, ils trouvent un grand concours dont Mercure demande la cauſe. Parions, dit-il, que c'eſt ſa pompe funèbre; & en effet, la beauté du convoi, où l'argent n'avoit pas été épargné, annonçoit bien l'enterrement d'un Dieu. Le bruit des trompettes, des cors, des inſtrumens de toute eſpèce, & ſur-tout de la foule, étoit ſi grand, que Claude lui-même pouvoit l'entendre. Tout le monde étoit dans l'allégreſſe; le Peuple Romain marchoit légèrement comme ayant ſecoué ſes fers. Agathon & quelques chicanneurs pleuroient tout bas dans le fond du

(1) Mercure.

& ait: Dicebam vobis: Non ſemper Saturnalia erunt.

Claudius, ut vidit funus ſuum, intellexit ſe mortuum eſſe. Ingenti enim μεγαληγορίᾳ nævia cantabatur anapæſtis.

Fundite fletus,
Edite planctus,
Fingite luctus,
Reſonet triſti
Clamore forum;
Cecidit pulchre
Cordatus homo,
Quo non alius
Fuit in toto
Fortior orbe.
Ille citato
Vincere curſu
Poterat celeres;
Ille rebelles
Fundere Parthos,
Levibuſque ſequi
Perfida telis,

cœur. Les Jurifconfultes maigres, exténués (1) commençoient à refpirer, & fembloient fortir du tombeau. Un d'entr'eux voyant les Avocats la tête baffe déplorer leur perte, leur dit en s'approchant : Ne vous le difois-je pas, que les Saturnales ne dureroient pas toujours ?

Claude, en voyant fes funérailles*, comprit enfin qu'il étoit mort. On lui beugloit à pleine tête ce chant funèbre en jolis vers heptafyllabes.

O cris ! ô perte ! ô douleurs !
De nos funèbres clameurs
Faifons retentir la place :
Que chacun fe contrefaffe :
Crions d'un commun accord :
Ciel ! ce grand homme eft donc mort !
Il eft donc mort ce grand homme !
Hélas ! vous fçavez tout comme,
Sous la force de fon bras,
Il mit tout le monde à bas.
Falloit-il vaincre à la courfe ?
Falloit-il jufques fous l'ourfe
Des Bretons prefque ignorés,

(1) Un Juge qui n'avoit d'autre loi que fa volonté, donnoit peu d'ouvrage à ces Meffieurs-là.

Certaque manu
Tendere nervum:
Qui præcipites
Vulnere parvo
Figeret hoſtes,
Pictaque Medi
Terga fugacis.
Ille Britannos
Ultra noti
Littora ponti,
Et cæruleos
Scuta Brigantas
Dare Romuleis
Colla cathenis
Juſſit, & ipſum
Nova Romanæ
Jura ſecuris
Tremere Oceanum.
Deflete virum,
Quo non alius
Potuit citius
Diſcere cauſſas,
Una tantùm
Parte audita,
Sæpe & neutra.
Quis nunc judex
Toto lites
Audiet anno?

Du Cauce aux cheveux dorés
Mettre l'orgueil à la chaîne,
Et ſous la hache Romaine
Faire trembler l'Océan ?
Falloit-il en moins d'un an,
Dompter le Parthe rebelle ?
Falloit-il d'un bras fidèle
Bander l'arc, lancer des traits
Sur des ennemis défaits ;
Et d'une audace guerrière,
Bleſſer le Mède au derrière ?
Notre homme étoit prêt à tout ;
De tout il venoit à bout.
Pleurons ce nouvel oracle,
Ce grand prononceur d'arrêts,
Ce Minos, que par miracle
Le Ciel forma tout exprès.
Ce Phénix des beaux génies,
N'épuiſoit point les parties
En plaidoyers ſuperflus ;
Pour juger ſans ſe méprendre,
Il lui ſuffiſoit d'entendre
Une des deux tout au plus.
Quel autre toute l'année
Voudra ſiéger déſormais,
Et n'avoir, dans la journée,
De plaiſir que les procès ?
Minos, cédez-lui la place ;

Tibi jam cedet
Sede relictâ,
Qui dat populo
Jura silent,
Cræteа tenens
Oppida centum.
Cedite mœstis
Pectora palmis,
O causidici!
Venale genus:
Vosque Poetæ
Lugete novi,
Vosque in primis
Qui concusso
Magna parastis
Lucra fritillo.

Delectabatur laudibus suis Claudius, & cupiebat diutiùs spectare. Injicit illi manum Talthybius deorum nuncius, & trahit capite obvoluto, ne quis eum possit agnoscere, per campum Martium: & inter Tyberim & viam tectam descendit ad inferos.

Antecesserat jam compendiaria via Narcissus libertus, ad patronum excipiendum, & venienti nitidus, ut erat à Balneo, occurrit, & ait: Quid dii ad

Déjà ſon ombre vous chaſſe
Et va juger aux enfers.
Pleurez Avocats à vendre,
Vos cabinets ſont déſerts,
Rimeurs, qu'il daignoit entendre,
A qui lirez-vous vos vers?
Et vous, qui comptiez d'avance
Des cornets & de la chance
Tirer un ample tréſor,
Pleurez, brelandier célèbre,
Bientôt un bûcher funèbre
Va conſumer tout votre or.

Claude ſe déle&#x1d;ctoit à entendre ſes louanges, & auroit bien voulu s'arrêter plus long-tems. Mais le Héraut des Dieux lui mettant la main au collet, & lui enveloppant la tête de peur qu'il ne fût reconnu, l'entraîna par le champ de Mars, & le fit deſcendre aux enfers entre le Tibre & la Voie couverte.

Narciſſe ayant coupé par un plus court chemin, vint frais ſortant du bain au-devant de ſon maître, & lui dit: comment! les Dieux chez les hommes? Allons,

hominesꝰ Celerius, inquit Mercurius, & venire nos uncia. Ille autem patrono plura blandiri volebat quem Mercurius iterum feſtinare juſſit, & virga morantem impulit. Dicto citius Narciſſus evolat. Omnia procliva ſunt, facilè deſcenditur. Itaque quamvis podagricus eſſet, momento temporis pervenit ad januam Ditis: ubi jacebat, ut ait Horatius, bellua centiceps, ſeſe movens, villoſque horrendos excutiens puſillum ſuperturbatur, (albam canem in deliciis habere conſuerat) ut illum vidit canem nigrum villoſum ſanè: que non velis tibi in tenebris occurrere. Et magnâ inquit voce: Claudius Cæſar venit. Ecce extemplo cum plauſu procedunt cantantes:

ἑυρήκαμεν, συγχαίραμεν.

Hic erat C. Silius Coſ. deſig. Junius Prætorius, Sex Trallus, M. Helvius Trogus, Cotta, Tectus, Valens, Fabius, Equ. Rom. quos Narciſſus duci juſſerat. Medius erat in hac cantantium turba Mneſter Pantomimus, quem Claudius decoris cauſſa minorem fecerat. Nec non ad Meſſalinam citò rumor per-

allons, dit Mercure, qu'on ſe dépêche de nous annoncer. L'autre voulant s'amuſer à cajoler ſon maître, il le hâta d'aller à coups de caducée, & Narciſſe partit ſur le champ. La pente eſt ſi gliſſante, & l'on deſcend ſi facilement, que tout goutteux qu'il étoit, il arrive en un moment à la porte des enfers. A ſa vue, le monſtre aux cent têtes dont parle Horace, s'agite, hériſſe ſes horribles crins; & Narciſſe accoutumé aux careſſes de ſa jolie levrette blanche, éprouva quelque ſurpriſe à l'aſpect d'un grand vilain chien noir à long poil, peu agréable à rencontrer dans l'obſcurité. Il ne laiſſa pas pourtant de s'écrier à haute voix: Voici Claude Céſar. Auſſi-tôt une foule s'avance en pouſſant des cris de joie, & chantant:

Il vient, réjouiſſons-nous.

Parmi eux étoient Caius Silius, Conſul déſigné, Junius Prætorius, Sextius Trallus, Hellius Trogus, Cotta Tectus, Valens Fabius, Chevaliers Romains que Narciſſe avoit tout expédiés. Au milieu de la troupe chantante étoit le Pantomime Mneſter à qui ſa beauté avoit coûté la vie. Bientôt le bruit que

crepuit, Claudium venisse. Convolarunt primum omnium liberti, Polybius, Myron, Harpocras, Amphæus, & Pheronactes, quos omnes necubi imperatus esset, præmiserat. Deinde præfecti duo, Justus Catonius, & Ruffus Pompeii F. Deinde amici, Saturnius Lucius, & Pedo Pompeius, & Lupus & Celer Asinius, consulares. Novissimè fratris filia, sororis filia, gener, socer, socrus, omnes planè consanguinei. Et agmine facto Claudio occurrunt. Quos cum vidisset Claudius, exclamat: Παντα φίλων πλήρη. Quomodo vos hùc venistis?

Tum Pedo Pompeius: Quid dicis homo crudelissime? Quæris quomodo? Quis enim non alius huc misit quam tu, omnium amicorum interfector? In jus eamus, ego tibi hìc sellas ostendam. Ducit illum ad tribunal Æaci; is lege Corneliâ, quæ de sicariis lata est, quærebat: postulabat, nomen ejus recipi, edit subscriptionem: occisos Senatores XXX Equites Rom. CCCXV atque plures: ceteros CCXXI. ὅσα ψάμαθός τε κόνις τε.

Exterritus Claudius oculos undecum-

Claude arrivoit parvint jusqu'à Messaline, & l'on vit accourir au-devant de lui ses affranchis Polybe, Myron, Harpocrate, Amphæus & Peronacte, qu'il avoit envoyés devant pour préparer sa maison. Suivoient les deux Prefets Justus Catonius, & Rufus, fils de Pompée; puis ses amis Saturnius Lucius, & Pedo Pompeius, & Lupus, & Celer Asinius, Consulaires. Enfin la fille de son frère, la fille de sa sœur, son gendre, son beau-père, sa belle-mère & presque tous ses parens. Toute cette troupe accourt au-devant de Claude, qui les voyant, s'écria: Bon, je trouve partout des amis: par quel hasard êtes-vous ici?

Comment, scélérat, dit Pedo Pompeius, par quel hasard? Et qui nous y envoya que toi-même, bourreau de tous tes amis? Viens, viens devant le Juge; ici je t'en montrerai le chemin. Il le mène au tribunal d'Eaque, lequel précisément se faisoit rendre compte de la loi Cornelia sur les meurtriers. Pedo fait inscrire son homme, & presente une liste de trente Sénateurs, trois-cent-quinze Chevaliers Romains, deux-cent vingt-un Citoyens & d'autres en nombre infini, tous tués par ses ordres.

Claude effrayé tournoit les yeux de

que circumfert, veſtigat aliquem patronum qui ſe defenderet. Advocatum non invenit. Tandem procedit P. Petronius, vetus convictor ejus, homo Claudianâ linguâ diſertus, & poſtulat advocationem. Non datur. Accuſat Pedo Pompeius magnis clamoribus. Incipit Petronius velle reſpondere. Æacus, homo juſtiſſimus, vetat. Illum tantum alterâ parte auditâ condemnat, & ait:

ἔικε πάθοι τὰκ ἔρεξε, ὄικητ᾽ ἰθεῖα γένοιτο.

Ingens ſilentium factum eſt. Stupebant omnes, novitate rei attoniti: negabant hoc unquam factum, Claudio iniquum magis videbatur, quam novum. De genere pœnæ diù diſputatum eſt, quid illum pati oporteret. Erant qui dicerent, ſi uni dii laturam feciſſent, Tantalum ſiti periturum, niſi illi ſuccurreretur: non unquam Syſiphum onere elevari: aliquando Ixionis miſeri rotam ſufflaminandam. Non placuit illi ex veteranis miſſionem dari, ne vel Claudius umquam ſimile ſperaret. Placuit novam pœnam excogitari debere, inſtituendum illi laborem irritum, & alicujus cupiditatis ſpecies ſine fine & affectu. Tum Æacus jubet illum aleâ ludere pertuſo

tous côtés pour chercher un défenſeur, mais aucun ne ſe préſentoit. Enfin, P. Petronius ſon ancien convive & beau parleur comme lui, requit vainement d'être admis à le défendre. Pedo l'accuſe à grands cris, Pétrone tâche de répondre; mais le juſte Eaque le fait taire; & après avoir entendu ſeulement l'une des parties, condamne l'accuſé, en diſant:

Il eſt traité comme il traita les autres.

A ces mots il ſe fit un grand ſilence. Tout le monde étonné de cette étrange forme la ſoutenoit ſans exemple; mais Claude la trouva plus inique que nouvelle. On diſputa long tems ſur la peine qui lui ſeroit impoſée. Quelques-uns diſoient qu'il falloit faire un échange, que Tantale mourroit de ſoif s'il n'étoit ſecouru; qu'Ixion avoit beſoin d'enrayer, & Syſiphe de reprendre haleine; mais comme relâcher un vétéran c'eût été laiſſer à Claude l'eſpoir d'obtenir un jour la même grace, on aima mieux imaginer quelque nouveau ſupplice qui, l'aſſujettiſſant à un vain travail, irritât inceſſamment ſa cupidité par une eſpérance illuſoire. Eaque ordonna donc

fritillo. Et jam jam cœperat fugientes semper tesseras quærere, & nihil proficere.

Nam quoties missurus erat resonante fritillo,
Utraque subducto fugiebat tessera fundo:
Cumque recollectos auderet mittere talos,
Lusuro similis semper, semperque petenti,
Decepere fidem: refugit, digitosque per ipsos
Fallax assiduo dilabitur alea furto:
Sic cum jam summi tanguntur culmina montis,
Irrita Sysipho volvuntur pondera collo.

Apparuit subitò C. Cæsar, & petere illum in servitutem cœpit: producit testes, qui illum viderant ab illo flagris, ferulis, colaphis vapulantem. Adjudicatur C. Cæsari: illum Æacus donavit. Is Menandro liberto suo tradidit, ut à cognitionibus ei esset.



qu'il jouât aux dés avec un cornet percé, & d'abord on le vit ſe tourmenter inutilement à courir après ſes dés.

Car à peine agitant le mobile cornet
Aux dés prêts à partir il demande ſonnet,
Que malgré tous ſes ſoins entre ſes doigts avides
Du cornet défoncé, panier des Danaïdes,
Il ſent couler les dés; ils tombent, & ſouvent
Sur la table, entraîné par ſes geſtes rapides,
Son bras avec effort jette un cornet de vent.
(1) Ainſi pour terraſſer ſon adroit adverſaire
Sur l'arêne, un Athlete enflammé de colère,
Du ceſte qu'il élève eſpère le frapper;
L'autre gauchit, eſquive, a le tems d'échapper,
Et le coup frappant l'air avec toute ſa force,
Au bras qui l'a porté donne une rude entorſe.

Là-deſſus Caligula paroiſſant tout-à-coup, ſe mit à le réclamer comme ſon eſclave. Il produiſoit des témoins qui l'avoient vu le charger de ſoufflets & d'étrivières. Auſſi-tôt il lui fut adjugé par Eaque. Et Caligula le donna à Ménandre ſon affranchi, pour en faire un de ſes gens.

---

(1) J'ai pris la liberté de ſubſtituer cette comparaiſon à celle de Syſiphe, employée par Sénèque, & trop rebattue depuis cet Auteur.

OLINDE
ET
SOPHRONIE,
TIRÉ DU TASSE.



LA
GERUSALEMME
LIBERATA,
CANTO SECONDO.

Mentre il Tiranno s'apparechia all'armi,
Soletto Ismeno un dì gli s'appresenta:
Ismen, che trar di sotto ai chiusi marmi
Può corpo estinto, e far che spiri e senta:
Ismen, che al suon de' mormoranti carmi
Sin nella reggia sua Pluto spaventa,
E i suoi Demon negli empj uficj impiega
Pur come servi, e gli discioglie, e lega.



Questi or Macone adora, e fu Christiano,
Ma i primi riti anco lasciar non puote;
Anzi sovente in uso impio e profano
Confonde le tue leggi a se mal note.



TRADUCTION
DU COMMENCEMENT
DU SECOND CHANT
DE LA
JÉRUSALEM DÉLIVRÉE,

Contenant l'Hiſtoire d'Olinde & de Sophronie.

TANDIS que le Tyran ſe prépare à la guerre, Iſmène un jour ſe préſente à lui; Iſmène qui de deſſous la tombe peut faire ſortir un corps mort & lui rendre le ſentiment & la parole. Iſmène qui peut, au ſon des paroles magiques, effrayer Pluton juſqu'en ſon palais, qui commande aux démons en maître, les emploie à ſes œuvres impies, & les enchaine ou délie à ſon gré.

Chrétien jadis, aujourd'hui Mahométan, il n'a pu quitter tout-à-fait ſes anciens rites; & les profanant à de criminels uſages, mêle & confond ainſi les

Ed or dalle ſpelonche, ove lontano
Dal vulgo eſercitar ſuol l' arti ignote
Vien nel publico riſchio al ſuo ſignore,
A Re malvagio conſiglier peggiore.



Signor, dicea, ſenza tardar ſen viene
Il vincitor eſercito temuto;
Ma facciam noi ciò che a noi far convienne;
Darà il Ciel, darà il mondo ai forti ajuto.
Ben tu di Re, di Duce a hai tutti piene
Le parti, e lunge hai viſto e provveduto,
S' impie in tal guiſa ogn' altro i proprj uficj;
Tomba ſia quæſta terra a' tuoi nemici.



Io quanto a me ne vengo, e del periglio
E dell' opre compagno ad aitarte.
Ciò che può dar di vecchia età conſiglio,
Tutto prometto, e ciò che magica arte
Gli Angeli, che dal Cielo ebbero eſiglio
Conſtringerò delle fatiche a parte.
Ma dond' io voglia incominciar gl' incanti,
E con quai modi, or narrerotti avanti.

deux loix qu'il connoît mal. Maintenant du fond des antres où il exerce ses arts ténébreux, il vient à son Seigneur dans le danger public, à mauvais Roi, pire Conseiller.

Sire, dit-il, la formidable & victorieuse armée arrive. Mais nous, remplissons nos devoirs, le ciel & la terre seconderont notre courage. Doué de toutes les qualités d'un Capitaine & d'un Roi, vous avez de loin tout prévu, vous avez pourvu à tout; & si chacun s'acquitte ainsi de sa charge, cette terre sera le tombeau de vos ennemis.

Quant à moi, je viens de mon côté partager vos périls & vos travaux. J'y mettrai pour ma part les conseils de la vieillesse & les forces de l'art magique. Je contraindrai les anges bannis du ciel à concourir à mes soins. Je veux commencer mes enchantemens par une opération dont il faut vous rendre compte.

Nel tempio de' Criſtiani occulto giace
Un ſotterraneo altare; e quivi è il volto
Di colei, che ſua diva, e madre face
Quel vulgo del ſuo Dio nato, e ſepolto.
Dinanzi al ſimulacro acceſa face
Continua ſplende: egli è in un velo avvolto;
Pendono intorno in lungo ordine i voti,
Che vi portaro i creduli devoti.



Or queſta effigie lor di là rapita
Voglio che tu di propria man traſporte,
E la riponga entro la tua Meſchita:
Io poſcia incanto adroperò sì forte,
Ch' ogni or, mentre ella qui fia cuſtodita,
Sarà fatal cuſtodia a queſte porte;
Tra mura ineſpugnabili il tuo impero
Securo fia per novo alto miſtero.



Si diſſe, e 'l perſuaſe: e impaziente
Il Re ſen corſe alla magion di Dio
E sforzò i Sacerdoti, e irreverente
Il caſto ſimulacro indi rapio;
E portollo a quel tempio, ove ſovente
S'irrita il Ciel col folle culto e rio.
Nel profan loco, e ſu la ſacra imago.
Suſurrò poi le ſue beſtemmie il Mago.

Dans le temple des Chrétiens, ſur un autel ſouterrain eſt une image de celle qu'ils adorent, & que leur peuple ignorant fait la mère de leur Dieu, né, mort & enſeveli. Le ſimulachre devant lequel une lampe brûle ſans ceſſe, eſt enveloppé d'un voile, & entouré d'un grand nombre de vœux ſuſpendus en ordre, & que les crédules dévots y portent de toutes parts.

Il s'agit d'enlever de là cette effigie & de la tranſporter de vos propres mains dans votre Moſquée: là j'y attacherai un charme ſi fort, qu'elle ſera tant qu'on l'y gardera, la ſauve-garde de vos portes; & par l'effet d'un nouveau myſtère, vous conſerverez dans vos murs un empire inexpugnable.

A ces mots, le Roi perſuadé, court impatient à la maiſon de Dieu, force les Prêtres, enlève ſans reſpect le chaſte ſimulacre & le porte à ce temple impie où un culte inſenſé ne fait qu'irriter le Ciel. C'eſt là, c'eſt dans ce lieu profane & ſur cette ſainte image, que le magicien murmure ſes blaſphêmes.

Ma come apparſe in ciel l' alba novella,
Quel, cui l' immondo tempio in guardia
è dato,
Non rivide l' imagine; dov' ella
Fu poſta, e invan cerconne in altro lato.
Toſto n' avviſa il Re, ch' alla novella
Di lui ſi monſtra fieramente irato:
Ed immagina ben, ch' alcun fedele
Abbia fatto quel furto, e che se 'l cele.



O fu di man fedele opra furtiva,
O pur il Ciel qui ſua potenza adopra
Che di colei, ch' è ſua Regina e diva,
Sdegna che loco vil l' imagin copra:
Ch' incerta fama è ancor, ſe ciò s' aſcriva
Ad arte umana, od a mirabil' opra.
Ben è pietà, che la pietade e 'l zelo
Uman cedendo, autor ſen creda il Cielo.



Il Re ne fa con importuna inchieſta
Ricercar ogni chieſa, ogni magione:
Ed a chi gli naſconde, o manifeſta
Il furto o il reo, gran pene, e premj im-
pone.
E 'l Mago di ſpiarne anco non reſta.
Con tutte l' arti il ver; ma non s'appone;
Che 'l Cielo (opra ſua foſſe, o foſſe altrui)
Celolla ad onta degl' incanti à lui.

Mais

Mais le matin du jour ſuivant, le gardien du temple immonde ne vit plus l'image où elle étoit la veille ; & l'ayant cherchée en vain de tous côtés, courut avertir le Roi, qui, ne doutant pas que les Chrétiens ne l'euſſent enlevée, en fut tranſporté de colère.

Soit qu'en effet ce fût un coup d'adreſſe d'une main pieuſe, ou un prodige du Ciel indigné que l'image de ſa Souveraine ſoit proſtituée en un lieu ſouillé, il eſt édifiant, il eſt juſte de faire céder le zèle & la piété des hommes, & de croire que le coup eſt venu d'en-haut.

Le Roi fit faire dans chaque Égliſe & dans chaque maiſon, la plus importune recherche, & décerna de grands prix & de grandes peines à qui révéleroit ou recéleroit ce vol. Le magicien, de ſon côté, déploya ſans ſuccès toutes les forces de ſon art pour en découvrir l'auteur. Le Ciel, au mépris de ſes enchantemens & de lui, tint l'œuvre ſecrette, de quelque part qu'elle pût venir.

Ma poichè 'l Re crudel vide occultarſe
Quel che peccato de' fedeli ei penſa;
Tutto in lor d' odio infelloniſſi, ed arſe
D' ira, e di rabbia immoderata immenſa.
Ogni riſpetto obblia; vuol vindicarſe,
(Segua che puote) e ſfogar l' alma accenſa:
Morrà, dicea, non andrà l' ira a voto,
Nella ſtrage commune il ladro ignoto.



Purchè 'l reo non ſi ſalvi, il giuſto pera,
E l' innocente. Ma qual giuſto io dico?
E' colpe vol ciaſcun, nè in loro ſchiera
Uom fu giammai del noſtro nome amico.
S' anima v' è nel novo error ſincera,
Baſti a novella pena un fallo antico.
Su, ſu, fedeli miei, ſua via prendete
Le fiamme, e 'l ferro, ardete, ed uccidete.



Così parla alle turbe, e ſe n' inteſe.
La fama tra' fedeli immantinente,
Ch' attonniti reſtar, sì gli ſorpreſe
Il timor della morte omai preſente.
E non è chi la fuga o le difeſe,
Lo ſcuſare o 'l pregare ardiſca, o tente;
Ma le timide genti e irreſolute,
Donde meno ſperaro ebber ſalute.

Mais le Tyran, furieux de se voir cacher le délit qu'il attribue toujours aux fidèles, se livre contre eux à la plus ardente rage. Oubliant toute prudence, tout respect humain, il veut à quelque prix que ce soit assouvir sa vengeance. « Non, non, s'écrioit-il, la menace ne » sera pas vaine : le coupable a beau se » cacher, il faut qu'il meure ; ils mour» ront tous, & lui avec eux ».

« Pourvu qu'il n'échappe pas, que le » juste, que l'innocent périsse, qu'im» porte ? Mais qu'ai-je dit, l'innocent ? » Nul ne l'est; & dans cette odieuse race, » en est-il un seul qui ne soit notre en» nemi ? Oui, s'il en est d'exempts de » ce délit, qu'ils portent la peine dûe à » tous pour leur haine; que tous péris» sent, l'un comme voleur & les autres » comme Chrétiens. Venez, mes loyaux, » apportez la flamme & le fer. Tuez & » brûlez sans miséricorde ».

C'est ainsi qu'il parle à son peuple. Le bruit de ce danger parvient bientôt aux Chrétiens. Saisis, glacés d'effroi par l'aspect de la mort prochaine, nul ne songe à fuir ni à se défendre, nul n'ose tenter les excuses ni les prières. Timides, irrésolus, ils attendoient leur destinée,

Vergine era fra lor di già matura
Verginità, d' alti penſieri e regi:
D' alta beltà, ma ſua beltà non cura,
O tanto ſol, quant' oneſtà ſen fregi.
E' il ſuo pregio maggior, che tra le mura
D' anguſta caſa aſconde i ſuoi gran pregi:
E da' vagheggiatori ella s' invola
Alle lodi, agli ſguardi inculta e ſola.



Pur guardia eſſer non può, che 'n tutto celi
Beltà degna, ch' appaja, e che s' ammiri:
Nè tu il conſenti, Amor; ma la riveli
D' un giovinetto ai cupidi deſiri.
Amor, ch' or cieco, or Argo, ora ne veli
Di benda gli occhi, ora ce gli apri e giri;
Tu per mille cuſtodie entro ai più caſti
Verginei alberghi il guardo altrui portaſti.



Colei Sofronia, Olindo egli s' appella,
D' una cittate entrambi, e d' una fede.
Ei che modeſto è sì, com' eſſa è bella,
Brama aſſai, poco ſpera, e nulla chiede;
Nè ſa ſcoprirſi, o non ardiſce: ed ella
O lo ſprezza, o nol vede, o nol s'avvede.
Così finora il miſero ha ſervito
O non viſto, o mal noto, o mal gradito.

quand ils virent arriver leur ſalut, d'où ils l'eſpéroient le moins.

Parmi étoit une vierge, déjà nubile, d'une ame ſublime, d'une beauté d'ange qu'elle néglige, ou dont elle ne prend que les ſoins dont l'honnêteté ſe pare ; & ce qui ajoute au prix de ſes charmes, dans les murs d'une étroite enceinte, elle les ſouſtrait aux yeux & aux vœux des amans.

Mais eſt-il des murs que ne perce quelque rayon d'une beauté digne de briller aux yeux & d'enflâmer les cœurs? Amour! le ſouffrirois-tu? Non, tu l'as révélée aux jeunes deſirs d'un adoleſcent. Amour! qui, tantôt argus & tantôt aveugle, éclaires les yeux de ton flambeau ou les voiles de ton bandeau, malgré tous les gardiens, toutes les clôtures, juſques dans les plus chaſtes aſyles, tu ſçus porter un regard étranger.

Elle s'appelle Sophronie, Olinde eſt le nom du jeune homme; tous deux ont la même patrie & la même foi. Comme il eſt modeſte autant qu'elle eſt belle, il deſire beaucoup, eſpère peu, ne demande rien, & ne ſçait ou n'oſe ſe découvrir. Elle, de ſon côté, ne le voit pas, ou n'y penſe pas, ou le dédaigne ; & le malheureux perd ainſi ſes ſoins ignorés mal connus ou mal reçus.

S'ode l'annunzio intanto, e che s'appresta
Miserabile strage al popol loro.
A lei che generosa è, quanto onesta,
Viene in pensier come salvar costoro.
Move fortezza il gran pensier, l' arresta
Poi la vergogna, e 'l virginal decoro.
Vince fortezza, anzi s' accorda, e face
Se vergognosa, e la vergogna audace.



La vergine tra 'l vulgo uscì soletta,
Non coprì sue bellezze, e non l' espose;
Raccolse gli occhi, andò nel vel ristretta,
Con ischive maniere, e generose.
Non sai ben dir, s' adorna, o se negletta,
Se caso, od arte il bel volto compose;
Di Natura, d'Amor, de' Cieli amici
Le negligenze sue sono artificj.



Mirata da ciascun passa, e non mira
L' altera donna, e innanzi al Re sen viene
Nè perchè irato il veggia, il piè ritira,
Ma il fero aspetto intrepida sostiene.
Vengo, Signor (gli disse) e' n tanto l'ira
Prego sospenda, e 'l tuo popolo affrene:
Vengo a scoprirti, e vengo a darti preso
Quel reo che cerchi, onde sei tanto offeso.

Cepandant on entend l'horrible proclamation, & le moment du maſſacre approche. Sophronie, auſſi généreuſe qu'honnête, forme le projet de ſauver ſon peuple. Si ſa modeſtie l'arrête, ſon courage l'anime & triomphe, ou plutôt ces deux vertus s'accordent & s'illuſtrent mutuellement.

La jeune vierge ſort ſeule au milieu du peuple. Sans expoſer ni cacher ſes charmes, en marchant elle recueille ſes yeux, reſſerre ſon voile, & en impoſe par la réſerve de ſon maintien. Soit art ou haſard, ſoit négligence ou parure, tout concourt à rendre ſa beauté touchante: le Ciel, la nature & l'amour qui la favoriſent, donnent à ſes négligences l'effet de l'art.

Sans daigner voir les regards qu'elle attire à ſon paſſage; & ſans détourner les ſiens, elle ſe préſente devant le Roi, ne tremble point en voyant ſa colère, & ſoutient avec fermeté ſon féroce aſpect. Seigneur, lui dit-elle, daignez ſuſpendre votre vengeance & contenir votre peuple. Je viens vous découvrir & vous livrer le coupable que vous cherchez, & qui vous a ſi fort offenſé.

All' oneſta baldanza, all' improvviſo
Folgorar di bellezze altere e ſante,
Quaſi, confuſo il Re, quaſi conquiſo,
Frenò lo ſdegno, e placò il fier ſembiante.
S' egli era d' alma, o ſe coſtei di viſo
Severa manco, ei diveniane amante;
Ma ritroſa beltà ritroſo core
Non prende: e ſono i vezzi eſca d'Amore.

Fu ſtupor, fu vaghezza, e fu diletto,
S'amor non fu, che moſſe il cor villano.
Narra (ei le dice) il tutto: ecco io commetto,
Che non s' offenda il popol tuo Chriſtiano.
Ed ella: il reo ſi trova al tuo coſpetto:
Opra è il furto, Signor, di queſta mano:
Io l' immagine tolſi: io ſon colei,
Che tu riceichi, e me punir tu dei.



Così al pubblico fato il capo altero
Offerſe, e 'l volſe in ſe ſola raccorre.
Magnanima menzogna, or quando è il vero
Sì bello, che ſi poſſa a te preporre?
Riman ſoſpeſo, e non sì toſto il fero

A l'honnête aſſurance de cet abord, à l'éclat ſubit de ces chaſtes & fières grâces, le Roi confus & ſubjugué, calme ſa colère & adoucit ſon viſage irrité. Avec moins de ſévérité, lui dans l'ame, elle ſur le viſage, il en devenoit amoureux. Mais une beauté revêche ne prend point un cœur farouche, & les douces manières ſont les amorces de l'amour.

Soit ſurpriſe, attrait ou volupté, plutôt qu'attendriſſement, le barbare ſe ſentit ému. Déclare-moi tout, lui dit-il ; voilà que j'ordonne qu'on épargne ton peuple. Le coupable, reprit-elle, eſt devant vos yeux ; voilà la main dont ce vol eſt l'œuvre. Ne cherchez perſonne autre ; c'eſt moi qui ai ravi l'image, & je ſuis celle que vous devez punir.

C'eſt ainſi que ſe dévouant pour le ſalut de ſon peuple, elle détourne courageuſement le malheur public ſur elle ſeule. Le Tyran quelque tems irréſolu, ne ſe livre pas ſi-tôt à la furie accoutumée. Il l'interroge : il faut, dit-il, que

Tiranno all' ira, come ſuol, traſcorre.
Poi la richiede : Io vuo ' che tu mi ſco-
pra,
Chi diè conſiglio, e chi fu inſieme all'
opra.

Non volſi far della mia gloria altrui
Nè pur minima parte, ella gli dice,
Sol di me ſteſſa io conſapevol fui,
Sol conſigliera, e ſola eſecutrice.
Dunque in te ſola, ripigliò colui,
Cadera l' ira mia vendicatrice.
Diſſe ella: E' giuſto; eſſer a me convie-
ne,
Se fui ſola all' onor, ſola alle pene.

Qui comincia il Tiranno a riſdegnarſi;
Pur le dimanda : Ov' hai l' immago aſ-
coſa
Eon la naſcoſi, a lui riſponde, io l' arſi;
E l' arderla ſtimai laudabil coſa.
Così almen non potrà più violarſi
Per man di miſcredenti ingurioſa.
Signore, o chiedi il furto, o 'l ladro
chiedi;
Quel non vedrai in eterno, e queſto il
vedi.

tu me déclares qui t'a donné ce conſeil, & qui t'a aidé à l'exécuter.

Jalouſe de ma gloire, je n'ai voulu, répond elle, en faire part à perſonne. Le projet, l'exécution, tout vient de moi ſeule; & ſeule j'ai ſçu mon ſecret. C'eſt donc ſur toi ſeule, lui dit le Roi, que doit tomber ma vengeance. Cela eſt juſte, reprend-elle; je dois ſubir toute la peine, comme j'ai remporté tout l'honneur.

Ici le courroux du Tyran commence à ſe rallumer. Il lui demande où elle a caché l'image? Elle répond; je ne l'ai point cachée, je l'ai brûlée, & j'ai cru faire une œuvre louable de la garantir ainſi des outrages des mécréans. Seigneur, eſt-ce le voleur que vous cherchez? Il eſt en votre préſence. Eſt-ce le vol? vous ne le reverrez jamais.

Quoiqu'au reſte ces noms de voleur & de vol ne conviennent ni à moi ni à ce que j'ai fait. Rien n'eſt plus juſte que de reprendre ce qui fut pris injuſtement.

Benchè nè furto è il mio, nè ladra io ſono;
Giuſto è ritor ciò ch' a gran torto è tolto.
Or queſto udendo, in minaccevol ſuono
Freme il Tiranno; e 'l fren dell' ira è ſciolto.
Non ſperi più di ritrovar perdono
Cor pudico, alta mente, o nobil volto:
F' indarno Amor contra lo ſdegno crudo
Di ſua vaga bellezza a lei fa ſcudo.

Preſa è la bella donna, e incredulito
Il Re la danna entro un incendio a morte.
Già 'l velo, e 'l caſto manto è a lei rapito;
Stringon le molli braccia aſpre ritorte.
Ella ſi tace; e in lei non sbigottito,
Ma pur commoſſo alquanto è il petto forte;
E ſmarriſce il bel volto in un colore,
Che non è pallidezza, ma candore.



Divulgoſſi il gran caſo, e quivi tratto.
Già 'l popol s' era: Olindo anco v' accorſe;
Dubbia era la perſona, e certo il fatto,
Venia, che foſſe la ſua donna in forſe.
Come la bella prigioniera in atto
Non pu di rea, ma di dannata ei ſcorſe;
Come i miniſtri al duro uficio intenti
Vide, precipitoſo urtò le genti.

À ces mots, le Tyran pouſſe un cri menaçant : ſa colère n'a plus de frein. Vertu, beauté, courage, n'eſpérez plus trouver grace devant lui. C'eſt en vain que pour la défendre d'un barbare dépit, l'amour lui fait un bouclier de ſes charmes.

On la ſaiſit : rendu à toute ſa cruauté, le Roi la condamne à périr ſur un bûcher. Son voile, ſa chaſte mante lui ſont arrachés ; ſes bras délicats ſont meurtris de rudes chaînes. Elle ſe tait : ſon ame forte, ſans être abattue, n'eſt pas ſans émotion, & les roſes éteintes ſur ſon viſage y laiſſent la candeur de l'innocence, plutôt que la pâleur de la mort.

Cet acte héroïque auſſi-tôt ſe divulgue. Déjà le peuple accourt en foule. Olinde accourt auſſi tout alarmé. Le fait étoit sûr, la perſonne encore douteuſe : ce pouvoit être la maitreſſe de ſon cœur. Mais ſi-tôt qu'il apperçoit la belle priſonnière en cet état, ſi-tôt qu'il voit les miniſtres de ſa mort occupés à leur dur office, il s'élance, il heurte la foule.

Al Re gridò : Non è, non è già rea
Coſtei del furto, e per follia ſen vanta.
Non pensò, non ardì, ne far potea
Donna ſola e ineſperta opra cotanta.
Come ingannò i cuſtodi ? e della Dea
Con quali arti involò l'imagin ſanta
Se 'l fece, il narri. Io l' ho, Signor, furata.
Ahi tanto amò la non amante amata.



Soggiunſe poſcia : Iò là, donde riceve,
L' alta voſtra meſchita e l' aura e 'l die ;
Di notte aſceſi, e trapaſſai per breve
Foro, tentando innacceſſibil vie.
A me l' onor, la morte a me ſi deve ;
Non uſurpi coſtei le pene mie.
Mie ſon quelle catene, e per me queſta
Fiamma s'accende, e 'l rogo a me s'ap-
preſta.

Alza Sofronia il viſo, e umanamente
Con occhi di pietate in lui rimira.
A che ne vieni, o miſero innocente?
Qual conſiglio o furor, ti guida o tira ?
Non ſon io dunque ſenza te poſſente
A ſoſtener ciò che d'un uom può l' ira ?
Ho petto anch' io, ch' ad una morte
crede
Di baſtar, e compagnia non chiede.

Et crie au Roi : Non, non, ce vol n'eſt point de ſon fait ; c'eſt par folie qu'elle s'en oſe vanter. Comment une jeune fille ſans expérience pourroit-elle exécuter, tenter, concevoir même une pareille entrepriſe ? Comment a-t-elle trompé les gardes ? Comment s'y eſt-elle priſe, pour enlever la ſainte image ? Si elle l'a fait, qu'elle s'explique. C'eſt moi, Sire, qui ai fait le coup. Tel fut, tel fut l'amour dont même ſans retour il brûla pour elle.

Il reprend enſuite. Je ſuis monté de nuit juſqu'à l'ouverture par où l'air & le jour entrent dans votre Moſquée ; & tentant des routes preſque inacceſſibles, j'y ſuis entré par un paſſage étroit. Que celle-ci ceſſe d'uſurper la peine qui m'eſt due. J'ai ſeul mérité l'honneur de la mort : c'eſt à moi qu'appartiennent ces chaînes, ce bûcher, ces flammes ; tout cela n'eſt deſtiné que pour moi.

Sophronie lève ſur lui les yeux ; la douceur, la pitié ſont peintes dans ſes regards. Innocent infortuné, lui dit-elle, que viens-tu faire ici ? Quel conſeil t'y conduit ? Quelle fureur t'y traîne ? Crains-tu que ſans toi mon ame ne puiſſe ſupporter la colère d'un homme irrité ? Non, pour une ſeule mort, je me ſuffis

Così parla all' amante, e nol diſpone
Sì, ch' egli ſi diſdica, o penſier mute.
O ſpettacolo grande, ove a tenzone
Sono amore e magnanima virtute!
Ove la morte al vincitor ſi pone
In premio; e 'l mal del vinto è la ſalute.
Ma più s' irrita il Re, quant' ella, ed eſſo
E' più coſtante in incolpar ſe ſteſſo.



Pargli che vilipeſo egli ne reſti;
E che 'n diſprezzo ſuo ſprezzin le pene.
Credaſi, dice, ad ambo, e quella e queſti
Vinca, e la palma ſia qual ſi conviene.
Indi accenna ai ſergenti, i quai ſon preſti
A legar il garzon di lor catene.
Sono ambo ſtretti al palo ſteſſo, e volto
E' il tergo al tergo, e 'l volto aſcoſo al volto.



Compoſto è lor d' intorno il rogo omai,
E già le fiamme il mantice v' incita:
Quando il fanciullo in doloroſi lai
Proruppe, e diſſe a lei, ch' è ſeco unita:
Queſto dunque è quel laccio, ond 'io ſperai
Teco accopiarmi in compagnia di vita?

à moi ſeule, & je n'ai pas beſoin d'exemple pour apprendre à la ſouffrir.

Ce diſcours qu'elle tient à ſon amant ne le fait point rétracter ni renoncer à ſon deſſein. Digne & grand ſpectacle! où l'amour entre en lice avec la vertu magnanime, où la mort eſt le prix du vainqueur, & la vie la peine du vaincu! Mais loin d'être touché de ce combat de conſtance & de généroſité, le Roi s'en irrite.

Et s'en croit inſulté, comme ſi ce mépris du ſupplice retomboit ſur lui. Croyons-en, dit-il à tous deux, qu'ils triomphent l'un & l'autre, & partagent la palme qui leur eſt dûe. Puis il fait ſigne aux Sergens; & dans l'inſtant Olinde eſt dans les fers. Tous deux liés & adoſſés au même pieu ne peuvent ſe voir en face.

On arrange autour d'eux le bûcher, & déjà l'on excite la flamme, quand le jeune homme éclatant en gémiſſemens, dit à celle avec laquelle il eſt attaché: C'eſt donc là le lien duquel j'eſpérois m'unir à toi pour la vie! C'eſt donc là

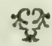
Questo è quel foco, ch' io credea che i cori
Ne dovesse infiammar d' eguali ardori?



Altre fiamme, altri nodi amor promise:
Altri ce n' apparecchia iniqua sorte.
Troppo, ahi ben troppo, ella già noi divise;
Ma duramente or ne congiunge in morte.
Piacemi almen, poichè 'n sì strane guise
Morir pur dei, del rogo esse consorte,
Se del letto non fui: duolmi i tuo fato,
Il mio non già, poich' io ti moro a lato.



Ed o mia morte avventurosa appieno:
O fortunati miei dolci martiri!
S' impetrerò che giunto seno a seno,
L' anima mia nella tua bocca io spiri;
E venendo tu meco a un tempo meno,
In me fuor mandi gli ultimi sospiri.
Così dice piangendo; ella il ripiglia
Soavemente, e in tai detti il consiglia.



Amico, altri pensieri, altri lamenti
Per più alta cagione il tempo chiede.
Che non pensi a tue colpe? non rammenti

ce feu dont nos cœurs devoient brûler enſemble !

O flammes ! ô nœuds qu'un ſort cruel nous deſtine ! Hélas ! vous n'êtes pas ceux que l'amour m'avoit promis ! Sort cruel qui nous ſépara durant la vie & nous joint encore plus durement à la mort ! Ah ! puiſque tu dois la ſubir auſſi funeſte, je me conſole en la partageant avec toi, de t'être uni ſur ce bûcher, n'ayant pu l'être à la couche nuptiale. Je pleure, mais ſur ta triſte deſtinée, & non ſur la mienne, puiſque je meurs à tes côtés.

O que la mort me ſera douce ! que les tourmens me ſeront délicieux ! ſi j'obtiens qu'au dernier moment, tombant l'un ſur l'autre, nos bouches ſe joignent pour exhaler & recevoir au même inſtant nos derniers ſoupirs ! Il parle & ſes pleurs étouffent ſes paroles. Elle le tance avec douceur, & lui remontre en ces termes :

Ami, le moment où nous ſommes exige d'autres ſoins & d'autres regrets. Ah ! penſe, penſe à tes fautes & au digne prix que Dieu promet aux fidèles. Souffre

Qual Dio prometta ai buoni ampia mercede?
Soffri in ſuo nome, e fian dolci i tormenti,
E lieto aſpira alla ſuperna ſede.
Mira il Ciel com'è bello, e mira il Sole,
Ch'a ſe par che n'inviti, e ne conſole.



Qui il volgo de' Pagani il pianto eſtolle:
Piange il fedel, ma in voci aſſai più baſſe.
Un non ſo che d'inuſitato e molle
Par che nel duro petto al Re trapaſſe.
Ei preſentillo, e ſi sdegnò; nè volle
Piegarſi, e gli occhi torſe, e ſi ritraſſe.
Tu ſola il duol commun non accompagni,
Sofronia, e pianta da ciaſcun non piagni.



Mentre ſono in tal riſchio, ecco un guerriero
(Che tal parea) d'alta ſembianza, e degna:
E moſtra d'arme, e d'abito ſtraniero,
Che di lontan peregrinando vegna.
La tigre che ſull' elmo ha per cimiero,
Tutti gli occhi a ſe trae, famoſa inſegna:
Inſegna uſata da Clorinda in guerra,
Onde la credon lei, nè 'l creder erra.

en ſon nom, les tourmens te ſeront doux: aſpire avec joie au ſéjour céleſte. Vois le Ciel comme il eſt beau: vois le ſoleil dont il ſemble que l'aſpect riant nous appelle & nous conſole.

A ces mots, tout le Peuple payen éclate en ſanglots, tandis que le fidèle oſe à peine gémir à plus baſſe voix. Le Roi même, le Roi ſent au fond de ſon ame dure, je ne ſçais quelle émotion prête à l'attendrir. Mais en la preſſentant, il s'indigne, s'y refuſe, détourne les yeux, & part ſans vouloir ſe laiſſer fléchir. Toi ſeule, ô Sophronie! n'accompagne point le deuil général; & quand tout pleure ſur toi, toi ſeul ne pleure pas!

En ce péril preſſant ſurvient un guerrier ou paroiſſant tel, d'une haute & belle apparence, dont l'armure & l'habillement étranger aunonçoient qu'il venoit de loin. Le Tigre, fameuſe enſeigne qui couvre ſon caſque, attira tous les yeux, & fit juger avec raiſon que c'étoit Clorinde.

Coſtei gl' ingegni femminili, e gli uſi
Tutti ſprezzò ſin dall' età più acerba:
Ai lavori d' Aracne: all' ago, ai fuſi
Inchinar non degnò la man ſuperba:
Fuggì gli abiti molli; e i lochi chiuſi;
Che ne' campi oneſtate anco ſi ſerba:
Armò d'orgoglio il volto, e ſi compiac-
que
Rigido farlo, e pur rigido piacque.



Tenera ancor con pargoletta deſtra
Strinſe, e lentò d' un corridore il morſo:
Trattò l' aſta e la ſpada, ed in paleſtra
Indurò i membri, ed allenogli al corſo:
Poſcia o per via montana, o per ſilveſtra,
L' orme ſeguì di fier leone e d' orſo:
Seguì le guerre, e' n quelle, e fra le ſelve
Fera agli uomini parve, uomo alle belve.



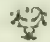
Viene or coſtei dalle contrade Perſe,
Perchè ai Chriſtiani a ſuo poter reſiſta;
Bench' altre volte ha di lor membra aſ-
perſe
Le piagge, e l' onda di lor ſangue ha
miſta.
Or quinci in arrivando à lei s' offerſe
L' apparato di morte a prima viſta.

Dès l'âge le plus tendre, elle méprisa les mignardises de son sexe. Jamais ses courageuses mains ne daignèrent toucher le fuseau, l'aiguille & les travaux d'Arachné. Elle ne voulut ni s'amollir par des vêtemens délicats, ni s'environner timidement de clôture. Dans les camps même, la vraie honnêteté se fait respecter; & par-tout sa force & sa vertu furent sa sauve-garde. Elle arma de fierté son visage, & se plut à le rendre sévère; mais il charme tout sévère qu'il est.

D'une main encore enfantine elle apprit à gouverner le mors d'un coursier, à manier la pique & l'épée; elle endurcit son corps sur l'arêne, se rendit légère à la course, sur les rochers, à travers les bois, suivit à la piste les bêtes féroces, se fit Guerrière enfin; & après avoir fait la guerre en homme aux lions dans les forêts, combattit en lion dans les camps parmi les hommes.

Elle venoit des contrées Persanes pour résister de toute sa force aux Chrétiens. Ce n'étoit pas la première fois qu'ils éprouvoient son courage. Souvent elle avoit dispersé leurs membres sur la poussière & rougi les eaux de leur sang. L'appareil de mort qu'elle apperçoit en arrivant la frappe; elle pousse son cheval,

Di mirar vaga, e di ſaper qual fallo
Condanni i rei, ſoſpinge oltre il cavallo.



Cedon le turbe, e i duo legati inſieme
Ella ſi ferma a riguardar dappreſſo.
Mira che l' una tace, e l' altro geme,
E più vigor moſtra il men forte ſeſſo.
Pianger lui vede in guiſa d' uom cui preme
Pietà, non doglia, o duol non di ſe ſteſſo:
E tacer lei con gli occhj al ciel sì fiſa,
Ch' anzi 'l morir par di quaggiù diviſa.



Clorinda inteneriſſi, e ſi condolſe
D' ambeduo loro, e lacrimonne alquanto.
Pur maggior ſente il duol per chi non duolſe,
Più la move il ſilenzio, e meno il pianto.
Senza troppo indugiare ella ſi volſe
Ad un uom, che canuto avea daccanto.
Deh dimmi, chi ſon queſti? ed al martoro
Qual gli conduce, o ſorte, o colpa loro?



Così pregollo: e da colui riſpoſto
Breve, ma pieno alle dimande ſue.

&

& veut ſçavoir quel crime attire un tel châtiment.

La foule s'écarte; & Clorinde en conſidérant de près les deux victimes attachées enſemble, remarque le ſilence de l'une & les gémiſſemens de l'autre. Le ſexe le plus foible montre en cette occaſion plus de fermeté; & tandis qu'Olinde pleure de pitié plutôt que de crainte, Sophronie ſe tait; & les yeux fixés vers le Ciel ſemble avoir déjà quitté le ſéjour terreſtre.

Clorinde encore plus touchée du tranquille ſilence de l'une que des douloureuſes plaintes de l'autre, s'attendrit ſur leur ſort juſqu'aux larmes; puis ſe tournant vers un vieillard qu'elle apperçut auprès d'elle; dites-moi, je vous prie, lui demanda-t-elle, qui ſont ces jeunes gens, & pour quel crime ou par quel malheur ils ſouffrent un pareil ſupplice?

Le vieillard, en peu de mots, ayant pleinement ſatisfait à ſa demande, elle

Stupiſſi udendo, e immaginò ben toſto.
Ch' egualmente innocenti eran que'due.
Già di vietar lor morte ha in ſe propoſto,
Quanto potranno i preghi, o l'armi ſue.
Pronta accorre alla fiamma, e fa ritrarla,
Che già s' appreſſa : ed ai miniſtri parla.



Alcun non ſia di voi, che 'n queſto duro
Uficio oltra ſeguire abbia baldanza,
Finch ' io non parli al Re: ben v' aſſecuro,
Ch' ei non v' accuſerà della tardanza.
Ubbidiro i ſergenti, e moſſi furo
Da quella grande ſua regal ſembianza.
Poi verſo il Re ſi moſſe, e lui tra via
Ella trovò, che' contra lei venia.



Io ſon Clorinda, diſſe, ai forſe inteſa
Talor nomarmi, e qui, Signor, ne vegno,
Per ritrovarmi teco alla difeſa
Della fede commune, e del tuo regno.
Son pronta (imponi pure) ad ogni impreſa:
L' alte non temo, e l' umili non ſdegno.
Voglimi in campo aperto, o pur tra 'l chiuſo
Delle mura impiegar, nulla ricuſo.

ſut frappée d'étonnement ; & jugeant bien que tous deux étoient innocens, elle réſolut, autant que le pourroient ſa prière ou ſes armes, de les garantir de la mort. Elle s'approche, en faiſant retirer la flamme prête à les éteindre : elle parle ainſi à ceux qui l'attiſoient.

Qu'aucun de vous n'ait l'audace de pourſuivre cette cruelle œuvre juſqu'à ce que j'aye parlé au Roi, je vous promets qu'il ne vous ſçaura pas mauvais gré de ce retard. Frappé de ſon air grand & noble, les ſergens obéirent : alors elle s'achemina vers le Roi, & le rencontra qui venoit au-devant d'elle.

Seigneur, lui dit elle, je ſuis Clorinde ; vous m'avez peut-être ouï nommer quelquefois. Je viens m'offrir pour défendre avec vous la foi commune & votre trône. Ordonnez, ſoit en pleine campagne ou dans l'enceinte des murs, quelqu'emploi qu'il vous plaiſe m'aſſigner, je l'accepte ſans craindre les plus périlleux, ni dédaigner les plus humbles.

Tacque, e riſpoſe il Re: Qual sì diſgiunta
Terra è dall' Aſia, o dal cammin del
Sole,
Vergine glorioſa, ove non giunta
Sia la tua fama, e l' onor tuo non vole?
Or che s' è la tua ſpada a me congiunta,
D' ogni timor m' affidi, e mi conſole.
Non, s' eſercito grande unito inſieme
Foſſe in mio ſcampo, avrei più certa
ſpeme.

Già già mi par ch' a giunger qui Gof-
fredo
Oltra il dover indugi. Or tu dimandi,
Ch' impieghi io te: ſol di te degne credo
L' impreſe malagevoli, e le grandi.
Sovra i noſtri guerrieri a te concedo
Lo ſcettro, e legge ſia quel che comandi.
Così parlava: ella rendea corteſe
Grazie per lodi: indi il parlar ripreſe.



Nova coſa parer dovrà per certo,
Che preceda ai ſervigi il guiderdone;
Ma tua bontà m' affida: io vuo' che 'n
merto
Del futuro ſervir que' rei mi done.
In don gli chieggio, e pur ſe 'l fallo è
incerto,

Quel pays, lui répond le Roi, eſt ſi loin de l'Aſie & de la route du ſoleil, où l'illuſtre nom de Clorinde ne vole pas ſur les aîles de la gloire! Non, vaillante guerrière, avec vous je n'ai plus ni doute ni crainte, & j'aurois moins de confiance en une armée entière venue à mon ſecours qu'en votre ſeule aſſiſtance.

Oh, que Godefroy n'arrive-t-il à l'inſtant même! Il vient trop lentement à mon gré. Vous me demandez un emploi? Les entrepriſes difficiles & grandes ſont les ſeules dignes de vous. Commandez à nos guerriers: je vous nomme leur Général. La modeſte Clorinde lui rend grace, & reprend enſuite:

C'eſt une choſe bien nouvelle, ſans doute, que le ſalaire précède les ſervices; mais ma confiance en vos bontés me fait demander pour prix de ceux que j'aſpire à vous rendre, la grace de ces deux condamnés. Je les demande en pur don, ſans examiner ſi le crime eſt bien

Gli danna inclementiſſima ragione.
Ma taccio queſto, e taccio i ſegni eſpreſſi,
Ond' argomento l' innocenza in eſſi.

E dirò ſol, ch' e qui comun ſenteza,
Che i Criſtiani toglieſſero l' immago;
Ma diſcord' io da voi; ne però ſenza
Alta ragion del mio parer m' appago.
Fu delle noſtre leggi irreverenza
Quell' opra far, che perſuaſe il Mago;
Che non convien ne' noſtri tempj a nui
Gl' idoli avere, e men gl' idoli altrui.



Dunque ſuſo a Macon recar mi giova
Il miracol dell' opra, ed ei la fece;
Per dimoſtrar che i tempj ſuoi con nova
Religion contaminar non lece.
Faccia Iſmeno incantando ogni ſua prova
Egli, a cui le malie ſon d' arme in vece,
Trattiamo il ferro pur noi cavalieri;
Queſt'arte è noſtra, e' n queſta ſol ſi ſperi.



Tacque, ciò detto: e' l Re, bench' a pietade
L' irato cor difficilmente pieghi,

avéré, ſi le châtiment n'eſt pas trop ſévère, & ſans m'arrêter aux ſignes ſur leſquels je préjuge leur innocence.

Je dirai ſeulement que quoiqu'on accuſe ici les Chrétiens d'avoir enlevé l'image, j'ai quelque raiſon de penſer autrement. Cette œuvre du magicien fut une profanation de notre loi qui n'admet point d'idoles dans nos temples, & moins encore celle des Dieux étrangers.

C'eſt donc à Mahomet que j'aime à rapporter le miracle; & ſans doute il l'a fait pour nous apprendre à ne pas ſouiller ſes temples par d'autres cultes. Qu'Iſmène faſſe à ſon gré ſes enchantemens, lui dont les droits ſont des maléfices. Pour nous, Guerriers, manions le glaive; c'eſt-là notre défenſe, & nous ne devons eſpérer qu'en lui.

Elle ſe tait; & quoique l'ame colère du Roi ne s'appaiſe pas ſans peine, il voulut néanmoins lui complaire, plutôt

Pur compiacer la volle: e'l perſuaſe
Ragione, e'l move autorità di preghi.
Abbian vita, riſpoſe, e libertade,
E nulla a tanto interceſſor ſi neghi.
Siaſi queſta o giuſtizia, ovver perdono,
Innocenti gli aſſolvo, e rei gli dono.



Così furon diſciolti. Avventuroſo
Ben veramente fu d' Olindo il fato;
Ch' atto potè moſtrar, che 'n generoſo
Petto alfine ha d' amore deſtato,
Va dal rogo alle nozze, ed è già ſpoſo
Fatto di reo, non pur d 'amante amato.
Volle con lei morire: ella non ſchiva,
Poichè ſeco non muor, che ſeco viva.



fléchi par ſa prière & par la raiſon d'Etat que par la pitié. Qu'ils aient, dit-il, la vie & la liberté: un tel intercesſeur peut-il éprouver des refus? Soit pardon, ſoit juſtice, innocens je les abſous, coupables je leur fais grace.

Ils furent ainſi délivrés, & là fut couronner le ſort vraiment aventureux de l'amant de Sophronie. Eh! comment refuſeroit-elle de vivre avec celui qui voulut mourir pour elle? Du bûcher ils vont à la nôce; d'amant dédaigné, de patient même, il devient heureux époux, & montre ainſi dans un mémorable exemple, que les preuves d'un amour véritable ne laiſſent point inſenſible un cœur généreux.





LE LÉVITE D'ÉPHRAIM.

CHANT PREMIER.

SAINTE colère de la vertu, viens animer ma voix; je dirai les crimes de Benjamin & les vengeances d'Iſraël; je dirai des forfaits inouis, & des châtimens encore plus terribles. Mortels, reſpectez la beauté, les mœurs, l'hoſpitalité; ſoyez juſtes ſans cruauté, miſéricordieux ſans foibleſſe; & ſçachez pardonner au coupable, plutôt que de punir l'innocent.

O vous, hommes débonnaires! ennemis de toute inhumanité; vous qui, de peur d'enviſager les crimes de vos frères, aimez mieux les laiſſer impunis, quel tableau viens-je offrir à vos yeux? Le corps d'une femme coupé par pièces;

ſes membres déchirés & palpitans envoyes aux douze Tribus ; tout le peuple ſaiſi d'horreur, élevant juſqu'au Ciel une clameur unanime, & s'écriant de concert : Non, jamais rien de pareil ne s'eſt fait en Iſraël, depuis le jour où nos Pères ſortirent d'Egypte juſqu'à ce jour. Peuple ſaint, raſſemble-toi ; prononce ſur cet acte horrible, & décerne le prix qu'il a mérité. A de tels forfaits, celui qui détourne ſes regards eſt un lâche, un déſerteur de la juſtice ; la véritable humanité les enviſage pour les connoître, pour les juger, pour les déteſter. Oſons entrer dans ces détails, & remontons à la ſource des guerres civiles qui firent périr une des Tribus, & coûtèrent tant de ſang aux autres. Benjamin, triſte enfant de douleur, qui donnas la mort à ta mère, c'eſt de ton ſein qu'eſt ſorti le crime qui t'a perdu ; c'eſt ta race impie qui put le commettre, & qui devoit trop l'expier.

Dans les jours de liberté où nul ne régnoit ſur le peuple du Seigneur, il fut un tems de licence où chacun, ſans reconnoître ni Magiſtrat ni Juge, étoit ſeul ſon propre maître, & faiſoit tout ce qui lui ſembloit bon. Iſraël, alors épars dans les champs, avoit peu de

grandes villes, & la ſimplicité de ſes mœurs rendoit ſuperflu l'empire des loix. Mais tous les cœurs n'étoient pas également purs, & les méchans trouvoient l'impunité du vice dans la ſécurité de la vertu.

Durant un de ces courts intervalles de calme & d'égalité qui reſtent dans l'oubli, parce que nul ne commande aux autres, & qu'on n'y fait point de mal, un Lévite de monts d'Ephraïm vit dans Béthléem une jeune fille qui lui plut. Il lui dit: Fille de Juda, tu n'es pas de ma Tribu, tu n'as point de frère; tu es comme les filles de Salphaad, & je ne puis t'épouſer ſelon la loi du Seigneur (1). Mais mon cœur eſt à toi; viens avec moi, vivons enſemble; nous ſerons unis & libres; tu feras mon bonheur, & je ferai le tien. Le Lévite étoit jeune & beau; la jeune fille ſourit; ils s'unirent; puis il l'emmena dans ſes montagnes.

Là, coulant une ſi douce vie, ſi chère aux cœurs tendres & ſimples, il goûtoit

---

(1) Nombres. C. XXXVI. v. 8. Je ſçais que les enfans de Lévi pouvoient ſe marier dans toutes les Tribus, mais non dans le cas ſuppoſé.

dans sa retraite les charmes d'un amour partagé : là, sur un sistre d'or fait pour chanter les louanges du Très-Haut, il chantoit souvent les charmes de sa jeune épouse. Combien de fois les côteaux du mont Hébal retentirent de ses aimables chansons? Combien de fois il la mena sous l'ombrage, dans les vallons de Sichem, cueillir des roses champêtres & goûter le frais au bord des ruisseaux? Tantôt il cherchoit dans les creux des rochers des rayons d'un miel doré dont elle faisoit ses délices ; tantôt dans le feuillage des oliviers, il tendoit aux oiseaux des piéges trompeurs, & lui apportoit une tourterelle craintive qu'elle baisoit en la flattant. Puis l'enfermant dans son sein, elle tressailloit d'aise en la sentant se débattre & palpiter. Fille de Bethléem, lui disoit-il, pourquoi pleures-tu toujours ta famille & ton pays? Les enfans d'Ephraïm n'ont-ils point aussi des fêtes, les filles de la riante Sichem sont-elles sans grâces & sans gaieté, les habitans de l'antique Atharot manquent-ils de force & d'adresse? Viens voir leurs jeux & les embellir. Donne-moi des plaisirs, ô ma bien-aimée! en est-il pour moi d'autres que les tiens?

Toutefois la jeune fille s'ennuya du

Lévite, peut-être parce qu'il ne lui laiſſoit rien à deſirer. Elle ſe dérobe & s'enfuit vers ſon père, vers ſa tendre mère, vers ſes folâtres ſœurs. Elle y croit retrouver les plaiſirs innocens de ſon enfance, comme ſi elle y portoit le même âge & le même cœur.

Mais le Lévite abandonné ne pouvoit oublier ſa volage épouſe. Tout lui rappelloit dans ſa ſolitude les jours heureux qu'il avoit paſſés auprès d'elle ; leurs jeux, leurs plaiſirs, leurs querelles & leurs tendres raccommodemens. Soit que le ſoleil levant dorât la cime des montagnes de Gelboë, ſoit qu'au ſoir un vent de mer vint rafraîchir leurs roches brûlantes ; il erroit en ſoupirant dans les lieux qu'avoit aimé l'infidelle ; & la nuit, ſeule dans ſa couche nuptiale, il abreuvoit ſon chevet de ſes pleurs.

Après avoir flotté quatre mois entre le regret & le dépit, comme un enfant chaſſé du jeu par les autres, feint n'en vouloir plus en brûlant de s'y remettre ; puis enfin, demande en pleurant d'y rentrer ; le Lévite, entraîné par ſon amour, prend ſa monture ; & ſuivi de ſon ſerviteur avec deux ânes d'Epha chargés de ſes proviſions & de dons pour les parens de la jeune fille, il retourne

à Bethléem, pour ſe réconcilier avec elle, & tâcher de la ramener.

La jeune femme l'appercevant de loin treſſaillit, court au-devant de lui; & l'accueillant avec careſſes, l'introduit dans la maiſon de ſon père, lequel apprenant ſon arrivée accourt auſſi plein de joie, l'embraſſe, le reçoit, lui, ſon ſerviteur, ſon équipage, & s'empreſſe à le bien traiter. Mais le Lévite ayant le cœur ſerré, ne pouvoit parler. Néanmoins émû par le bon accueil de la famille, il leva les yeux ſur ſa jeune épouſe, & lui dit: Fille d'Iſraël, pourquoi me fuis-tu? Quel mal t'ai je fait? La jeune fille ſe mit à pleurer en ſe couvrant le viſage. Puis il dit au père: Rendez-moi ma compagne; rendez-la moi pour l'amour d'elle, pourquoi vivroit-elle ſeule & délaiſſée? Quel autre que moi peut honorer comme ſa femme celle que j'ai reçu vierge?

Le père regarda ſa fille, & la fille avoit le cœur attendri du retour de ſon mari. Le père dit donc à ſon gendre: Mon fils, donnez moi trois jours; paſſons ces trois jours dans la joie, & le quatrième jour, vous & ma fille, partirez en paix. Le Lévite reſta donc trois jours avec ſon beau-père & toute la fa-

mille, mangeant & buvant familièrement avec eux: & la nuit du quatrième jour, se levant avant le soleil, il voulut partir. Mais son beau-père l'arrêtant par la main, lui dit: Quoi! voulez-vous partir à jeun? Venez fortifier votre estomac, & puis vous partirez. Ils se mirent donc à table; & après avoir mangé & bu, le père lui dit: Mon fils, je vous supplie de vous réjouir avec nous encore aujourd'hui. Toutefois le Lévite se levant, vouloit partir; il croyoit ravir à l'amour le tems qu'il passoit loin de sa retraite, livré à d'autres qu'à sa bien-aimée. Mais le père ne pouvant se résoudre à s'en séparer, engagea sa fille d'obtenir encore cette journée; & la fille caressant son mari, le fit rester jusqu'au lendemain.

Dès le matin, comme il étoit prêt à partir, il fut encore arrêté par son beau-père, qui le força de se mettre à table en attendant le grand jour, & le tems s'écouloit sans qu'ils s'en apperçussent. Alors le jeune homme s'étant levé pour partir avec sa femme & son serviteur; & ayant préparé toutes choses: O mon fils, lui dit le père! vous voyez que le jour s'avance & que le soleil est sur son déclin. Ne vous metttez pas si tard en

route; de grace, réjouiſſez mon cœur encore le reſte de cette journée: demain dès le point du jour, vous partirez ſans retard: & en diſant ainſi, le bon vieillard étoit tout ſaiſi; ſes yeux paternels ſe rempliſſoient de larmes. Mais le Lévite ne ſe rendit point, & voulut partir à l'inſtant.

Que de regrets coûta cette ſéparation funeſte! Que de touchans adieux furent dits & recommencés! Que de pleurs les ſœurs de la jeune fille verſèrent ſur ſon viſage! Combien de fois elles la reprirent tour-à-tour dans leurs bras! Combien de fois ſa mère éplorée, en la ſerrant derechef dans les ſiens, ſentit les douleurs d'une nouvelle ſéparation! Mais ſon père en l'embraſſant ne pleuroit pas: ſes muettes étreintes étoient mornes & convulſives; des ſoupirs tranchans ſoulevoient ſa poitrine. Hélas! il ſembloit prévoir l'horrible ſort de l'infortunée. Oh, s'il eût ſçu qu'elle ne reverroit jamais l'aurore! S'il eût ſçu que ce jour étoit le dernier de ſes jours!... Ils partent enfin, ſuivis des tendres bénédictions de toute leur famille & de vœux qui méritoient d'être exaucés. Heureuſe famille, qui dans l'union la plus pure, coule au ſein de l'amitié ſes

paisibles jours, & semble n'avoir qu'un cœur à tous ses membres! O innocence des mœurs, douceur d'ame, antique simplicité, que vous êtes aimables! Comment la brutalité du vice a-t-elle pu trouver place au milieu de vous? Comment les fureurs de la barbarie n'ont-elles pas respecté vos plaisirs?





CHANT SECOND.

LE jeune Lévite ſuivoit ſa route avec ſa femme, ſon ſerviteur & ſon bagage, tranſporté de joie de ramener l'amie de ſon cœur, & inquiet du ſoleil & de la pouſſière, comme une mère qui ramène ſon enfant chez la nourrice, & craint pour lui les injures de l'air. Déjà l'on découvroit la ville de Jébus à main droite, & ſes murs auſſi vieux que les ſiècles, leur offroient un aſyle aux approches de la nuit. Le ſerviteur dit donc à ſon maître; vous voyez le jour prêt à finir: avant que les ténèbres nous ſurprennent, entrons dans la ville des Jébuſéens, nous y chercherons un aſyle, & demain, pourſuivant notre voyage, nous pourrons arriver à Geba.

A Dieu ne plaiſe, dit le Lévite, que je loge chez un peuple infidèle, & qu'un Cananéen donne le couvert au Miniſtre du Seigneur. Non; mais allons juſqu'à Gabaa chercher l'hoſpitalité chez nos frères. Ils laiſſèrent donc Jéruſalem derrière eux; ils arrivèrent après le coucher

du ſoleil à la hauteur de Gabaa, qui eſt de la Tribu de Benjamin. Ils ſe détournèrent pour y paſſer la nuit; & y étant entrés, ils allèrent s'aſſeoir dans la place publique; mais nul ne leur offrit un aſyle, & ils demeuroient à découvert.

Hommes de nos jours, ne calomniez pas les mœurs de vos pères. Ces premiers tems, il eſt vrai, n'abondoient pas comme les vôtres en commodités de la vie; de vils métaux n'y ſuffiſoient pas à tout: mais l'homme avoit des entrailles qui faiſoient le reſte: l'hoſpitalité n'étoit pas à vendre, & l'on n'y trafiquoit pas des vertus. Les fils de Jémini n'étoient pas les ſeuls, ſans doute, dont les cœurs de fer fuſſent endurcis; mais cette dureté n'étoit pas commune. Partout avec la patience on trouvoit des frères: le voyageur dépourvu de tout, ne manquoit de rien.

Après avoir attendu long-tems inutilement, le Lévite alloit détacher ſon bagage, pour en faire à la jeune fille un lit moins dur que la terre nue; quand il apperçut un homme vieux, revenant ſur le tard de ſes champs & de ſes travaux ruſtiques. Cet homme étoit comme lui des monts d'Ephraïm, & il étoit venu

s'établir autrefois dans cette ville parmi les enfans de Benjamin.

Le vieillard élevant les yeux, vit un homme & une femme assise au milieu de la place, avec un serviteur, des bètes de somme & du bagage. Alors s'approchant, il dit au Lévite : Etranger, d'où êtes-vous & où allez-vous? lequel lui répondit ; nous venons de Béthléem, ville de Juda : nous retournons dans notre demeure sur le penchant du mont d'Ephraïm, d'où nous étions venu ; & maintenant nous cherchions l'hospice du Seigneur ; mais nul n'a voulu nous loger. Nous avons du grain pour nos animaux, du pain, du vin pour moi, pour votre servante & pour le garçon qui nous suit ; nous avons tout ce qui nous est nécessaire, il nous manque seulement le couvert. Le vieillard lui répondit : Paix vous soit, mon frère ; vous ne resterez pas dans la place : si quelque chose vous manque, que le crime en soit sur moi. Ensuite il les mena dans sa maison, fit décharger leur équipage, garnir le ratelier pour leurs bêtes ; & ayant fait laver les pieds à ses hôtes, il leur fit un festin de Patriarches, simple & sans faste, mais abondant.

Tandis qu'ils étoient à table avec leur hôte & sa fille (1) promise à un jeune homme du pays, & que dans la gaieté d'un repas offert avec joie, ils se délassoient agréablement, les hommes de cette ville, enfans de Bélial, sans joug, sans frein, sans retenue, & bravant le Ciel comme les Cyclopes du mont Etna, vinrent environner la maison, frappant rudement à la porte, & criant au vieillard d'un ton menaçant: livre-nous ce jeune étranger que sans congé tu reçois dans nos murs, que sa beauté nous paye le prix de cet asyle, & qu'il expie ta témérité. Car ils avoient vu le Lévite sur la place; par un reste de respect pour le plus sacré de tous les droits, n'avoient pas voulu le loger dans leurs maisons pour lui faire violence; mais ils avoient comploté de revenir le surprendre au milieu de la nuit; & ayant sçu que le vieillard lui avoit donné retraite, ils accouroient sans justice & sans honte, pour l'arracher de sa maison.

---

(1) Dans l'usage antique, les femmes de la maison ne se mettoient pas à table avec leurs hôtes, quand c'étoit des hommes; mais lorsqu'il y avoit des femmes, elles s'y mettoient avec elles.

Le vieillard entendant ces forcenés, ſe trouble, s'effraye, & dit au Lévite: Nous ſommes perdus. Ces méchans ne ſont pas des gens que la raiſon ramène, & qui ne reviennent jamais de ce qu'ils ont réſolu. Toutefois il ſort au-devant d'eux pour tâcher de les fléchir. Il ſe proſterne; & levant au Ciel ſes mains pures de toute rapine, il leur dit: Oh mes frères! quels diſcours avez-vous prononcés? Ah! ne faites pas ce mal devant le Seigneur; n'outragez pas ainſi la nature, ne violez pas la ſainte hoſpitalité. Mais voyant qu'ils ne l'écoutoient point, & que prêts à le maltraiter lui-même, ils alloient forcer la maiſon, le vieillard au déſeſpoir, prit à l'inſtant ſon parti; & faiſant ſigne de la main pour ſe faire entendre au milieu du tumulte, il reprit d'une voix plus forte: Non, moi vivant un tel forfait ne déshonorera point mon hôte, & ne ſouillera point ma maiſon: mais, écoutez, hommes cruels, les ſupplications d'un malheureux père. J'ai une fille encore vierge, promiſe à l'un d'entre vous; je vais l'amener pour vous être immolée, mais ſeulement que vos mains ſacriléges s'abſtiennent de toucher au Lévite du Seigneur. Alors, ſans attendre leur réponſe, il

il court chercher ſa fille pour racheter ſon hôte aux dépens de ſon propre ſang.

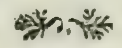
Mais le Lévite, que juſqu'à cet inſtant la terreur rendoit immobile, ſe réveillant à ce déplorable aſpect, prévient le généreux vieillard, s'élance au-devant de lui, le force à rentrer avec ſa fille; & prenant lui-même ſa compagne bien-aimée, ſans lui dire un ſeul mot, ſans lever les yeux ſur elle, l'entraîne juſqu'à la porte, & la livre à ces maudits. Auſſi-tôt ils entourent la jeune fille à demi-morte, la ſaiſiſſent, ſe l'arrachent ſans pitié; tels dans leur brutale furie qu'au pied des Alpes glacées un troupeau de loups affamés ſurprend une foible geniſſe, ſe jette ſur elle & la déchire, au retour de l'abreuvoir. Oh miſérables! qui détruiſez votre eſpèce par les plaiſirs deſtinés à le reproduire, comment cette beauté mourante ne glace-t-elle point vos féroces deſirs? Voyez ſes yeux déjà fermés à la lumière, ſes traits effacés, ſon viſage éteint: la pâleur de la mort a couvert ſes joues, les violettes livides en ont chaſſé les roſes: elle n'a plus de voix pour gémir, ſes mains n'ont plus de force pour repouſſer vos outrages? Hélas! elle eſt déjà morte! Barbares, indignes du nom d'hommes; vos hurle-

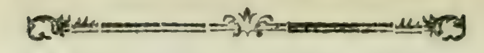
mens reſſemblent aux cris de l'horrible Hyene; & comme elle, vous dévorez les cadavres.

Les approches du jour qui rechaſſe les bêtes farouches dans leurs tanières, ayant diſperſé ces brigands, l'infortunée uſe le reſte de ſa force à ſe traîner juſqu'au logis du vieillard, elle tombe à la porte la face contre terre & les bras étendus ſur le ſeuil. Cependant, après avoir paſſé la nuit à remplir la maiſon de ſon hôte d'imprécations & de pleurs, le Lévite prêt à ſortir ouvre la porte, & trouve dans cet état celle qu'il a tant aimée. Quel ſpectacle pour ſon cœur déchiré! Il élève un cri plaintif vers le ciel vengeur du crime: puis, adreſſant la parole à la jeune fille; lève-toi, lui dit-il, fuyons la malédiction qui couvre cette terre. Viens, ô ma compagne! je ſuis cauſe de ta perte, je ſerai ta conſolation: périſſe l'homme injuſte & vil qui jamais te reprochera ta misère; tu m'es plus reſpectable qu'avant nos malheurs. La jeune fille ne répond point: il ſe trouble, ſon cœur ſaiſi d'effroi commence à craindre de plus grands maux. Il l'appelle de rechef, il regarde, il la touche; elle n'étoit plus. O fille trop aimable & trop aimée! c'eſt donc pour

cela que je t'ai tiré de la maiſon de ton père? Voilà donc le ſort que te prépa-roit mon amour? Il acheva ces mots prêt à la ſuivre, & ne lui ſurvéquit que pour la venger.

Dès cet inſtant, occupé du ſeul projet dont ſon ame étoit remplie, il fut ſourd à tout autre ſentiment. L'amour, les regrets, la pitié, tout en lui ſe change en fureur. L'aſpect même de ce corps qui devroit le faire fondre en larmes, ne lui arrache plus ni plaintes ni pleurs: il le contemple d'un œil ſec & ſombre; il n'y voit plus qu'un objet de rage & de déſeſpoir. Aidé de ſon ſerviteur, il le charge ſur ſa monture, & l'emporte dans ſa maiſon. Là, ſans héſiter, ſans trembler, le barbare oſe couper ce corps en douze pièces. D'une main ferme & sûre il frappe ſans crainte, il coupe la chair & les os, il ſépare la tête & les membres; & après avoir fait aux Tribus ces envois effroyables, il les précède à Maſpha, déchire ſes vêtemens, couvre ſa tête de cendres, ſe proſterne à meſure qu'ils ar-rivent, & réclame à grands cris la juſtice du Dieu d'Iſraël.





CHANT TROISIÈME.

CEPENDANT vous euſſiez vu tout le Peuple de Dieu s'émouvoir, s'aſſembler, ſortir de ſes demeures, accourir de toutes les Tribus à Maſpha devant le Seigneur, comme un nombreux eſſaim d'abeilles ſe raſſemble en bourdonnant autour de leur Roi. Ils vinrent tous, ils vinrent de toutes parts, de tous les cantons, tous d'accord comme un ſeul homme depuis Dan juſqu'à Beerſabée, & depuis Galaad juſqu'à Maſpha.

Alors le Lévite s'étant préſenté dans un appareil lugubre, fut interrogé par les anciens devant l'aſſemblée ſur le meurtre de la jeune fille, & il leur parla ainſi : « Je ſuis entré dans Gabaa, ville » de Benjamin, avec ma femme pour » y paſſer la nuit; & les gens du pays » ont entouré la maiſon où j'étois logé, » voulant m'outrager & me faire périr. » J'ai été forcé de livrer ma femme à » leur débauche, & elle eſt morte en » ſortant de leurs mains. Alors j'ai pris » ſon corps, je l'ai mis en pièces, & je » vous les ai envoyées à chacun dans vos

» limites. Peuple du Seigneur, j'ai dit » la vérité ; faites ce qui vous semblera » juste devant le Très-haut ».

A l'instant il s'éleva dans tout Israël un seul cri, mais éclatant, mais unanime: Que le sang de la jeune femme retombe sur ses meurtriers! Vive l'Éternel! nous ne rentrerons point dans nos demeures, & nul de nous ne retournera point sous son toît que Gabaa ne soit exterminé. Alors le Lévite s'écria d'une voix forte : Béni soit Israël qui punit l'infamie, & venge le sang innocent! Fille de Bethléem, je te porte une bonne nouvelle; ta mémoire ne restera point sans honneur. En disant ces mots, il tomba sur sa face, & mourut. Son corps fut honoré de funérailles publiques. Les membres de la jeune femme furent rassemblés & mis dans le même sépulchre, & tout Israël pleura sur eux.

Les apprêts de la guerre qu'on alloit entreprendre commencèrent par un serment solemnel de mettre à mort quiconque négligeroit de s'y trouver. Ensuite on fit le dénombrement de tous les Hébreux portant des armes, & l'on choisit dix de cent, cent de mille, & mille de dix-mille, la dixième partie du peuple entier, dont on fit une armée de qua-

rante-mille hommes qui devoit agir contre Gabaa, tandis qu'un pareil nombre étoit chargé des convois de munitions & de vivres pour l'approvisionnement de l'armée. Enſuite le peuple vint à Silo devant l'arche du Seigneur, en diſant: Quelle Tribu commandera les autres contre les enfans de Benjamin? Et le Seigneur répondit: C'eſt le ſang de Juda qui crie vengeance; que Juda ſoit votre chef.

Mais avant de tirer le glaive contre leurs frères, ils envoyèrent à la Tribu de Benjamin des Hérauts, leſquels dirent aux Benjamites: Pourquoi cette horreur ſe trouve-t elle au milieu de vous? Livrez-nous ceux qui l'ont commiſe, afin qu'ils meurent, & que le mal ſoit ôté du ſein d'Iſraël.

Les farouches enfans de Jémini, qui n'avoient pas ignoré l'aſſemblée de Maſpha, ni la réſolution qu'on y avoit priſe, s'étant préparés de leur côté, crurent que leur valeur les diſpenſoit d'être juſtes. Ils n'écoutèrent point l'exhortation de leurs frères; & loin de leur accorder la ſatisfaction qu'ils leur devoient, ils ſortirent en armes de toutes les villes de leurs partages, & accoururent à la défenſe de Gabaa, ſans ſe laiſſer effrayer

par le nombre, & résolus de combattre seuls tout le peuple réuni. L'armée de Benjamin se trouva de vingt-cinq mille hommes tirant l'épée, outre les habitans de Gabaa, au nombre de sept-cents hommes bien agguéris, maniant les armes des deux mains avec la même adresse, & tous si excellens tireurs de fronde qu'ils pouvoient atteindre un cheveu, sans que la pierre déclinât de côté ni d'autre.

L'armée d'Israël s'étant assemblée & ayant élu ses chefs, vint camper devant Gabaa, comptant emporter aisément cette place. Mais les Benjamites étant sortis en bon ordre, l'attaquent, la rompent, la poursuivent avec furie, la terreur les précède & la mort les suit. On voyoit les forts d'Israël en déroute tomber par milliers sous leur épée, & les champs de Rama se couvrir de cadavres, comme les sables d'Elath se couvrent de nuées de sauterelles qu'un vent brûlant apporte & tue en un jour. Vingt-deux mille hommes de l'armée d'Israël périrent dans ce combat: mais leurs frères ne se découragèrent point; & se fiant à leur force & à leur grand nombre, encore plus qu'à la justice de leur cause,

ils vinrent le lendemain ſe ranger en bataille dans le même lieu.

Toutefois avant que de riſquer un nouveau combat, ils étoient montés la veille devant le Seigneur; & pleurant juſqu'au ſoir en ſa préſence, ils l'avoient conſulté ſur le ſort de cette guerre. Mais il leur dit: Allez & combattez; votre devoir dépend-il de l'événement?

Comme ils marchoient donc vers Gabaa, les Benjamites firent une ſortie par toutes les portes; & tombant ſur eux avec plus de fureur que la veille, ils les défirent, & les pourſuivirent avec un tel acharnement, que dix-huit mille hommes de guerre périrent encore ce jour-là dans l'armée d'Iſraël. Alors le peuple vint de rechef ſe proſterner & pleurer devant le Seigneur; & jeûnant juſqu'au ſoir, ils offrirent des oblations & des ſacrifices. Dieu d'Abraham, diſoient-ils en gémiſſant, ton peuple, épargné tant de fois dans ta juſte colère, périra-t-il pour vouloir ôter le mal de ſon ſein? Puis s'étant préſentés devant l'Arche redoutable, & conſultant derechef le Seigneur par la bouche de Phinées, fils d'Éléazar, ils lui dirent: Marcherons-nous encore contre nos frères,

ou laisserons-nous en paix Benjamin ? La voix du Tout-Puissant daigna leur répondre : Marchez, & ne vous fiez plus en votre nombre, mais au Seigneur qui donne & ôte le courage comme il lui plaît. Demain je livrerai Benjamin entre vos mains.

A l'instant ils sentent déjà dans leurs cœurs l'effet de cette promesse. Une valeur froide & sûre succédant à leur brutale impétuosité les éclaire & les conduit. Ils s'apprêtent posément au combat, & ne s'y présentent plus en forcenés, mais en hommes sages & braves qui sçavent vaincre sans fureur & mourir sans désespoir. Ils cachent des troupes derrière le côteau de Gabaa, & se rangent en bataille avec le reste de leur armée ; ils attirent loin de la ville les Benjamites, qui, sur leurs premiers succès, pleins d'une confiance trompeuse, sortent plutôt pour les tuer que pour les combattre ; ils poursuivent avec impétuosité l'armée qui cède & recule à dessein devant eux : ils arrivent après elle jusqu'où se joignent les chemins de Béthel & de Gabaa, & crient en s'animant au carnage. Ils tombent devant nous comme les premières fois. Aveugles, qui dans l'éblouissement d'un vain succès ne

voient pas l'ange de la vengeance qui vôle déjà ſur leurs rangs, armé du glaive exterminateur.

Cependant le corps de troupes caché derrière le côteau, ſort de ſon embuſcade en bon ordre, au nombre de dix-mille hommes; & s'étendant autour de la ville, l'attaque, la force, en paſſe tous les habitans au fil de l'épée; puis élevant une grande fumée, il donne à l'armée le ſignal convenu, tandis que le Benjamite acharné s'excite à pourſuivre ſa victoire.

Mais les forts d'Iſraël ayant apperçu le ſignal, firent face à l'ennemi en Baal-Tamar. Les Benjamites ſurpris de voir les bataillons d'Iſraël ſe former, ſe développer, s'étendre, fondre ſur eux, commencèrent à perdre courage; & tournant le dos, ils virent avec effroi les tourbillons de fumée qui leur annonçoient le déſaſtre de Gabaa. Alors frappés de terreur à leur tour, ils connurent que le bras du Seigneur les avoit atteints; & fuyant en déroute vers le déſert, ils furent environnés, pourſuivis, tués, foulés aux pieds; tandis que divers détachemens entrant dans les villes, y mettoient à mort chacun dans ſon habitation.

En ce jour de colère & de meurtre, presque toute la Tribu de Benjamin, au nombre de vingt-six mille hommes, périt sous l'épée d'Israël; sçavoir, dix-huit mille hommes dans leur première retraite depuis Menuha jusqu'à l'Est du côteau, cinq mille dans la déroute vers le désert, deux mille qu'on atteignit près de Guidhon, & le reste dans les places qui furent brûlées, & dont tous les habitans, hommes & femmes, jeunes & vieux, grands & petits, jusqu'aux bêtes, furent mis à mort, sans qu'on fît grace à aucun: ensorte que ce beau pays, auparavant si vivant, si peuplé, si fertile, & maintenant moissonné par la flamme & par le fer, n'offroit plus qu'une affreuse solitude couverte de cendres & d'ossemens.

Six cents hommes seulement, dernier reste de cette malheureuse Tribu, échappèrent au glaive d'Israël, & se réfugièrent au rocher de Rhimmon, où ils restèrent cachés quatre mois, pleurant trop tard le forfait de leurs frères, & la misère où il les avoit réduits.

Mais les Tribus victorieuses voyant le sang qu'elles avoient versé, sentirent la plaie qu'elles s'étoient faite. Le peuple vint; & se rassemblant devant la

maiſon du Dieu fort, éleva un autel ſur lequel il lui rendit ſes hommages, lui offrant des holocauſtes & des actions de grâces; puis élevant ſa voix, il pleura; il pleura ſa victoire après avoir pleuré ſa défaite. Dieu d'Abraham, s'écrioient-ils dans leur affliction; ah! où ſont tes promeſſes, & comment ce mal eſt-il arrivé à ton peuple qu'une Tribu ſoit éteinte en Iſraël? Malheureux humains qui ne ſçavez ce qui vous eſt bon, vous avez beau vouloir ſanctifier vos paſſions, elles vous puniſſent toujours des excès qu'elles vous font commettre; & c'eſt en exauçant vos vœux injuſtes que le Ciel vous les fait expier.





CHANT QUATRIÈME.

APRÈS avoir gémi du mal qu'ils avoient fait dans leur colère, les enfans d'Iſraël y cherchèrent quelque remède qui pût rétablir en ſon entier la race de Jacob mutilée. Émus de compaſſion pour les ſix-cents hommes réfugiés au rocher de Rhimmon, ils dirent: que ferons-nous pour conſerver ce dernier & précieux reſte d'une de nos Tribus preſque éteinte? Car ils avoient juré par le Seigneur, diſant: Si jamais aucun d'entre nous donne ſa fille au fils d'un enfant de Jémini, & mêle ſon ſang au ſang de Benjamin! Alors pour éluder un ſerment ſi cruel, méditant de nouveaux carnages, ils firent le dénombrement de l'armée, pour voir ſi, malgré l'engagement ſolemnel, quelqu'un d'eux avoit manqué de s'y rendre, & il ne s'y trouva nul des habitans de Jabès de Galaad. Cette branche des enfans de Manaſſé, regardant moins à la punition du crime qu'à l'effuſion du ſang fraternel, s'étoit refuſée à des vengeances plus atroces que le forfait, ſans conſidérer

que le parjure & la désertion de la cause commune sont pires que la cruauté. Hélas ! la mort, la mort barbare fut le prix de leur injuste pitié. Dix mille hommes détachés de l'armée d'Israël reçurent & exécutèrent cet ordre effroyable : Allez, exterminez Jabès de Galaad & tous ses habitans, hommes, femmes, enfans, excepté les seules filles vierges que vous amenerez au camp, afin qu'elles soient données en mariage aux enfans de Benjamin. Ainsi pour réparer la désolation de tant de meurtres, ce peuple farouche en commit de plus grands ; semblable en sa furie à ces globes de fer lancés par nos machines embrâsées, lesquels, tombés à terre après leur premier effet, se relèvent avec une impétuosité nouvelle, & dans leurs bonds inattendus, renversent & détruisent des rangs entiers.

Pendant cette exécution funeste, Israël envoya des paroles de paix aux six-cents de Benjamin réfugiés au rocher de Rhimmon, & ils revinrent parmi leurs frères. Leur retour ne fut point un retour de joie, ils avoient la contenance abattue & les yeux baissés : la honte & les remords couvroient leurs visages, & tout Israël consterné poussa des lamentations en voyant ces tristes restes d'une de ses

Tribus bénites, de laquelle Jacob avoit dit : « Benjamin eſt un loup dévorant ; » au matin il déchirera ſa proie, & le » ſoir il partagera le butin ».

Après que les dix mille hommes envoyés à Jabès furent de retour, & qu'on eut dénombré les filles qu'ils amenoient, il ne s'en trouva que quatre-cents, & on les donna à autant de Benjamites, comme une proie qu'on venoit de ravir pour eux. Quelles nôces pour de jeunes vierges timides, dont on vient d'égorger les frères, les pères, les mères devant leurs yeux, & qui reçoivent des liens d'attachement & d'amour par des mains dégoûtantes du ſang de leurs proches ! Sexe toujours eſclave ou tyran, que l'homme opprime ou qu'il adore, & qu'il ne peut pourtant rendre heureux ni l'être, qu'en le laiſſant égal à lui.

Malgré ce terrible expédient, il reſtoit deux-cents hommes à pourvoir, & ce peuple, cruel dans ſa pitié même, & à qui le ſang de ſes frères coûtoit ſi peu, ſongeoit peut-être à faire pour eux de nouvelles veuves, lorſqu'un vieillard de Lébona parlant aux anciens, leur dit : Hommes Iſraëlites, écoutez l'avis d'un de vos frères. Quand vos mains ſe laſſeront-elles du meurtre des innocens ?

Voici les jours de la ſolemnité de l'Éternel en Silo. Dites ainſi aux enfans de Benjamin : Allez, & mettez des embûches aux vignes : puis quand vous verrez que les filles de Silo ſortiront pour danſer avec des flûtes, alors vous les envelopperez ; & raviſſant à chacun ſa femme, vous retournerez vous établir avec elles au pays de Benjamin.

Et quand les pères ou les frères des jeunes filles viendront ſe plaindre à nous, nous leur dirons : ayez pitié d'eux pour l'amour de nous & de vous-mêmes qui êtes leurs frères ; puiſque n'ayant pu les pourvoir après cette guerre, & ne pouvant leur donner nos filles contre le ſerment, nous ſerons coupables de leur perte ſi nous les laiſſons périr ſans deſcendans.

Les enfans donc de Benjamin firent ainſi qu'il leur fut dit ; & lorſque les jeunes filles ſortirent de Silo pour danſer, ils s'élancèrent & les environnèrent. La craintive troupe fuit, ſe diſperſe ; la terreur ſuccède à leur innocente gaieté ; chacune appelle à grands cris ſes compagnes, & court de toutes ſes forces. Les ceps déchirent leurs voiles, la terre eſt jonchée de leurs parures ; la courſe anime leur teint & l'ardeur des raviſ-

ſeurs. Jeunes beautés où courez-vous? En fuyant l'oppreſſeur qui vous pourſuit vous tombez dans des bras qui vous enchaînent. Chacun ravit la ſienne; & s'efforçant de l'appaiſer, l'effraye encore plus par ſes careſſes que par ſa violence. Au tumulte qui s'élève, aux cris qui ſe font entendre au loin, tout le peuple accourt; les pères & mères écartent la foule, & veulent dégager leurs filles; les raviſſeurs autoriſés défendent leur proie: enfin les anciens font entendre leur voix, & le peuple ému de compaſſion pour les Benjamites s'intéreſſe en leur faveur.

Mais les pères indignés de l'outrage fait à leurs filles, ne ceſſoient point leurs clameurs. Quoi! s'écrioient-ils avec véhémence, des filles d'Iſraël ſeront-elles aſſervies & traitées en eſclaves ſous les yeux du Seigneur? Benjamin nous fera-t-il comme le Moabite & l'Iduméen? Où eſt la liberté du peuple de Dieu? Partagée entre la juſtice & la pitié, l'aſſemblée prononce enfin que les captives ſeront remiſes en liberté, & décideront elles-mêmes de leur ſort. Les raviſſeurs forcés de céder à ce jugement, les relâchent à regret, & tâchent de ſubſtituer à la force des moyens plus puiſſans

ſur leurs jeunes cœurs. Auſſi-tôt elles s'échappent & fuient toutes enſemble : ils les ſuivent, leur tendent les bras, & leur crient : Filles de Silo, ſerez-vous plus heureuſes avec d'autres ? Les reſtes de Benjamin ſont-ils indignes de vous fléchir ? Mais pluſieurs d'entr'elles, déjà liées par des attachemens ſecrets, palpitoient d'aiſe d'échapper à leurs raviſſeurs. Axa, la tendre Axa parmi les autres, en s'élançant dans les bras de ſa mère qu'elle voit accourir, jette furtivement les yeux ſur le jeune Elmacin auquel elle étoit promiſe, & qui venoit plein de douleur & de rage la dégager au prix de ſon ſang. Elmacin la revoit, tend les bras, s'écrie & ne peut parler ; la courſe & l'émotion l'ont mis hors d'haleine. Le Benjamite apperçoit ce tranſport, ce coup-d'œil. Il devine tout, il gémit ; & prêt à ſe retirer, il voit arriver le père d'Axa.

C'étoit le même vieillard, auteur du conſeil donné aux Benjamites. Il avoit choiſi lui-même Elmacin pour ſon gendre ; mais ſa probité l'avoit empêché d'avertir ſa fille du riſque auquel il expoſoit celles d'autrui.

Il arrive ; & la prenant par la main : Axa, lui dit-il, tu connois mon cœur ;

j'aime Elmacin ; il eût été la consolation de mes vieux jours ; mais le salut de ton peuple & l'honneur de ton père doivent l'emporter sur lui. Fais ton devoir, ma fille, & sauve-moi de l'opprobre parmi mes frères ; car j'ai conseillé tout ce qui s'est fait. Axa baisse la tête, & soupire sans répondre ; mais enfin levant les yeux, elle rencontre ceux de son vénérable père. Ils ont plus dit que sa bouche : elle prend son parti. Sa voix foible & tremblante prononce à peine dans un foible & dernier adieu le nom d'Elmacin qu'elle n'ose regarder ; & se retournant à l'instant demi-morte, elle tombe dans les bras du Benjamite.

Un bruit s'excite dans l'assemblée. Mais Elmacin s'avance & fait signe de la main. Puis élevant la voix : Écoute, ô Axa ! lui dit-il, mon vœu solemnel. Puisque je ne puis être à toi, je ne serai jamais à nulle autre : le seul souvenir de nos jeunes ans que l'innocence & l'amour ont embellis me suffit. Jamais le fer n'a passé sur ma tête, jamais le vin n'a mouillé mes lèvres ; mon corps est aussi pur que mon cœur. Prêtres du Dieu vivant, je me voue à son service : recevez le Nazaréen du Seigneur.

Aussi-tôt, comme par une inspiration

ſubite, toutes les filles entraînées par l'exemple d'Axa, imitent ſon ſacrifice; & renonçant à leurs premières amours, ſe livrent aux Benjamites qui les ſuivoient. A ce touchant aſpect il s'élève un cri de joie au milieu du peuple. Vierges d'Éphraïm, par vous Benjamin va renaître. Béni ſoit le Dieu de nos pères: il eſt encore des vertus en Iſraël.



LETTRES A SARA.

Jàm nec ſpes animi credula mutui.

Hor.

AVERTISSEMENT.

ON comprendra ſans peine comment une eſpèce de défi a pu faire écrire ces quatre Lettres. On demandoit ſi un Amant d'un demi-ſiècle pouvoit ne pas faire rire. Il m'a ſemblé qu'on pouvoit ſe laiſſer ſurprendre à tout âge, qu'un Barbon pouvoit même écrire juſqu'à quatre Lettres d'Amour, & intéreſſer encore les honnêtes gens, mais qu'il ne pouvoit aller juſqu'à ſix ſans ſe déshonorer. Je n'ai pas beſoin de dire ici mes raiſons : on peut les ſentir en liſant ces Lettres ; après leur lecture, on en jugera.





LETTRES A SARA.

PREMIERE LETTRE.

TU lis dans mon cœur, jeune Sara; tu m'as pénétré, je le ſçais, je le ſens. Cent fois le jour ton œil curieux vient épier l'effet de tes charmes. A ton air ſatisfait, à tes cruelles bontés, à tes mépriſantes agaceries, je vois que tu jouis en ſecret de ma miſère; tu t'applaudis avec un ſouris moqueur du déſeſpoir où tu plonges un malheureux, pour qui l'amour n'eſt plus qu'un opprobre. Tu te trompes, Sara, je ſuis à plaindre, mais je ne ſuis point à railler: je ne ſuis point digne de mépris, mais de pitié, parce que je ne m'en impoſe ni ſur ma figure, ni ſur mon âge, qu'en aimant je me ſens indigne de plaire, & que la fatale illuſion qui m'égare, m'empêche de te voir telle que tu es, ſans

m'empêcher de me voir tel que je ſuis. Tu peux m'abuſer ſur tout, hormis ſur moi-même: tu peux me perſuader tout au monde, excepté que tu puiſſes partager mes feux inſenſés. C'eſt le pire de mes ſupplices de me voir comme tu me vois: tes trompeuſes careſſes ne ſont pour moi qu'une humiliation de plus, & j'aime avec la certitude affreuſe de ne pouvoir être aimé.

Sois donc contente. Hé bien! oui, je t'adore: oui, je brûle pour toi de la plus cruelle des paſſions. Mais tente, ſi tu l'oſes, de m'enchaîner à ton char comme un ſoupirant à cheveux gris, comme un Amant barbon qui veut faire l'agréable, & dans ſon extravagant délire, s'imagine avoir des droits ſur un jeune objet. Tu n'auras pas cette gloire, ô Sara! ne t'en flatte pas: tu ne me verras point à tes pieds vouloir t'amuſer avec le jargon de la galanterie, ou t'attendrir avec des propos langoureux. Tu peux m'arracher des pleurs, mais ils ſont moins d'amour que de rage. Ris, ſi tu veux, de ma foibleſſe; tu ne riras pas, au moins, de ma crédulité.

Je te parle avec emportement de ma paſſion, parce que l'humiliation eſt toujours cruelle, & que le dédain eſt dur à ſupporter:

ſupporter : mais ma paſſion, toute folle qu'elle eſt, n'eſt point emportée : elle eſt à-la-fois vive & douce comme toi. Privé de tout eſpoir, je ſuis mort au bonheur, & ne vis que de ta vie. Tes plaiſirs ſont mes ſeuls plaiſirs ; je ne puis avoir d'autres jouiſſances que les tiennes, ni former d'autres vœux que tes vœux. J'aimerois mon rival, même ſi tu l'aimois. Si tu ne l'aimois pas, je voudrois qu'il pût mériter mon amour ; qu'il eût mon cœur pour t'aimer plus dignement & te rendre plus heureuſe. C'eſt le ſeul deſir permis à quiconque oſe aimer ſans être aimable. Aime & ſois aimée, ô Sara ! Vis contente, & je mourrai content.



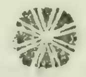
SECONDE LETTRE.

PUISQUE je vous ai écrit, je veux vous écrire encore. Ma première faute en attire une autre; mais je ſçaurai m'arrèter, ſoyez-en sûre; & c'eſt de la manière dont vous m'aurez traité durant mon délire, qui décidera de mes ſentimens à votre égard quand j'en ſerai revenu. Vous avez beau feindre de n'avoir pas lu ma lettre; vous mentez, je le ſçais; vous l'avez lue. Oui, vous mentez ſans me rien dire, par l'air égal avec lequel vous croyez m'en impoſer. Si vous êtes la même qu'auparavant, c'eſt parce que vous avez été toujours fauſſe; & la ſimplicité que vous affectez avec moi, me prouve que vous n'en avez jamais eu. Vous ne diſſimulez ma folie que pour l'augmenter; vous n'ètes pas contente que je vous écrive ſi vous ne me voyez encore à vos pieds: vous voulez me rendre auſſi ridicule que je peux l'être: vous voulez me donner en ſpectacle à vous-même, peut-être à d'autres; & vous ne vous croyez pas aſſez triomphante, ſi je ne ſuis déshonoré.

Je vois tout cela, fille artificieuſe, dans cette feinte modeſtie par laquelle vous eſpérez m'en impoſer, dans cette feinte égalité par laquelle vous ſemblez vouloir me tenter d'oublier ma faute, en paroiſſant vous-même n'en rien ſçavoir. Encore une fois vous avez lu ma lettre, je le ſçais, je l'ai vu. Je vous ai vu, quand j'entrois dans votre chambre, poſer précipitamment le livre où je l'avois miſe. Je vous ai vu rougir & marquer un moment de trouble. Trouble ſéducteur & cruel qui peut-être eſt encore un de vos piéges, & qui m'a fait plus de mal que tous vos regards. Que devins-je à cet aſpect qui m'agite encore? Cent fois en un inſtant, prêt à me précipiter aux pieds de l'orgueilleuſe, que de combats pour me retenir! Je ſortis pourtant, je ſortis palpitant de joie d'échapper à l'indigne baſſeſſe que j'allois faire. Ce ſeul moment me venge de tes outrages. Sois moins fière, ô Sara! d'un penchant que je peux vaincre, puiſqu'une fois en ma vie j'ai déjà triomphé de toi.

Infortuné! j'impute à ta vanité des fictions de mon amour-propre. Que n'ai je le bonheur de pouvoir croire que tu t'occupes de moi, ne fût-ce que pour

me tyrannifer! Mais daigner tyrannifer un amant grifon, feroit lui faire trop d'honneur encore. Non, tu n'as point d'autre art que ton indifférence ; ton dédain fait toute ta coquetterie, tu me défoles fans fonger à moi. Je fuis malheureux jufqu'à ne pouvoir t'occuper au moins de mes ridicules, & tu méprifes ma folie jufqu'à ne daigner pas même t'en moquer. Tu as lu ma lettre, & tu l'as oubliée ; tu ne m'as point parlé de mes maux, parce que tu n'y fongeois plus. Quoi! je fuis donc nul pour toi? Mes fureurs, mes tourmens, loin d'exciter ta pitié, n'excitent pas même ton attention? Ah! où eft cette douceur que tes yeux promettent? où eft ce fentiment fi tendre qui paroît les animer?... Barbare!... infenfible à mon état, tu doit l'être à tout fentiment honnète. Ta figure promet une ame: elle ment, tu n'as que de la férocité.... Ah Sara! j'aurois attendu de ton bon cœur quelque confolation dans ma misère.



TROISIEME LETTRE.

Enfin, rien ne manque plus à ma honte, & je ſuis auſſi humilié que tu l'as voulu. Voilà donc à quoi ont abouti mon dépit, mes combats, mes réſolutions, ma conſtance? Je ſerois moins avili ſi j'avois moins réſiſté. Qui, moi! j'ai fait l'amour en jeune homme? j'ai paſſé deux heures aux genoux d'un enfant? j'ai verſé ſur ſes mains des torrens de larmes? J'ai ſouffert qu'elle me conſolât, qu'elle me plaignît, qu'elle eſſuyât mes yeux ternis par les ans? j'ai reçu d'elle des leçons de raiſon, de courage? j'ai bien profité de ma longue expérience & de mes triſtes réflexions! Combien de fois j'ai rougi d'avoir été à vingt ans ce que je redeviens à cinquante! Ah! je n'ai donc vécu que pour me déshonorer! Si du moins un vrai repentir me ramenoit à des ſentimens plus honnêtes. Mais non, je me complais malgré moi dans ceux que tu m'inſpires, dans le délire où tu me plonges, dans l'abaiſſement où tu m'as réduit. Quand je m'imagine à mon âge à genoux

devant toi, tout mon cœur ſe ſoulève & s'irrite; mais il s'oublie & ſe perd dans les raviſſemens que j'y ai ſentis. Ah! je ne me voyois pas alors; je ne voyois que toi, fille adorée. Tes charmes, tes ſentimens, tes diſcours rempliſſoient, formoient tout mon être. J'étois jeune de ta jeuneſſe, ſage de ta raiſon, vertueux de ta vertu. Pouvois-je mépriſer celui que tu honorois de ton eſtime? Pouvois-je haïr celui que tu daignois appeller ton ami? Hélas! cette tendreſſe de père que tu me demandois d'un ton ſi touchant, ce nom de fille que tu voulois recevoir de moi, me faiſoient bientôt rentrer en moi-même. Tes propos ſi tendres, tes careſſes ſi pures m'enchantoient & me déchiroient; des pleurs d'amour & de rage couloient de mes yeux. Je ſentois que je n'étois heureux que par ma misère; & que ſi j'euſſe été plus digne de plaire, je n'aurois pas été ſi bien traité.

N'importe. J'ai pu porter l'attendriſſement dans ton cœur. La pitié le ferme à l'amour, je le ſçais; mais elle en a pour moi tous les charmes. Quoi! j'ai vu s'humecter pour moi tes beaux yeux? j'ai ſenti tomber ſur ma joue une de tes larmes? O cette larme! quel embrâſe-

ment elle a causé! & je ne ferois pas le plus heureux des hommes? Ah! combien je le suis au-dessus de ma plus orgueilleuse attente!

Oui, que ces deux heures reviennent sans cesse, qu'elles remplissent de leur retour ou de leur souvenir le reste de ma vie! Eh! qu'a-t-elle eu de comparable à ce que j'ai senti dans cette attitude? J'étois humilié, j'étois insensé, j'étois ridicule; mais j'étois heureux, & j'ai goûté dans ce court espace plus de plaisirs que je n'en eus dans tout le cours de mes ans. Oui, Sara, oui, charmante Sara, j'ai perdu tout repentir, toute honte: je ne me souviens plus de moi; je ne sens que le feu qui me dévore; je puis dans tes fers braver les huées du monde entier. Que m'importe ce que je peux paroître aux autres? J'ai pour toi le cœur d'un jeune homme, & cela me suffit. L'hiver a beau couvrir l'Etna de ses glaces, son sein n'est pas moins embrâsé.



QUATRIEME LETTRE.

Quoi! c'étoit vous que je redoutois; c'étoit vous que je rougiſſois d'aimer? O Sara! fille adorable, ame plus belle que ta figure! ſi je m'eſtime déſormais quelque choſe, c'eſt d'avoir un cœur fait pour ſentir tout ton prix. Oui, ſans doute, je rougis de l'amour que j'avois pour toi; mais c'eſt parce qu'il étoit trop rampant, trop languiſſant, trop foible, trop peu digne de ſon objet. Il y a ſix mois que mes yeux & mon cœur dévorent tes charmes, il y a ſix mois que tu m'occupes ſeule & que je ne vis que pour toi: mais ce n'eſt que d'hier que j'ai appris à t'aimer. Tandis que tu me parlois, & que tes diſcours dignes du Ciel ſortoient de ta bouche, je croyois voir changer tes traits, ton air, ton port, ta figure: je ne ſçais quel feu ſurnaturel luiſoit dans tes yeux, des rayons de lumière ſembloient t'entourer. Ah Sara! ſi réellement tu n'es pas une mortelle, ſi tu es l'Ange envoyé du Ciel pour ramener un cœur qui s'égare, dis-le moi, peut-être il eſt tems encore. Ne

laiſſe plus profaner ton image par des deſirs formés malgré moi. Hélas! ſi je m'abuſe dans mes vœux, dans mes tranſports, dans mes téméraires hommages, guéris-moi d'une erreur qui t'offenſe, apprends-moi comment il faut t'adorer.

Vous m'avez ſubjugué, Sara, de toutes les manières; & ſi vous me faites aimer ma folie, vous me la faites cruellement ſentir. Quand je compare votre conduite à la mienne, je trouve un ſage dans une jeune fille, & je ne ſens en moi qu'un vieux enfant. Votre douceur, ſi pleine de dignité, de raiſon, de bienſéance, m'a dit tout ce que ne m'eût pas dit un accueil plus ſévère: elle m'a fait plus rougir de moi que n'euſſent fait vos reproches; & l'accent un peu plus grave que vous avez mis hier dans vos diſcours m'a fait aiſément connoître que je n'aurois pas dû vous expoſer à me les tenir deux fois. Je vous entends, Sara, & j'eſpère vous prouver auſſi que ſi je ne ſuis pas digne de vous plaire par mon amour, je le ſuis par les ſentimens qui l'accompagnent. Mon égarement ſera auſſi court qu'il a été grand: vous me l'avez montré, cela ſuffit. J'en ſçaurai ſortir, ſoyez-en sûre. Quelqu'aliéné que je puiſſe être, ſi j'en avois vu toute l'é-

tendue, jamais je n'aurois fait le premier pas. Quand je méritois des censures, vous ne m'avez donné que des avis, & vous avez bien voulu ne me voir que foible lorsque j'étois criminel. Ce que vous ne m'avez pas dit, je sçais me le dire; je sçais donner à ma conduite auprès de vous le nom que vous ne lui avez pas donné; & si j'ai pu faire une bassesse sans la connoître, je vous ferai voir que je ne porte point un cœur bas. Sans doute c'est moins mon âge que le vôtre qui me rend coupable. Mon mépris pour moi m'empêchoit de voir toute l'indignité de ma démarche. Trente ans de différence ne me montroient que ma honte, & me cachoient vos dangers. Hélas! quels dangers? Je n'étois pas assez vain pour en supposer; je n'imaginois pas pouvoir tendre un piége à votre innocence; & si vous eussiez été moins vertueuse, j'étois un suborneur sans en rien sçavoir.

O Sara! ta vertu est à des épreuves plus dangereuses, & tes charmes ont mieux à choisir. Mais mon devoir ne dépend ni de ta vertu, ni de tes charmes, sa voix me parle, & je le suivrai. Qu'un éternel oubli ne peut-il te cacher mes erreurs! Que ne les puis-je oublier moi-

même! Mais non, je le ſens, j'en ai pour la vie, & le trait s'enfonce par mes efforts pour l'arracher. C'eſt mon ſort de brûler juſqu'à mon dernier ſoupir d'un feu que rien ne peut éteindre, & auquel chaque jour ôte un degré d'eſpérance, & en ajoute un de déraiſon. Voilà ce qui ne dépend pas de moi; mais voici, Sara, ce qui en dépend. Je vous donne ma foi d'homme qui ne la fauſſa jamais, que je ne vous reparlerai de mes jours de cette paſſion ridicule & malheureuſe que j'ai pu peut-être empêcher de naître, mais que je ne puis plus étouffer. Quand je dis que je ne vous en parlerai plus, j'entends que rien en moi ne vous dira ce que je dois taire. J'impoſe à mes yeux le même ſilence qu'à ma bouche; mais de grace impoſez aux vôtres de ne plus venir m'arracher ce triſte ſecret. Je ſuis à l'épreuve de tout, hors de vos regards. Vous ſçavez trop combien il vous eſt aiſé de me rendre parjure. Un triomphe ſi sûr pour vous & ſi flétriſſant pour moi pourroit-il flatter votre belle ame? Non, divine Sara, ne profane pas le temple où tu es adorée, & laiſſe au moins quelque vertu dans ce cœur à qui tu as tout ôté.

Je ne puis ni ne veux reprendre le

malheureux ſecret qui m'eſt échappé ; il eſt trop tard, il faut qu'il reſte, & il eſt ſi peu intereſſant pour vous qu'il ſeroit bientôt oublié ſi l'aveu ne s'en renouvelloit ſans ceſſe. Ah! je ſerois trop à plaindre de ma miſère ſi jamais je ne pouvois me dire que vous la plaignez, & vous d'autant plus la plaindre que vous n'aurez jamais à m'en conſoler. Vous me verrez toujours tel que je dois être ; mais connoiſſez-moi toujours tel que je ſuis. Vous n'aurez plus à cenſurer mes diſcours ; mais ſouffrez mes lettres : c'eſt tout ce que je vous demande. Je n'approcherai de vous que comme d'une Divinité devant lequel on impoſe ſilence à ſes paſſions. Vos vertus ſuſpendront l'effet de vos charmes ; votre préſence purifiera mon cœur : je ne craindrai point d'être un ſéducteur en ne vous diſant rien qu'il ne vous convienne d'entendre. Je ceſſerai de me croire ridicule quand vous ne me verrez jamais tel ; & je voudrai n'être plus coupable, quand je ne pourrai l'être que loin de vous.

Mes Lettres? Non. Je ne dois pas même deſirer de vous écrire, & vous ne devez le ſouffrir jamais. Je vous eſtimerois moins ſi vous en étiez capable. Sara, je te donne cette arme, pour t'en

ſervir contre moi. Tu peux être dépoſitaire de mon fatal ſecret; tu n'en peux être la confidente. C'eſt aſſez pour moi que tu le ſçaches, ce ſeroit trop pour toi de l'entendre répéter. Je me tairai. Qu'aurois-je de plus à te dire? Bannis-moi, mépriſe-moi déſormais, ſi tu revois jamais ton amant dans l'ami que tu t'es choiſi. Sans pouvoir te fuir, je te dis adieu pour la vie. Ce ſacrifice étoit le dernier qui me reſtoit à te faire. C'étoit le ſeul qui fût digne de tes vertus & de mon cœur.



LE
PERSIFLEUR.



LE PERSIFLEUR (1).



DÈS qu'on m'a appris que les écrivains qui s'étoient chargés d'examiner les ouvrages nouveaux, avoient, par divers accidens, successivement résigné leurs emplois, je me suis mis en tête que je pourrois fort bien les remplacer; & comme je n'ai pas la mauvaise vanité de vouloir être modeste avec le public, j'avoue franchement que je m'en suis trouvé très-capable; je soutiens même qu'on ne doit jamais parler autrement de soi que quand on est bien sûr de n'en pas être la dupe. Si j'étois un Auteur connu, j'affecterois peut-être de débiter des contre-vérités à mon désavan-

(1) Ce morceau devoit être la première feuille d'un écrit périodique projetté, dit l'Auteur, pour être fait alternativement entre M. D... & lui. L'Auteur en esquissa la première feuille; & par des événemens imprévus, le projet en demeura là.

tage, pour tâcher, à leur ſaveur, d'amener adroitement dans la même claſſe les défauts que je ſerois contraint d'avouer; mais actuellement le ſtratagême ſeroit trop dangereux, le lecteur, par proviſion, me joueroit infailliblement le tour de prendre au pied de la lettre: or, je la demande à mes chers confrères, eſt-ce là le compte d'un Auteur qui parle mal de ſoi?

Je ſens bien qu'il ne ſuffit pas tout-à-fait que je ſois convaincu de ma grande capacité, & qu'il ſeroit aſſez néceſſaire que le public fût de moitié dans cette conviction: mais il m'eſt aiſé de montrer que cette réflexion, même priſe comme il faut, tourne preſque toute à mon profit. Car remarquez, je vous prie, que ſi le public n'a point de preuves que je ſois pourvu des talens convenables pour réuſſir dans l'ouvrage que j'entreprends, on ne peut pas dire, non plus, qu'il en ait du contraire. Voilà donc déjà pour moi un avantage conſidérable ſur la plûpart de mes concurrens: j'ai réellement vis-à-vis d'eux une avance relative de tout le chemin qu'ils ont fait en arrière.

Je pars ainſi d'un préjugé favorable, & je le confirme par les raiſons ſui-

vantes, très-capables, à mon avis, de dissiper pour jamais toute espèce de doute désavantageux sur mon compte.

1°. On a publié depuis un grand nombre d'années une infinité de journaux, feuilles & autres ouvrages périodiques en tout pays & en toute langue, & j'ai apporté la plus scrupuleuse attention à ne jamais rien lire de tout cela. D'où je conclus que n'ayant point la tête farcie de ce jargon, je suis en état d'en tirer des productions beaucoup meilleures en elles-mêmes, quoique peut-être en moindre quantité. Cette raison est bonne pour le public; mais j'ai été contraint de la retourner pour mon Libraire, en lui disant que le jugement engendre plus de choses, à mesure que la mémoire en est moins chargée, & qu'ainsi les matériaux ne nous manqueroient pas.

2°. Je n'ai pas non plus trouvé à-propos, & à-peu-près par la même raison, de perdre beaucoup de tems à l'étude des sciences, ni à celle des Auteurs anciens. La Physique systématique est depuis long-tems reléguée dans le pays des Romans, la Physique expérimentale ne me paroît plus que l'art d'arranger agréablement de jolis brimborions, &

la Géométrie celui de se passer du raisonnement, à l'aide de quelques formules.

Quant aux anciens, il m'a semblé que dans les jugemens que j'aurois à porter, la probité ne vouloit pas que je donnasse le change à mes lecteurs, ainsi que faisoient nos sçavans, en substituant frauduleusement à mon avis qu'ils attendroient, celui d'Aristote ou de Cicéron dont ils n'ont que faire; grace à l'esprit de nos modernes, il y a long-tems que ce scandale a cessé, & je me garderai bien d'en ramener la pénible mode. Je me suis seulement appliqué à la lecture des Dictionnaires, & j'y ai fait un tel profit qu'en moins de trois mois, je me suis vu en état de décider de tout avec autant d'assurance & d'autorité que si j'avois eu deux ans d'étude. J'ai de plus acquis un petit recueil de passages latins tirés de divers Poëtes, où je trouverai de quoi broder & enjoliver mes feuilles, en les ménageant avec économie, afin qu'ils durent long-tems; je sçais combien les vers latins cités à-propos donnent de relief à un Philosophe, & par la même raison je me suis fourni de quantité d'axiomes & de sentences philosophiques pour orner mes disser-

tations quand il ſera queſtion de Poéſie. Car je n'ignore pas que c'eſt un devoir indiſpenſable pour quiconque aſpire à la réputation d'Auteur célèbre, de parler pertinemment de toutes les ſciences, hors celle dont il ſe mêle. D'ailleurs, je ne ſens point du tout la néceſſité d'être fort ſçavant pour juger les ouvrages qu'on nous donne aujourd'hui. Ne diroit-on pas qu'il faut avoir lu le P. Pétau, Montfaucon, &c., & être profond dans les Mathématiques, &c. pour juger Tanzaï, Grigri, Angola, Miſapouf, & autres ſublimes productions de ce ſiècle.

Ma dernière raiſon, & dans le fond la ſeule dont j'avois beſoin, eſt tirée de mon objet même. Le but que je me propoſe dans le travail médité, eſt de faire l'analyſe des ouvrages nouveaux qui paroîtront, d'y joindre mon ſentiment, & de communiquer l'un & l'autre au public : or dans tout cela, je ne vois pas la moindre néceſſité d'être ſçavant : juger ſainement & impartialement, bien écrire, ſçavoir ſa langue ; ce ſont là, ce me ſemble, toutes les connoiſſances néceſſaires en pareil cas : mais ces connoiſſances, qui eſt-ce qui ſe vante de les poſſéder mieux que moi

& à un plus haut degré. A la vérité, je ne sçaurois pas bien montrer que cela soit réellement tout-à-fait comme je le dis, mais c'est justement à cause de cela que je le crois encore plus fort : on ne peut trop sentir soi-même ce qu'on veut persuader aux autres. Serois-je donc le premier qui à force de se croire un fort habile homme l'auroit aussi fait croire au public ; & si je parviens à lui donner de moi une semblable opinion, qu'elle soit bien ou mal fondée, n'est-ce pas pour ce qui me regarde à-peu-près la même chose dans le cas dont il s'agit ?

On ne peut donc nier que je ne sois très-fondé à m'ériger en Aristarque, en juge souverain des ouvrages nouveaux, louant, blâmant, critiquant à ma fantaisie sans que personne soit en droit de me taxer de témérité, sauf à tous & un chacun de se prévaloir contre moi du droit de représailles que je leur accorde de très grand cœur, desirant seulement qu'il leur prenne en gré de dire du mal de moi de la même manière & dans le même sens que je m'avise d'en dire du bien.

C'est par une suite de ce principe d'équité que, n'étant point connu de ceux qui pourroient devenir mes adversaires,

je déclare que toute critique ou obſervation perſonnelle ſera pour toujours bannie de mon journal : ce ne ſont que des livres que je vais examiner, le mot d'Auteur ne ſera pour moi que l'eſprit du livre même, il ne s'étendra point au-delà, & j'avertis poſitivement que je ne m'en ſervirai jamais dans un autre ſens ; de ſorte que ſi, dans mes jours de mauvaiſe humeur, il m'arrive quelquefois de dire : voilà un ſot, un impertinent écrivain ; c'eſt l'ouvrage ſeul qui ſera taxé d'impertinence & de ſottiſe, & je n'entends nullement que l'Auteur en ſoit moins un génie du premier ordre, & peut être même un digne Académicien. Que ſçais-je, par exemple, ſi l'on ne s'aviſera point de régaler mes feuillets des épithètes dont je viens de parler. Or on voit bien d'abord que je ne ceſſerai pas pour cela d'être un homme de beaucoup de mérite.

Comme tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent paroîtroit un peu vague ſi je n'ajoutois rien pour expoſer plus nettement mon projet & la manière dont je me propoſe de l'exécuter, je vais prévenir mon lecteur ſur certaines particularités de mon caractère qui le mettront au fait de ce qu'il peut s'attendre à trouver dans mes écrits.

Quand Boileau a dit de l'homme en géneral qu'il changeoit du blanc au noir, il a croqué mon portrait en deux mots, en qualité d'invidu. Il l'eût rendu plus précis s'il y eût ajouté toutes les autres couleurs avec des nuances intermédiaires. Rien n'eſt ſi diſſemblable à moi que moi-même. C'eſt pourquoi il ſeroit inutile de tenter de me définir autrement que par cette variété ſingulière : elle eſt telle dans mon eſprit qu'elle influe de tems à autre juſques ſur mes ſentimens. Quelquefois je ſuis un dur & féroce miſanthrope ; en d'autres momens, j'entre en extaſe au milieu des charmes de la ſociété & des délices de l'amour. Tantôt je ſuis auſtère & dévot, & pour le bien de mon ame je fais tous mes efforts pour rendre durables ces ſaintes diſpoſitions : mais je deviens bientôt un franc libertin ; & comme je m'occupe alors beaucoup plus de mes ſens que de ma raiſon, je m'abſtiens conſtamment d'écrire dans ces momens-là : c'eſt ſur quoi il eſt bon que mes lecteurs ſoient ſuffiſamment prévenus, de peur qu'ils ne s'attendent à trouver dans mes feuilles des choſes que certainement ils n'y verront jamais. En un mot, un Protée, un Caméleon, une femme ſont des êtres moins

moins changeans que moi. Ce qui doit dès l'abord ôter aux curieux toute eſpérance de me reconnoître quelque jour à mon caractère : car ils me trouveront toujours ſous quelque forme particulière qui ne ſera la mienne que pendant ce moment-là, & ils ne peuvent pas même eſpérer de me reconnoître à ces changemens ; car comme ils n'ont point de période fixe, ils ſe feront quelquefois d'un inſtant à l'autre, & d'autres fois je demeurerai des mois entiers dans le même état. C'eſt cette irrégularité même qui fait le fond de ma conſtitution. Bien plus, le retour des mêmes objets renouvelle ordinairement en moi des diſpoſitions ſemblables à celles où je me ſuis trouvé la première fois que je les ai vus ; c'eſt pourquoi je ſuis aſſez conſtamment de la même humeur avec les mêmes perſonnes. De ſorte qu'à entendre ſéparément tous ceux qui me connoiſſent, rien ne paroîtroit moins varié que mon caractère : mais, allez aux derniers éclairciſſemens ; l'un vous dira que je ſuis badin, l'autre grave ; celui-ci me prendra pour un ignorant, l'autre pour un homme fort docte : en un mot, autant de têtes, autant d'avis. Je me trouve ſi biſarrement diſpoſé à

cet égard, qu'étant un jour abordé par deux personnes à-la-fois, avec l'une desquelles j'avois accoutumé d'être gai jusqu'à la folie, & plus ténébreux qu'Héraclite avec l'autre : je me sentis si puissamment agité que je fus contraint de les quitter brusquement de peur que le contraste des passions opposées ne me fît tomber en syncope.

Avec tout cela, à force de m'examiner, je n'ai pas laissé que de démêler en moi certaines dispositions dominantes, & certains retours presque périodiques qui seroient difficiles à remarquer à tout autre qu'à l'observateur le plus attentif; en un mot, qu'à moi-même. C'est à-peu-près ainsi que toutes les vicissitudes & les irrégularités de l'air, n'empêchent pas que les marins & les habitans de la campagne n'y aient remarqué quelques circonstances annuelles, & quelques phénomènes qu'ils ont réduits en règle pour prédire à-peu-près le tems qu'il fera dans certaines saisons. Je suis sujet, par exemple, à deux dispositions principales qui changent assez constamment de huit en huit jours, & que j'appelle mes ames hebdomadaires. Par l'une je me trouve sagement fou, par l'autre follement sage, mais de telle manière

pourtant que la folie l'emportant ſur la ſageſſe dans l'un & dans l'autre cas, elle a ſur-tout manifeſtement le deſſus dans la ſemaine où je m'appelle ſage; car alors, le fond de toutes les matières que je traite, quelque raiſonnable qu'il puiſſe être en ſoi, ſe trouve preſque entièrement abſorbé par les futilités & les extravagances dont j'ai toujours ſoin de l'habiller. Pour mon ame folle, elle eſt bien plus ſage que cela; car bien qu'elle tire toujours de ſon propre fond le texte ſur lequel elle argumente, elle met tant d'art, tant d'ordre & tant de force dans ſes raiſonnemens & dans ſes preuves, qu'une folie ainſi déguiſée ne diffère preſque en rien de la ſageſſe. Sur ces idées que je garantis juſtes ou à-peu-près, je trouve un petit problême à propoſer à mes lecteurs, & je les prie de vouloir bien décider laquelle c'eſt de mes deux ames qui a dicté cette feuille?

Qu'on ne s'attende donc point à ne voir ici que de ſages & de graves diſſertations; on y en verra ſans doute, & où ſeroit la variété: mais je ne garantis point du tout qu'au milieu de la plus profonde Métaphyſique, il ne me prenne tout-d'un-coup une ſaillie extravagante, & qu'emboîtant mon lecteur dans l'Icoſaëdre de

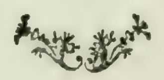
Bergerac, je ne le tranſporte tout-d'un-coup dans la lune; tout comme à-propos de l'Arioſte & de l'Hypogriphe. Je pourrois fort bien lui citer Platon, Locke ou Mallebranche.

Au reſte, toutes matières ſeront de ma compétence; j'étends ma Juriſdiction indiſtinctement ſur tout ce qui ſortira de la preſſe; je m'arrogerai même, quand le cas y écherra, le droit de réviſion ſur les jugemens de mes confrères; & non-content de me ſoumettre toutes les Imprimeries de France, je me propoſe auſſi de faire de tems en tems de bonnes excurſions hors du Royaume, & de me rendre tributaires l'Italie, la Hollande & même l'Angleterre, chacune à ſon tour, promettant, foi de voyageur, la véracité la plus exacte dans les actes que j'en rapporterai.

Quoique le lecteur ſe ſoucie, ſans doute, aſſez peu des détails que je lui fais ici de moi & de mon caractère, j'ai réſolu de ne pas lui en faire grace d'une ſeule ligne; c'eſt autant pour ſon profit que pour ma commodité que j'en agis ainſi. Après avoir commencé par me perſifler moi-même, j'aurai tout le tems de perſifler les autres: j'ouvrirai les yeux, j'écrirai ce que je vois, & l'on trou-

vera que je me ſerai aſſez bien acquitté de ma tâche.

Il me reſte à faire excuſe d'avance aux Auteurs que je pourrois maltraiter à tort, & au public de tous les éloges injuſtes que je pourrois donner aux ouvrages qu'on lui préſente. Ce ne ſera jamais volontairement que je commettrai de pareilles erreurs ; je ſçais que l'impartialité dans un journaliſte ne ſert qu'à lui faire des ennemis de tous les Auteurs, pour n'avoir pas dit au gré de chacun d'eux aſſez de bien de lui, ni aſſez de mal de ſes confrères. C'eſt pour cela que je veux toujours reſter inconnu; ma grande folie eſt de vouloir ne conſulter que la raiſon & ne dire que la vérité : de ſorte que ſuivant l'étendue de mes lumières & la diſpoſition de mon eſprit, on pourra trouver en moi tantôt un critique plaiſant & badin, tantôt un cenſeur ſévère & bourru, non pas un ſatyrique amer, ni un puéril adulateur. Les jugemens peuvent être faux, mais le juge ne ſera jamais inique.



L'ENGAGEMENT
TÉMÉRAIRE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN VERS.

AVERTISSEMENT.

RIEN n'eſt plus plat que cette Pièce. Cependant j'ai gardé quelque attachement pour elle, à cauſe de la gaieté du troiſième Acte & de la facilité avec laquelle elle fut faite en trois jours, grace à la tranquillité & au contentement d'eſprit où je vivois alors, ſans connoître l'art d'écrire, & ſans aucune prétention. Si je fais moi-même l'Édition générale, j'eſpère avoir aſſez de raiſon pour en retrancher ce barbouillage; ſinon je laiſſe à ceux que j'aurai chargé de cette entrepriſe le ſoin de juger de ce qu'il convient, ſoit à ma mémoire, ſoit au goût préſent du Public.



ACTEURS.

DORANTE, } Amis.
VALERE, }

ISABELLE, Veuve.

ÉLIANTE, Coufine d'Ifabelle.

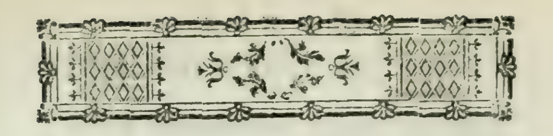
LISETTE, Suivante d'Ifabelle.

CARLIN, Valet de Dorante.

UN NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

La Scène eſt dans le Château d'Iſabelle.



L'ENGAGEMENT *TÉMÉRAIRE*, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, ELIANTE.

ISABELLE.

L'HYMEN va donc, enfin, ſerrer des nœuds ſi doux:
Valere, à ſon retour, doit être votre époux;
Vous allez être heureuſe. Ah! ma chère Eliante!

ELIANTE.

Vous ſoupirez? Hé bien! Si l'exemple vous tente,

Dorante vous adore, & vous le voyez bien.
Pourquoi gêner votre cœur & le ſien ?
Car, vous l'aimez un peu : du moins, je le ſoupçonne.

ISABELLE.

Non, l'hymen n'aura plus de droits ſur ma perſonne.
Couſine, un premier choix m'a trop mal réuſſi.

ELIANTE.

Prenez votre revanche en faiſant celui-ci.

ISABELLE.

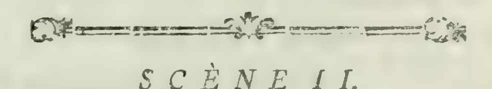
Je veux ſuivre la loi que j'ai ſçu me preſcrire ;
Ou du moins.... Car Dorante a voulu me ſéduire,
Sous le feint nom d'ami s'emparer de mon cœur.
Serois-je donc ainſi la dupe d'un trompeur,
Qui par le ſuccès même en ſeroit plus coupable ?
Et qui l'eſt trop, peut-être.

ELIANTE.

Il eſt donc pardonnable.

ISABELLE.

Point. Il ne m'aura pas trompée impunément.
Il vient. Éloignons-nous, ma Cousine, un moment.
Il n'est pas de son but aussi près qu'il le pense,
Et je veux à loisir méditer ma vengeance.



SCÈNE II.

DORANTE.

Elle m'évite encor! Que veut dire ceci?
Sur l'état de son cœur, quand serai-je éclairci?
Hasardons de parler..... Son humeur m'épouvante....
Carlin connoît beaucoup sa nouvelle Suivante:
Je veux...... *Il apperçoit Carlin.* Carlin?



SCÈNE III.

CARLIN, DORANTE.

CARLIN.

MONSIEUR?

DORANTE.

Vois-tu bien ce château?

CARLIN.

Oui, depuis fort long-tems.

DORANTE.

Qu'en dis-tu?

CARLIN.

Qu'il eſt beau?

DORANTE.

Mais encor?

CARLIN.

Beau, très-beau, plus beau qu'on ne peut être.
Que diable!

DORANTE.

Et ſi bientôt j'en devenois le maître?
T'y plairois-tu?

CARLIN.

Selon; s'il nous restoit garni.
Cuisine foisonnante, & cellier bien fourni.
Pour vos amusemens, Isabelle, Eliante.
Pour ceux du sieur Carlin, Lisette la Suivante:
Mais, oui, je m'y plairois.

DORANTE.

Tu n'es pas dégoûté.
Hé bien! réjouis-toi; car il est....

CARLIN.

Acheté?

DORANTE.

Non, mais gagné bientôt.

CARLIN.

Bon! par quelle aventure?
Isabelle n'est pas d'âge ni de figure
A perdre ses châteaux en quatre coups de dé.

DORANTE.

Il est à nous, te dis-je, & tout est décidé
Déjà dans mon esprit....

CARLIN.

Peste! la belle emplette!
Résolue à part-vous? c'est un affaire faite,

Le château déformais ne fçauroit nous manquer.

DORANTE.

Songe à me feconder au lieu de te moquer.

CARLIN.

Oh! Monfieur, je n'ai pas une tête fi vive ;
Et j'ai tant de lenteur dans l'imaginative,
Que mon efprit groffier toujours dans l'embarras,
Ne fçait jamais jouir des biens que je n'ai pas :
Je ferois un Créfus fans cette mal-adreffe.

DORANTE.

Sçais-tu, mon tendre ami, qu'avec ta gentilleffe
Tu pourrois bien, pour prix de ta moralité,
Attirer fur ton dos quelque réalité ?

CARLIN.

Ah! de moralifer je n'ai plus nulle envie.
Comme on te traite, hélas! pauvre philofophie!
Çà, vous pouvez parler ; j'écoute fans fouffler.

DORANTE.

Apprends donc un ſecret qu'à tous il faut céler,
Si tu le peux, du moins.

CARLIN.

Rien ne m'eſt plus facile.

DORANTE.

Dieu le veuille! En ce cas tu pourras m'être utile.

CARLIN.

Voyons.

DORANTE.

J'aime Iſabelle.

CARLIN.

Oh! quel ſecret! Ma foi
Je le ſçavois ſans vous.

DORANTE.

Qui te l'a dit?

CARLIN.

Vous.

DORANTE.

Moi?

CARLIN.

Oui, vous: vous conduiſez avec tant de myſtère
Vos intrigues d'amour, qu'en cherchant à les taire,

Vos airs myſtérieux, tous vos tours & retours
En inſtruiſent bientôt la ville & les faux-bourgs.
Paſſons. A votre amour la Belle répond-elle ?

DORANTE.

Sans doute.

CARLIN.

Vous croyez être aimé d'Iſabelle ?
Quelle preuve avez-vous du bonheur de vos feux ?

DORANTE.

Parbleu ! Monſieur Carlin, vous êtes curieux !

CARLIN.

Oh ! ce ton-là, ma foi, ſent la bonne fortune ;
Mais trop de confiance en fait manquer plus d'une,
Vous le ſçavez fort bien.

DORANTE.

Je ſuis sûr de mon fait,
Iſabelle en tout lieu me fuit.

CARLIN.

Mais en effet
C'eſt de ſa tendre ardeur une preuve conſtante !

DORANTE.

Écoute jufqu'au bout. Cette Veuve charmante
A la fin de fon deuil déclara fans retour
Que fon cœur pour jamais renonçoit à l'amour.
Prefque dès ce moment mon ame en fut touchée;
Je la vis, je l'aimai; mais toujours attachée
Au vœu qu'elle avoit fait, je fentis qu'il faudroit
Ménager fon efprit par un détour adroit:
Je feignis pour l'hymen beaucoup d'antipathie;
Et réglant mes difcours fur fa philofophie,
Sous le tranquille nom d'une douce amitié,
Dans fes amufemens je fus mis de moitié.

CARLIN.

Pefte! ceci va bien. En amufant les belles
On vient au férieux. Il faut rire auprès d'elles;
Ce qu'on fait en riant eft autant d'avancé.

DORANTE.

Dans ces ménagemens plus d'un an s'eft paffé.

Tu peux bien te douter qu'après toute une année,
On eſt plus familier qu'après une journée ;
Et mille aimables jeux ſe paſſent entre amis,
Qu'avec un étranger on n'auroit pas permis.
Or, depuis quelque tems j'apperçois qu'Iſabelle
Se comporte avec moi d'une façon nouvelle.
Sa couſine toujours me reçoit de même œil ;
Mais ſous l'air affecté d'un favorable accueil,
Avec tant de réſerve Iſabelle me traite,
Qu'il faut, ou qu'en ſecret prévoyant ſa défaite,
Elle veuille éviter de m'en faire l'aveu,
Ou que d'un autre amant elle approuve le feu.

CARLIN.

Eh ! qui voudriez-vous qui pût ici lui plaire ?
Il n'entre en ce château que vous ſeul & Valère,
Qui près de la couſine en eſclave enchaîné,

Va bientôt par l'hymen voir ſon feu couronné.

DORANTE.

Moi donc, n'appercevant aucun rival à craindre,
Ne dois-je pas juger que, voulant ſe contraindre,
Iſabelle aujourd'hui cherche à m'en impoſer
Sur le progrès d'un feu qu'elle veut déguiſer.
Mais avec quelque ſoin qu'elle cache ſa flâme,
Mon cœur a pénétré le ſecret de ſon âme,
Ses yeux ont ſur les miens lancé ces traits charmans,
Préſages fortunés du bonheur des amans.
Je ſuis aimé, te dis-je, un retour plein de charmes
Paye enfin mes ſoupirs, mes tranſports & mes larmes.

CARLIN.

Économiſez mieux ces exclamations;
Il eſt, pour les placer, d'autres occaſions
Où cela fait merveille. Or, quant à notre affaire,

Je ne vois pas encor ce que mon miniſtère,
Si vous êtes aimé, peut en votre faveur;
Que vous faut-il de plus ?

DORANTE.

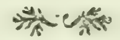
L'aveu de mon bonheur.
Il faut qu'en ce château...... Mais j'apperçois Liſette.
Va m'attendre au logis. Sur-tout, bouche diſcrette.

CARLIN.

Vous offenſez, Monſieur, les droits de mon métier.
On doit choiſir ſon monde, & puis s'y confier.

DORANTE, *le rappellant.*

Ah! j'oubliois.... Carlin? j'ai reçu de Valere
Une lettre d'avis que pour certaine affaire
Qu'il ne m'explique pas, il arrive aujourd'hui,
S'il vient, cours auſſi-tôt m'en avertir ici.



SCÈNE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

AH! c'eſt toi, belle enfant? Et bon jour, ma Liſette;
Comment vont les galans? A ta mine coquette
On pourroit bien gager au moins pour deux ou trois:
Plus le nombre en eſt grand, & mieux on fait ſon choix.

LISETTE.

Vous me prêtez, Monſieur, un petit caractère,
Mais fort joli, vraiment.

DORANTE.

Bon, bon! point de colère.
Tiens, avec ces traits-là, Liſette, par ta foi
Peux tu défendre aux gens d'être amoureux de toi?

LISETTE.

Fort bien. Vous débitez la fleurette à merveille,

Et vos galans diſcours enchantent les oreilles.

Mais au fait, croyez-moi.

DORANTE.

Parbleu! tu me ravis;

(*Feignant de vouloir l'embraſſer*).

J'aime à te prendre au mot.

LISETTE.

Tout doux, Monſieur!

DORANTE.

Tu ris,

Et je veux rire auſſi.

LISETTE.

Je le vois. Malepeſte!

Comme à m'interpréter, Monſieur, vous êtes leſte!

Je m'entends autrement, & ſçais qu'auprès de nous

Ce jargon ſéduiſant de Meſſieurs tels que vous,

Montre, par ricochet, où le diſcours s'adreſſe.

DORANTE.

Quoi! tu penſerois donc qu'épris de ta maitreſſe......

LISETTE.

LISETTE.

Moi ? je ne penſe rien ; mais ſi vous m'en croyez,
Vous porterez ailleurs des feux trop mal payés.

DORANTE, *vivement.*

Ah ! je l'avois prévu. L'ingrate a vu ma flâme,
Et c'eſt pour m'accabler qu'elle a lu dans mon âme.

LISETTE.

Qui vous a dit cela ?

DORANTE.

Qui me l'a dit ? C'eſt toi.

LISETTE.

Moi ? je n'y ſonge pas.

DORANTE.

Comment ?

LISETTE.

Non, par ma foi.

DORANTE.

Et ces feux mal payés eſt-ce un rêve ? eſt-ce un conte ?

LISETTE.

Diantre! comme au cerveau d'abord le feu vous monte!
Je ne m'y frotte plus.

DORANTE.

Ah! daigne m'éclaircir.
Quel plaiſir peux-tu prendre à me faire ſouffrir?

LISETTE.

Et pourquoi ſi long-tems, vous, me faire myſtère
D'un ſecret dont je dois être dépoſitaire?
J'ai voulu vous punir par un peu de ſouci.
Iſabelle n'a rien apperçu juſqu'ici.
(*A part.*) (*Haut.*)
C'eſt mentir. Mais gardez qu'elle ne vous ſoupçonne;
Car je doute en ce cas que ſon cœur vous pardonne.
Vous ne ſçauriez penſer juſqu'où va ſa fierté.

DORANTE.

Me voilà retombé dans ma perplexité.

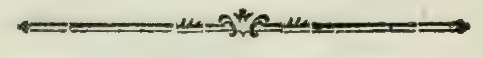
LISETTE.

Elle vient. Eſſayez de lire dans ſon âme,

Et sur-tout avec soin cachez-lui votre flâme ;
Car vous êtes perdu si vous la laissez voir.

DORANTE.

Hélas ! tant de lenteur me met au désespoir.



SCÈNE V.

ISABELLE, DORANTE, LISETTE.

ISABELLE.

AH ! Dorante, bon jour. Quoi! tous tous deux tête-à-tête !
Eh mais ! vous faisiez donc votre cour à Lisette ?
Elle est vraiment gentille & de bon entretien.

DORANTE.

Madame, il me suffit qu'elle vous appartient,
Pour rechercher en tout le bonheur de lui plaire.

ISABELLE.

Si c'eſt-là votre objet, rien ne vous reſte à faire ;
Car Liſette s'attache à tous mes ſentimens.

DORANTE.

Ah! Madame!.....

ISABELLE.

Oh! ſur-tout, quittons les complimens,
Et laiſſons aux amans ce vulgaire langage.
La ſincère amitié, de ſon froid étalage
A toujours dédaigné le fade & vain ſecours;
On n'aime point aſſez quand on le dit toujours.

DORANTE.

Ah! du moins, une fois, heureux qui peut le dire.

LISETTE, *bas.*

Taiſez-vous donc, jaſeur.

ISABELLE.

J'oſerois bien prédire
Que, ſur le ton touchant dont vous vous exprimez,
Vous aimerez bientôt, ſi déjà vous n'aimez.

DORANTE.

Moi, Madame?

ISABELLE.

Oui, vous.

DORANTE.

Vous me raillez, ſans doute.

LISETTE, *à part.*

Oh! ma foi, pour le coup mon homme eſt en déroute.

ISABELLE.

Je crois lire en vos yeux des ſymptômes d'amour.

DORANTE.

(*Haut à Liſette avec affectation*).

Madame, en vérité..... Pour lui faire ma cour,
Faut-il en convenir?

LISETTE, *bas.*

Bravo, prenez courage.

(*Haut à Dorante.*)

Mais il faut bien, Monſieur, aider au badinage.

ISABELLE.

Point ici de détour: parlez-moi franchement;
Seriez-vous amoureux?

LISETTE, *bas, vivement.*

Gardez de....

DORANTE.

Non vraiment.
Madame, il me déplaît fort de vous contredire.

ISABELLE.

Sur ce ton positif je n'ai plus rien à dire :
Vous ne voudriez pas, je crois, m'en imposer.

DORANTE.

J'aimerois mieux mourir que de vous abuser.

LISETTE, *bas.*

Il ment, ma foi, fort bien ; j'en suis assez contente.

ISABELLE.

Ainsi donc votre cœur qu'aucun objet ne tente,
Les a tous dédaignés ; & jusques aujourd'hui
N'en a point rencontré qui fût digne de lui.

DORANTE, *à part.*

Ciel ! se vit-on jamais en pareille détresse !

LISETTE.

Madame, il n'ose pas, par pure politesse,
Donner à ce discours son approbation ;
Mais je sçais que l'amour est son aversion.
(*Bas à Dorante.*)
Il faut ici du cœur.

ISABELLE.

Eh bien, j'en suis charmée.
Voilà notre amitié pour jamais confirmée,
Si ne sentant, du moins, nul penchant à l'amour,
Vous y voulez pour moi renoncer sans retour.

LISETTE.

Pour vous plaire, Madame, il n'est rien qu'il ne fasse.

ISABELLE.

Vous répondez pour lui ? c'est de mauvaise grace.

DORANTE.

Hélas ! j'approuve tout ; dictez vos volontés.
Tous vos ordres par moi seront exécutés.

ISABELLE.

Ce ne ſont point des loix, Dorante, que j'impoſe,
Et ſi vous répugnez à ce que je propoſe,
Nous pouvons dès ce jour nous quitter bons amis.

DORANTE.

Ah! mon goût à vos vœux ſera toujours ſoumis.

ISABELLE.

Vous êtes complaiſant ; je veux être indulgente,
Et pour vous en donner une preuve évidente,
Je déclare à préſent qu'un ſeul jour, un objet
Doivent borner le vœu qu'ici vous avez fait.
Tenez pour ce jour ſeul votre cœur en défenſe;
Évitez de l'amour juſques à l'apparence;
Envers un ſeul objet que je vous nommerai ;
Réſiſtez aujourd'hui, demain je vous ferai
Un don......

DORANTE, *vivement.*

A mon choix ?

ISABELLE.

Soit, il faut vous ſatisfaire ;
Et je vous laiſſerai régler votre ſalaire.
Je n'en excepte rien que les loix de l'honneur :
Je voudrois que le prix fût digne du vainqueur.

DORANTE.

Dieux ! quels légers travaux pour tant de récompenſe !

ISABELLE.

Oui, mais ſi vous manquez un moment de prudence,
Le moindre acte d'amour, un ſoupir, un regard,
Un trait de jalouſie, enfin, de votre part,
Vous privent à l'inſtant du droit que je vous laiſſe :
Je punirai ſur moi votre propre foibleſſe,
En vous voyant alors pour la dernière fois.
Telles ſont du parti les immuables loix.

DORANTE.

Ah ! que vous m'épargnez de mortelles alarmes !
Mais quel eſt donc enfin cet objet plein de charmes

Dont les attraits pour moi ſont tant à redouter?

ISABELLE.

Votre cœur aiſément pourra les rebuter:
Ne craignez rien.

DORANTE.

Et c'eſt?

ISABELLE.

C'eſt moi.

DORANTE.

Vous.

ISABELLE.

Oui, moi-même.

DORANTE.

Qu'entends-je?

ISABELLE.

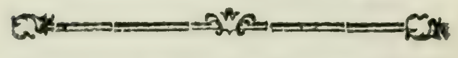
D'où vous vient cette ſurpriſe extrême?
Si le combat avoit moins de facilité,
Le prix ne vaudroit pas ce qu'il auroit coûté.

LISETTE.

Mais regardez-le donc; ſa figure eſt à peindre!

DORANTE, *à part.*

Non, je n'en reviens pas. Mais il faut me contraindre,
Cherchons en cet inſtant à remettre mes ſens.
Mon cœur contre ſoi-même a lutté trop long-tems :
Il faut un peu de trève à cet excès de peine.
La cruelle a trop vu le penchant qui m'entraîne,
Et je ne ſçais prévoir, à force d'y penſer,
Si l'on veut me punir ou me récompenſer.



SCÈNE VI.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

DE ce pauvre garçon le ſort me touche l'âme.
Vous vous plaiſez par trop à maltraiter ſa flâme,
Et vous le puniſſez de ſa fidélité.

Isabelle.

Va, Lifette, il n'a rien qu'il n'ait bien mérité.
Quoi! pendant fi long-tems il m'aura pu féduire?
Dans fes piéges adroits il m'aura fçu conduire?
Il aura, fous le nom d'une douce amitié.....

Lisette.

Fait profpérer l'amour!

Isabelle.

Et j'en aurois pitié?
Il faut que ces trompeurs trouvent dans nos caprices
Le jufte châtiment de tous leurs artifices.
Tandis qu'ils font amans, ils dépendent de nous;
Leur tour ne vient que trop fi-tôt qu'ils font époux!

Lisette.

Ce font bien, il eft vrai, les plus francs hypocrites!
Ils vous fçavent long-tems faire les chatemites;
Et puis gare la griffe. Oh! d'avance auprès d'eux
Prenons notre revanche.

ISABELLE.

(*En soi-même.*) Oui, le tour est heureux.

(*A Lisette.*)

Je médite à Dorante une assez bonne pièce
Où nous aurons besoin de toute ton adresse.
Valère en peu de jours doit venir de Paris?

LISETTE.

Il arrive aujourd'hui, Dorante en a l'avis.

ISABELLE.

Tant mieux, à mon projet cela vient à merveille.

LISETTE.

Or, expliquez-nous donc la ruse sans pareille.

ISABELLE.

Valère & ma Cousine unis d'un même amour,
Doivent se marier peut-être dès ce jour.
Je veux de mon dessein la faire confidente.

LISETTE.

Que ferez-vous, hélas! de la pauvre Eliante?
Elle gâtera tout. Avez-vous oublié
Qu'elle eſt la bonté même, & que peu délié
Son eſprit n'eſt pas fait pour le moindre artifice,
Et moins encor ſon cœur pour la moindre malice?

ISABELLE.

Tu dis fort bien, vraiment; mais pourtant mon projet
Demanderoit..... attends..... mais oui voilà le fait.
Nous pouvons aiſément la tromper elle-même;
Cela n'en fait que mieux pour notre ſtratagême.

LISETTE.

Mais ſi Dorante, enfin, par l'amour emporté,
Tombe dans quelque piége où vous l'aurez jetté,
Vous ne pouſſerez pas, du moins, la raillerie
Plus loin que ne permet une plaiſanterie?

ISABELLE.

Qu'appelles-tu plus loin? Ce ſont ici des jeux,
Mais dont l'événement doit être ſérieux.
Si Dorante eſt vainqueur, & ſi Dorante m'aime,
Qu'il demande ma main, il l'a dès l'inſtant même:
Mais ſi ſon foible cœur ne peut exécuter
La loi que par ma bouche il s'eſt laiſſé dicter;
Si ſon étourderie un peu trop loin l'entraîne,
Un éternel adieu va devenir la peine
Dont je me vengerai de ſa ſéduction,
Et dont je punirai ſon indiſcrétion.

LISETTE.

Mais s'il ne commettoit qu'une faute légère
Pour qui la moindre peine eſt encor trop ſévère?

ISABELLE.

D'abord, à ſes dépens nous nous amuſerons,
Puis nous verrons après ce que nous en ferons.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.



SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

OUI, tout a réussi, Madame, par merveille.
Eliante écoutoit de toutes ses oreilles,
Et sur nos propos feints, dans sa vaine terreur,
Nous donne bien, je pense, au diable de bon cœur.

ISABELLE.

Elle croit tout de bon que j'en veux à Valere ?

LISETTE.

Et que trouvez-vous là que de fort ordinaire ?
D'une amie en secret s'approprier l'amant,
Dame ! attrape qui peut.

ISABELLE.

Ah! très-assurément.
Ce procédé va mal avec mon caractère.
D'ailleurs.....

LISETTE.

Vous n'aimez point l'amant qui sait lui plaire,
Et la vertu vous dit de lui laisser son bien.
Ah! qu'on est généreux quand il n'en coûte rien!

ISABELLE.

Non, quand je l'aimerois je ne suis pas capable....

LISETTE.

Mais croyez-vous au fond d'être bien moins coupable?

ISABELLE.

Le tour, je te l'avoue, est malin.

LISETTE.

Très-malin.

ISABELLE.

Mais.....

LISETTE.

Les frais en sont faits, il faut en voir la fin,
N'est-ce pas?

ISABELLE.

Oui, je vais faire la fausse lettre
A Valere feignant de la vouloir remettre
Tu tâcheras tantôt, mais très-adroitement,
Qu'elle parvienne aux mains de Dorante.

LISETTE.

Oh ! vraiment !
Carlin est si nigaud que......

ISABELLE.

Le voici lui-même.
Rentrons. Il vient à point pour notre stratagême.



SCÈNE II.

CARLIN.

VALERE est arrivé, moi j'accours à l'instant ;
Et voilà la façon dont Dorante m'attend !
Où diable le chercher ? Hom, qu'il m'en doit de belles !
On dit qu'au Dieu Mercure on a donné des aîles ;

Il en faut en effet pour ſervir un amant,
S'il ne nourrit ſon monde aſſez légèrement
Pour compenſer cela. Quelle maudite vie
Que d'être aſſujettis à tant de fantaiſies!
Parbleu! Ces maîtres-là ſont de plaiſans ſujets!
Ils prennent, par ma foi, leurs gens pour leurs valets!

SCÈNE III.

ELIANTE, CARLIN.

ELIANTE.

CIEL! que viens-je d'entendre! & qui voudra le croire?
Inventa-t-on jamais perfidie auſſi noire?

CARLIN.

Eliante paroît; elle a les yeux en pleurs!
A qui diable en a-t-elle?

ELIANTE.

A de telles noirceurs
Qui pourroit reconnoître Iſabelle & Valere?

CARLIN.

Ceci couvre à coup ſûr quelque nouveau myſtère.

ELIANTE.

Ah ! Carlin, qu'à propos je te rencontre ici !

CARLIN.

Et moi, très-à-propos je vous y trouve auſſi,
Madame, ſi je puis vous y marquer mon zèle.

ELIANTE.

Cours appeller Dorante & dis-lui qu'Iſabelle,
Liſette, & ſon ami nous trahiſſent tous trois.

CARLIN.

Je le cherche moi-même, & déjà par deux fois
J'ai couru juſqu'ici pour lui pouvoir apprendre
Que Valere au logis eſt reſté pour l'attendre.

ELIANTE.

Valere? Ah! le perfide ! il mépriſe mon cœur,
Il épouſe Iſabelle & ſa coupable ardeur,

A ſon ami Dorante arrachant ſa maitreſſe,
Outrage en même tems l'honneur & la tendreſſe.

CARLIN.

Mais de qui tenez-vous un ſi bizarre fait?
Il faut ſe défier des rapports qu'on nous fait.

ELIANTE.

J'en ai, pour mon malheur, la preuve trop certaine.
J'étois par pur hazard dans la chambre prochaine;
Iſabelle & Liſette arrangeoient leur complot.
A travers la cloiſon, juſques au moindre mot
J'ai tout entendu.....

CARLIN.

Mais, c'eſt de quoi me confondre!
A cette preuve-là je n'ai rien à répondre.
Que puis-je, cependant, faire pour vous ſervir?

ELIANTE.

Liſette en peu d'inſtans ſûrement doit ſortir

Pour porter à Valere elle-même une lettre
Qu'Isabelle en ses mains tantôt a dû remettre.
Tâche de la surprendre, ouvre-la, porte-la
Sur-le-champ à Dorante; il pourra voir par-là
De tout leur noir complot la trame criminelle,
Qu'il tâche à prévenir cette injure cruelle,
Mon outrage est le sien.

CARLIN.

Madame, la douleur
Que je ressens pour vous dans le fond de mon cœur....
Allume dans mon ame.... une telle colère....
Que mon esprit.... ne peut.... si je tenois Valere....
Suffit.... je ne dis rien.... Mais, ou nous ne pourrons,
Madame, vous servir.... ou nous vous servirons.

ELIANTE.

De mon juste retour tu peux tout te promettre.

Lisette va venir : souviens-toi de la lettre.
Un autre procédé seroit plus généreux ;
Mais contre les trompeurs on peut agir comme eux.
Faute d'autre moyen pour le faire connoître,
C'est en le trahissant qu'il faut punir un traître.



SCÈNE IV.

CARLIN.

SOUVIENS-TOI! C'est bien dit : mais pour exécuter
Le vol qu'elle demande, il y faut méditer.
Lisette n'est pas grue, & le diable m'emporte
Si l'on prend ce qu'elle a que de la bonne sorte.
Je n'y vois qu'embarras. Examinons pourtant
Si l'on ne pourroit point.... Le cas est important ;
Mais il s'agit ici de ne point nous commettre,

Car mon dos.... C'eſt Liſette, & j'apperçois la lettre.
Eliante, ma foi, ne s'eſt trompée en rien.



SCÈNE V

CARLIN, LISETTE *avec une lettre dans le ſein.*

LISETTE, *à part.*

VOILA déjà mon drôle aux aguets, tout va bien.

CARLIN.

A part. Haſardons l'aventure. *Haut.* Et comment va Liſette?

LISETTE.

Je ne te voyois pas: on diroit qu'en vedette,
Quelqu'un t'auroit mis-là pour détrouſſer les gens.

CARLIN.

Mais, j'aimerois aſſez à piller les paſſans
Qui te reſſembleroient.

LISETTE.

LISETTE.

Auſſi peu redoutables?

CARLIN.

Non, des gens qui ſeroient autant que toi volables.

LISETTE.

Que leur volerois-tu, pauvre enfant, je n'ai rien?

CARLIN.

Carlin de ces riens-là s'accommoderoit bien.
Par exemple, d'abord je tâcherois de prendre.... *Eſſayant d'eſcamoter la lettre.*

LISETTE.

Fort bien; mais de ma part tâchant de me défendre,
Vous ne prendriez rien, du moins pour le moment. *Elle met la lettre dans la poche de ſon tablier du côté de Carlin.*

CARLIN.

Il faudroit donc tâcher de m'y prendre autrement.
Qu'eſt-ce que cette lettre? où vas-tu donc la mettre?

LISETTE, *feignant d'être embarraſſée.*

Cette lettre, Carlin? Eh! mais, c'eſt une lettre....
Que je mets dans ma poche.

CARLIN.

Oh! vraiment, je le vois.
Mais voudrois-tu me dire à qui.... *Il tâche encore de prendre la lettre.*

LISETTE, *mettant la lettre dans l'autre poche oppoſée à Carlin.*

Déjà deux fois
Vous avez eſſayé de la prendre par ruſe.
Je voudrois bien ſçavoir....

CARLIN.

Je te demande excuſe;
Je dois à tes ſecrets ne prendre aucune part.
Je voulois ſeulement ſçavoir ſi par haſard
Cette lettre n'eſt point pour Valere ou Dorante.

LISETTE.

Elle eſt pour d'autres gens.

CARLIN.

Tu mens, voyons la lettre.

LISETTE.

Et si vous la donnant, je vous faisois
promettre
De ne la point montrer, me le tiendriez-vous ?

CARLIN.

Oui, Lisette, en honneur j'en jure à
tes genoux.

LISETTE.

Vous m'apprenez comment il faudra me
conduire :
De ne la point montrer on a sçu me
prescrire,
J'ai promis en honneur.

CARLIN.

Oh! c'est un autre point:
Ton honneur & le mien ne se ressemblent point.

LISETTE.

Ma foi, Monsieur Carlin, j'en serois
très-fâchée.
Voyez l'impertinent.

CARLIN.

Ah! vous êtes cachée!
Je connois maintenant quel est votre
motif.

Votre eſprit en détours ſeroit moins inventif,
Si la lettre touchoit un autre que vous-même.
Un traître rival eſt l'objet du ſtratagême,
Et j'ai, pour mon malheur, trop ſçu le pénétrer.
Par vos précautions pour ne la point montrer.

LISETTE.

Il eſt vrai; d'un rival devenue amoureuſe,
De vos ſoins déſormais je ſuis peu curieuſe.

CARLIN, *en déclamant.*

Oui, perfide, je vois que vous me trahiſſez.
Sans retour pour mes ſoins, pour mes travaux paſſés,
Quand je vous promenois par toutes les guinguettes,
Lorſque je vous aidois à pliſſer vos cornettes;
Quand je vous faiſois voir la foire ou l'Opéra,
Toujours, me diſiez-vous, notre amour durera.

Mais déjà d'autres feux ont chaſſé de ton âme
Le charmant ſouvenir de ton ancienne flâme.
Je ſens que le regret m'accable de vapeurs.
Barbare, c'en eſt fait, c'eſt pour toi que je meurs.

LISETTE.

Non, je t'aime toujours; mais il tombe en foibleſſe.

Pendant que Liſette le ſoutient & lui fait ſentir ſon flacon, Carlin lui vole la lettre.

Pourquoi vouloir auſſi lui cacher ma tendreſſe?
C'eſt moi qui l'aſſaſſine. Eh! vîte mon flacon:
Sens, ſens, mon pauvre enfant. *A part.* Ah! le ruſé fripon!
Haut. Comment te trouves-tu?

CARLIN.

Je reviens à la vie.

LISETTE.

De la mienne bientôt ta mort feroit ſuivie.

CARLIN.

Ta divine liqueur m'a tout reconforté.

LISETTE, *à part.*

C'eſt ma lettre, coquin, qui t'a reſſuſcité.

Haut. Avec toi, cependant, trop longtems je m'amuſe :

Il faudra que je rêve à trouver quelque excuſe ;

Et déjà je devrois être ici de retour.

Adieu, mon cher Carlin.

CARLIN.

Tu t'en vas, mon amour ?

Raſſure-moi, du moins, ſur ta perſévérance.

LISETTE.

Et quoi ! peux-tu douter de toute ma conſtance ?

A part. Il croit m'avoir dupée, & rit de mes propos.

Avec tout leur eſprit les hommes ſont des ſots.



SCÈNE VI.

CARLIN.

A LA fin je triomphe, & voici ma conquête.

Ce n'eſt pas tout; il faut encor un coup
de tête:
Car, à Dorante ainſi ſi je vais la porter,
Il la rend auſſi-tôt ſans la décacheter,
La choſe eſt immanquable; & cependant Valere
Vous lui ſouffle Iſabelle; & ſous mon miniſtère
Je verrai ſes appas, je verrai ſes écus
Paſſer en d'autres mains & mes projets perdus!
Il faut ouvrir la lettre.... Eh oui! mais ſi je l'ouvre,
Et par quelque malheur que mon vol ſe découvre,
Valere pourroit bien.... La peſte ſoit du ſot!
Qui diable le ſçaura? moi, je n'en dirai mot.
Liſette aura ſur moi quelque ſoupçon peut-être:
Et bien! nous mentirons.... Allons, ſervons mon maître,
Et contentons ſur-tout ma curioſité.
La cire ne tient point; tout eſt déjà ſauté.
Tant mieux: la refermer ſera choſe facile.

Il lit en parcourant.

Diable ! voyons ceci.

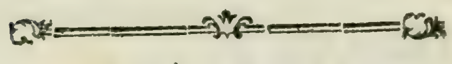
Il lit.

Je vous préviens par cette Lettre, mon cher Valere, ſuppoſant que vous arriverez aujourd'hui, comme nous en ſommes convenus. Dorante eſt notre dupe plus que jamais : il eſt toujours perſuadé que c'eſt à Eliante que vous en voulez, & j'ai imaginé là-deſſus un ſtratagême aſſez plaiſant, pour nous amuſer à ſes dépens & l'empêcher de troubler notre mariage : j'ai fait avec lui une eſpèce de pari, par lequel il s'eſt engagé à ne me donner d'ici à demain aucune marque d'amour ni de jalouſie, ſous peine de ne me voir jamais. Pour le ſéduire plus ſurement, je l'accablerai de tendreſſes outrées, que vous ne devez prendre à ſon égard que pour ce qu'elles valent ; s'il manque à ſon engagement, il m'autoriſe à rompre avec lui ſans détour ; & s'il l'obſerve, il nous délivre de ſes importunités juſqu'à la concluſion de l'affaire. Adieu ; le Notaire eſt déjà mandé ; tout eſt prêt pour l'heure marquée, & je puis être à vous dès ce ſoir.

ISABELLE.

Tubleu ! le joli ſtyle !
Après de pareils tours on ne dit rien, ſinon

Qu'il faut pour les trouver être femme
ou démon.
Oh! que voici de quoi bien réjouir mon
maître:
Quelqu'un vient: c'eſt lui-même.



SCÈNE VII.

DORANTE, CARLIN.

DORANTE.

OU te te tiens-tu donc, traître?
Je te cherche par-tout.

CARLIN.

Moi, je vous cherche auſſi.
Ne m'avez-vous pas dit de revenir ici?

DORANTE.

Mais pourquoi ſi long-tems?....

CARLIN.

Donnez-vous patience.
Si vous montrez en tout la même pétulance
Nous allons voir beau jeu.

DORANTE.

Qu'eſt ce que ce diſcours?

CARLIN.

Ce n'eſt rien, ſeulement à vos tendres amours
Il faudra dire adieu.

DORANTE.

Quelle ſotte nouvelle
Viens-tu......

CARLIN.

Point de courroux : je ſçais bien qu'Iſabelle
Dans le fond de ſon cœur vous aime uniquement ;
Mais, pour nourrir toujours un ſi doux ſentiment,
Voyez comme de vous elle parle à Valere.

DORANTE.

L'écriture, en effet, eſt de ſon caractère.

(*Il lit la lettre.*)

Que vois-je ? malheureux ! d'où te vient ce billet ?

CARLIN.

Allez-vous ſoupçonner que c'eſt moi qui l'ai fait.

DORANTE.

D'où te vient-il, te dis-je ?

CARLIN.

A la chère Suivante
Je l'ai surpris tantôt par ordre d'Eliante.

DORANTE.

D'Eliante! Comment?

CARLIN.

Elle avoit découvert
Toute la trahison qu'arrangeoient de concert
Isabelle & Lisette; & pour vous en instruire,
Jusqu'en ce vestibule a couru me le dire.
La pauvre enfant pleuroit.

DORANTE.

Ah! je suis confondu!
Aveuglé que j'étois! comment n'ai-je pas dû
Dans leurs airs affectés voir leur intelligence?
On abuse aisément un cœur sans défiance.
Ils se rioient ainsi de ma simplicité!

CARLIN.

Pour moi, depuis long-tems je m'en étois douté.
Continuellement on les trouvoit ensemble.

DORANTE.

Ils ſe voyoient fort peu devant moi, ce me ſemble.

CARLIN.

Oui, c'étoit juſtement pour mieux cacher leur jeu:
Mais leurs regards......

DORANTE.

Non pas; ils ſe regardoient peu
Par affectation.

CARLIN.

Parbleu! voilà l'affaire.

DORANTE.

Chez moi-même à l'inſtant ayant trouvé Valere,
J'aurois dû voir au ton dont parlant de leurs nœuds,
D'Eliante avec art il faiſoit l'amoureux,
Que l'ingrat ne cherchoit qu'à me donner le change.

CARLIN.

Jamais crédulité fut-elle plus étrange
Mais que ſert le regret, & qu'y faire, après tout?

DORANTE.

Rien; je veux ſeulement ſçavoir ſi juſqu'au bout
Ils oſeront porter leur lâche ſtratagême.

CARLIN.

Quoi ! vous prétendez donc être témoin
vous-même.......

DORANTE.

Je veux voir Isabelle ; & feignant d'ignorer
Le prix qu'à ma tendresse elle a sçu préparer ;
Pour la mieux détester je prétends me contraindre,
Et sur son propre exemple apprendre l'art de feindre.
Toi, va tout préparer pour partir dès ce soir.

CARLIN *va & revient.*

Peut-être......

DORANTE.

Quoi?

CARLIN.

J'y cours.

DORANTE.

Je suis au désespoir.
Elle vient. A ses yeux déguisons ma colère.
Qu'elle est charmante ! Hélas ! comment se peut-il faire
Qu'un esprit aussi noir anime tant d'attraits ?

SCÈNE VIII.

ISABELLE, DORANTE.

ISABELLE.

DORANTE, il n'eſt plus tems d'affecter déſormais
Sur mes vrais ſentimens un ſecret inutile.
Quand la choſe nous touche, on voit la moins habile
A l'erreur qu'elle feint ſe livrer rarement.
Je prétends avec vous agir plus franchement.
Je vous aime, Dorante, & ma flâme ſincère
Quittant ces vains dehors d'une ſageſſe auſtère
Dont le faſte ſert mal à déguiſer le cœur,
Veut bien à vos regards dévoiler ſon ardeur.
Après avoir long-tems vanté l'indifférence,
Après avoir ſouffert un an de violence,
Vous ne ſentez que trop qu'il n'en coûte pas peu,

Quand on se voit réduite à faire un tel
aveu.

DORANTE.

Il faut en convenir; je n'avois pas l'audace
De m'attendre, Madame, à cet excès de grace.
Cet aveu me confond ; & je ne puis douter
Combien, en le faisant, il a dû vous coûter.

ISABELLE.

Votre discrétion, vos feux, votre constance,
Ne méritoient pas moins que cette récompense:
C'est au plus tendre amour, à l'amour éprouvé,
Qu'il faut rendre l'espoir dont je l'avois privé
Plus vous auriez d'ardeur, plus, craignant ma colère,
Vous vous attacheriez à ne pas me déplaire;
Et mon exemple seul a pu vous dispenser
De me cacher un feu qui devoit m'offenser.

Mais quand à vos regards toute ma flâme éclate
Sur vos vrais sentimens peut être je me flatte,
Et je ne les vois point ici se déclarer,
Tels qu'après cet aveu j'aurois pu l'espérer.

DORANTE.

Madame, pardonnez au trouble qui me gêne,
Mon bonheur est trop grand pour le croire sans peine.
Quand je songe quel prix vous m'avez destiné,
De vos rares bontés je me sens étonné.
Mais moins à ces bontés j'avois droit de prétendre,
Plus au retour trop dû vous devez vous attendre.
Croyez, sous ces dehors de la tranquillité,
Que le fond de mon cœur n'est pas moins agité.

ISABELLE.

Non, je ne trouve point que votre air soit tranquille,
Mais il semble annoncer plus de torrens de bile,

Que de tranſports d'amour! je ne crois
pas pourtant
Que mon diſcours, pour vous, ait eu
rien d'inſultant,
Et, ſans trop me flatter, d'autres à
votre place
L'auroient pu recevoir d'un peu meilleure grace.

DORANTE.

A d'autres, en effet, il eût convenu
mieux.
Avec autant de goût on a de meilleurs
yeux,
Et je ne trouve point, ſans doute, en
mon mérite,
De quoi juſtifier ici votre conduite:
Mais je vois qu'avec moi vous voulez
plaiſanter;
C'eſt à moi de ſçavoir, Madame, m'y
prêter.

ISABELLE.

Dorante, c'eſt pouſſer bien loin la modeſtie:
Ceci n'a pas trop l'air d'une plaiſanterie,
Il nous en coûte aſſez en déclarant nos
feux,
Pour ne pas faire un jeu de ſemblables
aveux.

Mais, je crois pénétrer le ſecret de votre
âme;
Vous craignez que, cherchant à tromper
votre flâme,
Je ne veuille abuſer du défi de tantôt
Pour tâcher aujourd'hui de vous prendre
en défaut.
Je ne vous cache point qu'il me paroît
étrange
Qu'avec autant d'eſprit on prenne ainſi
le change:
Penſez-vous que des feux qu'allument
nos attraits
Nous redoutions ſi fort les tranſports
indiſcrets,
Et qu'un amour ardent juſqu'à l'extrava-
gance,
Ne nous flatte pas mieux qu'un excès
de prudence?
Croyez, ſi votre ſort dépendoit du pari,
Que c'eſt de le gagner que vous ſeriez
puni.

DORANTE.

Madame, vous jouez fort bien la Co-
médie:
Votre talent m'étonne, il me fait même
envie:
Pour ſçavoir répondre à des diſcours
ſi doux,

Je voudrois en cet art exceller comme
vous :
Mais, pour vouloir trop loin pousser le
badinage,
Je pourrois à la fin manquer mon per-
sonnage,
Et reprenant, peut-être, un ton trop
sérieux......

ISABELLE.

A la plaisanterie, il n'en seroit que mieux.
Tout de bon, je ne sçais où de cette
boutade,
Votre esprit a pêché la grotesque incar-
tade.
Je m'en amuserois beaucoup en d'autres
tems.
Je ne veux point ici vous gêner plus
long-tems.
Si vous prenez ce ton par pure gentil-
lesse,
Vous pourriez l'assortir avec la politesse:
Si vos mépris pour moi veulent se
signaler,
Il faudra bien chercher de quoi m'en
consoler.

DORANTE, *en fureur.*

Ah! per......

ISABELLE, *l'interrompant vivement.*

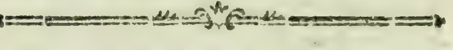
Quoi?

DORANTE, *faisant effort pour se calmer.*

Je me tais.

ISABELLE, *à part.*

De peur d'étourderie,
Allons faire en secret veiller sur sa furie.
Dans ses emportemens je vois tout son amour......
Je crains bien à la fin de l'aimer à mon tour.
(*Elle sort en faisant d'un air poli, mais railleur, une révérence à Dorante*).



SCÈNE IX.

DORANTE.

ME suis-je assez long-tems contraint en sa présence?
Ai-je montré près d'elle assez de patience?
Ai-je assez observé ses perfides noirceurs?
Suis-je assez poignardé de ses fausses douceurs?
Douceurs pleines de fiel, d'amertume & de larmes:
Grands Dieux! que pour mon cœur vous eussiez eu de charmes,
Si sa bouche parlant avec sincérité

N'eût pas au fond du ſien trahi la vérité!
J'en ai trop enduré, je devois la confondre :
A cette lettre, enfin, qu'eût-elle oſé répondre?
Je devois à mes yeux un peu l'humilier;
Je devois.... mais plutôt, ſongeons à l'oublier.
Fuyons, éloignons-nous de ce ſéjour funeſte ;
Achevons d'étouffer un feu que je déteſte,
Mais ne partons qu'après avoir tiré raiſon
Du perfide Valere & de ſa trahiſon.

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIÈME.



SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, DORANTE, VALERE.

LISETTE.

QUE vous êtes tous deux ardens à la colère ?
Sans moi, vous alliez faire une fort belle affaire !
Voilà mes bons amis ſi prompts à s'engager :
Ils ſont encor plus prompts, ſouvent, à s'égorger.

DORANTE.

J'ai tort, mon cher Valere, & t'en demande excuſe :
Mais pouvois-je prévoir une ſemblable ruſe ?
Qu'un cœur bien amoureux eſt facile à duper !
Il n'en falloit pas tant, hélas ! pour me tromper.

VALERE.

Ami, je ſuis charmé du bonheur de ta flâme.
Il manquoit à celui qui pénètre mon âme,
De trouver dans ton cœur les mêmes ſentimens,
Et de nous voir heureux tous deux en même tems.

DORANTE, *à Valere.*

Vous pouvez en parler tout-à-fait à votre aiſe;
Mais pour Monſieur Dorante, il faut, ne lui déplaiſe,
Qu'il nous faſſe l'honneur de prendre ſon congé.

DORANTE.

Quoi! ſonge-tu....

LISETTE.

C'eſt vous qui n'avez pas ſongé
A la loi qu'aujourd'hui vous preſcrit Iſabelle.
On peut ſe battre, au fond, pour une bagatelle,
Avec les gens qu'on croit qu'elle veut épouſer:
Mais Iſabelle eſt femme à s'en formaliſer.

Elle va, par orgueil, mettre en sa fantaisie,
Qu'un tel combat s'est fait par pure jalousie;
Et sur de tels exploits, je vous laisse à juger
Quel prix à vos lauriers elle doit adjuger?

DORANTE.

Lisette, ah! mon enfant, serois-tu bien capable
De trahir mon amour en me rendant coupable?
Ta maitresse de tout se rapporte à ta foi,
Si tu veux me sauver, cela dépend de toi.

LISETTE.

Point: je veux lui conter vos brillantes prouesses
Pour vous faire ma cour.

DORANTE.

Hélas! de mes foiblesses
Montre quelque pitié.

LISETTE.

Très-noble Chevalier,
Jamais un Paladin ne s'abaisse à prier:
Tuer d'abord les gens c'est la bonne manière.

VALERE.

VALERE.

Peux-tu voir de sang-froid comme il se désespère,
Lisette ? Ah ! sa douleu it dû t'attendrir.

LISETTE.

Si je lui dis un mot, ce mot pourra l'aigrir ;
Et contre moi, peut-être, il tirera l'épée.

DORANTE.

J'avois compté sur toi ; mon attente est trompée :
Je n'ai plus qu'à mourir.

LISETTE.

Oh ! le rare secret !
Mais il est du vieux tems, j'en ai bien du regret,
C'étoit un beau prétexte.

VALERE.

Eh ! ma pauvre Lisette !
Laisse de ces propos l'inutile défaite :
Sers-nous si tu le peux, si tu le veux, au moins ;
Et compte que nos cœurs acquitteront tes soins.

DORANTE.

Si tu rends de mes feux l'espérance accomplie,

Dispose de mes biens, dispose de ma vie;
Cette bague d'abord....

LISETTE, *prenant la bague.*

Quelle nécessité?
Je prétends vous servir par générosité.
Je veux vous protéger auprès de ma maitresse:
Il faut qu'elle partage enfin votre tendresse;
Et voici mon projet. Prévoyant de vos coups,
Elle m'avoit tantôt envoyé près de vous
Pour empêcher le mal, & ramener Valere,
Afin qu'il ne vous pût éclaircir le mystère:
Que si je ne pouvois autrement tout parer,
Elle m'avoit chargé de vous tout déclarer.
C'est donc ce que j'ai fait quand vous vouliez vous battre,
Et qu'il vous a fallu, Monsieur, tenir à quatre.
Mais je devois de plus observer avec soin
Les gestes, dits & faits dont je serois témoin,
Pour voir si vous étiez fidèle à la gageure.

Or, ſi je m'en tenois à la vérité pure,
Vous ſentez bien, je crois, que c'eſt
fait de vos feux.
Il faudra donc mentir; mais pour la
tromper mieux,
Il me vient dans l'eſprit une nouvelle
idée....

DORANTE.

Qu'eſt-ce?...

VALERE.

Dis-nous un peu....

LISETTE.

Je ſuis perſuadée....
Non.... ſi.... ſi-fait.... Je crois.... ma
foi, je n'y ſuis plus.

DORANTE.

Morbleu!

LISETTE.

Mais à quoi bon tant de ſoins
ſuperflus?
L'idée eſt toute ſimple; écoutez bien,
Dorante:
Sur ce que je dirai, bientôt impatiente,
Iſabelle chez vous va vous faire appeller,
Venez; mais comme ſi j'avois ſçu vous
céler
Le projet qu'aujourd'hui ſur vous elle
medite,

Vous viendrez ſur le pied d'une ſimple viſite,
Approuvant froidement tout ce qu'elle dira,
Ne contrediſant rien de ce qu'elle voudra.
Ce ſoir un feint contrat pour elle & pour Valere
Vous ſera propoſé pour vous mettre en colère ;
Signez-le ſans façon ; vous pouvez être ſûr
D'y voir par tout du blanc pour le nom du futur.
Si vous vous tirez bien de votre petit rôle,
Iſabelle, obligée à tenir ſa parole,
Vous cède le pari, peut-être dès ce ſoir,
Et le prix, par la loi, reſte en votre pouvoir.

DORANTE.

Dieux ! quel eſpoir flatteur ſuccède à ma ſouffrance !
Mais n'abuſes-tu point ma crédule eſpérance ?
Puis-je compter ſur toi ?

LISETTE.

Le compliment eſt doux !

Vous me payez ainſi de ma bonté pour vous ?

VALERE.

Il eſt fort queſtion de te mettre en colère !
Songe à bien accomplir ton projet ſalutaire ;
Et loin de t'irriter contre ce pauvre amant,
Connois à ſes terreurs l'excès de ſon tourment.
Mais je brûle d'ardeur de revoir Eliante :
Ne puis-je pas entrer ? Mon ame impatiente....

LISETTE.

Que les amans ſont vifs ! Oui, venez avec moi.
A Dorante. Vous, de votre bonheur fiez-vous à ma foi,
Et retournez chez vous attendre des nouvelles.

SCÈNE II.

DORANTE *ſeul.*

Je verrois terminer tant de peines cruelles !

Je pourrois voir enfin mon amour couronné ?
Dieux ! à tant de plaisirs serois je destiné ?
Je sens que les dangers ont irrité ma flâme ;
Avec moins de fureur elle brûloit mon âme,
Quand je me figurois par trop de vanité
Tenir déjà le prix dont je m'étois flatté.
Quelqu'un vient. Evitons de me laisser connoître.
Avant le tems prescrit je ne dois point paroître.
Hélas ! mon foible cœur ne peut se rassurer,
Et je crains encor plus que je n'ose espérer.

SCÈNE III.

ELIANTE, VALERE.

ELIANTE.

Oui, Valere, déjà de tout je suis instruite,
Avec beaucoup d'adresse elles m'avoient séduite,

Par un entretien feint entre elles concerté,
Et que, sans m'en douter, j'avois trop écouté.

VALERE.

Eh! quoi, belle Eliante, avez-vous donc pu croire
Que Valere à ce point ennemi de sa gloire,
De son bonheur, sur-tout, cherchât en d'autres nœuds
Le prix dont vos bontés avoient flatté ses vœux?
Ah! que vous avez mal jugé de ma tendresse!

ELIANTE.

Je conviens avec vous de toute ma foiblesse.
Mais que j'ai bien payé trop de crédulité!
Que n'avez-vous pu voir ce qu'il m'en a coûté!
Isabelle, à la fin, par mes pleurs attendrie
A, par un franc aveu, calmé ma jalousie:
Mais cet aveu pourtant, en exigeant de moi,
Que sur un tel secret je donnasse ma foi,

Que Dorante par moi n'en auroit nul indice.
A mon amour pour vous j'ai fait ce sacrifice :
Mais il m'en coûte fort pour le tromper ainsi.

VALERE.

Dorante est comme vous instruit de tout ceci.
Gardez votre secret en affectant de feindre.
Isabelle bientôt lasse de se contraindre,
Suivant notre projet peut-être dès ce jour
Tombe en son propre piége & se rend à l'amour.

SCÈNE IV.

ISABELLE, ELIANTE, VALERE & LISETTE *un peu après.*

ISABELLE *en soi-même.*

Ce sang-froid de Dorante & me pique & m'outrage.
Il m'aime donc bien peu, s'il n'a pas le courage

De rechercher du moins un éclairciſſement !

LISETTE *arrivant.*

Dorante va venir, Madame, en un moment.
J'ai fait en même tems appeller le Notaire.

ISABELLE.

Mais il nous faut encor le ſecours de Valere ;
Je crois qu'il voudra bien nous ſervir aujourd'hui.
J'ai bonne caution qui me répond de lui.

VALERE.

Si mon zèle ſuffit & mon reſpect extrême,
Vous pourriez bien, Madame, en répondre vous-même.

ISABELLE.

J'ai beſoin d'un mari ſeulement pour ce ſoir,
Voudriez-vous bien l'être ?

ELIANTE.

Eh ! mais ! il faudra voir.
Comment ! il vous faut donc des cautions, couſine,
Pour pleiger vos maris ?

LISETTE.

Oh! oui; car pour la mine,
Elle trompe ſouvent.

ISABELLE, *à Valere.*

Eh bien! qu'en dites-vous?

VALERE.

On ne refuſe pas, Madame, un ſort ſi doux;
Mais d'un terme trop court....

ISABELLE.

Il eſt bon de vous dire,
Au reſte, que ceci n'eſt qu'un hymen pour rire.

LISETTE.

Dorante eſt là; ſans moi, vous alliez tout gâter.

ISABELLE.

J'eſpère que ſon cœur ne pourra réſiſter
Au trait que je lui garde.



SCÈNE V.

ISABELLE, DORANTE, ELIANTE, VALERE, LISETTE.

ISABELLE.

AH! vous voilà, Dorante,
De vous voir aussi peu, je ne suis pas contente :
Pourquoi me fuyez-vous? trop de présomption
M'a fait croire, il est vrai, qu'un peu de passion
De vos soins près de moi pouvoit être la cause :
Mais faut-il pour cela prendre si mal la chose ?
Quand j'ai voulu tantôt par de trop doux aveux
Engager votre cœur à dévoiler ses feux,
Je n'avois pas pensé que ce fût une offense
A troubler entre nous la bonne intelligence ;
Vous m'avez, cependant, par des airs suffisans,

Marqué trop clairement vos mépris offenſans ;
Mais ſi l'amant mépriſe un ſi foible eſclavage,
Il faut bien que l'ami, du moins, m'en dédommage ;
Ma tendreſſe n'eſt pas un tel affront, je crois,
Qu'il faille m'en punir en rompant avec moi.

DORANTE.

Je ſens ce que je dois à vos bontés, Madame,
Mais ſi vos ſages leçons ont ſi touché mon ame,
Que pour vous rendre ici même ſincérité,
Peut-être mieux que vous j'en aurai profité.

ISABELLE, *bas à Liſette.*

Liſette, qu'il eſt froid ! il a l'air tout de glace.

LISETTE, *bas.*

Bon ! c'eſt qu'il eſt piqué ; c'eſt par pure grimace.

ISABELLE.

Depuis notre entretien, vous ſerez bien ſurpris
D'apprendre en cet inſtant le parti que j'ai pris.
Je vais me marier.

DORANTE, *froidement.*

Vous marier! vous-même?

ISABELLE.

En perſonne. D'où vient cette ſurpriſe extrême?
Ferois-je mal, peut-être?

DORANTE.

Oh! non; c'eſt fort bien fait.
Cet hymen-là s'eſt fait avec un grand ſecret.

ISABELLE.

Point. C'eſt ſur le refus que vous m'avez ſçu faire
Que je vais épouſer.... devinez.

DORANTE.

Qui?

ISABELLE.

Valere.

DORANTE.

Valere? Ah! mon ami, je t'en fais compliment.
Mais Eliante, donc?

ISABELLE.

Me cède ſon amant.

DORANTE.

Parbleu! voilà, Madame, un exemple bien rare.

LISETTE.

Avant le mariage, oui, le fait eſt biſarre ;
ai ſi c'étoit après ; ah ! qu'on en céderoit
Pour s'en débarraſſer.

ISABELLE, *bas à Liſette.*

Liſette, il me paroît
Qu'il ne s'anime point.

LISETTE, *bas.*

Il croit que l'on badine :
Attendez le contrat, & vous verrez ſa mine.

ISABELLE, *à part.*

Périſſent mon caprice & mes jeux inſenſés.

UN LAQUAIS.

Le Notaire eſt ici.

DORANTE.

Mais, c'eſt être preſſés.
Le contrat dès ce ſoir ! Ce n'eſt pas raillerie.

ISABELLE.

Non, ſans doute, Monſieur, & même je vous prie,
En qualité d'ami, de vouloir y ſigner.

DORANTE.

A vos ordres toujours je dois me résigner.

ISABELLE, *bas.*

S'il ſigne, c'en eſt fait; il faut que j'y renonce.

SCÈNE VI.

LE NOTAIRE, *& les Acteurs de la Scène précédente.*

LE NOTAIRE.

REQUIERT-ON que tout haut le contrat je prononce?

VALERE.

Non, Monſieur le Notaire; on s'en rapporte en tout,
A ce qu'a fait Madame; il ſuffit qu'à ſon goût
Le contrat ſoit paſſé.

ISABELLE, *regardant Dorante d'un air de depit.*

Je n'ai pas lieu de craindre,
Que de ce qu'il contient perſonne ait à ſe plaindre.

LE NOTAIRE.

Or, puiſqu'il eſt ainſi, je vais ſommairement
En bref, ſuccinctement, compendieuſement
Réſumer, expliquer, en ſtyle laconique,
Les points articulés en cet acte authentique,
Et jouxte la minute entre mes mains reſtant,
Ainſi que ſelon droit & coutume s'entend.
D'abord pour les futurs. Item, pour leurs familles,
Biſayeuls, triſayeuls, père, enfans, fils & filles,
Du moins réputés tels, ainſi que par la loi,
Quem nuptiæ monſtrant il appert faire foi,
Item, pour leur pays, ſéjour & domicile,
Paſſé, préſent, futur, tant aux champs qu'à la ville.
Item, pour tous leurs biens, acquêts, conquêts, dotaux,
Préciput, hypothèque, & biens paraphernaux.
Item, encor, pour ceux de leur eſtoc & ligne.....

LISETTE.

Item, vous nous feriez une faveur insigne,
Si de ces mots cornus, le poumon dégagé,
Il vous plaifoit, Monfieur, abréger l'abrégé.

VALERE.

Au vrai, tous ces détails nous font fort inutiles.
Nous croyons le contrat plein de claufes fubtiles,
Mais on n'a nul defir de les voir aujourd'hui.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous procéder, approuvant icelui,
A le corroborer de votre fignature.

ISABELLE.

Signons, je le veux bien, voilà mon écriture.
A vous, Valere.

ELIANTE, *bas à Ifabelle.*

Au moins, ce n'eft pas tout de bon,
Vous me l'avez ptomis, Coufine?

ISABELLE.

Eh! mon Dieu, non:

Dorante veut-il bien nous faire auſſi la grace.....

Elle lui préſente la plume.

DORANTE.

Pour vous plaire, Madame, il n'eſt rien qu'on ne faſſe.

ISABELLE, *à part.*

Le cœur me bat : je crains la fin de tout ceci.

DORANTE, *à part.*

Le futur eſt en blanc ; tout va bien juſqu'ici.

ISABELLE, *bas.*

Il ſigne ſans façon !..... à la fin je ſoupçonne....

À Liſette. Ne me trompez-vous point ?

LISETTE.

En voici d'une bonne !

Il feroit fort plaiſant que vous le penſaſſiez !

ISABELLE.

Hélas ! Et plût au ciel que vous me trompaſſiez ;

Je ſerois ſûre au moins de l'amour de Dorante.

LISETTE.

Pour en faire quoi ?

ISABELLE.

Rien. Mais je ferois contente.

LISETTE, *à part.*

Que les pauvres enfans se contraignent
tous deux !

ISABELLE, *à Valere.*

Valere, enfin, l'hymen va couronner
nos vœux;
Pour en serrer les nœuds sous un heu-
reux auspice,
Faisons en les formant un acte de jus-
tice.
A Dorante à l'instant je cède le pari.
J'avois cru qu'il m'aimoit, mais mon
esprit guéri
S'apperçoit de combien je m'étois
abusée.
En secret mille fois je m'étois accusée.
De le désespérer par trop de cruauté.
Dans un piège assez fin, il s'est préci-
pité;
Mais il ne m'est resté pour fruit de
mon adresse
Que le regret de voir que son cœur sans
tendresse
Bravoit également & la ruse & l'amour.
Choisissez donc, Dorante, & nommez-
en ce jour,

Le prix que vous mettez au gain de la gageure ;
Je dépens d'un époux ; mais je me tiens bien ſûre
Qu'il eſt trop généreux pour vous le diſputer.

VALERE.

Jamais plus juſtement vous n'auriez pu compter
Sur mon obéiſſance.

DORANTE.

Il faut donc vous le dire.
Je demande.....

ISABELLE.

Eh bien ! quoi ?

DORANTE.

La liberté d'écrire.

ISABELLE.

D'écrire !

LISETTE.

Il eſt donc fou.

VALERE.

Que demandes-tu là.

DORANTE.

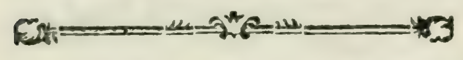
Oui ; d'écrire mon nom dans le blanc que voilà.

ISABELLE.

Ah! vous m'avez trahie!

DORANTE, *à ses pieds.*

Eh! quoi? belle Isabelle,
Ne vous lassez-vous point de m'être si cruelle?
Faut-il encor....



SCÈNE VII.

CARLIN, *botté, & un fouet à la main.*

Tous les Acteurs de la Scène précédente.

CARLIN.

MONSIEUR, les chevaux sont tout prêts,
La chaise nous attend.

DORANTE.

La peste des valets!

CARLIN.

Monsieur, le tems se passe.

VALERE.

Eh! quelle fantaisie
De nous troubler....

CARLIN.

Il eſt ſix heures & demie.

DORANTE.

Te tairas-tu ?

CARLIN.

Monſieur, nous partirons trop tard.

DORANTE.

Voilà bien, à mon gré, le plus maudit bavard !
Madame, pardonnez.....

CARLIN.

Monſieur, il faut me taire ;
Mais nous avons ce ſoir bien du chemin à faire !

DORANTE.

Le grand diable d'enfer puiſſe-t-il t'emporter !

ELIANTE.

Liſette, explique-lui.....

LISETTE.

Bon, veut-il m'écouter ?
Et peut-on dire un mot où parle Monſieur Carle ?

CARLIN, *un peut vîte.*

Eh ! parle au nom du ciel ! avant qu'on parle, parle :

Parle, pendantqu'on parle: & quand on a parlé
Parle encor, pour finir ſans avoir déparlé.

DORANTE.

Toi, déparleras-tu, parleur impitoyable?
A Iſabelle. Puis-je, enfin, me flatter qu'un penchant favorable
Confirmera le don que vos loix m'ont promis?

ISABELLE.

Je ne ſais ſi ce don vous eſt ſi bien acquis,
Et j'entrevois ici de la friponnerie;
Mais en punition de mon étourderie
Je vous donne ma main & vous laiſſe mon cœur.

DORANTE, *baiſant la main d'Iſabelle.*

Ah! vous mettez par-là le comble à mon bonheur.

CARLIN.

Que diable font-ils donc, aurois-je la berlue?

LISETTE.

Non, vous avez, mon cher, une très-bonne vue,
Riant. Témoin la lettre....

CARLIN.

Eh bien ! de quoi veux-tu parler ?

LISETTE.

Que j'ai tant eu de peine à me faire voler.

CARLIN.

Quoi ! c'étoit tout exprès ? . . .

LISETTE.

Mon Dieu, quel imbécille !
Tu t'imaginois donc être le plus habile ?

CARLIN.

Je ſens que j'avois tort ; cette ruſe d'enfer
Te doit donner le pas ſur Monſieur Lucifer.

LISETTE.

Jamais comparaiſon ne fut moins méritée ;
Au bien de mon prochain toujours je ſuis portée :
Tu vois que par mes ſoins ici tout eſt content ;
Ils vont ſe marier ; en veux-tu faire autant ?

CARLIN.

Tope ; j'en fais le ſaut ; mais ſois bonne diableſſe ;

A me cacher tes tours mets toute ton adreſſe ;
Toujours dans la maiſon fais proſpérer le bien ;
Nargue du demeurant quand je n'en ſçaurai rien.

LISETTE.

Souvent parmi les jeux le cœur de la plus ſage
Plus qu'elle ne voudroit en badinant s'engage ;
Belles, ſur cet exemple apprenez en ce jour,
Qu'on ne peut ſans danger ſe jouer à l'amour.

Fin du troiſième & dernier Acte.

LES MUSES GALANTES,

BALLET,

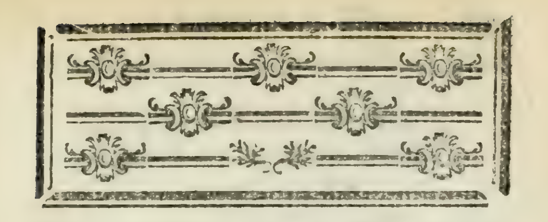
AVERTISSEMENT.

Cet Ouvrage eſt ſi médiocre en ſon genre, & le genre en eſt ſi mauvais, que pour comprendre comment il m'a pu plaire, il faut ſentir toute la force de l'habitude & des préjugés. Nourri dès mon enfance dans le goût de la Muſique Françoiſe & de l'eſpèce de Poéſie qui lui eſt propre, je prenois le bruit pour de l'harmonie, le merveilleux pour de l'intérêt, & des chanſons pour un Opéra.

En travaillant à celui-ci, je ne ſongeois qu'à me donner des paroles propres à déployer les trois caractères de Muſique dont j'étois occupé: dans ce deſſein je choiſis Héſiode pour le genre élevé & fort, Ovide pour le tendre, Anacréon pour le gai. Ce

plan n'étoit pas mauvais, ſi j'avois mieux ſçu le remplir.

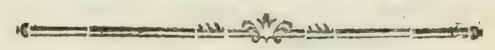
Cependant, quoique la Muſique de cette Pièce ne vaille guères mieux que la Poéſie, on ne laiſſe pas d'y trouver de tems en tems des morceaux pleins de chaleur & de vie. L'Ouvrage a été exécuté pluſieurs fois avec aſſez de ſuccès : ſçavoir, en 1745 devant M. le Duc de Richelieu qui le deſtinoit pour la Cour, en 1747 ſur le Théâtre de l'Opéra, & en 1761 devant M. le Prince de Conti. Ce fut même ſur l'exécution de quelques morceaux que j'en avois fait répéter chez M. de la Popeliniere, que M. Rameau, qui les entendit, conçut contre moi cette violente haine dont il n'a ceſſé de donner des marques juſqu'à ſa mort.



LES MUSES *GALANTES*, BALLET.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente le mont Parnasse ; Apollon y paroît sur son Trône, & les Muses sont assises autour de lui.



SCÈNE PREMIÈRE.

APOLLON ET LES MUSES.

NAISSEZ, divins esprits, naissez, fameux héros;
Brillez par les beaux arts, brillez par la victoire ;

Méritez d'être admis au temple de Mémoire.

Nous réſervons à votre gloire
Un prix digne de vos travaux.

APOLLON.

Muſes, filles du Ciel, que votre gloire eſt pure!
Que vos plaiſirs ſont doux!
Les plus beaux dons de la nature
Sont moins brillans que ceux qu'on tient de vous.
Sur ce paiſible mont, loin du bruit & des armes,
Des innocens plaiſirs vous goûtez les douceurs.
La fière ambition, l'amour ni ſes faux charmes
Ne troublent point vos cœurs.

LES MUSES.

Non, non, l'amour ni ſes faux charmes
Ne troubleront jamais nos cœurs.

On entend une Symphonie brillante & douce alternativement.



SCÈNE II.

La Gloire & l'Amour descendent du même Char.

APOLLON, LES MUSES.

APOLLON.

QUE vois-je ? ô ciel ! dois-je le croire !
L'Amour dans le char de la gloire !

LA GLOIRE.

Quelle triste erreur vous séduit !
Voyez ce Dieu charmant, soutien de mon empire,
Par lui l'amant triomphe & le guerrier soupire ;
Il forme les héros, & sa voix les conduit.
Il faut lui céder la victoire
Quand on veut briller à ma Cour :
Rien n'est plus chéri de la gloire
Qu'un grand cœur guidé par l'amour.

APOLLON.

Quoi ! mes divins lauriers, d'un enfans téméraire

Cendroient le front audacieux ?

L'Amour.

Tu méprifes l'Amour, éprouve fa colère.
Aux pieds d'une beauté févère
Va former d'inutiles vœux.
Qu'un exemple éclatant montre aux cœurs amoureux
Que de moi feul dépend le don de plaire ;
Que les talens, l'efprit, l'ardeur fincère ;
Ne font point les amans heureux.

Apollon.

Ciel ! quel objet charmant fe retrace à mon ame !
Quelle foudaine flâme
Il infpire à mes fens !
C'eft ton pouvoir, Amour, que je reffens,
Du moins à mes foupirs naiffans
Daigne rendre Daphné fenfible.

L'Amour.

Je te rendrois heureux; je prétends te punir.

Apollon.

Quoi ! toujours foupirer fans pouvoir la fléchir ?
Cruel ! que ma peine eft terrible !
Il s'en va.

L'AMOUR.

C'eſt la vengeance de l'Amour.

LES MUSES.

Fuyons un tyran perfide,
Craignons à notre tour.
Apollon régnoit parmi vous.

LA GLOIRE.

Pourquoi cet effroi timide?
Apollon régnoit parmi vous,
Souffrez que l'amour y préſide
Sous des auſpices plus doux.

L'AMOUR.

Ah! qu'il eſt doux, qu'il eſt charmant de plaire!
C'eſt l'art le plus néceſſaire.
Ah! qu'il eſt doux, qu'il eſt flatteur
De ſçavoir parler au cœur.

Les Muſes perſuadées par l'Amour repètent ces quatre vers.

L'AMOUR.

Accourez jeux & ris, doux ſéducteurs des belles;
Vous par qui tout cède à l'Amour,
Confirmez mon triomphe, & parez ce ſéjour
De mirthes & de fleurs nouvelles:
Graces plus brillantes qu'elles,
Venez embellir ma Cour.

SCÈNE III.

L'AMOUR, LA GLOIRE, LES MUSES, LES GRACES, *troupes de Jeux & de Ris.*

CHŒUR.

ACCOURONS, accourons dans ce nouveau séjour,
Soupirez beautés rebelles,
Par nous tout cède à l'Amour.

On danse.

LA GLOIRE.

Les vents, les affreux orages,
Font par d'horribles ravages,
La terreur des matelots:
Amour, quand ta voix le guide,
On voit l'Alcyon timide
Braver la fureur des flots.
Tes divines flâmes
Des plus foibles ames
Peuvent faire des hérôs. *On danse.*

CHŒUR.

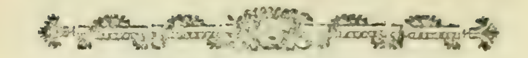
Gloire, Amour, sur les cœurs partagez la victoire,

Que le mirthe au laurier ſoit uni dès ce
jour !
Que les ſoins rendus à la gloire
Soient toujours payés par l'Amour !

L'AMOUR.

Quittez, Muſes, quittez ce déſert trop
ſtérile,
Venez de vos appas enchanter l'uni-
vers :
Après avoir orné mille climats divers,
Que l'empire des Lys ſoit notre heu-
reux aſyle,
Au milieu des beaux arts puiſſiez-vous
y briller
De votre plus vive lumière !
Un regne glorieux vous y fera trouver
Des amans dignes de vous plaire,
Et des héros à célébrer.

Fin du Prologue.



PREMIERE ENTRÉE.

HÉSIODE.

Le Théâtre représente un Bocage, au travers duquel on voit des Hameaux.



SCÈNE PREMIÈRE.

ÉGLÉ, DORIS.

DORIS.

L'AMOUR va vous offrir la plus charmante fête,
Déjà pour disputer chaque Berger s'apprête :
Le don de votre main au vainqueur est promis.
Qu'Hésiode est à plaindre! hèlas! il vous adore.
Mais les jeux d'Apollon sont des arts qu'il ignore,
De ses tendres soupirs il va perdre le prix.

EGLE.

Doris, j'aime Héſiode, & plus que l'on ne penſe
Je m'occupe de ſon bonheur:
Mais c'eſt en éprouvant ſes feux & ſa conſtance
Que j'ai dû m'aſſurer qu'il méritoit mon cœur.

DORIS.

A vos engagemens pourrez-vous vous ſouſtraire ?

EGLÉ.

Je ne ſais point, Doris, manquer de foi.

DORIS.

Comment avec vos feux accorder votre loi ?

EGLÉ.

Tu verras dès ce jour tout ce qu'Eglé peut faire.

DORIS.

Eglé dans nos Hameaux, inconnue, étrangère,
Jouit ſur tous les cœurs d'un pouvoir mérité;
Rien ne lui doit être impoſſible
Avec le ſecours invincible
De l'eſprit & de la beauté.

EGLÉ.

J'apperçois Héſiode.

DORIS.

Accablé de triſteſſe,
Il plaint le malheur de ſes feux.

EGLÉ.

Je ſçaurai diſſiper la douleur qui le preſſe :
Mais pour quelques inſtans cachons-nous à ſes yeux.



SCÈNE II.

HÉSIODE.

EGLÉ mépriſe ma tendreſſe,
Séduite par les chants de mes heureux rivaux ;
Son cœur en eſt le prix, & ſeul dans ces hameaux
J'ignore le ſecret de l'art qu'elle couronne ;
Eglé le ſçait & m'abandonne !
Je vais la perdre ſans retour.
A de frivoles chants ſe peut-il qu'elle donne

Un prix qui n'étoit dû qu'au plus parſait
amour ?

On entend une ſymphonie douce.

Quelle douce harmonie ici ſe fait entendre ! ....
Elle invite au repos.... Je ne puis m'en défendre.....
Mes yeux appeſantis laiſſent tarir leurs pleurs.....
Dans le ſein du ſommeil je cède à ſes douceurs.

SCÈNE III.

EGLÉ, HÉSIODE *endormi.*

EGLÉ.

COMMENCEZ le bonheur de ce berger fidèle,
Songes ; en ce ſéjour Euterpe vous appelle :
Accourez à ma voix, parlez à mon amant,
Par vos images ſéduiſantes,
Par vos illuſions charmantes,
Annoncez-lui le deſtin qui l'attend.

Entrée des Songes.

UN SONGE.

Songes flatteurs,
Quand d'un cœur miſérable
Vos ſoins appaiſent les douleurs,
Douces erreurs,
Du ſort impitoyable
Suſpendez long-tems les rigueurs;
Réveil, éloignez-vous:
Ah! que le ſommeil eſt doux!
Mais quand un ſonge favorable
Préſage un bonheur véritable,
Sommeil, éloignez-vous:
Ah! que le réveil eſt doux!

Les Songes ſe retirent.

EGLÉ.

Toi pour qui j'ai quitté mes ſœurs & le Parnaſſe,
Toi que le Ciel a fait digne de mon amour,
Tendre berger, d'une feinte diſgrace,
Ne crains point l'effet en ce jour.
Reçois le don des vers. Qu'un nouveau feu t'anime!
Des tranſports d'Apollon reſſens l'effet ſublime;
Et par tes chants divins t'élevant juſqu'aux cieux,
Oſe en les célébrant te rendre égal aux Dieux. *Une Lyre ſuſpendue à un laurier s'élève à côté d'Heſiode.*

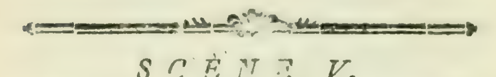
Amour, dont les ardeurs ont embrâſé
mon âme
Daigne animer mes dons de ta divine
flâme :
Nous pouvons du génie exciter les ef-
forts ;
Mais les ſuccès heureux ſont dûs à tes
tranſports.

SCÈNE IV.

HÉSIODE.

OU ſuis-je ! Quel réveil ! Quel nou-
veau feu m'inſpire ?
Quel nouveau jour me luit ? Tous mes
ſens ſont ſurpris ! . . .
Il apperçoit la lyre.
Mais quel prodige étonne mes eſprits ?
Il la touche, & elle rend des ſons.
Dieux ! quels ſons éclatans partent de
cette lyre !
D'un tranſport inconnu j'éprouve le dé-
lire !
Je forme ſans effort des chants harmo-
nieux ;
O lyre ! ô cher préſent des Dieux !
Déjà par ton ſecours je parle leur lan-
gage.

Le plus puissant de tous excite mon courage,
Je reconnois l'amour à des transports si beaux,
Et je vais triompher de mes jaloux rivaux.



SCÈNE V.

HÉSIODE, *Troupe de Bergers qui s'assemblent pour la Fête.*

CHŒUR.

QUE tout retentisse,
Que tout applaudisse
A nos chants divers !
Que l'écho s'unisse,
Qu'Eglé s'attendrisse
A nos doux concerts !
Doux espoir de plaire,
Animez nos jeux ;
Apollon va faire
Un amant heureux.
Flatteuse victoire !
Triomphe enchanteur !
L'amour & la gloire
Suivront le vainqueur.

On danse ; après quoi Hésiode s'approche pour disputer.

CHŒUR.

O Berger, déposez cette Lyre inutile,
Voulez-vous dans nos jeux disputer en
ce jour ?

HÉSIODE.

Rien n'est impossible à l'amour.
Je n'ai point fait de l'art une étude servile,
Et ma voix indocile,
Ne s'est jamais unie aux chalumeaux.
Mais dans le succès que j'espère,
J'attends tout du feu qui m'éclaire
Et rien de mes foibles travaux.

CHŒUR.

Chantez, Berger téméraire;
Nous allons admirer vos prodiges nouveaux.

HÉSIODE *commence.*

Beau feu qui consumez mon ame,
Inspirez à mes chants votre divine ardeur:
Portez dans mon esprit cette brillante flâme,
Dont vous brûlez mon cœur...,

CHŒUR, *qui interrompt Hésiode.*

Sa Lyre efface nos Musettes.
Ah! nous sommes vaincus!
Fuyons dans nos retraites.

SCÈNE VI.

HÉSIODE, EGLÉ.

HÉSIODE.

Belle Eglé..... Mais, ô ciel! quels charmes inconnus!...
Vous êtes immortelle, & j'ai pu m'y méprendre!
Vos céleſtes appas n'ont-ils pas dû m'apprendre,
Qu'il n'eſt permis qu'aux Dieux de ſoupirer pour vous?
Hélas! à chaque inſtant ſans pouvoir m'en défendre,
Mon trop coupable cœur accroît votre courroux.

EUTERPE.

Ta crainte offenſe ma gloire.
Tu mérites le prix qu'ont promis mes ſermens;
Je le dois à ta victoire,
Et le donne à tes ſentimens.

HÉSIODE.

Quoi? vous ſeriez?.... O ciel! eſt-il poſſible?

Muse, vos dons divins ont prévenu mes vœux,
Dois-je espérer encor que votre ame sensible
Daigne aimer un Berger & partager mes feux ?

EUTERPE,

La vertu des mortels fait leur rang chez les Dieux.
Une ame pure, un cœur tendre & sincère,
Sont les biens les plus précieux ;
Et quand on sçait aimer le mieux,
On est le plus digne de plaire.
Aux Bergers. Calmez votre dépit jaloux,
Bergers, rassemblez-vous :
Venez former les plus riantes fêtes,
Je me plais dans vos bois, je chéris vos Musettes,
Reconnoissez Euterpe & célébrez ses feux.



SCÈNE VII.

EUTERPE, HÉSIODE, LES BERGERS.

CHŒUR.

MUSE charmante, Muſe aimable,
Qui daignez parmi nous fixer vos tendres vœux ;
Soyez-nous toujours favorable,
Préſidez toujours à nos jeux.

On danſe.

DORIS.

Dieux, qui gouvernez la terre,
Tout répond à votre voix.
Dieux, qui lancez le tonnerre,
Tout obéit à vos loix.
De votre gloire éclatante,
De votre grandeur brillante
Nos cœurs ne ſont point jaloux.
D'autres biens ſont faits pour nous.
Unis d'un amour ſincère,
Un Berger, une Bergère,
Sont ils moins heureux que vous ?

Fin de la première Entrée.

SECONDE



SECONDE ENTRÉE.

Le Théâtre représente les Jardins d'Ovide à Thôme, &, dans le fond, des Montagnes affreuses, parsemées de précipices, & couvertes de neiges.



SCÈNE PREMIÈRE.

OVIDE.

Cruel amour, funeste flâme !
Faut-il encor t'abandonner mon ame ?
Cruel amour, funeste flâme,
Le sort d'Ovide est-il d'aimer toujours ?
Dans ces climats glacés au fond de la Scythie,
Contre tes feux n'est il point de secours ?
J'y brûle, hélas ! pour la jeune Erithie :
Pour moi, sans elle, il n'est plus de beaux jours.
Cruel amour, &c.

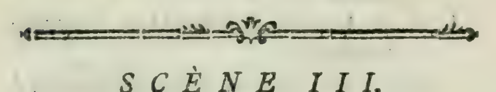
Achève du moins ton ouvrage,
Soumets Erithie à ſon tour.
Ici tout languit ſans amour,
Et de ſon cœur encor elle ignore l'uſage;
Ces fleurs dans mes jardins l'attirent chaque jour,
Et je vais par des jeux.... C'eſt elle, ô doux préſage!
Je m'éloigne à regret: mais bientôt ſur mes pas
Tout va lui parler le langage
Du Dieu charmant qu'elle ne connoît pas.

SCÈNE II.

ERITHIE.

C'EN eſt donc fait; & dans quelques momens
Diane à ſes autels recevra mes ſermens.
Jardins chéris, rians bocages;
Hélas! à mes jeux innocens
Vous n'offrirez plus vos ombrages.
Oiſeaux, vos ſéduiſans ramages
Ne charmeront donc plus mes ſens.
Vain éclat, grandeur importune,
Heureux qui dans l'obſcurité

N'a point ſoumis à la fortune
Son bonheur & ſa liberté!
Mais, quels concerts ſe font entendre?
Quel ſpectacle enchanteur ici vient me ſurprendre?



SCÈNE III.

La Statue de l'Amour s'élève au fond du Théâtre, & toute la ſuite d'Ovide vient former des Danſes & des Chants autour d'Erithie.

CHŒUR.

DIEU charmant, Dieu des tendres cœurs,
Règne à jamais, lance tes flâmes;
Eh! quel bien flatteroit nos âmes
S'il n'étoit de tendres ardeurs?
Chantons, ne ceſſons point de célébrer ſes charmes,
Qu'il occupe tous nos momens;
Ce Dieu ne ſe ſert de ſes armes
Que pour faire d'heureux amans.
Les ſoins, les pleurs & les ſoupirs,
Sont les tributs de ſon empire;
Mais tous les biens qu'il en retire,

Il nous les rend par les plaisirs.
On danse.

ERITHIE.

Quels doux concerts ! quelle fête agréable !
Que je trouve charmant ce langage nouveau !
Quel est donc ce Dieu favorable ?
Elle considère la statue.
Hélas ! c'est un enfant ; mais quel enfant aimable !
Pourquoi cet arc & ce bandeau,
Ce carquois, ces traits, ce flambeau ?

UN HOMME DE LA FÊTE.

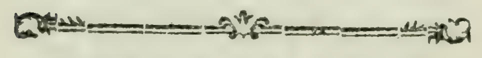
Ce foible enfant est le maître du monde ;
La nature s'anime à sa flâme féconde,
Et l'univers sans lui périroit avec nous.
Reconnoissez, belle Erithie,
Un Dieu fait pour régner sur vous ;
Il veut de votre aimable vie
Vous rendre les instans plus doux.
Etendez les droits légitimes
Du plus puissant des Immortels :
Tous les cœurs seront ses victimes,
Quand vous servirez ses autels.

ERITHIE.

Ces aimables leçons ont trop l'art de me
plaire,
Mais quel eſt donc ce Dieu dont on
veut me parler ?

OVIDE.

De ſes plus doux ſecrets, diſcret dépo-
ſitaire,
A vous ſeul en ces lieux je dois les ré-
véler.



SCÈNE IV.

ERITHIE, OVIDE.

OVIDE.

C'EST un aimable myſtère
Qui de ſes biens charmans aſſaiſonne le
prix :
Plus on les a ſentis,
Et mieux on ſçait les taire.

ERITHIE.

J'ignore encor quels ſont des biens
ſi doux ;
Mais je brûle de m'en inſtruire.

Ovide.

Vous l'ignorez? n'en accufez que vous:
Déjà dans mes regards vous auriez dû le lire.

Erithie.

Vos regards!... Dans fes yeux quel poifon féducteur!
Dieux! quel trouble confus s'élève dans mon cœur!

Ovide.

Trouble charmant, que mon ame partage,
Vous êtes le premier hommage
Que l'aimable Erithie ait offert à l'Amour.

Erithie.

L'Amour eft donc ce Dieu fi redoudoutable.

Ovide.

L'Amour eft ce Dieu favorable
Que mon cœur enflammé vous annonce en ce jour.
Profitons des bienfaits que fa main nous prépare:
Unis par fes liens....

ERITHIE.

Hélas! on nous ſépare.
Du temple de Diane on me commet le ſoin :
Tout le peuple d'Ithome en veut être témoin ;
Et je dois dès ce jour....

OVIDE.

Non, charmante Erithie,
Les peuples même de Scythie
Sont ſoumis au vainqueur dont nous ſuivons les loix.
Il faut les attendrir, il faut unir nos voix.
Eſt-il des cœurs que notre amour ne touche,
S'il explique à-la-fois
Par vos larmes & par ma bouche?
Mais on approche..., on vient... Amour, ſi pour ta gloire
Dans un exil affreux il faut paſſer mes jours,
De mon encens, du moins, conſerve la mémoire ;
A mes tendres accens accorde ton ſecours.

SCÈNE V.

OVIDE, ERITHIE, *troupe de Sarmates.*

CHŒUR.

CÉLÉBRONS la gloire éclatante
De la Déesse des forêts:
Sans soins, sans peine & sans attente
Nous subsistons par ses bienfaits.
Célebrons la Beauté charmante
Qui va la servir désormais:
Que sa main long-tems lui présente
Les offrandes de ses sujets. *On danse.*

LE CHEF DES SARMATES.

Venez, belle Erithie....

OVIDE.

Ah! daignez m'écouter.
De deux tendres amans différez le supplice:
Ou, si vous achevez ce cruel sacrifice,
Voyez les pleurs que vous m'allez coûter.

CHŒUR.

Non, elle est promise à Diane:

Nos engagemens ſont des loix :
Qui pourroit être aſſez profane
Pour priver les Dieux de leurs droits ?

OVIDE ET ERITHIE.

Du plus puiſſant des Dieux nos cœurs ſont le partage.
Notre amour eſt ſon ouvrage :
Eſt-il des droits plus ſacrés ?
Par une injuſte violence
Les Dieux ne ſont point honorés.
Ah ! ſi votre indifférence
Mépriſe nos douleurs,
A ce Dieu qui nous aſſemble
Nous jurons de mourir enſemble
Pour ne plus ſéparer nos cœurs.

CHŒUR.

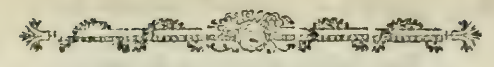
Quel ſentiment ſecret vient attendrir nos âmes
Pour ces amans infortunés ?
Par l'amour l'un à l'autre ils étoient deſtinés,
Que l'amour couronne leurs flâmes !

OVIDE.

Vous comblez mon bonheur, peuple trop généreux,
Quel prix de ce bienfait ſera la récompenſe ?

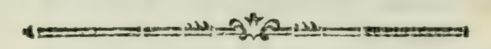
Puiſſiez-vous par mes ſoins, par ma reconnoiſſance
Apprendre à devenir heureux!
L'amour vous appelle,
Ecoutez ſa voix;
Que tout ſoit fidele
A ſes douces loix.
Des biens dont l'uſage
Fait le vrai bonheur,
Le plus doux partage
Eſt un tendre cœur.

Fin de la ſeconde Entrée.



TROISIEME ENTRÉE.

Le Théâtre représente le Peryſtile du Temple de Junon à Samos.



SCÈNE PREMIÈRE.

POLYCRATE, ANACRÉON.

ANACRÉON.

LES beautés de Samos aux pieds de la Déeſſe
Par votre ordre aujourd'hui vont préſenter leurs vœux ;
Mais, Seigneur, ſi j'en crois le ſoupçon qui me preſſe,
Sous ce zèle myſtérieux
Un ſoin plus doux vous intéreſſe.

POLYCRATE.

On ne peut ſur la tendreſſe
Tromper les yeux d'Anacréon.
Oui, le plus doux penchant m'entraîne.

Mais j'ignore à-la-fois le féjour & le
nom
De l'objet qui m'enchaîne.

ANACRÉON.

Je conçois le détour ;
Parmi tant de beautés vous efpérez
connoître
Celle dont les attraits ont fixé votre
amour.
Mais cet amour enfin.....

POLYCRATE.

Un inftant le fit naître :
Ce fut dans ces fuperbes jeux
Où mes heureux fuccès célébrés par ta
Lyre....

ANACRÉON.

Ce jour, il m'en fouvient, je devins
amoureux
De la jeune Thémire.

POLYCRATE.

Eh! quoi? toujours de nouveaux
feux?

ANACRÉON.

A de beaux yeux aifément mon cœur
cède :
Il change de même aifément :
L'amour à l'amour y fuccède,

Le goût ſeul du plaiſir y règne conſ-
tamment.

POLYCRATE.

Bientôt une douce victoire
T'a ſans doute aſſervi ſon cœur?

ANACRÉON.

Ce triomphe manque à ma gloire,
Et ce plaiſir à mon bonheur.

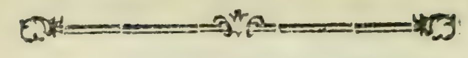
POLICRATE.

Mais on vient..... Que d'appas! Ah!
les cœurs les plus ſages
En voyant tant d'attraits doivent crain-
dre des fers.

ANACRÉON.

Junon, dans ce beau jour, les plus ten-
dres hommages
Ne ſont pas ceux qui te feront of-
ferts.





SCÈNE II.

POLYCRATE, ANACRÉON.

Troupe de jeunes Samiennes qui viennent offrir leurs hommages à la Déesse.

HYMNE A JUNON.

REINE des Dieux, Mère de l'Univers;
Toi par qui tout reſpire,
Qui combles cet empire,
De tes biens les plus chers;
Junon, vois ces offrandes:
Nos cœurs que tu demandes
Vont te les préſenter.
Que tes mains bienfaiſantes
De nos mains innocentes
Daignent les accepter! *On danſe.*

Thémire portant une corbeille de fleurs, entre dans le Temple à la tête des jeunes Samiennes.

POLYCRATE, *appercevant Thémire.*
O bonheur!

ANACRÉON.
O plaiſir extrême!

POLYCRATE.

Quels traits charmans ! Quels regards enchanteurs !

ANACRÉON.

Ah ! qu'avec grace elle porte ces fleurs ?

POLYCRATE.

Ces fleurs ! Que dites-vous ! C'eſt la beauté que j'aime.

ANACRÉON.

C'eſt Thémire elle-même.

POLYCRATE.

Ami trop cher : Rival trop dangereux !
Ah ! que je crains tes redoutables feux !
De mon cœur agité fais ceſſer le martyre !
Porte à d'autres appas tes volages deſirs.
Laiſſe-moi goûter les plaiſirs
De te chérir toujours & d'adorer Thémire.

ANACRÉON.

Si ma flâme étoit volontaire
Je l'immolerois à l'inſtant :
Mais l'amour dans mon cœur n'en eſt pas moins ſincère
Pour n'être pas toujours conſtant.
La gloire & la grandeur au gré de votre envie,

Vous assurent les plus beaux jours,
Mais que ferois-je de la vie,
Sans les plaisirs, sans les amours ?

POLYCRATE.

Eh! que te servira ta vaine résistance ?
Ingrat, évite ma présence!

ANACRÉON.

Vous calmerez cet injuste courroux,
Il est trop peu digne de vous.

SCÈNE III.

POLYCRATE.

TRANSPORTS jaloux, tourmens que je déteste.
Ah! faut-il me livrer à vos tristes fureurs ?
Faut-il toujours qu'une rage funeste,
Inspire avec l'amour la haine & ses horreurs ?
Cruel amour ! ta fatale puissance
Désunit plus de cœurs,
Qu'elle n'en met d'intelligence :
Je vois Thémire. O transports enchanteurs !



SCÈNE IV.

POLYCRATE, THÉMIRE.

POLYCRATE.

THÉMIRE, en vous voyant la résistance est vaine,
Tout cède à vos attraits vainqueurs.
Heureux l'amant dont les tendres ardeurs
Vous feront partager la chaîne
Que vous donnez à tous les cœurs!

THÉMIRE.

Je fuis les soupirs, les langueurs,
Les soins, les tourmens, les alarmes:
Un plaisir qui coûte des pleurs
Pour moi n'aura jamais de charmes.

POLYCRATE.

C'est un tourment de n'aimer rien.
C'est un tourment affreux d'aimer sans espérance,
Mais il est un suprême bien,
C'est de s'aimer d'intelligence.

THÉMIRE.

Non, je crains jufqu'aux nœuds affortis
par l'amour.

POLYCRATE.

Ah ! connoiffez du moins les biens qu'il
vous apprête.
Vous devez à Junon le refte de ce jour.
Demain une illuftre conquête
Vous eft promife en ce féjour.

SCÈNE V.

THÉMIRE.

IL me cachoit fon rang, je feignois à
mon tour.
Polycrate m'offre un hommage
Qui combleroit l'ambition :
Un fort plus doux me flatte davan-
tage,
Et mon cœut en fecret chérit Anacréon.
Sur les fleurs d'une aîle légère,
On voit voltiger les zéphirs.
Comme eux d'une ardeur paffagère
Je voltige fur les plaifirs.
D'une chaîne redoutable,
Je veux préferver mon cœur;
L'amour m'amuferoit comme un enfant
aimable ;
Je le crains comme un fier vainqueur.

SCÈNE VI.

ANACRÉON, THÉMIRE.

ANACRÉON.

BELLE Thémire, enfin le Roi vous rend les armes,
L'aveu de tous les cœurs autoriſe le mien ;
Si l'amour animoit vos charmes,
Il ne leur manqueroit plus rien.

THÉMIRE.

Vous m'annoncez par cette indifférence
Combien le choix vous paroîtroit égal.
Qui voit ſans peine un rival
N'eſt pas loin de l'inconſtance.

ANACRÉON.

Vous faites à ma flâme une cruelle offenſe,
Vous la faites ſur-tout à ma ſincérité.
En amour même
Je dis la vérité,
Et quand je n'aime plus, je ne dis plus que j'aime.

THÉMIRE.

Quand on ſent une ardeur extrême,
On a moins de tranquillité.

ANACRÉON.

Thémire, jugez mieux de ma fidélité.
Ah! qu'un amant a de folie
D'aimer, de haïr tour-à-tour:
Ce qu'il donne à la jalousie,
Je le donne tout à l'amour.

THÉMIRE.

Je crains ce qu'il en coûte à devenir trop tendre;
Non, l'amour dans les cœurs cause trop de tourmens.

ANACRÉON.

Si l'hiver dépare nos champs
Est-ce à Flore de les défendre?
S'il est des maux pour les amans
Est-ce à l'amour qu'il faut s'en prendre?
Sans la neige & les orages,
Sans les vents & leurs ravages;
Les fleurs naîtroient en tous tems.
Sans la froide indifférence.
Sans la fière résistance,
Tous les cœurs seroient contens.

THÉMIRE.

Vous vous piquez d'être volage,
Si je forme des nœuds, je veux qu'ils soient constans.

ANACRÉON.

L'excès de mon ardeur est un plus digne hommage

Que la fidélité des vulgaires amans ;
Il vaut mieux aimer davantage,
Et ne pas aimer si long-tems.

THÉMIRE.

Non, rien ne peut fixer un amant si volage.

ANACRÉON.

Non, rien ne peut payer des transports si charmans.

THÉMIRE.

Vous séduisez plutôt que de convaincre ;
Je vois l'erreur & je me laisse vaincre.
Ah ! trompez-moi long-tems par ces tendres discours ;
L'illusion qui plaît devroit durer toujours.

ANACRÉON.

C'est en passant votre espérance
Que je prétends vous tromper désormais.
Vous attendrez mon inconstance,
Et ne l'éprouverez jamais.

ENSEMBLE.

Unis par les mêmes desirs,
Unissons mon sort & le vôtre ;
Toujours fideles aux plaisirs,
Nous devons l'être l'un à l'autre.

SCÈNE VII.

POLYCRATE, THÉMIRE, ANACRÉON.

POLYCRATE.

DEMEURE Anacréon, je ſuſpens mon courroux,
Et veux bien un inſtant t'égaler à moi-même.
Je n'abuſerai point de mon pouvoir ſuprême ;
Que Thémire décide & choiſiſſe entre nous.
A Thémire. Dites, quels ſont les nœuds que votre ame préfère,
N'héſitez point à les nommer :
Je jure de confirmer
Le choix que vous allez faire.

THÉMIRE.

Je connoîs tout le prix du bonheur de vous plaire
Si j'oſois m'y livrer ; cependant en ce jour,
Seigneur, vous pourriez croire
Que je donne tout â la gloire,
Je veux tout donner à l'amour.
Pardonnez à mon cœur un penchant invincible.

POLYCRATE.

Il ſuffit. Je cède en ce moment;
Allez, ſoyez unis; je puis être ſenſible;
Mais je n'oublierai point ma gloire & mon ſerment.

THÉMIRE ET ANACRÉON.

Digne exemple des Rois, dont le cœur équitable
Triomphe de ſoi-même en couronnant nos feux,
Puiſſe toujours le ciel prévenir tous vos vœux:
Que votre règne aimable,
Par un bonheur conſtant à jamais mémorable,
Éterniſe vos jours heureux!

POLYCRATE A ANACRÉON.

Commence d'accomplir un ſi charmant préſage;
Rentre dans ma faveur, ne quitte point ma Cour,
Que l'amitié du moins me dédommage
Des diſgraces de l'amour.
Que tout célèbre cette fête;
L'heureux Anacréon voit combler ſes deſirs.
Accourez, chantez ſa conquête.
Comme il a chanté vos plaiſirs.

SCÈNE VIII.

ANACRÉON, THÉMIRE, *Peuples de Samos.*

CHŒUR.

Que tout célèbre cette fête
L'heureux Anacréon voit combler ſes
deſirs;
Accourons, chantons ſa conquête.
Comme il a chanté nos plaiſirs.
On danſe.

ANACRÉON *alternativement avec le Chœur.*

Jeux, brillez ſans ceſſe,
Sans vous la tendreſſe
Languiroit toujours.
Au plus tendre hommage
Un doux badinage
Prête du ſecours.
On danſe.
Quand pour plaire aux Belles
On voit autour d'elles
Folâtrer l'Amour,
Dans leur cœur le traître
Eſt bientôt le maître,
Et rit à ſon tour.

Fin de la troiſième & dernière Entrée.

LETTRE



LETTRE
A MONSIEUR
LENIEPS,

Écrite de Montmorenci le 5 Avril 1759.

EH, vive Dieu, mon bon ami! que votre Lettre eſt réjouiſſante! Des cinquante louis, des cent louis, des deux cents louis, des 4800 livres! Où prendrai-je des coffres pour mettre tout cela? Vraiment, je ſuis tout émerveillé de la générοſité de ces MM. de l'Opéra! Qu'ils ont changé! O les honnêtes gens! il me ſemble que je vois déjà les monceaux d'or étalés ſur ma table! Malheureuſement un pied cloche; mais je le ferai reclouer, de peur que tant d'or ne vienne à rouler par les trous du plancher, dans la cave, au lieu d'y entrer par la

porte, en bons tonneaux bien reliés, digne & vrai coffre-fort, non pas tout-à-fait d'un Genevois, mais d'un Suiffe. Jufqu'ici M. Duclos m'a gardé le fecret fur ces brillantes offres; mais puifqu'il eft chargé de me les faire, il me les fera: je le connois bien, il ne gardera sûrement pas l'argent pour lui. O! quand je ferai riche, venez, venez avec vos monftres de l'efcalade, je vous ferai manger un brochet long comme ma chambre.

O ça, notre ami! c'eft affez rire; mais que l'argent vienne. Revenons aux faits. Vous verrez par le Mémoire ci-joint, & par les deux lettres qui l'accompagent, l'état de la queftion. Ces lettres ont refté toutes deux fans réponfe. Vous dites qu'on me blâme dans cette affaire, je ferois bien curieux de fçavoir comment & de quoi? Seroit-ce d'être affez infolent pour demander juftice, & affez fou pour efpérer qu'on me la rendra? Dans cette dernière affaire, j'ai envoyé un double de mon Mémoire à M. Duclos, qui, dans le tems, ayant pris un grand intérêt à l'Ouvrage, fut le médiateur & le témoin du traité. Encore échauffé d'un entretien qui reffembloit à ceux dont vous me parlez, je

marquois un peu de colère & d'indignation dans ma lettre contre les procédés des Directeurs de l'Opéra. Un peu calmé, je lui écrivis pour le prier de supprimer ma première lettre. Il répondit à cette première qu'il m'approuvoit fort de réclamer tous mes droits; qu'il m'étoit assurément bien permis d'être jaloux du peu que je m'étois réservé, & que je ne devois pas douter qu'il ne fît tout ce qui dépendroit de lui pour me procurer la justice qui m'étoit dûe. Il répondit à la seconde, qu'il n'avoit rien apperçu dans l'autre que je pusse regretter d'avoir écrit; qu'au surplus MM. Rebel & Francœur ne faisoient aucune difficulté de me rendre mes entrées; & que comme ils n'étoient pas les maîtres de l'Opéra, lorsque l'on me les refusa, ce refus n'étoit pas de leur fait. Pendant ces petites négociations, j'appris qu'ils alloient toujours leur train, sans s'embarrasser non plus de moi que si je n'avois pas existé; qu'ils avoient remis le Devin du Village.... Vous sçavez comment! sans m'écrire, sans me rien faire dire, sans m'envoyer même les billets qui m'avoient été promis en pareil cas, quand on m'ôta mes entrées; de sorte que tout ce qu'avoient fait à cet égard les nou-

veaux Directeurs avoit été de renchérir ſur la malhonnêteté des autres. Outré de tant d'inſultes, je rejettai dans ma troiſième lettre à M. Duclos, l'offre tardive & forcée de me redonner les entrées, & je perſiſtai à redemander la reſtitution de ma Pièce. M. Duclos ne m'a pas répondu : voilà exactement à quoi l'affaire en eſt reſtée.

Or, mon ami, voyons donc, ſelon la rigueur du droit, en quoi je ſuis à à blâmer. Je dis, ſelon la rigueur du droit, à moins que les Directeurs de l'Opéra ne ſe faſſent, des inſultes & des affronts qu'ils m'ont faits, un titre pour exiger de ma part des honnêtetés & des graces.

Du moment que le traité eſt rompu, mon Ouvrage m'appartient de nouveau. Les faits ſont prouvés dans le Mémoire. Ai-je tort de redemander mon bien ?

Mais, diſent les nouveaux Directeurs, l'infraction n'eſt pas de notre fait. Je le ſuppoſe un moment : qu'importe ? Le traité en eſt-il moins rompu ? Je n'ai pas traité avec les Directeurs, mais avec la Direction. Ne tiendroit-il donc qu'à des changemens ſimulés de Directeurs, pour faire impunément banqueroute tous les huit jours ? Je ne

connois ni ne veux connoître les ſieurs Rebel & Francœur. Que Gautier ou Garguille dirigent l'Opéra, que me fait cela ? J'ai cédé mon Ouvrage à l'Opéra ſous des conditions qui ont été violées; je l'ai vendu pour un prix qui ne m'a point été payé; mon Ouvrage n'eſt donc pas à l'Opéra, mais à moi ; je le redemande ; en le retenant on le vole. Tout cela me paroît clair.

Il y a plus ; en ne réparant pas le tort que m'avoient fait les anciens Directeurs, les nouveaux l'ont confirmé ; en cela d'autant plus inexcuſables, qu'ils ne pouvoient pas ignorer les articles d'un traité fait avec eux mêmes en perſonnes. Etois-je donc obligé de ſçavoir que l'Opéra où je n'allois plus, changeoit de Directeurs ? Pouvois-je deviner ſi les derniers étoient moins iniques ? Pour l'apprendre, falloit-il m'expoſer à de nouveaux affronts, aller leur faire ma cour à leur porte, & leur demander humblement en grace de vouloir bien ne me plus voler ? S'ils vouloient garder mon Ouvrage, c'étoit à eux de faire ce qu'il falloit pour qu'il leur appartînt ; mais en ne déſavouant pas l'iniquité de leurs prédéceſſeurs, ils l'ont

partagée, en ne me rendant pas les entrées qu'ils ſçavoient m'être dûes, ils me les ont ôtées une ſeconde fois. S'ils diſent qu'ils ne ſçavoient où me prendre, ils mentent; car ils étoient environnés de gens de ma connoiſſance dont ils n'ignoroient pas qu'ils pouvoient apprendre où j'étois. S'ils diſent qu'ils n'y ont pas ſongé, ils mentent encore; car au moins en préparant une repriſe du Devin du Village, ils ne pouvoient ne pas penſer à ce qu'ils devoient à l'Auteur. Mais ils n'ont parlé de ne plus me refuſer les entrées, que quand ils y ont été forcés par le cri public. Il eſt donc faux que la violation du traité ne ſoit pas de leur fait. Ils ont fait davantage; ils ont renchéri ſur la malhonnêteté de leurs prédéceſſeurs; car en me refuſant l'entrée, le ſieur Deneuville me déclara de la part de ceux-ci, que quand on joueroit le Devin du Village, on auroit ſoin de m'envoyer des billets. Or, non-ſeulement les nouveaux ne m'ont parlé, ni écrit, ni fait écrire, mais quand ils ont remis le Devin du Village, ils n'ont pas même envoyé les billets que les autres avoient promis. On voit que ces gens-là, tout fiers

de pouvoir être iniques impunément, ſe croiroient déshonorés s'ils faiſoient un acte de juſtice.

En recommençant à ne me plus refuſer les entrées, ils appellent cela me les rendre. Voilà qui eſt plaiſant! Qu'ils me rendent donc les cinq années écoulées depuis qu'ils me les ont ôtées, la jouiſſance de ces cinq années ne m'étoit-elle pas due, n'entroit-elle pas dans le traité? Ces Meſſieurs penſeroient-ils donc être quittes avec moi en me donnant les entrées le dernier jour de ma vie. Mon Ouvrage ne ſçauroit être à eux, qu'ils ne m'en payent le prix en entier. Ils ne peuvent, me dira-t-on, me rendre le tems paſſé: pourquoi me l'ont-ils ôté? c'eſt leur faute, me le doivent-ils moins pour cela? C'étoit à eux, par la repréſentation de cette impoſſibilité, & par de bonnes manières, d'obtenir que je vouluſſe bien me relâcher en cela de mon droit, ou en accepter une compenſation. Mais, bon! je vaux bien la peine qu'on daigne être juſte avec moi! ſoit. Voyons donc enfin de mon côté à quel titre je ſuis obligé de leur faire grace? Ma foi, puiſqu'ils ſont ſi rogues, ſi vains, ſi dédaigneux de toute juſtice,

je demande, moi, la juſtice en toute rigueur ; je veux tout le prix ſtipulé, ou que le marché ſoit nul. Que ſi l'on me refuſe la juſtice qui m'eſt due, comment ce refus fait-il mon tort, & qui eſt-ce qui m'ôtera le droit de me plaindre ? Qu'y a-t-il d'équitable, de raiſonnable à répondre à cela ? Ne devrois-je point peut-être un remerciement à ces Meſſieurs, lorſqu'à regret & en rechignant, ils veulent bien ne me voler qu'une partie de ce qui m'eſt dû.

De nos Plaideurs Manceaux, les maximes m'étonnent ;
Ce qu'ils ne prennent pas, ils diſent qu'ils le donnent.

Paſſons aux raiſons de convenance. Après m'avoir ôté les entrées, tandis que j'étois à Paris, me les rendre quand je n'y ſuis plus, n'eſt-ce pas joindre la raillerie à l'inſulte ? Ne ſçavent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen, ni l'intention de profiter de leur offre. Eh ! pourquoi diable irois-je ſi loin chercher leur Opéra, n'ai-je pas tout à ma porte les Chouettes de la forêt de Montmorenci ?

Ils ne refuſent pas, dit M. Duclos, de me rendre mes entrées. J'entends

bien : ils me les rendront volontiers aujourd'hui pour avoir le plaisir de me les ôter demain, & de me faire ainsi un second affront. Puisque ces gens-là n'ont ni foi, ni parole, qui est-ce qui me répondra d'eux & de leurs intentions ? Ne me sera-t-il pas bien agréable de ne me jamais présenter à la porte, que dans l'attente de me la voir fermer une seconde fois. Ils n'en auront plus, direz-vous, le prétexte. Eh! pardonnez-moi, Monsieur, ils l'auront toujours ; car, si-tôt qu'il faudra trouver leur Opéra beau, qu'on me remène aux Carrières ! Que n'ont-ils proposé cette admirable condition dans leur marché ! jamais ils n'auroient massacré mon pauvre Devin. Quand ils voudront me chicaner, manqueront-ils de prétextes ? Avec des mensonges, on n'en manque jamais. N'ont-ils pas dit que je faisois du bruit au Spectacle, & que mon exclusion étoit une affaire de police ?

Premièrement, ils mentent : j'en prends à témoin tout le Parterre & l'Amphithéâtre de ce tems-là. De ma vie je n'ai crié ni battu des mains aux Bouffons ; & je ne pouvois ni rire, ni bâiller à l'Opéra François, puisque je n'y restois jamais, & qu'aussi-tôt que

j'entendois commencer la lugubre pſalmodie, je me ſauvois dans les corridors. S'ils avoient pu me prendre en faute au Spectacle, ils ſe feroient bien gardé de m'en éloigner. Tout le monde a ſçu avec quel ſoin j'étois conſigné, recommandé aux ſentinelles; par-tout on n'attendoit qu'un mot, qu'un geſte pour m'arrêter, & ſi-tôt que j'allois au Parterre, j'étois environné de mouches qui cherchoient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut uſer de prudence pour ne donner aucune priſe ſur moi. Tous leurs efforts furent vains; car il y a long-temps que je me ſuis dit: *Jean-Jacques, puiſque tu prends le dangereux emploi de défenſeur de la vérité, ſois ſans ceſſe attentif ſur toi-même, ſoumis en tout aux loix & aux règles, afin que quand on voudra te maltraiter on ait toujours tort.* Plaiſe à Dieu que j'obſerve auſſi bien ce précepte juſqu'à la fin de ma vie, que je crois l'avoir obſervé juſqu'ici. Auſſi, mon bon ami, je parle ferme & n'ai peur de rien. Je ſens qu'il n'y a homme ſur la terre qui puiſſe me faire du mal juſtement, & quant à l'injuſtice, perſonne au monde n'en eſt à l'abri. Je ſuis le plus foible des êtres, tout le monde peut me faire du mal

impunément. J'éprouve qu'on le ſçait bien, & les inſultes des Directeurs de l'Opéra, ſont pour moi le coup-de-pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi; qu'y ferois-je? Mais c'eſt mon affaire que quiconque me fera du mal, faſſe mal, & voilà de quoi je réponds.

Premièrement donc, ils mentent, & en ſecond lieu, quand ils ne mentiroient pas, ils ont tort; car quelque mal que j'euſſe pu duire, écrire, ou faire, il ne falloit point m'ôter les entrées, attendu que l'Opéra n'en étant pas moins poſſeſſeur de mon ouvrage, n'en devoit pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire? m'arrêter, me traduire devant les Trinaux, me faire mon procès, me faire pendre, écarteler, brûler, jetter ma cendre au vent, ſi je l'avois mérité; mais il ne falloit pas m'ôter les entrées. Auſſi-bien, comment étant priſonnier ou pendu, ſerois-je allé faire du bruit à l'Opéra? Ils diſent encore: puiſqu'il ſe déplaît à notre théâtre, quel mal lui a-t-on fait de lui en ôter l'entrée? Je réponds qu'on m'a fait tort, violence, injuſtice, affront; & c'eſt du mal que cela. De ce que mon voiſin ne veut pas

employer ſon argent, eſt-ce à dire que je ſois en droit d'aller lui couper la bourſe ?

De quelque manière que je tourne la choſe, quelque règle de juſtice que j'y puiſſe appliquer, je vois toujours qu'en jugement contradictoire pardevant tous les Tribunaux de la terre, les Directeurs de l'Opéra ſeroient à l'inſtant condamnés à la reſtitution de ma Pièce, à réparation, à dommages & intérêts. Mais il eſt clair que j'ai tort, parce que je ne puis obtenir juſtice, & qu'ils ont raiſon parce qu'ils ſont les plus forts. Je défie qui que ce ſoit au monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre choſe que cela.

Il faut à préſent vous parler de mes Libraires, & je commencerai par Monſieur Piſſot. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi : toutes les fois que je lui demandois ſi la vente alloit bien, il me répondoit *paſſablement* ; ſans que jamais j'en aie pu tirer autre choſe. Il ne m'a pas donné un ſou de mon premier Diſcours, ni aucune eſpèce de préſent, ſinon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la Gravure du Devin du Village, ſur le pied de cinq cents francs, moitié

en Livres & moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à plusieurs fois & en certains termes, il ne tint parole à aucun, & j'ai été obligé de courir long-tems après mes deux cents cinquante livres.

Par rapport à mon Libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes choses exact, attentif, honnête; je lui demandai vingt-cinq louis de mon Discours sur l'inégalité, il me les donna sur le champ, & il envoya de plus une robe à ma gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma lettre à M. d'Alembert, & il me les donna sur le champ; il n'a fait à cette occasion aucun présent ni à moi, ni à ma gouvernante (1), & il ne les devoit pas; mais il m'a fait un plaisir que je n'ai jamais reçu de M. Pissot, en me déclarant de bon cœur qu'il faisoit bien ses affaires avec moi. Voilà, mon ami, les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque chose de contraire à cela, il ne dit pas vrai.

Si ceux qui m'accusent de manquer

---

(1) Depuis lors il lui a fait une pension viagère de trois cents livres, & je me fais un sensible plaisir de rendre public un acte aussi rare de reconnoissance & de générosité.

de désintéressement, entendent par-là, que je ne me verrois pas ôter avec plaisir le peu que je gagne pour vivre, ils ont raison; & il est clair qu'il n'y a pour moi d'autre moyen de leur paroître désintéressé que de me laisser mourir de faim. S'ils entendent que toutes ressources me sont également bonnes, & que pourvu que l'argent vienne, je m'embarrasse peu comment il vient, je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile sur les moyens d'acquérir, il me seroit moins douloureux de perdre, & l'on sçait bien qu'il n'y a personne de si prodigue que les voleurs. Mais quand on me dépouille injustement de ce qui m'appartient, quand on m'ôte le modique produit de mon travail, on me fait un tort qu'il ne m'est pas aisé de réparer, il m'est bien dur de n'avoir pas même la liberté de m'en plaindre. Il y a long-tems que le Public de Paris se fait un Jean-Jacques à sa mode, & lui prodigue d'une main libérale des dons dont le Jean-Jacques de Montmorenci ne voit jamais rien. Infirme & malade les trois quarts de l'année, il faut que je trouve sur le travail de l'autre quart de quoi pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes, con-

noissent le prix de ce pain & ne seront pas surpris que je ne puisse faire du mien de grandes largesses.

Ne vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des discours publics, vous auriez trop à faire ; il suffit qu'ils ne vous abusent pas, & que votre estime & votre amitié me restent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits; car quelquefois l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Vous devez sentir combien la partie est inégale entr'eux & moi. Répandus dans le monde, ils y font passer tout ce qu'il leur plaît sans que je puisse ni le sçavoir, ni m'en défendre : ne sçait-on pas que l'absent a toujours tort? D'ailleurs, avec mon étourdie franchise, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant haut & clair, que celui qui se dit mon ami, ne l'est point, & que je ne suis plus le sien, j'avertis le Public de se tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire. Pour eux, ils ne sont pas si mal-adroits que cela. C'est une si belle chose que le vernis des procédés & le ménagement de la bienséance ! La haine en tire un si commode parti ! On satisfait sa vengeance à son aise en

faiſant admirer ſa généroſité. On cache doucement le poignard ſous le manteau de l'amitié, & l'on ſçait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen ! dans le fond il n'eſt pas méchant; mais il a une mauvaiſe tête, qui le conduit auſſi mal que feroit un mauvais cœur. On lâche myſtérieuſement quelque mot obſcur, qui bientôt eſt relevé, commenté, répandu par les apprentifs philoſophes; on prépare dans d'obſcurs conciliabules le poiſon qu'ils ſe chargent de répandre dans le Public. Tel a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris ſes meſures pour que perſonne n'en puiſſe rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuſe, après avoir fait en ſorte qu'on n'en puiſſe douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté! Que voulez-vous que je faſſe à cela? Entends-je de ma retraite les diſcours que l'on tient dans les cercles? Quand je les entendrois, irois-je pour les démentir révéler les ſecrets de l'amitié, même après qu'elle eſt éteinte. Non, cher le Nieps, on peut repouſſer les coups portés par des mains ennemies; mais quand on voit parmi les aſſaſſins ſon ami, le poignard à la main, il ne reſte qu'à envelopper la tête.

PIÈCES EN VERS.

EPITRE à M. de l'Etang, Vicaire de Marcouſſis.

EN dépit du deſtin jaloux,
Cher Abbé, nous irons chez vous.
Dans votre franche politeſſe,
Dans votre gaîté ſans rudeſſe,
Parmi vos bois & vos côteaux
Nous irons chercher le repos;
Nous irons chercher le remède,
Au triſte ennui qui nous poſſède,
A ces affreux charivaris,
A tous ce fracas de Paris.
O ville où règne l'arrogance!
Où les plus grands frippons de France
Régentent les honnêtes gens,
Où les vertueux indigens
Sont des objets de raillerie,
Ville où la charlatanerie,
Le ton haut, les airs inſolens,
Ecraſent les humbles talens,

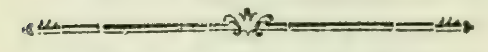
Et tyrannifent la fortune.
Ville où l'auteur de Rodogune
A rampé devant Chapelain ;
Où d'un petit Magot vilain ,
L'amour fit le héros des belles ;
Où tous les roquets des ruelles
Deviennent des hommes d'Etat ;
Où le jeune & beau Magiſtrat
Etale , avec les airs d'un fat ,
Sa perruque pour tout mérite ;
Où le ſçavant, bas pariſite ,
Chez Aſpaſie ou chez Phriné ,
Vend de l'eſprit pour un dîné.
Paris ! malheureux qui t'habite ,
Mais plus malheureux mille fois
Qui t'habite de ſon pur choix ,
Et dans un climat plus tranquille ,
Ne ſçait point ſe faire un aſyle
Inabordable aux noirs ſoucis ,
Tel qu'à mes yeux eſt Marcouſſis !
Marcouſſis qui ſçait tant nous plaire ;
Marcouſſis dont pourtant j'eſpère
Vous voir partir un beau matin ,
Sans vous en pendre de chagrin.
Accordez donc , mon cher Vicaire ,
Votre demeure hoſpitalière ,
A gens dont le ſoin le plus doux
Eſt d'aller paſſer près de vous ,
Les momens dont ils ſont les maîtres ;
Nous connoiſſons déjà les êtres

Du pays & de la maiſon ;
Nous en chériſſons le Patron,
Et deſirons, s'il eſt poſſible,
Qu'à tous autres inacceſſible,
Il deſtine en notre faveur
Son loiſir & ſa bonne humeur.
De plus ; prière des plus vives ;
D'éloigner tous fâcheux convives,
Taciturnes, mauvais plaiſans,
Ou beaux parleurs, ou médiſans :
Point de ces gens que Dieu confonde,
De ces ſots dont Paris abonde,
Et qu'on y nomme beaux eſprits,
Vendeurs de fumée à tout prix ;
Au riche faquin qui les gâte,
Vils flatteurs de qui les empâte,
Plus vils détracteurs du bon ſens
De qui mépriſe leur encens.
Point de ces fades Petit-Maîtres,
Point de ces Houbereaux champêtres
Tout fiers de quelques vains aïeux
Preſque auſſi mépriſables qu'eux.
Point de grondeuſes pigrièches,
Voix aigre, teint noir, & mains ſèches,
Toujours ſindiquant les appas
Et les plaiſirs qu'elles n'ont pas ;
Dénigrant le prochain par zèle,
Se donnant à tous pour modèle ;
Médiſantes par charité,
Et ſages par néceſſité.

Point de Créſus, point de canaille;
Point ſur-tout de cette racaille
Que l'on appelle grands Seigneurs,
Fripons ſans probité, ſans mœurs;
Se raillant du pauvre vulgaire
Dont la vertu fait la chimère;
Mangeant fièrement notre bien;
Exigeant tout, n'accordant rien,
Et dont la fauſſe politeſſe
Ruſant, patelinant ſans ceſſe,
N'eſt qu'un piège adroit pour duper
Le ſot qui s'y laiſſe attraper.
Point de ces fendans Militaires,
A l'air rogue, aux mines altières,
Fiers de commander des goujats,
Traitant chacun du haut en bas,
Donnant la loi, tranchant du maître;
Bretailleurs, fanfarons peut-être,
Toujours prêts à battre ou tuer,
Toujours parlant de leur métier,
Et cent fois plus pédans, me ſemble,
Que tous les ergoteurs enſemble.
Loin de nous tous ces ennuyeux:
Mais ſi, par un ſort plus heureux,
Il ſe rencontre un honnête homme,
Qui d'aucun grand ne ſe renomme,
Qui ſoit aimable comme vous;
Qui ſçache rire avec les foux,
Et raiſonner avec le ſage;
Qui n'affecte point de langage,

Qui ne dife point de bon mot,
Qui ne foit pas non plus un fot,
Qui foit gai fans chercher à l'être,
Qui foit inftruit fans le paroître,
Qui ne rie que par gaîté,
Et jamais par malignité;
De mœurs droites fans être auftères,
Qui foit fimple dans fes manières,
Qui veuille vivre pour autrui
Afin qu'on vive auffi pour lui;
Qui fçache affaifonner la table
D'appétit d'humeur agréable,
Ne voulant point être admiré,
Ne voulant point être ignoré,
Tenant fon coin comme les autres,
Mêlant fes folies aux nôtres;
Raillant fans jamais infulter,
Raillé fans jamais s'emporter;
Aimant le plaifir fans crapule,
Ennemi du petit fcrupule;
Buvant fans rifquer fa raifon,
Point philofophe hors de faifon;
En un mot d'un tel caractère,
Qu'avec lui nous puiffions nous plaire,
Qu'avec nous il fe plaife auffi.
S'il eft un homme fait ainfi
Donnez-le nous, je vous fupplie,
Mettez-le en notre compagnie;
Je brûle déjà de le voir,
Et de l'aimer, c'eft mon devoir;

Mais c'eſt le vôtre, il faut le dire,
Avant que de nous le produire
De le connoitre. C'eſt aſſez,
Montrez-le-nous, ſi vous oſez.



FRAGMENT
D'UNE ÉPITRE
A. M. B***.

APRÈS un Carême ennuyeux,
Grace à Dieu voici la ſemaine
Des divertiſſemens pieux.
On va de neuvaine en neuvaine,
Dans chaque Egliſe on ſe promène,
Chaque autel y charme les yeux;
Le luxe, & la pompe mondaine
Y brillent à l'honneur des Cieux.
Là, maint agile Energumène
Sert d'Arlequin dans ces ſaints lieux;
Le moine ignorant s'y démène,
Récitant à perte d'haleine,
Ses oremus myſtérieux;
Et criant d'un ton furieux
Fora, fora, par ſaint Eugène!
Rarement la ſemonce eſt vaine,
Diable & Frà s'entendent bien mieux;

L'un à l'autre obéit ſans peine.
Sur des objets plus gracieux
La diverſité me ramène.
Dans ce temple délicieux,
Où ma dévotion m'entraîne,
Quelle agitation ſoudaine
Me rend tous mes ſens précieux ?
Illumination brillante,
Peintures d'une main ſavante,
Parfums deſtinés pour les Dieux ;
Mais dont la volupté divine
Delecte l'humaine narine
Avant de ſe porter aux cieux ;
Et toi muſique raviſſante !
Du Carcani chef-d'œuvre harmonieux ;
Que tu plais quand Cattine chante !
Elle charme à la fois notre oreille & nos yeux.
Beaux ſons, que votre effet eſt tendre !
Heureux l'amant qui peut s'attendre
D'occuper en d'autres momens,
La bouche qui vous fait entendre,
A des ſoins encor plus charmans !
Mais ce qui plus ici m'enchante,
C'eſt mainte dévote piquante,
Au teint frais, à l'œil tendre & doux ;
Qui, pour éloigner tout ſcrupule,
Vient à la Vierge, à deux genoux,
Offrir dans l'ardeur qui la brûle,
Tous les vœux qu'elle attend de nous.

Tels ſont les familiers colloques,
Tels ſont les ardens ſoliloques
Des gens dévots en ce ſaint lieu:
Ma foi, je ne m'étonne guères
Quand on fait ainſi ſes prières,
Qu'on ait du goût à prier Dieu.



LETTRE



LETTRE

D'UN

SYMPHONISTE

De l'Académie Royale de Musique,

A SES CAMARADES DE L'ORCHESTRE.

ENFIN, mes chers Camarades, nous triomphons ; les Bouffons sont renvoyés : nous allons briller de nouveau dans les symphonies de M. de Lulli, nous n'aurons plus si chaud à l'Opéra, ni tant de fatigue à l'Orchestre. Convenez, Messieurs, que c'étoit un métier pénible que celui de jouer cette chienne de Musique, où la mesure alloit sans miséricorde, & n'attendoit jamais que nous pussions la suivre. Pour moi, quand je me sentois observé par quelqu'un de ces maudits habitans du coin de la Reine, & qu'un reste de mauvaise honte m'obligeoit de jouer à-peu-près ce qui étoit sur ma partie, je me trouvois le plus embarrassé du

monde, & au bout d'une ligne ou deux ne ſçachant plus où j'en étois, je feignois de compter des pauſes, ou bien je me tirois d'affaire, en ſortant pour aller piſſer.

Vous ne ſçauriez croire quel tort nous a fait cette Muſique qui va ſi vîte, ni juſqu'où s'étendoit déjà la réputation d'ignorance que quelques prétendus Connoiſſeurs oſoient nous donner. Pour ſes quarante ſols, le moindre poliçon ſe croyoit en droit de murmurer, lorſque nous jouyons faux, ce qui troubloit très-fréquemment l'attention des Spectateurs. Il n'y avoit pas juſqu'à certaines gens qu'on appelle, je crois, des Philoſophes, qui ſans le moindre reſpect pour une Académie Royale, n'euſſent l'inſolence de critiquer effrontément des perſonnes de notre ſorte. Enfin, j'ai vu le moment qu'enfreignant ſans pudeur nos antiques & reſpectables privilèges, on alloit obliger les Officiers du Roi à ſçavoir la Muſique, & à jouer tout de bon de l'inſtrument pour lequel ils ſont payés.

Hélas! Qu'eſt devenu le tems heureux de notre gloire? Que ſont devenus ces jours fortunés, où d'une voix unanime nous paſſions parmi les anciens de la Chambre des Comptes,

& les meilleurs Bourgeois de la rue Saint Denis pour le premier Orcheſtre de l'Europe, où l'on ſe pâmoit à cette célèbre ouverture d'Iſis, à cette belle tempête d'Alcyone, à cette brillante Logiſtille de Roland, & où le bruit de notre premier coup d'archet s'élevoit juſqu'au Ciel avec les acclamations du Parterre. Maintenant, chacun ſe mêle impudemment de contrôler notre exécution, & parce que nous ne jouons pas trop juſte & que nous n'allons guères bien enſemble, on nous traite ſans façon de racleurs de boyau, & l'on nous chaſſeroit volontiers du Spectacle, ſi les ſentinelles, qui ſont ainſi que nous au ſervice du Roi, & par conſéquent d'honnêtes gens & du bon parti, ne maintenoient un peu la ſubordination: mais, mes chers Camarades, qu'ai-je beſoin, pour exciter votre juſte colère, de vous rappeller notre antique ſplendeur, & les affronts qui nous en ont fait déchoir? Ils ſont tous préſens à votre mémoire, ces affronts cruels, & vous avez montré par votre ardeur à éteindre l'odieuſe cauſe, combien vous êtes peu diſpoſés à les endurer. Oui, Meſſieurs, c'eſt cette dangereuſe Muſique étrangère qui, ſans autre ſecours que ſes propres charmes, dans

un pays où tout étoit contre elle, a failli détruire le nôtre qu'on joue si à son aise. C'est elle qui nous perd d'honneur, & c'est contre elle que nous devons tous rester unis jusqu'au dernier soupir.

Je me souviens, qu'avertis du dangeger par les premiers succès de la Serva Padrona, & nous étant assemblés en secret pour chercher les moyens d'estropier cette Musique enchanteresse, le plus qu'il seroit possible, l'un de nous, que j'ai reconnu depuis pour un faux frère (1), s'avisa de dire d'un

(1) Il y a quelques jours que poliçonnant avec lui à l'Opéra, comme nous avons tous accoutumé de faire, je surpris dans sa poche un papier qui contenoit cette scandaleuse Epigramme;

O Pergolese inimitable!
Quand notre Orchestre impitoyable
Te fait crier sous son lourd Violon,
Je crois qu'au rebours de la Fable
Marsyas écorche Apollon.

Ils sont comme cela deux ou trois dans l'Orchestre qui s'avisent de blâmer vos cabales, qui osent publiquement approuver la Musique Italienne, & qui sans égards pour le Corps, veulent se mêler de faire leur devoir & d'être d'honnêtes gens. Mais nous comptons les faire bientôt déguerpir à force d'avanies, & nous ne voulons souffrir que des Camarades qui fassent cause commune avec nous.

ton moitié goguenard, que nous n'avions que faire de tant délibérer, & qu'il falloit hardiment la jouer tout de notre mieux : jugez de ce qu'il en seroit arrivé si nous eussions eu la maladroite modestie de suivre cet avis, puisque tous nos soins, joints à nos grands talens pour laisser aux ouvrages que nous exécutons tout le mérite du plaisir qu'ils peuvent donner, ont eu peine à empêcher le Public de sentir les beautés de la Musique Italienne, livrée à nos archets. Nous avons donc écorché & cette Musique, & les oreilles des Spectateurs avec une intrépidité sans exemple, & capable de rebuter les plus déterminés Bouffonistes. Il est vrai que l'entreprise étoit hasardeuse, & que par-tout ailleurs la moitié de notre bande se feroit fait mettre vingt fois au cachot; mais nous connoissons nos droits, & nous en usons. C'est le Public, s'il se plaint, qui sera mis au cachot.

Non contens de cela, nous avons joint l'intrigue à l'ignorance & à la mauvaise volonté; nous n'avons pas oublié de dire autant de mal des Acteurs que nous en faisions à leur Musique, & le bruit du traitement qu'ils ont reçu de nous a opéré un très-bon effet,

en dégoûtant de venir à Paris, pour y recevoir des affronts, tous les bons ſujets que Bambini a tâché d'attirer. Réunis par un puiſſant intérêt commun, & par le deſir de venger la gloire de notre archet, il ne nous a pas été difficile d'écraſer de pauvres Étrangers, qui, ignorant les myſtères de la boutique, n'avoient d'autres protecteurs que leurs talens, d'autres partiſans que les oreilles ſenſibles & équitables, ni d'autre cabale que le plaiſir qu'ils s'efforçoient de faire aux Spectateurs. Ils ne ſçavoient pas, les bonnes gens, que ce plaiſir même aggravoit leur crime & accéléroit leur punition. Ils ſont prêts à la recevoir enfin, ſans même qu'ils s'en doutent; car, pour qu'ils la ſentent davantage, nous aurons la ſatisfaction de les voir congédiés bruſquement, ſans être avertis, ni payés, & ſans qu'ils aient eu le tems de chercher quelque aſyle, où il leur ſoit permis de plaire impunément au Public.

Nous eſpérons auſſi, pour la conſolation des vrais Citoyens, & ſur-tout des gens de goût qui fréquentent notre Théâtre, que les Comédiens François, délaiſſés de tout le monde & ſurchargés d'affronts, ſeront bientôt obligés à

fermer le leur, ce qui nous fera d'autant plus de plaisir que le coin de la Reine est composé de leurs plus ardens partisans, dignes admirateurs des farces de Corneille, Racine & Voltaire, ainsi que de celles des Intermèdes. C'est ainsi que les Etrangers, qui ont tous la grossièreté de rechercher la Comédie Françoise & l'Opéra Italien, ne trouvant plus â Paris que la Comédie Italienne & l'Opéra François, monumens précieux du goût de la Nation, cesseront d'y accourir avec tant d'empessement; ce qui sera un grand avantage pour le Royaume, attendu qu'il y sera meilleur vivre, & que les loyers n'y seront plus si chers.

Tout ce que nous avons fait est quelque chose, & ce n'est pas encore assez. J'ai découvert un fait, sur lequel il est bon que vous soyez tous prévenus, afin de concerter la conduite qu'il faut tenir en cette occasion : c'est que le sieur Bambini, encouragé par le succès de la Bohémienne, prépare un nouvel Intermède qui pourroit bien paroitre encore avant son départ. Je ne puis comprendre où diable il prend tant d'Intermèdes; car nous assurions tous qu'il n'y en avoit que trois ou quatre dans toute l'Italie. Je crois, pour moi, que ces maudits Intermèdes tombent du Ciel tout faits

par les Anges, exprès pour nous faire damner.

Il s'agit donc, Meſſieurs, de nous bien réunir dans ce moment pour empêcher que celui-ci ne ſoit mis au Théâtre, ou du moins pour l'y faire tomber avec éclat, ſur-tout s'il eſt bon, afin que les Bouffons s'en aillent chargés de la haine publique, & que tout Paris apprenne par cet exemple, à craindre notre autorité & à reſpecter nos déciſions. Dans cette vue, je me ſuis adroitement inſinué chez le ſieur Bambini, ſous prétexte d'amitié; & comme le bon homme ne ſe défioit de rien; car il n'a pas ſeulement l'eſprit de voir les tours que nous lui jouons, il m'a ſans myſtère montré ſon Intermède. Le titre en eſt, l'*Oiſeleuſe Angloiſe*, & l'Auteur de la Muſique eſt un certain *Jommelli*. Or, vous ſçaurez que ce *Jommelli* eſt un de ces ignorans d'Italiens qui ne ſçavent rien, & qui font, on ne ſçait comment, de la Muſique raviſſanre que nous avons quelquefois beaucoup de peine à déſigurer. Pour en méditer à loiſir les moyens, j'ai examiné la partition avec autant de ſoin qu'il m'a été poſſible; malheureuſement, je ne ſuis pas, non plus que les autres, fort habile à déchiffrer,

mais j'en ai vu suffisamment pour connoître que cette symphonie semble faite exprès pour favoriser nos projets : elle est fort coupée, fort variée, pleine de petits jours, & de petites réponses de divers instrumens qui entrent les uns après les autres ; en un mot, elle demande une précision singulière dans l'exécution. Jugez de la facilité que nous aurons à brouiller tout cela sans affectation & d'un air tout-à-fait naturel : pour peu que nous voulions nous entendre, nous allons faire un charivari de tous les diables ; cela sera délicieux. Voici donc un projet de réglement que nous avons médité avec nos illustres Chefs, & entr'autres avec M. l'Abbé & M. Caraffe, qui, en toute occasion, ont si bien mérité du bon parti, & fait tant de mal à la bonne Musique.

I.

On ne suivra point en cette occasion la méthode ordinaire, employée avec succès dans les autres Intermèdes; mais avant que de mal parler de celui-ci, on attendra de le connoître dans les répétitions. Si la Musique en est médiocre, nous en parlerons avec admiration, nous affecterons tous unanimement de l'élever jusqu'aux nues, afin qu'on at-

tende des prodiges & qu'on ſe trouve plus loin de compte à la première repréſentation. Si malheureuſement la Muſique ſe trouve bonne, comme il n'y a que trop lieu de le craindre, nous en parlerons avec dédain, avec un mépris outré, comme de la plus miſérable choſe qui ait été faite ; notre jugement ſéduira les ſots qui ne ſe rétractent jamais que quand ils ont eu raiſon, & le plus grand nombre ſera pour nous.

I I.

Il faudra jouer de notre mieux aux répétitions, pour diſculper les Chefs à qui l'on reprocheroit ſans cela de n'avoir pas réitéré les répétitions juſqu'à ce que le tout allât bien. Ces répétitions ne ſeront pas pour cela à pure perte ; car c'eſt là que nous concerterons entre nous les moyens d'être aux repréſentations le plus diſcordans qu'il ſera poſſible.

I I I.

L'accord ſe prendra, ſelon la règle, ſur l'avis du premier Violon, attendu qu'il eſt ſourd.

I V.

Les Violons ſe diſtribueront en trois bandes dont la première jouera un quart-de-ton trop haut, la deuxième un quart-

de ton trop bas, & la troiſième jouera le plus juſte qu'il lui ſera poſſible. Cette cacophonie ſe pratiquera facilement, en hauſſant ou baiſſant ſubtilement le ton de l'inſtrument durant l'exécution. A l'égard des hautbois, il n'y a rien à leur dire & d'eux-mêmes ils iront à ſouhait.

V.

On en uſera pour la meſure à-peu-près comme pour le ton, un tiers la ſuivra, un tiers l'anticipera, & un autre tiers ira après tous les autres. Dans toutes les entrées les Violons ſe garderont ſur-tout d'être enſemble, mais partant ſucceſſivement, & les uns après les autres, ils feront des manières de petites fugues ou d'imitations qui produiront un très-grand effet. A l'égard des Violoncelles, ils ſont exhortés d'imiter l'exemple édifiant de l'un d'entr'eux qui ſe pique avec une juſte fierté, de n'avoir jamais accompagné un Intermède Italien dans le ton, & de jouer toujours majeur quand le mode eſt mineur, & mineur quand il eſt majeur.

V I.

On aura grand ſoin d'adoucir les *forts* & de renforcer les *doux*, principalement ſous le chant; il faudra ſur-tout racler à tour de bras quand la Tonelli chantera, car il eſt ſur-tout d'une grande impor-

tance d'empêcher qu'elle ne ſoit entendue.

VII.

Une autre précaution qu'il ne faut pas oublier, c'eſt de forcer les ſeconds autant qu'il ſera poſſible, & d'adoucir les premiers, afin qu'on n'entende partout que la mélodie du ſecond deſſus; il faudra auſſi engager Durand à ne pas ſe donner la peine de copier les parties de quintes toutes les fois qu'elles ſont à l'octave de la Baſſe, afin que ce défaut de liaiſon entre les Baſſes & les deſſus rende l'harmonie plus ſèche.

VIII.

On recommande aux jeunes Racleurs de ne pas manquer de prendre l'octave, de miauler ſur le chevalet, & de doubler & défigurer leur partie, ſur-tout lorſqu'ils ne pourront pas jouer le ſimple, afin de donner le change ſur leur mal-adreſſe, de barbouiller toute la Muſique, & de montrer qu'ils ſont au-deſſus des loix de tous les Orcheſtres du monde.

IX.

Comme le Public pourroit à la fin s'impatienter de tout ce charivari, ſi nous nous appercevons qu'il nous obſerve de trop près, il faudra changer de méthode pour prévenir les caquets:

Alors, tandis que trois ou quatre Violons joueront comme ils ſçavent, tous les autres ſe mettront à s'accorder durant les airs, & auront ſoin de racler de toute leur force, & de faire un bruit de diable avec leurs cordes à vuides, précifément dans les endroits les plus doux. Par ce moyen nous gâterons la plus belle Muſique ſans qu'on ait rien à nous dire ; car encore faut-il bien s'accorder. Que ſi l'on nous reprenoit là-deſſus, nous aurions le plus beau prétexte du monde de jouer auſſi faux qu'il nous plairoit. Ainſi ſoit qu'on nous permette d'accorder; ſoit qu'on nous en empêche, nous trouverons toujours le moyen de n'être jamais d'accord.

X.

Nous continuerons de crier tous au ſcandale & à la profanation ; nous nous plaindrons hautement qu'on déshonore le ſéjour des Dieux par des Bateleurs ; nous tâcherons de prouver que nos Acteurs ne ſont pas des Bateleurs comme les autres, attendu qu'ils chantent & geſticulent tout au plus, mais qu'ils ne jouent point, que la petite Tonelli ſe ſert de ſes bras pour faire ſon rôle avec une intelligence & une gentilleſſe ignominieuſe, au lieu que l'illuſtre Mlle. Chevalier ne ſe ſert des ſiens que pour aider à l'effort de ſes

poumons, ce qui eſt beaucoup plus décent; qu'au ſurplus il n'y a que le talent qui déroge, & que nos Acteurs n'ont jamais dérogé. Nous ferons voir auſſi que la Muſique Italienne déshonore notre Théâtre, par la raiſon qu'une Académie Royale de Muſique doit ſe ſoutenir avec la ſeule pompe de ſon titre & ſon privilège, & qu'il n'eſt pas de ſa dignité d'avoir beſoin pour cela de bonne Muſique.

X I.

La plus eſſentielle précaution que nous avons à prendre en cette occaſion, eſt de tenir nos délibérations ſecretes. De ſi grands intérêts ne doivent point être expoſés aux yeux d'un vulgaire ſtupide, qui s'imagine follement que nous ſommes payés pour le ſervir. Les Spectateurs ſont d'une telle arrogance, que ſi cette Lettre venoit à ſe divulguer par l'indiſcrétion de quelqu'un de vous, ils ſe croiroient en droit d'obſerver de plus près notre conduite, ce qui ne laiſſeroit pas d'avoir ſon incommodité; car enfin, quelque ſupérieur qu'on puiſſe être au Public, il n'eſt point agréable d'en eſſuyer les clabauderies.

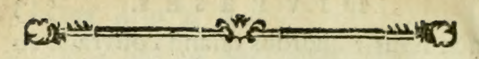
Voilà, Meſſieurs, quelques articles préliminaires, ſur leſquels ils nous paroît convenable de ſe concerter d'avance; à l'égard des diſcours particuliers

que nous tiendrons quand l'ouvrage en queſtion ſera en train, comme ils doivent être modifiés ſur la manière dont on le recevra, il eſt à propos de réſerver à ce tems-là d'en convenir. Chacun de nous, à quelques-uns près, s'eſt juſqu'ici comporté ſi convenablement à l'intérêt commun, qu'il n'y a pas d'apparence que nul ſe démente là-deſſus au moment de couronner l'œuvre; & nous eſpérons que ſi l'on nous reproche de manquer de talent, ce ne ſera pas au moins de celui de bien cabaler.

C'eſt ainſi qu'après avoir expulſé avec ignominie toute cette engeance Italienne, nous allons nous établir un tribunal redoutable; bientôt le ſuccès, ou du moins la chûte des Pièces dépendra de nous ſeuls; les Auteurs ſaiſis d'une juſte crainte viendront en tremblant rendre hommage à l'archet qui peut les écorcher, & d'une bande de miſérables racleurs pour laquelle on nous prend maintenant, nous deviendrons un jour les Juges ſuprêmes de l'Opéra François, & les arbitres ſouverains de la chaconne & du rigaudon.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, mes chers Camarades, &c.

FIN.



TABLE

DES DIFFÉRENTES PIÈCES.

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du quatrième Volume.